Hist.
1432 (3-4)

RB257150

LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO

on deposit

from

Regis College

H 271.63

COLL. CHRISTI REGIS S.J.
BIB. MAJOR
TORONTO

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/moeursdessauvage34lafi

H 21.432 (3-4)
H-BR
4031
L16
V.3-4

MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS,

COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jesus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME TROISIE'ME.

JESU FELDK BIBLIOTHECA SOC. JHS
COLLEGE DE MAUR TORONTO

A PARIS,

Chez { SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, prés la ruë Pavée, à la Fleur de Lys.
CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Augustins, au Phénix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

8/1/42
12100

EXPLICATION DES PLANCHES ET FIGURES CONTENUES DANS LE III. TOME.

PLANCHE I. 17

CETTE Planche nous met au fait des premiers habillemens des hommes, & de leurs parures, de ce qui a donné lieu à la fable des Satyres, & de l'idée symbolique qu'on avoit attachée aux cornes des animaux. Des trois premieres Figures, celle du milieu represente une Isis coëffée de la dépoüille d'un Taureau avec ses cornes & ses oreilles. *Cuperus in Harpocrate*, *pag.* 109. A ses côtés sont un Jupiter Ammon 1. & un Lysimachus. 3. avec des cornes à la tête, attachées comme si elles étoient inhérentes. *La Chausse Mus. Rom. sec. primâ. Tab.* 4. *&* 19. Les Figures du second rang nous font voir deux Satyres. 5. tels que les representent les anciens monumens. Ils sont entre la Figure d'un ancien Germain. 4. *Commentaire de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre*, *pag.* 138. & celle d'un Ameriquain. 5. tel qu'ils ont coûtume de se mettre lorsqu'ils vont en guerre. Les figures du 3e. rang nous montrent une continuation des idées des premiers temps dans les Cimiers des Ducs de Bretagne. 7. *Vulson de la Colombiere*, *Théâtre*

d'Honneur, *Tom.* 1. *pag.* 49. & d'une ancienne famille de Flandres. 8. *Recherche des Antiquités*, *& Noblesse de Flandres de l'Epinoy*, *Liv.* 1. *pag.* 312. Le médaillon du milieu représente un Prince de la Maison de France, combattant dans un tournois contre un Duc de Bretagne, l'un & l'autre a son casque surmonté de son Cimier. *Vulson de la Colombiere*, *loc. cit.*

PLANCHE II. 25

On voit ici un détail des habillemens & des ornemens des Sauvages. 1. 2. Figures de Sauvages des Nations Iroquoises & Huronnes vétus à la moderne, homme & femme. 3. 4. Figures des mêmes vêtus à l'antique. 5 Collier des Anciens auquel est pendu ce qu'on nommoit *Bulla* chez les Romains. *La Chauss. Mus. Rom. sect.* 5. *Tab.* 6. 6. Collier des Sauvages auquel est attachée une grande piéce de porcelaine, parallele à la *Bulla* des Romains. 7. Collier des Anciens, parallele à ceux que portent les Sauvages & qui semble avoir été de même matiere. *Montfaucon*, *Ant. Expl. Tom.* 3. *Planche* 157. *pag.* 268. 8. Brasselet de porcelaine travaillée en petits Cylindres. 9. Caracolis des Caraïbes ou Sauvages Meridionaux. 10. Sac à petun des Sauvages Septentrionaux. 11. & 12. Les deux parties des Brodequins que les femmes Caraïbes des Antilles mettent au-dessus & au-dessous du gras de la jambe, & qui sont pour elles une marque d'ingenuité & de liberté.

PLANCHE III. 39

La Planche 3. nous met sous les yeux les Peintures Caustiques & Hieroglyphiques. 1. Picte ancien *Theodore de Bry India Occid. part.* 1. *Icon.* 1. 2. Sauvage peint, parallele au Picte représenté dans la Figure premiere. *Creuxius*, *Hist. Canad. pag.* 79.

Entre ces deux perſonnages eſt un Sauvage de l'Amerique Septentrionale, 3. gravant ſon portrait ſur un arbre, & écrivant à ſa maniere ce qu'il veut faire connoître par cette eſpece de monument. Dans le bas de cette Planche ſont détaillées ces ſortes de peintures, dont chacune peut être regardée comme une Lettre. La premiere porte que le Sauvage nommé les deux Plumes, a. b. de la Nation de la Gruë, c. & de la famille du Bœuf ſauvage, d. accompagné de 15. Guerriers, h. a fait un priſonnier, f. & enlevé trois chevelures, g. au ſixiéme voyage qu'il a fait pour aller en guerre, k. & au quatriéme où il a commandé le parti, i. Dans la ſeconde il eſt dit, que le Sauvage nommé les deux fléches, a. b. de la nation du Cerf, c. & de la famille du Loup, d. eſt allé en Ambaſſade portant le Calumet de paix chez la Nation de l'Ours, e. accompagné de 30. perſonnes. h. Dans l'une & dans l'autre Figure le Sauvage eſt non-ſeulement repreſenté par ſa figure hieroglyphique, mais il eſt encore peint dans ſon entier, dans la premiere avec ſes armes, e. & dans la ſeconde tenant le Calumet & la Tortuë f.

PLANCHE IV. 73

On a gravé dans cette Planche deux ménages des Sauvages de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Le Cabanage des premiers eſt une Caſe en forme de Carbet dont on ne voit qu'une moitié ; un Caraïbe y eſt ſuſpendu dans ſon Hamac ſous lequel eſt un petit feu. De cinq femmes Caraïbes, l'une ratiſſe le manioc, l'autre l'écraſe, la troiſiéme paſſe la farine du manioc par un hibichet, la quatriéme fait le pain de Caſſave, & la cinquiéme porte du bois pour faire boüillir la marmitte. Le Cabanage oppoſé repréſente une Cabane Iroquoiſe ouverte, où l'on voit une femme faiſant la ſagamité, un enfant qui fait rôtir un poiſſon & un épy de bled d'inde. Hors de la

Cabane sont trois femmes, la premiere pile le bled d'inde dans une pile de bois, la seconde l'écrase entre deux pierres grain à grain, & la troisiéme travaille à un sac pour mettre des provisions de farine; au bas de la Planche sont gravés quelques épis de bled d'inde, la plante du manioc & une patate; à l'autre extrémité est une presse pour séparer le suc du manioc qu'on exprime aussi avec une couleuvre, dont on voit une figure pendante à l'un des bouts du Carbet.

PLANCHE V. 103

Cette planche est distribuée en deux sujets. Le premier représente le Conseil general des Floridiens, & l'épreuve des Guerriers propres à faire la campagne. Le Chef assis sur son Trône, est au milieu des Anciens, des Notables, & des Devins qui y paroîssent distingués par leur manteau; un homme debout les harangue, & porte ensuite à chacun la coupe de cassine qu'il doit avaler. Les femmes d'une part préparent la cassine, & de l'autre on voit un de ces hommes habillés en femme, que j'ai dit être semblables aux Prêtres de Cybéle ou de Venus Uranie, & que les Européans ont nommé les Hermaphrodites. Je m'étois persuadé d'abord que ce nom leur avoit été donné par les Européans, trompés & séduits par quelques apparences, qui les avoient induits dans l'erreur de croire qu'ils étoient Hermaprodites réellement & de fait: mais je commence à croire qu'il faut qu'il y ait quelque fondement de cette erreur dans le nom même que ces Peuples donnent à cette sorte de Prêtres, pour marquer precisément leur état mixte, de l'homme dans la réalité, & de la femme dans leur profession, & dans l'habillement qu'ils portent comme les femmes: ce qui fait un composé androgyne, mais qui est purement symbolique. Herodote m'autorise dans ce sentiment; car, *au Liv.* 4. *N.* 67. il appelle Androgynes certains

hommes parmi les anciens Scythes qu'on nommoit *Enarées*, qui étoient habillés en femmes, & qui étant dévoués au culte de Venus-Uranie, avoient reçû d'elle une maniere de divination particuliere; ces hommes se rapportent fort à cette espece d'Ameriquains. Le second sujet représente la maniere de faire la Chica, l'Ouicou ou Caouin, & la maniere de le boire, ce que les François ont appellé faire un vin.

Les Devins y sont pareillement specifiés par leur manteau.

PLANCHE VI. 124

Cette Planche est aussi distribuée en deux sujets. Le premier est une danse de Religion des Peuples de la Virginie. Je n'en ai point parlé, parce qu'il en est fait mention dans la Relation de Smith, & dans toutes les Relations de la Virginie. Le second est une représentation d'une partie de la danse des Bresiliens décrite par le Sieur de Lery, & que j'ai rapportée à la page qui y répond.

PLANCHE VII. 140

Maniere de faire le sucre d'Erable. Les femmes occupées à aller chercher les vaisseaux, qui sont déja pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, & la versent dans des chaudieres qu'on voit sur le feu, & ausquelles une femme veille, tandis qu'une autre assise, pêtrit avec les mains cette eau épaissie, & en état d'être mise en consistence de pain de sucre. Au-delà du Cabanage & du Bois, paroissent les champs, tels qu'ils sont à l'issuë de l'hyver; on y voit les femmes occupées à leur donner la premiere façon, & à semer leur bled d'inde de la maniere dont je l'ai marqué à la p. 69.

PLANCHE VIII. 158

Cette planche divisée en deux sujets, fait voir dans celui d'enhaut un ancien Marcoman tout armé d'osier, parallele à un Sauvage armé aussi de bois & d'écorce de pied en cap. *Le Marcoman est pris des Commentaires de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 30. & le Sauvage, des Voyages de Champlain, Edition de Paris 1632. pag. 291.* Entre ces deux personnages est la *Buchette* ou le signal de l'enrôlement des Sauvages, parallele aux symboles de l'Antiquité qu'on appelloit *Tessera*, dont j'ai donné quelques Figures. La premiere est un symbole des Chrétiens. *Cabinet de sainte Genevieve, pag. 1. Fig. 6.* Les autres sont tirées de *La Chausse Mus. Rom. sect. 5. Tab. 8.* La Médaille qui est au bas, représente une femme tenant d'une main un de ces symboles, & de l'autre une corne d'abondance avec l'Inscription LIBERALITAS AUG. Elle est de Balbinus. Ces symboles se trouvent en plusieurs autres Médailles des Empereurs. Le second sujet représente un parti de Guerriers sortant de leur Village à la file les uns des autres. Leur Chef est à la tête chantant sa chanson de mort.

Les deux Planches suivantes concernent la navigation des Peuples de l'Amerique.

PLANCHE IX. 187

Dans le premier sujet que cette Planche présente, est un canot des Eskimaux, tel que je l'ai décrit à la page 205. Au-dessus sont gravés quelques monumens de l'ancienne Egypte, où l'on voit de petits bâteaux de papier, paralleles à ceux d'écorce dont se servent les Sauvages. *Montfaucon, Ant. Expliq. Tom. 2. Planche 142. pag. 150.* Le sujet d'en bas fait voir un radeau de courges séches, vuidées &

bien bouchées, au-dessous duquel est peint un habitant du Pérou conduisant une Balze.

PLANCHE X. 178

Saults & Cascades. On voit ici les Rivieres se précipiter selon les divers degrés de la hauteur des Terres. Dans l'éloignement se présente une de ces cataractes que leur extrême élevation rend impratiquables. Les Sauvages obligés de quitter le lit de la Riviere beaucoup au-dessus de la chûte, y font portage de leurs canots & de leurs équipages pour venir la reprendre au-dessous. La Riviere dans un second lit égal & de niveau, coule tranquillement devant un village, auprés duquel on distingue sur une pointe avancée deux Sauvages qui travaillent à une pyrogue, deux canots de la façon des Abenaquis, & un autre de celle des Outaouacs. Au-dessous est un rapide qu'on peut sauter. Deux Sauvages le descendent & deux autres remontent terre à terre en piquant de fonds.

PLANCHE XI. 180

Voyage sur les neiges & campement d'hyver. Les Sauvages paroissent ici, les uns portânt leur équipage sur des bretelles, & les autres le tirant aprés eux sur leurs traînes. Le Graveur a oublié de les envelopper de leurs fourrures, ainsi que la saison le demande. D'autres arrivez au lieu du rendez-vous, dressent le Cabanage. Quelques-uns s'occupent du soin de dresser la chaudiere, de couper du bois ; & quelques autres font du feu à leur maniere par la Terebration. La Raquette qu'on voit en l'air, est fort bien faite & fort ressemblante.

PLANCHE XII. 229

Siége d'un Fort ou Village paliſſadé. La Planche s'explique par elle-même, & n'a pas beſoin d'une plus ample explication.

PLANCHE XIII. 238

Conduite des priſonniers, & leur entrée dans le Village. Le premier ſujet repréſente la maniere d'attacher les Eſclaves, & de les garder pendant la nuit. On voit à côté un des Guerriers qui paſſe une chevelure, & la prépare de la maniere dont ils ont coûtume de préparer les peaux & que j'ai expliquée à la pag. 29. Le ſecond ſujet fait voir les Eſclaves expoſés à la mauvaiſe reception qu'on leur fait à leur arrivée dans les Villages de leurs Vainqueurs ou des Alliés de ceux-ci. La marche commence par ceux du parti des Vainqueurs qui portent les chevelures, ſuivent trois priſonniers, qui tiennent en main la Tortuë & le bâton orné de plumes de Cigne. Les gens du Village rangés en deux hayes & armés de bâtons, y ſont diſpoſés à les bien recevoir.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du troiſiéme Tome.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TROISIÉME TOME.

I. *Occupations des hommes dans le Village.* pag. 1

II. *Occupations des femmes.* 57

III. *De la Guerre.* 146

Fin de la Table du III. Tome.

Approbation du Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere Jos. Fr. Lafitau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 12. Aoust 1722.

CHERIER.

MŒURS
DES
SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Occupations des Hommes dans le Village.

L'HOMME né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation ; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & souvent au défaut d'une meilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou d'inquiéter les autres. Cette proposition, qui est assez exactement vraïe de la plûpart des hommes chez les Peuples de l'Europe en qui l'on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par

raport aux Sauvages de l'Amérique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté ; La paresse, l'indolence, la fainéantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractére : de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou presque plus les exercices réglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine, ils sont les gens du monde les plus desœuvrez ; & si l'on en excepte certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de sujettion & d'application, ils sont presque toûjours les bras croisez, ne faisant autre chose que tenir des Assemblées, chanter, manger, joüer, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques, on peut dire neanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts, l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, * le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette fainéantise, ou ils étoient tombez, sur-tout aprés que s'étant relâchez de la rigueur de leur premiére discipline, ils se laisserent entiérement énerver par la mollesse.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont, de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leur vétemens, de travailler à quelques petits meubles domestiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chasse ou de Pê-

* D. Paul. ad Tit. cap. 1. v. 12.

che, enfin de s'orner, & de se mettre sur leur propre.

Des Villages.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûë sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajoûter à un terrain, lequel se défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir des assemblées: Les Cabanes y sont assez serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matiére en étant aussi combustible qu'elle l'est: Leurs ruës sont peu allignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droits & perpendiculairement, les autres sont croisez & entrelacez en maniére de chevaux de frise, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade, une espéce de banquette ou de chemin des ronces fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la palissade, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guéri-

tes qu'ils rempliſſent en temps de Guerre de pierres pour ſe défendre de l'eſcalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur ſervent d'échelle, la paliſſade a auſſi ſes ouvertures pratiquées en guiſe de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones; mais le plus grand nombre ſont de figure ronde & ſphérique, comme l'étoient la plûpart des Villes anciennes. La paliſſade n'a qu'une iſſuë par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverſe, & par où l'on eſt contraint de paſſer de côté. Ils ont ſoin auſſi de laiſſer un aſſez grand chemin entre la paliſſade & les Cabanes. Ces Villages ſont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-deſſus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de ſept feux, dans leſquelles il y a quelquefois pluſieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amérique ſe fortifient à peu prés de la même maniére; mais il eſt moins ordinaire à ceux de la Méridionale, & généralement aux Peuples errans de recourir à ces ſortes de fortifications, à moins qu'ils ne ſoient actuellement en guerre, & qu'ils ne ſoient fort expoſez aux inſultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations ſont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde; & ſi l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtiſſoient de petites maiſons de pierre, où il n'y avoit ni

magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de misérables cases ou chaumiéres, connuës dans l'Antiquité sous le nom de *Maparia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misére.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajoûté à cette premiére barbarie les Peuples du Nord de l'Amérique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de fréquentes inondations? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Cavernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir: peu différens des bêtes qui se creusent des Tanniéres: au lieu que pendant l'Eté ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orénoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Il s'éleve dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort prés les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du païs construisent leurs habitations. Ils lient ces ar-

bres l'un à l'autre par des poutres transversales & édifient sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plûtôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'est un plaisir, dit-on, de voir avec quelle adresse les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domestique, montent par des troncs grossiérement écôtez dans ces especes de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces Peuples prétendent se garantir par des azyles aussi extraordinaires. Ils se mettent par-là à couvert contre les incursions subites de leurs ennemis, contre les surprises des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Cousine, lesquels ne peuvent pas s'élever si haut, & leur deviendroient insupportables sans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Espagne trouvérent des Nations nombreuses logées de cette sorte, lesquelles leur donnérent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. * Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vétérés*, dont les Villages sont ainsi bâtis en l'air sur des pilotis au milieu des eaux.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, se contentent de faire des Huttes extrêmement basses, ou pêle-même avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourrissent, elles sont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations sédentaires ont des logemens un peu plus spatieux & plus solides.

Les maisons des premiers Egyptiens étoient

* *Loyer, Rélation du Voyage d'Issyni, p.* 158.

bâties de cannes & de roſeaux, * ſelon Diodore de Sicile. † Pline dit la même choſe des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roſeaux, les bois, & les feüilles de Palmiſte & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, ſont aujourd'hui la matiére de celle des Sauvages.

Quant à leur forme, quelques-unes ſont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Moſynœciens, des Tyrrhéniens & des Gaulois Pariſiens. Telles ſont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Nathez à la Louiſiane, & de pluſieurs autres Peuples.

¶ Les Carbets & les Caſes des Caraïbes ſont ovales. Le Carbet ou Caſe commune a environ ſoixante à quatre-vingt Pieds de longueur, § & eſt composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils poſent ſur ces fourches un Latanier **, ou un

* *Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.*

† *Plinius, Lib. 16, cap. 36.*

¶ *Du Tertre, Traité 7, c. 1. §. 10.*

§. *Rochefort, Hiſt. Morale des Antilles, chap. 15.*

** Le Latanier eſt une eſpece de Palmiſte; il ſort d'une groſſe motte de racines; il n'eſt gueres jamais plus gros que la jambe il eſt preſque par-tout égal & ſe leve droit, comme une fléche, quelquefois juſques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaiſſeur d'un bois dur comme du fer, & tout le reſte eſt filaſſeux comme le cœur des Palmiſtes; au lieu de branches, il n'a que de longues feüilles, qui étant épanoüies, ſont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un évantail. Elles ſont attachées à de grandes queuës, leſquelles ſortent de certains filemens qui entourent le corps de l'arbre comme une groſſe toile rouſſe & fort claire; ces feüilles étant liez par petits faiſceaux, ſervent à couvrir les caſes, & la peau qu'on enleve de deſſus les queuës, eſt propre à faire des cribles; des paniers & pluſieurs autres petites curioſités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus prétieux. Ils font auſſi du bois de cet arbre, des arcs, des maſſuës dont ils ſe ſervent au lieu d'épée, des zagayes qui ſont de petites lances ai-

autre arbre fort droit qui ſert de faîte, ſur lequel ils ajuſtent des Chevrons, qui touchent juſqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feüilles de Latanier, de roſeaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils ſçavent enlacer les unes dans les autres ſi proprement, qu'ils y ſont bien à couvert des pluïes & des autres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle eſt ſi baſſe qu'on ne peut gueres y entrer ſans ſe courber, il y fait ordinairement fort obſcur & on doit y être trés-incommodé de la fumée des feux que chacun a ſoin d'entretenir ſous ſon Hamac. Les Caſes particuliéres ſont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont ſoin de les balayer ſouvent; les jeunes gens ont auſſi le ſoin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. * Le Pere du Tertre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en a une autre particuliére plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne paſſe, & n'oſeroit même paſſer. Ils prétendent qu'elle eſt deſtinée pour les eſprits, lorſqu'ils ſont appellez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Les Cabanes des Bréſiliens ſont faites en forme de berceau, & de même matiére que celles des Caraïbes; Elles ſont fort longues; cinq ou ſix Cabanes compoſent un gros Village. Il eſt vrai que dans chaque Cabane il y a juſqu'à ſoixante & quatre-vingt perſonnes partagées en différens ménages.

guës qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en muniſſent la pointe de leurs fléches, qui ſont par ce moyen auſſi pénétrantes que ſi elles étoient d'acier.

* *Du Tertre, loc. citat.*

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonſionni* ou de *Faiſeurs de Cabanes* : ce ſont en effet ceux de toute l'Amérique qui ſont logez le plus commodément, Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voiſins, qui ont pris d'eux la même maniére de ſe bâtir.

Cabanes Iroquoiſes.

Ces Cabanes ſont auſſi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin ; elles ſont larges de cinq ou ſix braſſes, haute à proportion, & longues ſelon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus ſur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, leſquelles n'excédent point le nombre de trente ou quarante pieds ; chacune de ces Cabanes porte ſur quatre poteaux par chaque feu, qui ſont comme la baſe & le ſoûtien de tout l'Edifice. On plante dans toute la circonférence, c'eſt-à-dire, dans toute la longueur des deux côtez, & aux deux pignons, des piquets pour aſſujettir les écorces d'Orme qui en font les murailles, & qui y ſont liées avec des bandes faites de la Tunique intérieure, ou de la ſeconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre auſſi d'écorces longues d'une braſſe, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une ſur l'autre comme l'ardoiſe. On les aſſujettit en dehors avec de nouvelles perches, ſemblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues

piéces de jeunes arbres fendus en deux, qui régnent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui ſont ſoûtenuës aux extrémitez du toit, ſur les côtez, ou ſur les aîles, par des bois coupez en crochet, qui ſont diſpoſez pour cet effet de diſtance en diſtance.

Les écorces ſe préparent de longue main; on les enleve des arbres qu'on cerne lorſqu'ils ſont en ſéve, parce qu'alors ils ſe dépoüillent mieux; & aprés leur avoir ôté leur ſuperficie extérieure, laquelle eſt trop raboteuſe, on les gêne les unes ſur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laiſſe ainſi ſécher. On prépare de la même maniére les perches & les bois néceſſaires à la conſtruction de l'Edifice; & quand le tems eſt venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeuneſſe du Village, à qui l'on fait feſtin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage eſt ſur pied, plûtôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travaillans.

Aprés que le Corps du Bâtiment eſt achevé, les particuliers qui y ont intérêt, travaillent enſuite à leur aiſe à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens néceſſaires, ſelon leurs uſages & leurs beſoins. La place du milieu eſt toûjours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au ſommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui ſert auſſi à y donner du jour. Ces Edifices n'ayant point de fenêtres, ne ſont éclairez que par le haut de la même maniére que le célébre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui ſe voit encore en entier à Rome

Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le tems des grandes pluyes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient trés-incommodes. Je parle seulement ici des Cabanes construites selon la forme Iroquoise; car celles qui sont bâties en rond & en maniére de Glaciére, n'ont pas même d'ouverture par le haut; de sorte qu'elles sont & beaucoup plus obscures, & qu'on y est beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régne une Estrade de douze à treize pieds en longueur sur cinq ou six de profondeur, & autant à peu-prés de haut. Ces Estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur servent de lit & de siéges pour s'asseoir, ils étendent sur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'est guére propre à entretenir la mollesse ou la fainéantise, ils s'étendent sans autre façon enveloppez dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Ils ne sçavent pour la plûpart ce que c'est que se servir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la maniére Françoise, en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en usent qui sont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Orignal; mais en peu de tems ils sont si gras, si sales, & font tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens aussi mal propres que les Sauvages, qui puissent s'en accommoder.

Le fonds de l'Estrade sur lequel on couche, est élevé à un pied de terre tout au plus,

ils lui donnent cette élévation pour n'être pas incommodez de l'humidité, & ils ne lui en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui est insupportable dans les Cabanes quand on s'y tient debout, & qu'on y est un peu exhaussé.

Les écorces qui ferment les Estrades pardessus, & qui font le Ciel du lit, leur tiennent lieu d'Armoires & de garde-manger, où ils mettent sous les yeux de tout le monde leurs plats & tous les petits ustenciles de leur ménage. Entre les Estrades sont placées de grandes caisses d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled lorsqu'il est égrené.

Au lieu de ces Estrades, les Sauvages Méridionaux se servent de lits suspendus qu'on nomme Hamacs, & qui sont un tissû de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux pilliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorsqu'ils sont en voïage. On y est couché trés-com modément, & il y a du plaisir d'y être en plein air à l'ombre sous des feüillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent guére & y passent une grande partie du tems à ne penser à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac se font une autre sorte de lit qu'on apelle Cabane, ce sont plusieurs bâtons en quarré posez de long & en travers, sur lesquels on met quantité de feüilles de Balisier & de Bananier. Ils sont aussi suspendus par les quatre coins & soûtenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoises ont issuë des deux côtés. A chaque bout il y a une espéce de tambour ou de petit apartement séparé, & un vestibule extérieur.

Ils font dans ces tambours, aussi-bien que dans l'entre-deux des Estrades qui sont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille est nombreuse, ou pour s'en servir eux-mêmes dans les temps où le voisinage du feu ne leur est plus si nécessaire. Ces Cabinets sont élevés de trois à quatre pieds pour le garantir de l'importunité des puces, par-dessous ils mettent la provision de leur petit bois.

Leur vestibule extérieur se ferme en Hyver avec des écorces, & leur sert de bucher pour le gros bois, mais en Esté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, plusieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes sur le toit de ces vestibules, lequel est plat & n'est pas si exhaussé que leurs Cabanes. Ils couchent ainsi à l'air sans se mettre en peine du serain.

Quoi qu'on puisse aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'est pourtant point un lieu commode pour se promener; aussi le Sauvage quelque part où il soit, à moins qu'il ne soit actuellement en route, est toûjours assis ou couché, & ne se proméne jamais. Ils sont même aussi surpris de voir les Européens aller & venir toûjours sur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Espagne dont parle ¶ Strabon, lesquels voïant quelques Centurions de l'Armée Romaine se promener de cette maniére, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit se tenir tranquillement assis dans sa tente, ou qu'il falloit avoir envie de se battre.

¶ *Strabon. l. 3. p. 112.*

Les portes des Cabanes sont des écorces mobiles & suspenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de serrure. Au tems passé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour long-tems en campagne, ils se contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverses de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les siécles qui nous ont précédé, ils ont vécu dans une grande sécutité, & sans beaucoup de défiance les uns des autres, les plus soupçonneux portoient leurs meubles les plus précieux chez leurs amis, ou les ensévelissoient dans des trous faits exprés sous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont maintenant des coffres ou de petites cassettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches grossiérement faites, & y mettent des portes de bois avec des serrures qu'ils achettent des Européens, dont le voisinage leur a souvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient fermé n'étoit pas toûjours en sûreté.

Ils doublent leurs portes pour se garantir du froid & de la fumée; & ils en font comme une seconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes sont assez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüest tire, & qu'il fait un de ces tems rigoureux du Canada qui dure des sépt à huit jours de suite à faire fendre les pierres, alors le froid y ayant pénétré, je ne sçais comment ils peuvent y durer, étant aussi peu couverts qu'ils le sont, sur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Eté elles sont assez fraîches, mais pleines de puces & de punaises, elles sont

aussi trés-puantes quand ils y font sécher leur poisson à la fumée.

* Les maisons des Lacédémoniens n'étoient sans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Législateur leur ayant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'employer que la Hache pour la construction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la scie pour en faire les portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de se servir d'aucun autre instrument, ni d'aucune autre matiére qui eût pû dans la suite tenter les particuliers d'affecter de se distinguer du commun, par des Ouvrages plus solides & travaillez avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle donnant entrée au luxe & à la magnificence, les eût fait sortir de cet état de médiocrité & d'égalité qu'il avoit jugé seul capable de maintenir la République dans cet état florissant, d'où déchoient les Empires qui paroissent le mieux affermis, lorsque les particuliers sortent des bornes de la modestie.

Des Habillemens.

Nos premiers péres ne s'apperçurent de leur nudité qu'aprés le peché. Ils en furent choqués eux-mêmes, mais † ils ne firent que pourvoir alors à la bienséance, par quelques feüillages ¶ qui ne servoient qu'à cacher ce qui pouvoit blesser la pudeur sans les garantir de la rigueur des saisons. Dieu leur fit ensuite des Tuniques de peaux, dit l'Ecriture. Adam & Eve inspirérent sans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple; & d'avoir ce respect les uns pour les

* *Plutarch. in Lycurgo.* † *Gen. cap. 3. v. 7.* ¶ *Ibid. v. 21.*

autres, qui ne les exposât pas à ressentir la même honte qu'ils avoient eûë lorsque leurs yeux furent désillés aprés leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conseils ayent été généralement suivis. Quelques Nations des plus grossiéres, sur-tout celles qui habitoient les climats les plus chauds, persévérérent dans une nudité entiére ou presque entiére. Quelques autres ne se couvrirent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confusion, n'employant que des feüilles, des porcelaines, des écorces & quelques tissus legers. Le plus grand nombre crût qu'il suffisoit de dérober à la vûë ce qui pouvoit blesser la modestie, soit qu'ils négligeassent par paresse ou faute d'industrie pour subvenir à leur nécessité, soit qu'accoutumés dés leur bas âge aux injures de l'air, ils ne pensassent pas avoir besoin des secours qu'on s'est procuré depuis contre l'inclémence des Saisons. Cela paroîtroit sans doute surprenant & peu croïable, si nous n'avions encore quantité de peuples entiérement ou presque tout nuds, dans des climats assés rigides, lesquels nous obligent de croire ce qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'étoit justifié & vérifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillérent le mieux, furent ceux qui se servirent des dépoüilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chasse. Ce fut-là longtemps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Héros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion * de Némée : l'un des Argonautes suivant Jason pour avoir

* *Apollodor. l. 2.*

[illegible]

20 *Tom. III. Pag. 17.*

part à l'expédition de Colchos, court vers le Rivage, † & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy descendoit jusques aux Talons : Acestes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit sur ses Terres, habillé d'une belle peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main son Arc & ses fléches : Bacchus & sa suite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chévres sauvages, ou bien des Tigres, des Panthéres, & des Léopards qu'on a depuis attelez à son Char, dont l'invention est sans doute beaucoup postérieure à son temps.

On ne peut presque point douter que ce ne soit à ces sortes de vétemens, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces espéces d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chévre & des queuës pendantes par derriere n'ont rien de réel, & ne doivent leur existence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expressions Hiéroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des siécles postérieurs, qui ont ainsi défiguré des hommes véritables, lesquels étoient sans doute moins bêtes que ceux qui les ont crus tels.

Les peuples de la suite de Bacchus, c'est-à-dire les hommes des premiers temps, se couvroient de la peau des animaux, & surtout des Chevreüils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même sur celles de nos Sauvages. Ils noüoient ces peaux sur leurs poîtrines avec les pattes de devant, & laissoient pendre celles de derriere avec la queuë. Cette maniére d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allé-

† *Apoll. Rh. l. 1. v. 321.*

gorique, de la même maniére qu'ils en ont évidemment fait une des Centaures, pour nous déſigner les peuples qui trouvérent les premiers la méthode de dompter les Chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ces Poëtes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une eſpéce de gens moitié Hommes & moitié Chevaux, ou bien moitié Hommes & moitié Chévres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers ſiécles, donnant dans les alluſions & les figures Emblématiques, ils prenoient plaiſir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire ſous des idées fabuleuſes qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient, mais que n'ont pas aſſez compris ceux qui ſont venus trop tard aprés eux.

* Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis, qui étoit adoré en Egypte ſous la forme d'un Chien & de Macédon lequel étoit auſſi honoré ſous la figure d'un Loup, dit que le premier étoit un grand Capitaine, † dont l'habillement étoit la dépoüille d'un chien, & le ſecond un autre guerrier célébre qui étoit vétu de la peau d'un Loup. Le même Auteur aſſure la même choſe, que je viens de dire, au ſujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien, ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien : de Jupiter Ammon ſous la forme d'un Bélier, ou bien avec une tête de Bélier ſur le corps d'un Homme, ou ſimplement avec des cornes de Bélier, & avec

* *Diod. Sic. lib. 1. p. 11.*
† *Idem, lib. 4. p. 182.*

la ſeule dépoüille d'une tête de Bélier. Il en eſt de même d'Iſis & des autres Divinités Egyptiens.

Les Cornes étoient anciennement, la marque de la puiſſance, de la force, & de l'autorité ſouveraine. Pluſieurs témoignages de la ſainte Ecriture & de la Théologie payenne, nous prouvent inconteſtablement que c'étoit-là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Céſars, leſquels ont voulu être ainſi répreſentés, n'ont point d'autre ſignification, & ſans remonter ſi haut; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de pluſieurs familles d'Allemagne font voir, qu'il n'y a pas encore long temps, qu'on penſoit en Europe, comme ont penſé les Anciens, & comme on penſe encore aujourd'hui en Amérique, en particulier chez les Iroquois, où le terme *Gannagaronni* verbe relatif; formé ſur celui d'*Onnagara*, qui veut dire une corne, ſignifie élever quelqu'un & le rendre conſidérable.

Le Théatre des Grecs & des Romains avoit conſervé juſques dans les derniers temps, l'habillement des Satyres dans ſa ſimplicité Antique, & la Robe qu'on appelloit *Satyrica*, n'étoit qu'une peau de Chevreüil ou de Léopard, qu'on nommoit *Pellis Hinnulei*, *Iſale*, *Trage*, *Pardalis*, *Chlamis Florida*, *Purpureum Pallium*, *Venabulum Dionyſiacum*. Le *Syrma* des Piéces Théatrales étoit auſſi un long Manteau de fourrures, l'ornement des Rois Barbares, qui nous eſt encore repréſenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel eſt bordé & fourré d'Hermines.

En Europe, en Aſie, en Afrique, pluſieurs

Nation n'ont point eu abſolument d'autres vétemens pendant pluſieurs ſiécles. Au temps de Créſus, * un Lydien nommé Sandanis s'attira l'indignation de ce Prince, pour luy avoir donné un conſeil plein de ſageſſe, mais qui étoit contraire à ſon ambition. Car pour le détourner de faire la guerre aux Perſes, leſquels vivoient alors comme des Sauvages : » Vous allez, luy dit-il, Grand » Roy, faire la guerre à des peuples, qui » n'ont pour tout vétement que des Brayers » de cuir, & quelques peaux dont ils ſe » couvrent : qui vivant dans des païs ſte- » riles, ne ſe nouriſſent pas de ce qu'ils » voudroient manger, mais de ce qu'ils » peuvent attraper : qui n'ont point l'uſage » du vin, & ne connoiſſent que l'eau pour » toute boiſſon. Enfin qui n'ayant rien de » bon, ne vous offrent rien que vous puiſ- » ſiez gagner, ſi vous êtes aſſés heureux pour » les vaincre, au lieu que vous devez faire » réflexion, que vous avez infiniment à » perdre, ſi vous avez le malheur d'être » vaincu.

† Tacite fait foy, que les Germains n'avoient point d'autres vétemens que des fourrures. Hérodote l'aſſure des Afriquains, Varron des Gétules & des Sardes, Virgile des Peuples de Scythie & de Thrace, Arrien de ceux de l'Inde, & Diodore de Sicile le rapporte auſſi des Egyptiens.

¶ Aprés même qu'on eut trouvé l'uſage des Toiles & des Etoffes, on ne laiſſa pas de ſe ſervir encore des Fourrures pendant un

* *Herodot. lib. 1. n. 71.*

† *Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 1. Georg. Varro. Lib. 2 Rei Ruſt. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.*

¶ *Lib. 1. cap. 7. Vide de his Tiraquellum, In Notis in Lib. 5. Gen. Dier. Alex. ab Alexand.*

trés long-tems, chez les Peuples qui travailloient le Chanvre, le Lin & les Soyes. Homère nous répresente par tout ses Héros, vétus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreüil, &c. * Il n'est pas jusques à Paris, Alexandre, dont il fait un Damoiseau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Léopard. Cependant Héléne, Pénélope, & les autres Dames Grecques & Troyennes sçavoient fort bien travailler à l'éguille.

On avoit trouvé dés les premiers temps, le secret de rendre fléxibles & maniables ces peaux, lesquelles sans préparation doivent durcir, se rétrecir & devenir inutiles. On laissoit le poil des Bêtes dont la toison est douce & chaude, & on dépoüilloit entierement des deux côtés, celles dont le poil est dur & peu fléxible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, soit dans la maniere dont on les tailloit, soit dans les figures qu'on y traçoit, soit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroissent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en usage. C'est ce qu'Hérodote nous fait connoître par ces paroles. „ Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des „ Statuës de Minerve, avec cette différence, qu'aux Egées des femmes Lybiennes, les franges pendantes ne sont point „ des Serpens, mais de simples courroyes, „ quant au reste elles sont faites sur le même modéle, & le Nom même témoigne, „ que l'habit des Simulachres de Minerve „ est venu des Lybiens, car les femmes de „ Lybie mettent par-dessus leurs vétemens

* *Homer. Iliad. 2.*

„ des Egées c'eſt-à-dire, des peaux de Chévres courroyées, qui ont de la frange, „ & qui ſont teintes en rouge. C'eſt de „ ces Egées, c'eſt-à-dire, de ces peaux de „ Chevre dépoüillées de leur poil, que les „ Grecs on pris le Nom d'Egides.

Du Ryer s'eſt embarraſſé dans ſa traduction en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'uſage ait conſacré ce terme pour ſignifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui ſignifie un Bouclier, & il n'en eſt nullement queſtion en cet endroit, mais ſeulement de la Robe qu'on mettoit ſur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui eſt évidemment expliqué, par la deſcription que fait Hérodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être abſolument ſemblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figures de ſerpens pendantes: mais ſeulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egide*, ſignifie un Bouclier en cêt endroit, parce que dans les temps les plus reculés, la Robe, dont les hommes ſe ſervoient pour ſe couvrir leur ſervoit auſſi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, *Apollonius de Rhodes nous répréſente Ancée l'un des Argonautes, qui armant ſa main droite d'une Hache, & ſe couvrant avec le bras gauche de la peau d'un

* *Apoll. Rhod. Lib. 2. ver. 118.*

Ours noir & horrible, s'élance plein de colére pour combattre les Bébryciens, mais ce n'est pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Les Carthaginois avoient apris des Phéniciens la maniére de préparer ces cuirs, & le sçavant M. † Huet prétend, que c'est par les uns & par les autres, que s'est perpétué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui sont aujourd'huy d'un si grand commerce.

Puisque tous les Scythes étoient aussi habillés de peaux, il n'est pas surprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Païs étoit compris dans ces vastes régions de la Scythie, fussent de si excellens ouvriers en cuir Les Romains les aïant soûmis à leur Empire, Auguste leur assigna sept Maisons à Rome dans la douziéme région, où étoit la Piscine publique, & les Empereurs voulurent avoir toûjours depuis des ouvriers Parthes de Nation, ou qui préparassent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux, disent M. Huet & M. l'Abbé * Girofalo, qui raportent sur cela le témoignage des Anciens. ¶ Polybe assure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Regions du Pont pour l'usage des Romains. C'étoit aussi la même Province qui leur fournissoit le plus grand nombre d'Esclaves & les mieux faits.

Dans les païs Meridionaux de l'Amérique, la nudité des Sauvages est entiére ou presque

† *Huet du commerce. p. 66.*
* *P. Victor, Lib. de Regionib. Urbis, Rom.*
¶ *Polyb. Lib. 4.*

entiére. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui ſont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au beſoin par les vétemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en uſent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eſkimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voiſinage de la Nouvelle Zemble, ſont tellement vétus que tout eſt couvert excepté le viſage & les mains. Ils ſe font des Chemiſes de veſſies & d'inteſtins de Poiſſons, coupés par bandes égales & couſus fort proprement. Cette chemiſe ne deſcend que juſques aux reins; & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point ſur la poîtrine; & afin qu'elle ne ſe déchire point, elle eſt ourlée par ſes bords d'un cuir fort noir & délié.

Ils mettent ſur cette chemiſe une Caſaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & & d'autres animaux qu'ils prennent à la chaſſe, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de diférentes couleurs, & les couſent ſi bien les unes aux autres, qu'elles ne paroiſſent faire qu'une même piéce: la Caſaque décend un peu plus bas que la chemiſe, & ſe termine en pointe ſur le devant. Les cuiſſes & les jambes ſont couvertes par une ſorte de haut-de-chauſſe & de bas, qui ſont de même matiére, & ſemblent ne faire qu'un tout enſemble.

Les femmes ſont entiérement couvertes comme les hommes, mais leur Caſaque eſt diférente, en ce qu'elle décend juſqu'au gras de la jambe, & qu'elle eſt ſerrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement pluſieurs oſſelets fort pointus, & de la

longueur

21.

enti
plus
Pole
ce &
de l
uſen
Le
re d
voiſ
men
viſa
de v
par b
Cett
reins
la têt
poîtr
elle e
& d
Ils
de pe
& d
chaſſ
poil.
féren
unes
qu'u
peu p
point
ſont
chau
re, &
Le
comi
difér
de la
ceint
ment

longueur d'une aiguille de tête. Les plus frilleuses, comme sont ordinairement les vieilles, font ces sortes de Casaques de la dépoüille de certains Oiseaux dont le plumage blanc & noir, fait un assez joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, consistent en plusieurs piéces, qui sont le Brayer, une sorte de Tunique, les Bas ou Mitasses, les Souliers & la Robe.

Le Brayer est le seul nécessaire & qu'ils ne quittent point. Ils se dépoüillent aisément de tous les autres quand ils sont dans leurs Cabanes, ou qu'ils en sont gênez, sans crainte de blesser la modestie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, est, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font passer entre les cuisses, & elle se replie dans une petite corde de boyau qui les ceint sur les hanches, d'où elle retombe par devant & par derriere, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ai vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette différence néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette piéce sur le devant, enveloppoient leurs cuisses qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modestement: celles des Nations Algonquines portent une espéce d'Etole ou de Robe sans bras, noüée sur les épaules, laquelle pend jusqu'à mi-jambes, ainsi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoises & les Huronnes, ainsi que les Lacédémoniennes, n'ont qu'une espéce de juppe ceinte sur les reins, & qui finit au-dessus du genou.

Elles ne les font pas décendre plus bas, pour n'en être pas embarrassées lorsqu'elles travaillent à la terre.

La Tunique est une sorte de Chemise sans bras, faite de deux peaux de Chevreüil, minces & légéres, dépoüillées entiérement de leur poil & découpées en guise de frange par le bas, & à la naissance des épaules, absolument de la même maniére que les Cuirasses à la Romaine. Cette Tunique, qui est particuliére aux Nations Huronnes & Iroquoises, est de tous leurs vétemens celui qui leur paroît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, particuliérement les hommes.

Pendant qu'ils sont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras postiches, lesquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui sont liés ensemble par deux courroyes qui passent derriére les épaules.

Les bas ou *Mitasses*, ainsi que les François les nomment, se font d'une peau repliée & consuë, laquelle s'étrecit dans le même sens que la jambe, & à qui on laisse en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter jusques aux genoux, & les attachent au dessous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Elan & de Porc-Epy. Les hommes les portent jusques à mi-cuisses, & les attachent sur les hanches à la ceinture qui tient leur Brayer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboitent dans des souliers d'une peau simple, sans talon & sans semele de cuir fort. On la fronce un peu sur les doigts du pied où elle est cousuë, avec des cordes de boyau, à une pe-

tite languette de cuir. On reprend ensuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on passe dans des trous pratiqués de distance en distance, & qu'on lie au-dessus du talon, aprés les avoir croisées sur le col du pied. Cette chaussure n'est nullement différente de celle de Rois Parthes, dont on voit plusieurs Statuës à Rome, & entr'autres deux de pierre de Touche qui sont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laisser au Monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jusques à mi-jambes, pour être moins incommodez des néges, & alors la maniére dont on les attache les fait ressembler assez bien à la chaussure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espéce de couverture en quarré, longue d'une brasse en un sens, sur une brasse & demie dans l'autre. On laisse à quelques-unes le poil. D'autres sont entiérement dépoüillées : quelques-unes sont faites de peaux entiéres d'Elan, de Cerf ou de Biche, de Bœuf Ilinois, &c. D'autres sont de piéces rapportées de plusieurs peaux de Castor ou d'Ecureüils noirs. Ces Robes sont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures sont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui sont faites de peaux d'Ecureüils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet que celles qu'on voit aux Aumusses des Chanoines

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une maniére négligée. Ils les aſſujettiſſent ſeulement avec les mains, & rien ne les attache, ſi ce n'eſt dans leurs voïages. Car alors étant chargez de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en être pas embarraſſez. Dans les mauvais tems ils les font paſſer ſur leurs têtes, qui hors cela ſont toûjours nuës, comme celles des anciens Romains, & ont tout-à-fait l'air de celles que nous preſentent les Medailles des Céſars.

Pour le preſent la plûpart des Sauvages qui ſont au voiſinage des Européens, en conſervant leur ancienne maniere de s'habiller, n'ont fait que changer la matiére de leurs habits. Ils portent des chemiſes de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitaſſes d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures, ils ſe ſervent de couvertures de laine, de poil de chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a auſſi beaucoup qui portent une ſorte de juſte-au-corps à la Françoiſe, que les Canadiens nomment *capots*. Mais, comme je l'ai déja dit, avant l'arrivée des Européens, tous leurs vétemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient abſolument inconnuës, & ne ſont point encore en uſage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas joüir facilement de nôtre Commerce.

Maniére de préparer les Peaux.

La préparation de ces peaux n'eſt pas difficile ni de longue haleine. Aprés les avoir faites macérer dans l'eau aſſez long-tems, & aprés les avoir bien raclées, on les rend dou-

ces à force de les manier ; de ſorte qu'elles ſéchent, pour ainſi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage, on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de tems ces peaux ſont fort flexibles, fort douces & fort blanches.

Ils ne paſſent point à l'huile celles dont ils font leurs ſouliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau ; mais ils ſupléent au défaut de l'huile, en les faiſant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils ſont preſſez, il leur ſuffit de faire un petit trou en terre, ſur lequel on ſuſpend la peau couſuë en forme de poche, & ſoûtenuë par de petites branches qui l'aſſujettiſſent en dedans dans toute ſa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matiéres qui ne puiſſent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne ſortant point au dehors, pénétre bien-tôt cette peau, qu'on peut enſuite fort bien laver ſans crainte qu'elle ſe ride. Cette maniére de fumer eſt la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les ſuſpendent au haut de leurs Cabanes, ſur les perches qui poſent ſur les poteaux qui la ſoûtiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en éleve n'étant point gênée comme elle l'eſt dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches couſuës en forme de chauſſe d'Hypocras, le pénétre peu à peu d'une maniére inſenſible, ſans les jaunir & ſans les noircir. C'eſt de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore leſſiver aprés s'en être long-tems ſervis. Toutes ces peaux ſont d'un trés-bon uſage, & dans l'art de les préparer, elles ne courent point de riſque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe.

Peintures Caustiques sur les Peaux.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé aprés Herodote, ils peignent ces peaux, & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément, & en relevent la beauté. Quoique cet ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'yvoire, des Portraits & d'autres sortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des lettres ou des figures qu'il vouloit tracer; il faisoit ensuite couler de la cire fonduë, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes, & dans ces sillons. Pline * nomme *Cestrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. St Isidore de Séville † le nomme *Graphium. Scriptorium.* Rhodiginus § & d'autres, *Cauterium.* On peut en effet appeller Caustique cette peinture, en prenant ce terme dans un sens métaphorique, comme on en use encore aujourd'hui pour des opérations, où le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'yvoire & sur le bois, & sur des tablettes enduites de cire, fussent de la mê-

* *Plin. lib. 35. c. xi.* † *Isidor. Orig. lib. 7. c. 2.*
§ *Rhodigin, lection. Antiq. lib. 8. c. 31.*

me nature que celles où il faut nécessairement employer le feu, de la maniére dont on en use pour les émaux. Si le Burin dont on se servoit pour graver sur l'yvoire, eût été un fer rouge qu'on entend par le terme *Cauterium*, il eût certainement gâté l'yvoire ou le bois, & le feu s'y seroit fait sentir au-delà de ce qu'il eût fallu pour exprimer chaque trait, ou graver chaque sillon. Si aprés avoir fait couler dans ces traits & dans ces sillons les cires colorées, il eût encore fallu les exposer sur le feu ou dans un fourneau, les cires se seroient confonduës, le bois se seroit voilé, & l'yvoire eût éclaté. On n'employoit donc le feu dans ces sortes d'ouvrages, que pour rendre les cires fluides, & pour les mettre en état d'être appliquées sur chaque trait, aprés les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reste de l'ouvrage n'étoit aussi par conséquent appellé Caustique, que métaphoriquement & improprement, parce que le Burin faisoit sur l'yvoire & sur le bois, le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il fut même un temps où les premiers furent absolument défendus, à cause du danger qu'il y avoit d'avoir toûjours en main un instrument, dont les blessures n'étoient pas moins dangereuses que celles des Stilets. Les Sauvages originairement ne se servoient que de petits osselets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les sillons qu'ils ont gravez sur les peaux, est une espece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle est d'un assez beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent sur les bords de quelques Lacs

ou Riviéres. Ils y employent auſſi les ſucs & les cendres de quelques plantes.

J'ai toûjours eu dans l'idée qu'il ſe pourroit bien faire que les Sauvages fiſſent une couleur de la nacre de leur porcelaine réduite en poudre impalpable; car elle eſt du plus beau pourpre du monde. Mais ayant négligé de m'en informer dans le païs, & n'ayant trouvé perſonne qui pût m'en rendre compte, je ne puis rien dire ſur une choſe, laquelle auroit pû nous donner de grands éclairciſſemens ſur la pourpre des Anciens. Les Anglois établis à la Virginie, ſont à portée de faire cette recherche.

Il eſt évident par tout ce que j'ai deja dit de l'habit de peau des femmes de Lybie, & de la Robe Théâtrale, ſoit le *Syrma*, ſoit la Satyrique, à qui on donnoit les noms de *Chlamys Florida*, ou de *Purpureum-Pallium*, que cette maniére de peindre les peaux de la premiére Antiquité. Il m'eſt venu ſur cela deux réflexions.

La premiére eſt, que lorſque les Auteurs les plus anciens nous parlent des Robes peintes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils veulent peut-être parler de cette peinture que j'ai appellée Cauſtique, & que par l'aiguille Babyloniene, Phrygiene, Sémiramiene, Sydoniene, il ſe peut faire qu'on doive plûtôt les entendre d'un Burin à graver, que d'une aiguille à coudre.

La ſeconde, c'eſt que quoique l'on ne puiſſe nier que l'art de brocher & de mettre les laines, les fils & les ſoyes en œuvre pour s'habiller, ne ſoit trés-reſpectable pour ſon antiquité, il eſt néanmoins poſtérieur à celui de graver & de peindre ſur les cuirs, dont la priorité, ſi j'oſe me ſervir de ce terme de l'E-

cole, se manifeste encore dans un grand nombre de Nations, qui l'ayant reçû des premiers âges du monde, ont ignoré jusqu'à nos temps l'usage des toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Caustique, & au Burin. Mais je ne sçai si c'est à elle qu'on est redevable de l'art des Tisserands. La raison qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit sans doute que par respect pour l'Antiquité, & en mémoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la première à la mode, que les Athéniens faisoient de peaux de Chévres courroyées, les vétemens & les Egides de ses Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie, selon la fable, & faisoit mieux le métier de la guerre, que celui de coudre & de filer une quenoüille.

Je sçai que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines personnes, qui ne croyent pas qu'on en puisse ôter l'invention à Minerve, contre le sentiment commun qui lui en attribuë tout le mérite. Ce que je dis néanmoins se trouve fondé sur l'Antiquité suffisamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius Firmicus * distingue dans la Théologie Historique des Payens, cinq personnes sous le nom de Minerve, qu'il est assez difficile de démêler, Pausanias † fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Callisto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si dônc on a regardé dans la suite Minerve comme l'inventrice : Si à Athénes on l'a peinte avec une Lance d'une main, & une

* *Julius Firmic. lib. de errore Prof. Relig.*
† *Pausanias in Arcadic. pag. 238.*

Quenoüille de l'autre : Si les Poëtes ont feint à sa loüange la fable de son combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une espece d'attribution honoraire, parce que les Anciens sous le personnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, representant la sagesse de Jupiter ou du souverain Estre, en avoient fait une Divinité, laquelle présidoit à toutes les sciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la sagesse & de l'intelligence ; ce qui nous est parfaitement bien expliqué par saint Isidore de Séville *.

Peintures Caustiques sur la chair vive.

Ce n'est pas seulement l'art de faire ces sortes de peintures Caustiques, sur les peaux de Chevreüil & des autres animaux que les Sauvages ont hérité de leurs peres, ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, & de se composer un habit qui leur coûte cher à la vérité, mais qui a cela de commode, qu'il dure aussi long-temps qu'eux. Le travail en est le même que celui qui se fait sur les cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessein des figures qu'on veut graver ; on parcourt ensuite toutes ces lignes, en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets, la chair jusqu'au vif, de maniere que le sang en sorte. Enfin on insinuë dans la piqueure du *Minium*, du charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en est point extrêmement douloureuse dans le moment qu'on la fait ; car aprés les premiéres piqueures les chairs sont comme endormies ; d'ailleurs les Ou-

* Isidor. Orig. lib. 19, cap. 20.

vriers de ces ſortes de tapiſſeries travaillent avec tant d'adreſſe & de promptitude, qu'ils ne donnent preſque pas le temps de ſentir. Mais aprés qu'on a inſinué les couleurs, les playes s'irritent par cette eſpece de venin, les chairs s'enflent, la fiévre ſurvient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie, ſi l'on faiſoit l'ouvrage dans ſon entier, ſur-tout lorſqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & temperez, pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Cauſtique, d'une maniere fort claire & fort diſtincte. C'eſt elle qui donna le nom » aux Pictes. Ce nom, dit S. Iſidore * de Se- » ville, convient parfaitement à l'image que » préſente leur corps, que l'Ouvrier peint » en y gravant pluſieurs figures par pluſieurs » petits points qu'il y fait avec une aiguille, » & dans leſquels il inſinuë le ſuc des plantes » qui naiſſent dans leur pays, afin que leur » nobleſſe écrite, pour ainſi parler, ſur tous » les membres de leur corps, ſe diſtingue du » commun par le nombre de ces caractéres. Solin † parle des mêmes peuples à peu prés dans le même ſens que S. Iſidore. Pomponius

* *Iſidor. Origin. lib.* 19. *cap.* 23. Nec abeſt gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expreſſos nativi graminis ſuccos includit, ut has ad ſui ſpeciem cicatrices ferat Pictis artubus maculoſa nobilitas.

† *Solinus de Magnâ Britanniâ cap.* 25. Regionem tenent partim Barbari, quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variæ animalium effigies incorporantur, inſcriptiſque viſceribus hominis, incremento pigmenti notæ creſcunt. Neque quidquam magis patientiæ loco nationes feræ ducunt, quàm ut per memores cicatrices plurimum fuci artus bibant.

Mela §, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrses, qu'ils peignoient leurs visages & leurs corps de figures inéfaçables; les grands s'y distinguoient par-là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un si grand nombre que les gens de qualité. Lucien * rend le même témoignage des Assyriens. Hérodote † assure aussi que les femmes de Thrace faisoient consister leur noblesse dans la quantité de ces marques, qu'elles faisoient graver sur leurs visages. Je laisse plusieurs autres passages des Historiens & des Poëtes, lesquels sont assez connus.

Comme plusieurs Nations perdirent cet usage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fissent parade, les idées de beauté & de noblesse qu'on y avoit attachées, changérent bien dans la suite des temps ¶; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policez, de sorte qu'il n'y avoit que les esclaves & les criminels qui fussent ainsi notez, soit qu'on leur imprimât des caractéres pour les reconnoître & les empêcher de fuïr, soit qu'ils vinssent ainsi marquez des pays où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dérision *les Lettrés*, & on disoit parmi eux, comme en proverbe, *qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les Samiens*; parce que les esclaves amenez de Samos, ou peut-être de Samothrace, avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit aussi en général le nom d'Istriens, à cause du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Istrie, dont les Peuples excelloient dans ces sortes de piqueures. On

§ *Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12.* * *Lucian. de Dea Syria.* † *Herodot. lib. 5. n. 6.* ¶ *Rhodig. Cœlius lect. Antiq. lib. 8. cap. 31.*

les appelloit aussi les Bleus *cæruleos*, à cause de la couleur du charbon pilé, qui devient bleuâtre dans la chair où il est insinué, & *cælatos*, les Cizelez, parce que leur corps paroissoit comme un ouvrage de marquéterie.

Le nom de *Lettrés* ou de *Polygrammates*, ne signifie pas, que tous eussent des caractéres de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un sens plus générique. En effet, Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Athéniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaisseau, & ainsi de plusieurs autres figures abitraires.

Les cruelles incisions, qui sont en usage chez les Amériquains Méridionaux, deviennent des peintures inéfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acouty, dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cause des cendres corrosives des courges sauvages & des autres drogues qu'ils y insérent. L'ouvrage n'en est pas si délicat ni si long à finir, que celui qui se fait avec les osselets; mais il est bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que * Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur constance invincible, que le courage qu'ils ont, à laisser faire sur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le souvenir ne doit pas plus s'effacer de leur esprit, à cause de la douleur qu'elles leur ont causée, que la cicatrice peut s'effacer de dessus leur corps.

J'ai fait voir, par leurs differentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne. On peut dire aussi, que c'est

* Solin, loc. cit.

chez eux une marque de leur nobleſſe, ainſi que l'étoit chez les Agathyrſes, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & généralement chez tous ceux dont les Auteurs nous ont parlé à cette occaſion. Car véritablement ils ſe font honneur de ces marques glorieuſes, & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élévent & deviennent plus conſidérables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle ceremonie, dans laquelle on leur fait toûjours un grand nombre de ces douloureuſes inciſions. Je ne ſçai ſi c'eſt un point de Religion, ous'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amérique Septentrionale; ce ſont au moins des marques de conſidération, & les notables ſe font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur ſont inférieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Cauſtiques que d'autres; elles ſont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louiſiane, que chez celles qui ſont plus au Nord, leſquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'uſage. Les Iroquois me paroiſſent l'avoir pris de leurs voiſins: les hommes ſont preſque les ſeuls qui ſe faſſent piquer, & la plûpart ne le font qu'au viſage, tout au contraire des Breſiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'eſclavage, d'avoir le viſage ainſi marqué. Les femmes Iroquiſes ne ſe font point piquer du tout, ſi ce n'eſt quelques-unes en petit nom-

22.

3
cl
q
p
ra
n
m
ri
e
u
s'
cl
d
m
g
ſi
o
d
m
n
g
ri

q
tı
c
v
q
q
q
p
v
p
pl
tr
de
g
m
to

bre, lesquelles s'en servent comme d'un reméde pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire tracer une petite branche de feüillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dés leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Peintures caustiques Hiéroglyphiques.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hiéroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique : Quand un Sauvage revient de la Guerre & qu'il veut faire connoître sa victoire aux Nations voisines des l[illegible] où il passe : Quand il a marqué un lieu [illegible] chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des nottes caractéristiques, qui le distinguent personnellement; il peint sur une écorce,

* *Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis.* Ab ipsis nascendi principiis infantum ferro sulcantur altius genæ, ut Pilorum vigor tempestiviùs emergens, corrugatis cicatricibus, hebetetur.

qu'il éleve au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il léve avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & aprés y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoûte d'autres caractéres qui donnent à entendre tout ce qu'ils veulent faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément, qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage : de sorte qu'il y fût connoissable à ceux qui l'auroient vû ; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre maniére de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obélisques, & qui a duré plusieurs siécles dans sa premiére simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plûtôt que des mêmes ; * Peinture si imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajoûter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Pline assûre que les Grecs en disputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire son portrait, tire une ligne simple en forme de tête, sans y mettre presque aucun trait pour designer les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du visage : en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer sur le sien, aussi-bien que celles qui sont gravées sur sa poitrine, & qui lui étant particuliéres, le rendent connoissable, non-seulement à ceux qui l'ont vû, mais

* *Plin. hist. nat. lib. 35. cap. 3.*

encore à tous ceux qui ne le connoissant que de réputation, sçavent son symbole Hiéroglyfique, comme autrefois on distinguoit en Europe une personne par sa devise, & que nous discernons aujourd'hui une famille par ses armoiries. Au-dessus de sa tête il peint la chose qui exprime son nom : le Sauvage, par exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil ; au côté droit il trace les animaux qui sont les symboles de la Nation & de la famille dont il est. Celui de la Nation est au-dessus de celui qui répréſente la famille ; & le bec ou le museau de ce prémier est tellement placé, qu'il répond à l'endroit de son oreille droite, comme si cette figure symbolique de la Nation en représentoit le génie qui l'inspire. Si ce Sauvage revient de la guerre, il exprime au-dessous de sa figure le nombre de guerriers qui composent le parti qu'il conduit, & au dessous des guerriers le nombre des prisonniers qu'il a faits, & de ceux qu'il a tués de sa propre main. Au côté gauche sont marquées ses expéditions & les prisonniers ou les chévelures enlevées par ceux de son parti. Les guerriers sont répréſentés avec leurs armes, ou simplement par des lignes ; les prisonniers par le bâton orné de plumes & par le *Chichikoüé*, qui sont les marques de leur esclavage. Les chévelures ou les morts, par des figures d'hommes, de femmes, ou d'enfans sans tête. Le nombre des expéditions est designé par des nattes. On distingue celles où il s'est trouvé, & celles où il a commandé, en ce que ces derniéres marquées par des colliers attachés à la natte. Si le Sauvage va en ambassade pour faire la paix, tous les symboles sont pacifiques. Il est répréſenté au-dessous de sa figure avec le Ca-

lumet à la main; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand; la figure symbolique de la Nation chez qui il va en négotiation, & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans son ambassade; mais tout ceci sera plus sensible par l'Estampe que j'en fais graver, & par l'explication de chaque Figure.

Cet usage, au reste, que je viens de décrire, est le propre des nations du haut de la riviére S. Laurent, & tirent vers la Louisiane; les autres Nations ont aussi leur méthode particuliére; elle n'est pas tout uniforme: mais ce qu'il peut y avoir de variation est connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles sont connuës elles-mêmes. J'ai vû plusieurs fois de ces sortes de Peintures Barbaresques dans les Cabanes Iroquoises, mais je ne les ai pas assez présentes à l'esprit pour en parler d'une maniére plus détaillée & plus exacte; il me suffit de dire en général que tous ces Peuples ont entr'eux une trés-grande quantité de symboles & de figures de toutes espéces, qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel est assez étendu, & supplée en beaucoup de choses au défaut de l'écriture, d'une maniére même qui a quelque chose de plus commode qu'une Lettre.

Peintures passageres.

Les Peintures Caustiques & inéfaçable n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de se donne l'agrément d'une autre Peinture passagére en guise de fard, qu'ils renouvellent toutes le fois qu'ils veulent se mettre sur leur propre. Les Auteurs anciens rendent généralemen

le témoignage des Indiens, des Afriquains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrses, & de quantité d'autres Peuples; mais quelques-uns se peignoient tout le corps, ainsi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, * lequel assure qu'ils se coloroient de vermillon depuis les pieds jusques à la tête: C'étoient sans doute les Peuples qui alloient tous nuds, lesquels en usoient de la sorte. D'autres se contentoient de quelques agrémens comme les Perses, † de qui Xénophon écrit que Cyrus leur avoit permis de se peindre le tour des yeux, afin qu'ils parussent les avoir plus beaux & plus vifs.

Chez les Romains, qui ne paroissoient pas avoir grand goût pour la Peinture Caustique, au moins dans les derniers temps, cette autre Peinture que je puis appeller journaliére, avoit non-seulement de la dignité & de la noblesse, mais encore quelque chose de sacré & de religieux, ¶ ainsi que Pline en fait foi. C'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même maniére toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Héros, des Faunes, & des Satyres; c'est ce que nous expriment parfaitement ces Vers de Virgile:

§ Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.

C'est aussi à quoi les Poëtes & les Peintres

* *Plinius, lib. 33. cap. 7.*
† *Xenophon, lib. 8. Cyrop. p. 122.*
¶ *Plin. loc. cit.*
§ *Virg. Eclog. 10. v. 23.*

font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes &
aux Satyres un visage extrêmement allumé &
de couleur de sang. Ainsi quand Eglé pein
celui de Siléne avec des meures :

† *Sanguineis frontem moris & tempora pingi.*

Cela ne doit point être regardé comme u
badinage, ou une espéce de tour malin qu'o
peut joüer à un homme endormi, mais com
me une galanterie, dont Siléne, qui dans u
âge avancé avoit tous les agrémens de la jeu
nesse, devoit lui sçavoir gré ; & par recon
noissance lui chanter les chansons qu'elle l
demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient com
me une réprésentation de Jupiter dans
gloire, le vainqueur, allant au Capitole of
frir le sacrifice à ce Dieu, paroissoit sur so
Char, peint lui-même de vermillon depu
la tête jusques aux pieds. Camillus * triom
pha de cette sorte, comme Pline le dit dar
l'endroit que je viens de citer. S. Isidor
† de Séville rapporte aussi, que cela s'obser
voit universellement à l'égard de tous ceu
à qui on décernoit cet honneur.

J'ai vû dans le Palais des Ursins, qu'oc
cuppoit feu M. le Cardinal de la Termoille
une Statuë d'un Hercule nud, piqué pa
tout le corps de petits cercles, avec u
point dans le centre. Il n'y paroissoit qu
cette peinture Caustique, & point d'autre
couleurs, que le temps ait pû effacer. Mai
peu de jours avant mon départ de Rome
on fit présent à M. l'Evêque de Sisteron
chargé pour lors des affaires du Roy aupré

† *Virg. Eclog. 6. ver. 23.*
* *Plin. loc. cit.* † *Isid. lib. 18. cap. 2.*

e Sa Sainteté, d'un petit buste de Bacchus n marbre, d'une palme de hauteur, qu'on voit trouvé, il y avoit peu de temps, en reusant dans la vigne du Noviciat des Je- uites, auprés de la porte Pie. Ce Buste me arut fort précieux, à cause de ces deux sor- es de peintures qui s'y remarquent encore. a Caustique ne se voit bien que sur la jouë auche, elle prend à l'angle extérieur de œil, & serpentant le long de la joüe, elle init au-dessous de la machoire. Je ne pus ssés distinguer la figure qu'elle répresente. eut-être est-ce le serpent symbole de cette Divinité, & de toutes celles qui présidoient ux Orgies & aux Mystéres. La peinture assagére est beaucoup plus sensible que la Caustique : le Cinnabre y est encore attaché utour des paupiéres, aux deux angles in- érieurs des yeux, autour des oreilles, ux coins de la bouche, & sur le haut du ront, où est une branche de Lierre qui lui ait une couronne.

J'eus l'honneur de le présenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui oint un goût exquis pour l'Antiquité à tou- es les autres qualitez, qui font un mérite ublime, me fit voir en même temps dans son riche Cabinet, deux Urnes Cinéraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, cha- que figure aïant une couleur uniforme, ré- panduë également sur le visage, sur la chair, & sur les armes du personnage qu'elle ré- présente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrhéniens : mais la finesse de l'Ouvrage, la forme des Casques & des Cuirasses à la Romaine, me persuadent qu'elles sont d'un

Ouvrage beaucoup plus moderne, aussi-bie[n]
que le petit Simulachre de Bacchus.

Religion dans la maniére de couper les Cheveux.

On ne se contentoit pas de se peindre ain[si]
le Corps avec toutes sortes de couleurs, o[n]
les répandoit jusques sur les cheveux; &
tous les peuples barbares de l'Antiquité [se]
faisoient un plaisir de les bien graisser, & d[e]
les relever par des couleurs artificielles. Il [y]
avoit aussi différentes maniéres de les porte[r]
où je crois qu'il entroit de la Religion
puisque Dieu défendit si expressément au[x]
Juifs de couper les leurs à la façon des Gen-
tils, afin de ne pas idolâtrer en ce point ave[c]
les Nations, qui ne connoissoient pas l[e]
Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune sur cel[a]
leur idée particuliére que les Auteurs An-
ciens nous ont fait connoître dans leu[rs]
écrits, & qu'on voit encore dans les Monu-
mens qui nous restent de l'Antiquité. Le[s]
Egyptiens razoient entiérement leur têt[e]
pour les raisons que nous avons déja appor-
tées. Les Lycens * portoient la longu[e]
chévelure, & en étoient extrêmement ja-
loux. Mausole Roy de Carie, les aïant vain-
cus, leur imposa de trés-grosses contribu-
tions. Ceux-ci aïant réprésenté qu'il leu[r]
étoit impossible de les payer, le vainqueu[r]
fit semblant d'écouter leurs raisons, & [se]
contenta de leur ordonner de couper un[e]
partie de leurs cheveux, ce qui étoit alor[s]
une marque de servitude chez les Cariens
comme ce l'est encore aujourd'hui chez le[s]
Caraïbes & les Sauvages Méridionaux. Mai[s]

* *Aristot. Oeconom. lib. 2.*

es Lyciens aimérent mieux ſubir toutes les conditions les plus onéreuſes, que d'executer ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires, quoiqu'il en pût couter, que d'être eſclaves. Les * Auſes peuples d'Afrique, coupoient leurs cheveux, & n'en laiſſoient qu'un flocon ſur le devant. † Les Corybantes de Chalcide au contraire aïant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux, les terraſſoient aiſément, ſe faiſoient razer tout le devant de la tête, & ne les laiſſoient croître qu'un peu par derriére depuis une oreille juſques à l'autre. ¶ Les Abantes étoient tondus de la même maniére, auſſi-bien que les Machlyens. On apella cette tonſure *Theſcide* en l'honneur de Theſée, qui fit couper ainſi les ſiens, lorſqu'il en conſacra les premices à l'Oracle de Delphes : on la nomma auſſi *Hectoride* en mémoire d'Hector. § Les Maces razoient les deux côtés de la tête, & ne laiſſoient qu'une hure ſur le ſommet, laquelle prenoit depuis le front juſqu'à la naiſſance du col. Les Maxiens qui ſe glorifioient d'être deſcendus des Troyens, * & qui ſe peignoient tout le corps avec du vermillon, faiſoient couper tout le côté gauche juſqu'à la peau, & ne touchoient point au côté droit. J'ai lû quelque part, mais je ne ſçais plus où c'eſt, que d'autres au contraire laiſſoient croître leurs cheveux à gauche, & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc.

* *Herodot. lib. 4. n 180.*
† *Strabo, lib. 10. pag 320.*
¶ *Plutarch. in Theſe, Herodot. lib. 4. n. 180.*
§ *Herodot. lib. 4. n. 175.*
* *Herodot, lib. 4. n. 191.*

Les Arabes se faisoient tondre en rond, ne portant de cheveux que depuis le sommet de la tête jusques aux oreilles. * Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus; & c'est la tonsure qu'on appelloit Bacchique.

L'Amérique renferme encore dans son sein une multitude de Nations, en qui l'on voit la bizarerie de presque toutes ces chévelures différentes. Les Bresiliens portent tous uniformément la tonsure Thescide ou des Corybantes de Chalcide; & Hierôme Staad, qui ne sçavoit pas ce point d'Histoire & qui ne faisoit attention qu'à la tonsure Monachale, en a tiré une mauvaise conclusion, en croïant qu'ils l'avoient reçûë de S. Thomas ou des Apôtres, qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laissoient croître la leur absolument, sans la couper comme les Lyciens; ils la graissoient simplement, sans y mettre de couleurs; ils n'en mettoient pas même sur leur corps ou sur leur visage, si ce n'est en temps de guerre; ensorte que c'étoit-là une espéce de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi: mais le mélange des Nations aïant corrompu leurs mœurs, ainsi que je l'ai déja dit, les a aussi changées sur ce point, comme sur beaucoup d'autres; de maniére que leurs Anciens se plaignent aujourd'hui, comme Juvénal † faisoit de son temps, en voiant la Ville de Rome infectée de tous les désordres de la Gréce.

Leurs jeunes gens tout occupés de la vanité & du desir de plaire, ont recours à l'Art pour s'embellir, & empruntent des ornemens

* *Herodot. lib. 3. n. 8.*
† *Juvenal. Stat. 3.*

ornemens étrangers, un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoir trouver en eux-mêmes. Nôtre maniére de s'ajuster, laquelle paroit ridicule aux Chinois, ne leur déplaît pas: mais il ont une complaisance infinie, quand ils sont accommodés à leur mode. Leur toillette n'est pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs, qui paroissent persuadées que la bien-séance, la pudeur, & leurs travaux domestiques, demandent plus de modestie & de simplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir sa tête, coupe ses cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laisse croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuster ensuite aprés les avoir graissez & bien peignez, il pratique sur le haut de sa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette; il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche; & il passe dans la base de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverses couleurs. Il fait relever à contre-poil avc du suif les cheveux du côté qui est tondu; il tresse ceux du côté opposé & les ramasse sous l'oreille en nœud de Ruban; il fait une autre petite tresse au milieu du front, qu'il laisse pendre sur l'une des paupiéres & qu'il r'attache sur le côté.

Ses oreilles sont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en sont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la grosseur d'un poulce, enfilez dans des rubans qui pendent sur la poitrine; ou bien il y insére un fil de cuivre en ligne spirale de la longueur du doigt; & d'un poulce de diamétre,

Il y ajoûte outre cela un duvet trés-fin de peau de Cigne : ce duvet fait ſur chaque oreille un volume de la groſſeur du poing. Dans les jours de montre & de fête ſolemnelle, il répand encore ce duvet ſur toute ſa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait ſortir au-deſſus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépoüille entiere de quelque oyſeau rare. Quelques-uns ſe font une eſpéce de diadême d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui aprés leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derriére ſur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempées dans l'huile, ou mêlées avec le ſuif & la graiſſe, ſont bizarrement répanduës non-ſeulement ſur le viſage, mais encore ſur les cheveux, & ſur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque différence neanmoins de ce qu'ils ont coûtume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur viſage eſt entiérement peint, au lieu qu'ils ſe contentent communément de quelques embelliſſemens.

Pour ce qui eſt des Sauvages qui ſont toûjours nuds, tous les matins ils ſe donnent un habit de couleur : le fond en eſt d'écarlate qu'ils ont ſoin de damaſquiner, en y ajoutant pluſieurs autres figures de différentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dés qu'ils ſont ſortis du bain, & qu'ils ſe ſont un peu ſéchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebaſſes pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempées dans l'huile de Palmiſte ou de Jenipat. Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoûtent enſuite pluſieurs autres ornemens. Les jours de fête & de

ſolemnité ils ſe font outre cela frotter tout le corps dans une eau glüante, ſur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf, ou bien une eſpéce de duvet qui s'y attache, & les fait paroître enplumés comme des Oyſeaux, d'autres uſent d'une pâte gommée & odoriférante, ſur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croiſſent dans leur Païs.

Pluſieurs Nations ſe percent le cartilage du nez entre les narines, & y attachent une pierre verte tranſparente & taillée en fer de fléche, ou bien ils y inſérent une plume, qui s'étendant des deux côtés, leur fait une eſpece de mouſtache. Les Breſilens & les Caraïbes ſe font outre cela de grandes ouvertures dans la lévre inférieure & dans les joües : ils font paſſer dans ces ouvertures, de gros boutons de procelaine arrondis, ou taillez en point de Diamant. Ces ornemens leur ſont aſſés incommodes lorſqu'ils mangent : mais le ſexe ſe perſuadera aiſément qu'ils ſouffrent volontiers cette incommodité, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages, ſi toutefois c'eſt par ce principe qu'ils font ce que * Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mammelle, & quelques-uns tous les deux, & inſerent dans les trous certaines petites canes de la longueur d'une Palme & demie. Ils ſe percent auſſi le gras des cuiſſes, & y font entrer des cannes comme dans leurs mammelles ; ces Sauvages ſont placés dans le fonds du Golphe du Mexique, &

* *Lopes de Gomara, Hiſt. Gen. de Indias, lib. 2, cap. 5.*

habitent une Isle qui n'est pas fort éloignée de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux, & en sont jalouses au-de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus sanglant qu'on pût leur faire, ce seroit de les leur couper, elles n'oseroient alors se montrer; & si dans le deüil elles en coupent quelque chose, ce n'est que pour se condamner à la retraite. Leurs cheveux & généralement ceux de tous les Sauvages, sont trés-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait; elles les graissent d'huile, & ont très-grand soin de les peigner. Quant à la maniére de les porter, elles se distinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs, excepté chez les Caraïbes des Antilles, & chez les Galibis, où les femmes les accommodent presque de la même maniére que leurs maris: mais elles ont aussi quelque chose de particulier qui les distingue, & que les femmes n'ont point ailleurs: ce sont les Brodequins qui sont la marque infaillible de leur liberté, & qu'il n'est point permis aux esclaves de porter. C'est une espéce de chaussure qui consiste en deux piéces, cousuës de jonc & de coton fort proprement travaillées, & qui serrant la jambe par ses deux extrémités, font enfler le gras de la jambe, & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plûpart des femmes chez les Nations Sauvages, tressent leur cheveux, & les laissent pendre. Les femmes Iroquoises & Huronnes, les partagent des deux côtés de la tête, les faisant tous revenir par derriére, où elles les lient le plus prés de la tête qu'elles peuvent; elles reprennent ensuite ces cheveux pendans, y mêlent de l'écorce concas-

ſée de Péruche, qui ſert à les conſerver, & aprés les avoir repliés, de maniére qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'eſt en cela qu'elles font principalement conſiſter leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amérique Méridionale ſe peignent le corps comme les hommes, mais d'une maniére différente & diſtinctive. Dans la Septentrionale elles ſe contentent de ſe donner au viſage quelques agrémens de cette peinture; on doit cependant en excepter les Iroquoiſes, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la naiſſance du front dans la ſéparation des chéveux. Leurs nez ne ſont point percés, leurs oreilles le ſont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en ſont plus petites; elles y paſſent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fléche, ou bien des canons de porcelaine, qui ſont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent, les rendent extrêmement puants & craſſeux; ce ſont des huiles ſimples d'animaux, de poiſſons, ou de quelques plantes, qui ont preſque toutes des odeurs fortes, & qui rancisſent aiſément: mais ces huiles leur ſont abſolument néceſſaires, & ils ſont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné ſur rien, ils n'ont pû corriger cette puanteur par les eſſences & par les parfums que les Nations policées ont ſubſtitué depuis long-temps à la ſimplicité des huiles & des graiſſes dont les Sauvages ſe ſervent encore.

Tous les autres ornemens des Sauvages consistent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de fléche, ou bien en cylindres : en des bracelets de la même matiére, en divers ouvrages de plumasserie, ou travaillés en poil d'Elan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, dont chacun sçait se faire une parure selon son goût, tandis qu'il est dans un âge propre à ces amusemens : mais dès que cet âge est passé, il se fait une gloire de vivre dans une négligence toute opposée, & de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses.

La couronne n'étoit pas dans les prémiers temps une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de considération & de distinction. On la donnoit pour récompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître differentes espéces de services rendus à la République. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de différentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchassés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreüil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement ; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solemnitez, mais sur-tout lorsqu'ils chantent la guerre & qu'ils y vont ; ils en parent aussi la tête de leurs es-

claves le jour de leur entrée publique. Le Légiſlateur de Sparte avoit fait une Loi à tout Lacédémonien d'aller au combat, vétu de pourpre, chantant & danſant, & ayant la couronne ſur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au tems de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnaſes, les filles même étoient toutes nuës, je me perſuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Légiſlateur, étoit une couche de vermillon, & je me repreſente un Lacédémonien allant au combat, tel abſolument qu'eſt un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont prés d'un pied de diamétre, & ne différent point de ceux qu'on voit encore ſur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent auſſi ſur leur poitrine une plaque de porcelaine creuſe de la longueur de la main qui fait le même effet, que ce qu'on apelloit *Bulla* chez les Romains. Les Méridionaux portent des plaques d'un métail mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces plaques ſont ordinairement de la forme d'un Croiſſant, comme ce qu'on apelloit dans l'Antiquité *Lunula*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajoûter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le * Pere de la Neuville, & qui a quelque choſe de ſi ſingulier, que ſes paroles méritent bien d'être rapportées.

» J'oubliois, dit-il, à vous parler d'un des

* *Troiſiéme Lettre du P. de la Neuville. Mémoires de Trévoux, Mars 1723.*

» plus curieux Ouvrages de nos Indiens :
» c'est une espéce de poire creuse & fort ma-
» niable, qui leur sert de seringue : elle est
» faite d'une gomme, laquelle a une vertu de
» ressort si surprenante, qu'elle fait autant
» de bonds qu'une bale de Paume. Elle ne
» fond point, quelque chaude que soit l'eau
» dont on remplit la poire, qui a assez l'air
» & la couleur d'une Eolipile de Cuivre bien
» passé : Elle dure trés-long-tems : on l'é-
» tend sans la gâter jusqu'à lui donner la lon-
» gueur d'une demie aulne, quoi-que dans
» son volume ordinaire elle ne soit ni plus
» longue, ni plus grosse qu'une poire de bon
» chrétien : nos Indiens ont des anneaux de
» la même gomme, lesquels se métamor-
» phosent en brasselets, en jarretiéres, en
» colliers, en ceintures, & redeviennent an-
» neaux : ils serrent exactement le doigt sans
» égard à la petitesse & à la grosseur : tirez
» l'anneau du doigt, il se prêtera, si vous le
» voulez, à tous les doigts réünis, & passe-
» ra au bras comme un brasselet ; tirez-le de-
» rechef pour le porter à la tête, il s'aug-
» mentera sans effort pour la couronner, &
» se rétrecira lorsque vous l'aurez fait décen-
» dre sur le col en guise de collier : il s'allon-
» gera encore pour embrasser tout le corps,
» & pour passer du col & des épaules à la
» ceinture ; enfin décendu jusques en bas, il
» reprendra sa forme naturelle pour servir
» d'anneau comme auparavant, sans avoir
» rien perdu de sa mollesse & de son ressort ;
» car outre que rien ne le peut casser, il ne
» serre ni moins ni plus le bras, la tête, le
» cou & les reins, que le doigt. J'ai vû un
» Indien qui donnoit à cet anneau un usage
» encore plus extraordinaire, & qui montre

» bien le reſſort infini de cette gomme. Il s'en
» ſervoit comme de corde à ſon Arc.

De tout ce que je viens de dire de la maniére de s'orner, on conclura aiſément, que les Sauvages, au lieu d'ajoûter à leur beauté naturelle, (car ils ſont preſque tous bien-faits,) travaillent à ſe rendre laids & à ſe défigurer. Cela eſt vrai auſſi; cependant quand ils ſont bien parez à leur mode, l'aſſemblage bizarre de tous leurs ornemens, non-ſeulement n'a rien qui choque, mais il a un je ne ſçai quoi qui plaît, & leur donne de la bonne grace.

OCCUPATIONS DES FEMMES

LES Femmes des Sauvages,* ainſi que les Amazones, les Femmes des Peuples de Thrace, de Scythie, d'Eſpagne & des autres Peuples Barbares de l'Antiquité, travaillent les Champs, comme font aujourd'hui les femmes de Gaſcogne, de Bearn & de Breſſe, qu'on voit ſouvent mener la Charruë, tandis que leurs maris filent la quenoüille. Le grain qu'elles ſement, c'eſt le Maïs, connu autrement ſous les noms de bled d'Inde, bled d'Eſpagne, & bled de Turquie, lequel eſt le fondement de la nourriture de preſque toutes les Nations ſédentaires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

C 5

* *Strabo, Lib. 3. p. 114.*

De la Nourriture.

* Jules Scaliger a prétendu que cette sorte de bled avoit été absolument inconnuë aux Anciens; mais je ne suis point du sentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples différens qui ont passé en Amérique, & qui s'y sont transportez, non-seulement des extrémitez de l'Asie, mais encore de l'Afrique & de l'Europe, se trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les plantes frumentacées que cette espéce seule, sans penser en même-tems que c'étoit celle qui étoit en usage parmi les mêmes Peuples au tems de leur transmigration? Nous les trouvons encore fidéles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, aprés une longue suite de siécles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les vestiges à travers les ténébres des tems, que leur éloignement rend les plus obscurs; sera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidéles à perpetuër des usages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en est le fondement & le soûtien?

Du Maïs ou Bled d'Inde.

Le Maïs, ainsi que je viens de le dire, est la nourriture commune de tous les Sauvages sédentaires, depuis le fonds du Brésil jusques aux extrémitez du Canada, même de la plûpart de ceux qui ont l'usage de la racine du Manioc : Ne seroit-il pas plus naturel de penser qu'il auroit été la premiere

* *Jul. Scaliger, Exerc, 292. p. 869.*

nourriture des Hommes aprés les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone? Qu'il l'a été pendant plusieurs siécles, aprés lesquels on a substitué d'autres espéces de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur usage, & qui auront fait abandonner les premieres?

Tout ceci n'est point sans fondement, & peut se justifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs sont embarassez, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverses especes de Plantes frumentacées; de sorte qu'il faut aujourd'hui deviner pour les entendre, & avoüer qu'ils ont emploïé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes différentes, ou différens termes, pour signifier la même Plante. Pline lui-même nous le déclare nettement, en disant que les especes de froment ne sont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on se sert des mêmes especes, elles n'ont pas le même nom. * *Frumenti genera non eadem ubique, nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus.* En second lieu, il est facile de faire voir des substitutions d'une espece à une autre en différens temps & en divers lieux, de maniere que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un pays en certains temps, y devenoit ensuite si rare, qu'aprés un certain nombre d'années elle y étoit tout-à-fait hors d'usage, & quelquefois inconnuë. En troisiéme lieu, on peut par des conjectures presque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non-seulement connu, mais encore en usage chez plusieurs Peuples. Enfin on peut tirer un trés-fort préjugé de cela même, de ce que les Ameriquains préparent aujourd'hui leur Bled d'In-

* *Plin. Hist. nat. Lib. 18. cap. 8.*

de abſolument de la même maniere, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'uſage des Moulins, des Fours, & pluſieurs autres choſes que la ſuite des temps a miſes au jour, & perfectionnées ſelon la néceſſité, ou même ſelon la qualité des eſpeces de grains, qui ont été mis ſucceſſivement en vogue.

La plûpart des termes dont on s'eſt ſervi pour nommer les plantes frumentacées, ſont des termes génériques, qui par la force de leur ſignification ne déſignent pas une eſpece plûtôt qu'une autre, quoique dans la ſuite on en ait fait l'application à des eſpeces particuliéres. Tels ſont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*, *Tri i um*, *Frumentum*. Calepin * dans ſon Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom générique pour ſignifier toutes les eſpeces de Planes frumentacées. Il étoit ainſi nommé, parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le briſoit dans des mortiers ou dans des moulins. Le *Far* déterminé à une eſpece particuliére, ſe nommoit *Ador*. Feſtus † tire l'étymologie de ce mot du verbe *Edere*, manger, & dit qu'anciennement il étoit appellé *Edor*: Il ajoûte qu'il pouvoit auſſi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torréfioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit auſſi un nom générique. Feſtus fait venir ce mot du verbe *Alere*, nourrir. § L'*Alica* déterminé à une eſpece particuliére,

* *Calepin. Far.* Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

† *Feſtus. Ador.* Farris genus Edor quondam appellatum ab edendo: vel quod aduratur ut fiat toſtum, unde in ſacrificiis mola ſalſa efficitur.

§ *Feſtus. Alica*, Alica dicitur quod alit corpus.

se nommoit *Alicastrum*, qui étoit une sorte de froment plus nourrissant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compositions de diverses sortes de Plantes frumentacées, de là vient qu'on trouve souvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticeum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeaceum*, *Alica ex Zea*, *Alica Adulterina*, *&c.* L'Orge, ou *Hordeum*, étoit ainsi appellé à cause de sa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec soi son étymologie *à Triturâ*, du verbe *Tero*, piler, broyer, *& frumentum* est tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin†, signifie le palais de la bouche, par où il faut que toute nourriture passe.*

Je n'entre point dans une plus grande explication des autres termes, qui par leur signification propre ne nous donneroient pas une connoissance plus distincte de l'espece particulière à laquelle ils étoient appliquez. Il me suffit d'en conclure que les termes étant génériques, ont pû être successivement attribuez à des especes différentes, à mesure qu'on en changeoit, & qu'on en substituoit une autre pour servir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alica*, parce qu'elle nourrit *Far*, parce que la terre la produit; *Triticum*, parce qu'on est obligé de la broyer & de la moudre; ainsi du reste, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Isidore de Seville †.

L'universalité de ces termes a embarrassé les Auteurs, tant anciens que modernes, & a causé entr'eux des disputes & des contra-

* *Isidor. Orig. lib. 17. cap. 3.*

† *Isidor. Hispal. Orig. Lib. 17. cap. 3.* Frumenta sunt propriè quæ Aristas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges à *frumendo*, hoc est à vescendo dictæ; nam frumen dicitur summa pars gulæ.

d ctions de ſentimens, qu'il n'eſt pas facile d'accorder. Pline * aſſure que ceux qui ſe ſervent de cette eſpece qu'on appelle *Zea*, n'ont point l'uſage du *Far*; cependant Denys d'Halicarnaſſe § appelle *Zea*, auſſi-bien que Strabon ¶, ce que Pline appelle *Far*. Gallien † rapporte les différens ſentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les eſpeces diſtinguées par ces noms *Olira*, *Typhe*, *Zea*. Aprés les avoir expoſez, il conclut en diſant que c'étoit la même choſe ſous divers noms. Anguillara *a* les diſtingue; & ſous ces trois noms comprend trois eſpeces connuës en Italie ſous ceux de *Spelta*, *Scandella* & *Farro*. Jules Scaliger croit *b* que *Typhe* eſt le ſegle; *Zea*, le bled blanc, ou l'Epeautre: il croit auſſi que l'*Olira* & l'*Oriza* ſont deux noms communs au Ris. En voila aſſez pour faire comprendre que ſi les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder ſur ce que penſoient Denys d'Hlaycarnaſſe, Pline, Strabon, & leurs autres contemporains, ceux-ci pourroient avoir eu de plus grandes difficultez encore, pour ſçavoir au juſte ce qui étoit de l'uſage dans des temps fort éloignez de celui auquel ils écrivoient, & plus obſcurs encore que les ſiécles qui ſe ſont écoulez depuis eux juſqu'à nous, à cauſe que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toûjours été envelopez des ténébres de l'ignorance.

Je ne prétens pas dire que le Far, dont le Peuple Romain s'eſt ſervi uniquement pen-

* *Plin. lib. 18. cap. 8.* § *Dion. Halyc. lib. 2. Ant. Rom. p. 95.* ¶ *Strabo lib. 5. p. 242.* † *Galen. lib. 1. de Alim. Facul. cap. 3.* a *Anguillara part. 6. p. 98.* b *Jul. Scaliger. Exert. 292. p. 868.*

dant les trois cens premiéres années depuis la fondation de Rome, ſoit une même choſe avec le Maïs; on pourroit me faire ſur cela une forte objection, qui eſt que cette eſpece de Bled ne s'étoit point perduë, puiſqu'on s'en ſervoit encore à Rome du temps de Pline dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choſes qui appartenoient à la Religion, par reſpect pour l'Antiquité; & quoique nous ne ſçachions pas précisément quelle eſpece de Bled c'étoit que le Far, & ſi c'étoit le même que le *Farro*, dont les Italiens ſe ſervent aujourd'hui. Pline nous en dit aſſez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs, à moins qu'on ne voulût dire, que cette inſtitution reſpectueuſe pour les pratiques de leurs Ancêtres, quoique beaucoup plus ancienne que Pline, étoit cependant poſtérieure aux ſubſtitutions qu'on auroit fait de pluſieurs eſpeces de Plantes frumentacées, qui auroient eu ſucceſſivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces ſubſtitutions. Et ſans entrer dans un long détail, il nous doit ſuffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans la même degré de vénération que le *Far* chez les Romains; parce qu'il avoit été leur premiére nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Méotes & des Sarmates, & ainſi de pluſieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même pluſieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amérique, y eſt certainement bien plus rê-

cent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préferant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fassent plus d'usage que de ce dernier : quelle marque auront les siécles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même. Il faut donc que l'Histoire de nos jours le leur apprenne d'une maniere claire, & qui ne fasse point de confusion dans la postérité. Or les Sauvages qui n'ont point d'écriture, ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers tems aïant été aussi plongés pendant plusieurs siécles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'hui les Améríquains, ont été dans la même situation, & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laissé de fastes des évenemens arrivez pendant leur barbarie, ou n'en ont laissé que de fabuleux.

De ces différentes especes de Grains dont les divers peuples se nourrissoient, quelques-unes ne servent que pour les animaux ; d'autres sont inconnuës, & ne se voyent plus dans les pays où elles étoient cultivées ; ou bien, elles s'y sont éclypsées pour un temps, comme il est facile de le prouver par raport au Bled d'Inde même. Car supposé que cette Plante eût toûjours été étrangere à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut presque nier qu'elle n'y parut au moins de son temps. Quoiqu'en puisse dire Scaliger, on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline *. *Milium intra hos decem annos ex India in Italiam invectum est nigrum co-*

* *Plin. lib. 18. cap. 8.*

lore, Amplum Grano, Arundineum culmo, adolescit ad pedes altitudine septem, Lobas vocant, omnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni sextarii gignuntur. Dans le cours de ces dix années on a apporté de l'Inde en Italie une espece de Millet noir en couleur, dont le grain est fort gros, & le chaume semblable aux cannes, & aux roseaux; il croît à la hauteur de sept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas, ou Phobas, selon la remarque du Pere Hardoüin, sont trés grandes. C'est de toutes les Plantes frumentacées la plus fertile; un seul grain produit trois septiers.

On met avec raison le Maïs au rang des Plantes miliacées & arundinacées, à cause des ressemblances qu'il a avec ces sortes de Plantes, ressemblances qu'on peut confronter dans Théophraste & dans les autres Botanistes. Au reste, Pline a fort bien caractérisé le Maïs par sa fécondité, sa qualité, la hauteur de sa tige, & la grosseur de son grain. Pour ce qui est de la couleur, il y en a de plusieurs sortes; l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu & sur le pourpre; le plus commun est d'un jaune de paille plus ou moins foncé, selon le terrain ou le degré de maturité. Ces différences sont purement accidentelles, ou suivent les différentes especes de Maïs. La plûpart des Relations anciennes & modernes appellent le Maïs, ou simplement du Mil, ou du gros Mil, pour le distinguer du Mil ordinaire & de la petite espece. Et parlant de ses tiges, elles les nomment les cannes de Bled d'Inde.

Cela doit servir à nous faire entendre les Auteurs, quand ils nous racontent de certains Peuples, qu'ils font leur nourriture ordinaire du fruit des Roseaux, comme E-

lien *, Strabon †, Diodore de Sicile ¶, l'assurent des Indiens en général, des Habitans de la Tapobrane des Ethiopiens, &c. C'est aussi du Maïs qu'ont voulu probablement parler les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les Peuples des environs des Palus Méotides, & les Sarmates vivoient de Millet. Philostrate § caractérise le Millet presque aussi bien que Pline dans la vie d'Apollonius de Thyane. Car parlant de l'Inde, il dit : » Que » la terre y est noire, fertile en toutes sor- » tes de fruits ; que les pailles & les tiges » des Plantes frumentacées y sont de la gros- » seur des cannes & des roseaux ; mais sur- » tout qu'elle porte du Millet & du Sésame » d'une prodigieuse grosseur. « On ne peut pareillement le méconnoître dans ce que dit Hérodote † en faisant la Description des Mœurs des Indiens. » Ils vivent, dit-il, » d'herbages, & ils ont une espéce de se- » mence, laquelle se rapporte au Millet, » que la terre produit d'elle-même, enve- « loppée dans son calice; aprés l'avoir cueil- » li ils la font cuire dans son propre calice » & s'en nourrissent. » * Le même Auteur, parlant du Froment & de l'Orge des Babyloniens, dit que les feüilles de leur tige sont larges, au moins de quatre doigts. Or il semble que cela ne peut convenir qu'au Maïs. † Théophraste aura peut-être voulu parler de la même Plante, quand il a écrit sur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au de-là de la Bactriane, le Froment y vient si prodigieux, que chaque grain peut être

* *Ælian. Lib. 3 c. 39.* † *Strabo Lib. 15.* ¶ *Diodor. Sic. Lib. 3. p. 99.* § *Philostrat Lib. 3. in vita Apollon.*
† *Herodot. Lib. 3. n. 100.* * *Herodot. Lib. 1. n. 193.*
† *Theophrast. Lib. 8. c. 4.*

comparé pour sa grosseur au noyau des Olives. A present que ces païs nous sont plus connus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne sçache pas qu'il y ait d'autres espéces de grains à qui cela puisse convenir qu'au bled d'Inde.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les Méotiens § étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouses. Apollonius de Rhodes parlant des Chalybes qui étoient au voisinage des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'usage du Labour, ni aucune maniére de semer & de faire croître la Plante, laquelle a *le goût du Miel*. Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voisins ce qui leur étoit nécessaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils sçavoient fort bien mettre en œuvre. † Or cette Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne soit le Gom * dont usent aujourd'hui les Mingreliens, ne peut être autre chose que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, ¶ le mot *Mel* signifie également du *Miel* & du *Mil*. Il seroit d'autant moins surprenant

§ *Apollo. Rhodius. Lib. 2. v. 1005.*

† *Chardin voyage en Perse par la Mer Noire & par la Colchide p. 74.*

* Le Gom est une sorte de grain, qui se cüeille dans la Mingrelie, menu comme la Coriandre, & qui ressemble assez au Millet, il produit un Tuyau de la grosseur du pouce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne ressemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette description tirée de Chardin, il paroît que le Gom est une espéce de bled d'Inde, non pas de l'espéce ordinaire, dont le grain est attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain vient au bout d'un épy assés long.

¶ *Pezron. Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes. p. 399.*

que ces deux derniers termes vinſſent de la même racine, que ce qu'ils ſignifient, ſe trouve un même-temps dans une même Plante, qui eſt le Maïs, ainſi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de preſque tous les Peuples Barbares de la grande Aſie.

J'ai eu auſſi quelque ſoupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens Egyptiens.* Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'eſt le ſonge de Pharaon où il eſt parlé d'une Tige à ſept épis. Mais comme il y a une eſpéce de Bled à pluſieurs épis ſur la même Tige, cela ſuffit pour infirmer ma conjecture, quoique ce Bled ne ſoit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens ſe nourriſſoient.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Pline, y fut ſemé, il eſt évident qu'on en fit peu de cas dans la ſuite, parce qu'il y a diſparu auſſi-bien que dans le reſte de l'Europe, où on ne l'a revû que lorſqu'il y a été apporté derechef de l'Inde Occidentale, aprés la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Aſie & de la Tartarie; ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a guéres fait plus d'eſtime dans les Indes Orientales, dont ont parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'hui, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres eſpéces de grains qui ſont en uſage parmi nous, on ne s'y ſert preſque par tout que du Ris, auſſi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe

* *Geneſ. ch. 41, v. 22.*

qui se soient souciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païsans ou la volaille.

Culture des Champs.

En Canada dés que les neiges sont fonduës, les Sauvagesses commencent leur travail. Elles ne sément point l'Automne parce que le Maïs est du nombre des semences qu'on apelle d'Esté, *Æstiva*; telles que sont le Sésame, le Millet, le Panis, & les autres légumes; ou bien parcequ'il en est de cette espéce de graine comme du Bled apellé *Trimestre* * par Théophraste & par Pline, † parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la semence & la récolte; si toutefois on doit attribuër cela à une espéce particuliére; car l'usage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les especes de Froment ou de Bled François, qu'on ne séme qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Païs plus Meridionnaux, on seme le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'est de ramasser le Chaume & de le brûler. On remuë ensuite la terre pour la disposer à recevoir le grain qu'on doit y jetter. On ne se sert point pour cela de la Charruë, non plus que de quantité d'autres instrumens du Labourage, dont l'usage ne leur est pas connu, & ne leur est pas nécessaire. Il leur suffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long

* *Theoph. Lib.* 8. † *Plinius. Lib.* 18, *ch.* 7.

manche qui leur sert à sarcler la terre & la rémuer legérement.

Le champs qu'on doit ensemencer ne s rangent point par guerets, & par sillons selon la methode d'Europe; mais par petite mottes, rondes de trois pieds de diamettre. On fait neuf trous dans chacune de ce mottes, & dans chaque trou on jette u grain de Bled d'Inde qu'on a soin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'unissen ensemble pour le gros travail. Elles font diverses bandes nombreuses, selon les différens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles passent d'un Champ à l'autre, s'aidan ainsi toutes mutuellement. Cela se fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autan plus de promptitude, que les Champs ne sont point séparez par des Hayes ou de Fossez, & ne paroissent faire tous ensemble qu'une seule piéce; sans que pour cela elles aïent des disputes pour leurs bornes, que chacune sçait fort bien reconnoître.

La Maîtresse du Champ, dans lequel on travaille, distribuë à chacune des travaillantes le grain de semence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de maniére qu'elles peuvent supputer jusques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles sément des féveroles ou de petites féves, des citroüilles d'une espéce différente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tournesols. Elles sément les féves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur sert d'appuy, comme l'Orme à la vi-

gne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citroüilles & leurs Melons ; mais avant que de les semer dans leurs Champs, elles préparent une terre noire & legére, dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes, au-dessus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres, elles ont grand soin d'en arracher les herbes jusques au temps de la récolte. Il y a encore un temps marqué pour cela, où elles travaillent toutes en commun ; & alors chacune porte avec soy un faiseau de petites baguettes de la longueur d'un pied, ou d'un pied & demi, qui ont leur marque particuliére, & qui sont enjolivées de vermillon. Elles leur servent à marquer leur tâche, & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moisson étant venu on cüeille le bled d'Inde, qu'on arrache avec les feüilles qui environnent l'épy, & qui en forment le calice. Ces feüilles, y étant fortement attachées, leur servent de lien pour le mettre en tresses, ou en cordes, comme on en use pour les oignons.

C'est sans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *Cereales*, & qu'ils celebroient à l'honneur de Cérés, que celle de tresser le Bled. Elle se fait pendant la nuit dans les champs, & c'est la seule occasion où les hommes, qui ne se mêlent ni de champs, ni de la récolte, sont apellés par les femmes pour les aider. Je ne sçais s'il n'y a point en ceci quelque reste d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités ; il y a cependant apparence que c'est à la Religion qu'on en doit l'Institution. Je ne parle ici que de l'usage de l'Amerique

ſeptentrionale ; je ne ſuis pas aſſez inſtruit de ce qui ſe fait ailleurs ; & les Auteurs, qui nous ont parlé des Amériquains Méridionaux, ſe contentent de dire en général que les hommes ſe rendroient infâmes s'ils avoient ſeulement touché au métier, ou bien à ce qui eſt affecté aux travaux du ſexe.

* Diodore de Sicile dit des premiers Peuples de la grande Bretagne, qu'ayant ſéparé les épis de leur tige, ils les mettoient dans des greniers ſoûterrains, d'où ils retiroient chaque jour la proviſion qui leur étoit néceſſaire en commençant par les plus vieux, & qu'ils faiſoient leur nourriture de ces grains pilés & broyés.

Les Sauvageſſes font dans leurs champs de ces ſortes de greniers ſoûterrains, pour y mettre les Citroüilles, & leurs autres fruits, qu'elles ne ſçauroient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce ſont de grands trous en terre, de quatre ou cinq pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces, & couverts de terre par-deſſus. Leurs fruits s'y conſervent parfaitement bien, ſans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont les neiges, qui les couvrent, les garantiſſent.

Pour ce qui eſt du bled, bien loin de l'enſevelir, à moins d'un cas de neceſſité, on le fait eſſorer ſur de grandes Perches, & ſur l'Auvent, ou veſtibule extérieur de leurs Cabanes. A Tſonnontouan, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, ſur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous côtés, afin que l'air puiſſe y joüer & que le grain ne moiſiſſe point ; à la Floride on

* *Diod. Sic. lib. 5. p. 209.*

on le tranſporte dans des greniers publics où on le laiſſe juſques à ce qu'on le diſtribuë d'une maniére proportionnée au beſoin de chaque famille, & au nombre des perſonnes qui les compoſent. Aprés un certain temps, on fait ſécher le bled dans les cabanes ſur les perches de traverſe, qui environnent les feux, & qui portent ſur les poteaux de ſoûtien; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers, noircit un peu le grain à la longue; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourroient le gâter. En hyver, quand il eſt bien ſec, on l'égraine, & on le met dans les grandes Caiſſes d'écorce, dont j'ai parlé, & on l'y prend à meſure qu'on veut s'en ſervir. On laiſſe uniquement à la fumée, celui qu'on réſerve pour ſemence, qu'on n'égraine que lorſqu'il faut le ſemer.

Maniére de préparer la Nourriture.

J'ay apporté ci-deſſus une quatriéme raiſon, pour ſoûtenir la conjecture que les Maïs avoit été connu des Anciens, & avoit été le fondement de la nourriture, tout au moins des Peuples qui ont fait tranſmigration en Amérique. C'eſt la maniére dont les Anciens préparoient leurs Bleds pour les mettre en uſage, à laquelle celle de nos Sauvages ſe trouve parfaitement conforme; & c'eſt ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'eſt plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torréfier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens, je me contente de citer le vers de Virgile. *

* *Virgil, Lib.* 1. *Æneid.* v. 183.

Et torrere parant Flammis & frangere saxo.

Il n'y a aussi qu'à rappeller ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador*, qu'on donnoit au *Far*, du verbe *aduror*, parcequ'on le torréfioit avant que de le moudre. § Apollonius de Rhodes nous donne à entendre combien cét usage étoit ancien, par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes, & des Dolioniens, aprés la mort de Cyzique leur Roy; Car elle fut si vive, qu'ils furent plusieurs jours, sans avoir seulement le courage de faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils soutinrent leur vie dans la tristesse, en mangeant par cy par là, quelques grains, tels qu'ils étoient, tous crus, & sans même les avoir fait torréfier.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainsi grillés dans les cendres, en étoit beaucoup plus savoureuse, les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre, & ils se dépoüilloient par-là plus aisément de leur son, ou de leur premiére pellicule.

Avant d'avoir l'usage des Moulins, ils brisoient leurs grains dans des piles, ou des mortiers de bois, avec des pilons de même matiére. * Hésiode nous donne la mesure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi » une pile de trois pieds de haut, & un pilon » de la longueur de trois coudées. † Pilumne en fut l'inventeur; ¶ c'est pour cela qu'il étoit

§ *Apoll. Rhod. Lib.* 1. *v.* 1072.
* *Hesiod. Opera & Dies. v.* 421.
† *Servius in Lib.* 9. *Virg. Æneid.*
¶ *Servius in Lib. IX. Æneid. Init.* Pilumnus pinsendi frumenti usum invenit: Inde à Pastoribus colitur: ab ipso etiam pilum dicitur.

23.

Tom. III. Pag. 74.

honoré des Bergers & des gens de la campagne, lesquels se servirent encore long-temps de cette maniére de préparer leurs grains, aprés qu'on eut trouvé l'usage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépense pour les faire moudre aux Moulins bannaux. *. Caton met aussi la pile & le pilon, au nombre des meubles rustiques de son temps.

Les Pisons prirent leurs noms de cette maniére de piler le bled, † ainsi que plusieurs autres familles Romaines tirérent le leur de différentes espéces de Plantes frumentacées, ou de légumes, qui étoient chez eux en usage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicérons, qui avoient pris leurs noms, des féves, des lentilles & des pois chiches.

On appelloit aussi les Boulangers du nom de Pistores, à *Pilo* ou *Pistillo*. ¶ Pendant les cinq cens premiéres années aprés la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics; & lorsqu'ils commencérent à s'introduire, ils étoient en même temps, Meûniers, Boulangers & Cuisiniers.

On ne faisoit du pain que par délicatesse, comme on fait aujourd'hui des piéces de four. Les particuliers le faisoient chez eux; & c'étoit-là l'emploi des femmes, comme ce l'est aujourd'hui chez la plupart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire, étoit une espéce de boüillie faite avec de la farine délayée dans de l'eau, ou du boüillon, comme le *Farro* des Italiens. § Pline & Valére Maxime nous en rendent deux fort

* *Cato de Re Rust.*
† *Plin. Lib. 18. cap. 3.*
¶ *Plin. Lib. 18. cap. 11.*
§ *Plin. Lib. 18. cap. 8.*

beaux témoignages. » Il est évident, dit Pl
» ne, que les Romains ont vécu long-temp
» de boüillie, & non pas de pain.† Nos ancê
» tres, dit Valére-Maxime, étoient si atten
» tifs à la frugalité, qu'ils faisoient un plu
» grand usage de boüillie que de pain. C'e
ce que Juvénal exprime vivement, à sa ma
niére, dans la comparaison qu'il fait de
Mœurs des Romains de son temps avec celle
de leurs Ancêtres. ¶

Quin & magnis fratribus horum,
A scrobe & sulco redeuntibus, altera cœna,
Amplior, & grandes fumabant pultibus oll

Cette farine délayée dans l'eau pure, étoi
le fondement de la vie des hommes ; & ils s
passoient de cela, quand ils n'avoient rien d
mieux; mais quand ils avoient des viandes
de quelque espéce qu'elles fussent, ils les fai
soient cuire avec cette boüillie. C'étoit c
qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium*
Car le *Pulmentum* n'étoit pas un mets, qu'o
fit cuire séparément, & qu'on mangeât en
suite avec cette boüillie, laquelle tint lieu d
pain; mais, ou cette boüillie pure, & sim
ple; ou bien, un composé de viandes cuite
& préparées dans cette boüillie même, à la
quelle on a fait succéder le potage, lorsque l
pain a été plus commum.

On donna aux Romains le sobriquet d
Pultophages, ou de mangeurs de boüillie
à cause qu'ils retinrent apparemment plu
long-temps cet usage que beaucoup d'autre
Nations; car il ne leur étoit pas particulier
Les Romains donnoient eux-mêmes, le mê-

† *Valere Maxime Lib. 2. cap. 6.*
¶ *Juvenal, Satyr. 14. v. 162.*

me ſobriquet aux Carthaginois.* Fortunatus-Licetus, dans une de ſes réponſes, que cet uſage étoit chez les Perſes, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. † Car quoique Pline ſemble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Græciæ, quam Italia polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même choſe ſous différens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit auſſi peu uſité en Gréce, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en diſant, que la préparation étoit effectivement la même, mais la matiére étoit différente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de *Far* ou de froment. Or Pline, ſelon cette explication, a eu raiſon de dire, que l'un étoit auſſi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Gréce; ſelon ce que j'ai déja dit moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'uſant que du *Far*, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand ſecours pour l'entretien de leurs armées. Un ſoldat portoit ſes vivres avec ſon petit bagage. Un petit ſac de farine lui ſuffiſoit pour long temps. Il lui coûtoit peu de de préparer ſon repas, & ce repas étoit bien peu de dépenſe : les Officiers, & les Généraux même, ſe diſtinguoient peu du ſimple fantaſſin, pour les aprêts de leur table. De cette maniére, les troupes étoient toûjours ſur pied, toûjours prêtes à ſe tranſporter d'un

* *Fortunat Licetus. Reſponſ. ad quæſita. p. 57. & ſeq.*
† *Plin. Lib. 18. cap. 8.*

lieu à un autre où on vouloit les conduire : & le luxe, & la delicatesse, qui se sont introduites de nos jours parmi les Militaires, ne ruïnoient point les Etats, par les frais excessifs qu'on est obligé de faire en provisions de bouche, plus qu'en toute sorte de munitions de guerre, & ne faisoient point manquer les meilleures entreprises, lesquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible, ce semble, avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fournissoit à la République des hommes forts, robustes, courageux, capables de supporter la faim & la soif, qui pensoient plus à aller chercher l'ennemi, qu'à sauver leurs équipages; & qui, n'étant pas énervés par la bonne chére, ne faisoient pas consister les avantages d'une campagne, à avoir bien fait les honneurs de leur Table, y faisant servir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis, & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'usage ordinaire, son origine est cependant trés-ancienne. La premiére espéce étoit de ceux qu'on faisoit cuire sous la cendre, & dont l'Ecriture-Sainte fait si souvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faisoit cuire dans une tartiére de terre, ou de fer, * car c'est ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces sortes de pains avoient différens noms qu'on peut voir dans Athénée, & dans Caton. † Ces différens noms pouvoient venir des divers lieux où on les faisoit, ou des différentes compositions qui y entroient. Car, outre les diverses espéces de farines, qui en étoient comme la matiére principale,

* *Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib. 18.*
† *Athen, Lib. 3.*

on y mettoit de l'huile, & de la graiſſe, du miel, des fruits, de la ſemence de Naſturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

La ſagamité des Sauvages n'eſt autre choſe, que cette ſorte de boüillie faite de leur bled d'Inde, torréfié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, paſſé dans des ſas groſſiérement faits, avec de petites branches liées enſemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers plians faits de jonc. Je ne ſçais d'où vient le mot de ſagamité, dont les François Canadiens ſe ſervent pour ſignifier cette boüillie, que les Iroquois nomment *Onnontara* dans leur langue. C'eſt peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en ſoit, il eſt reçû en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaouité*.

Tous les matins les femmes préparent cette ſagamité, & la font boüillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Européens leur euſſent apporté des Chaudiéres de deçà la Mer, elles ſe ſervoient de vaiſſeaux de terre à potier qu'elles travailloient aſſez proprement, leur donnant une forme ſpérique par en bas, & fort évaſée par le haut; & aprés les avoir faits ſécher au ſoleil, elles les faiſoient cuire à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudiéres de bois, moins fragiles, & dont le tranſport étoit plus aiſé. Elles y faiſoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, ſucceſſivement, pluſieurs cailloux ardents, qui échauffoient cette eau peu à peu, & la faiſoient boüillir ſuffiſamment pour des gens qui s'accommodent aſſez de viandes à demi cruës.

La ſagamité étant faite, on la diſtribuë en autant de petites Chaudiéres, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de perſonnes, dans la cabane, leſquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, ſoit le jour, ſoit la nuit. L'appetit eſt chez eux l'unique horloge ſur laquelle ſont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on ſert à toutes les perſonnes qui viennent rendre viſite dans la Cabane, ſoit qu'elles ſoient étrangéres, ſoit qu'elles ſoient du village même.

* Le R. Pere Dom Auguſtin Calmet, dans ſes notes ſur la Genéſe, a fort bien obſervé, que dans les temps héroïques, les hôtes ne diſoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'aprés le repas; ſouvent même on attendoit trois, quatre, ou même dix jours, ſans s'en informer. C'eſt auſſi le dernier compliment que font les Ameriquains, chez qui l'hoſpitalité n'eſt pas moins ſacrée que dans l'antiquité: & ce compliment, quoique muet, eſt trés-éloquent; & beaucoup plus ſenſé que nos révérences; & des queſtions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on dit ſuppoſer las, & fatiguez du Voyage. Quiconque entre chez eux eſt bien reçû. A peine celui qui arrive, ou qui rend viſite eſt-il entré, qu'on met à manger devant lui, ſans rien dire: & lui même mange ſans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le ſujet qui l'améne. Les Breſiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, uſent aprés cela envers les étrangers de beaucoup de cérémo-

* *Commentaire Lit. ſur la Geneſe, chap. 24. v. 33.*

nies que j'expliquerai dans la suite. Il s'en trouve encore, qui ont la coûtume de leur laver les pieds, laquelle étoit si religieusement observée par les Hébreux.

La sagamité pure est une viande bien creuse, & les Sauvages avoüent eux-mêmes, qu'elle ne sçauroit les soûtenir long-temps, s'ils n'avoient pas dequoi l'assaisonner avec de la chair, ou du poisson, qui servent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'assaisonnement, aussi souvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils sçavoient un peu mieux le ménager. Mais il leur est presque impossible dans leurs principes d'avoir cet esprit de ménagement, & de réserve : la coûtume reçûë, est de manger tout, tant qu'ils ont dequoi, dussent-ils créver, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolérer la faim avec patience, & sans se plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoïance ; mais, aprés avoir examiné les choses avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent absolument en user d'une autre sorte, sans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienséance. Un particulier, pour peu qu'il soit considérable, s'il a fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, doit, selon les occasions, faire des distributions aux anciens, aux parens, & aux amis, & ses sortes de largesses épuisent tout, mais ils n'oseroient y manquer, & ne pourroient le faire sans se rendre infâmes. Il est des temps, où ils sont obligez de fournir leur contigent, & de contribuër aux dépenses publiques du village pour les festins, qui sont toûjours de grandes consommations, parce que la plus

grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déja parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les Anciens, & les considérables pour atrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont trés fréquens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps.

Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême nécessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entiérement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils aident à leurs dépens avec tant d'humanité & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de disposition dans des cas pareils, à une libéralité si noble & si magnifique.

La nécessité où ils se trouvent bien-tôt réduits par ces sortes de profusions, les oblige à manger de tout, sans discernement & à

trouver tout bon. Comme dans leur abondance, ils ne donnent pas le tems à la viande de se mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudiére encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont soin de tourner quand elle est cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne se font point aussi un scrupule de la manger puante & presque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudiére, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenoüilles entiéres, & les avalent sans horreur. Ils font sécher les intestins des Chevreüils sans les vuider, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Bécasses: Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup-marin, d'Anguille, &c. sans s'embarrasser si ces huiles sont rances & infectes. Le suif des Chandelles est pour eux un vrai ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodone si célébres, ils les font seulement boüillir dans plusieurs eaux pour ôter leur amertume. Ils amassent avec soin le fruit des Hêtres & les font rissoler. Ils mangent avec plaisir des pommes de terre, diverses racines insipides, & toutes sortes de fruits sauvages & amers; ils ne leur donnent point le tems de meurir & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent & ne les enlevent. Pour mieux dépoüiller un arbre, ils le coupent par le pied, sans se mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années suivantes. Les Algonquins & ceux qui ne sément point étant encore plus misérables, sont forcez de manger quelquefois une es-

péce de mousse, qu'on apelle tripe-de-roche, la tunique intérieure, ou seconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'est pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins que celui de *Rontaks*, c'est-à-dire, *les mangeurs d'arbres*. * Le Pere du Tertre dit des Caraïbes, qu'ils mangent souvent de la terre toute pure ; ce qu'il attribuë à leur humeur sombre & mélancolique, laquelle produit dans les levains de l'estomach une affection déréglée, semblable à celle des personnes du sexe qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaisir de la craye & du charbon.

Les Sauvages qui ont du bled, le ménagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'assaisonnement ; ils font en sorte d'en avoir leur provision annuelle, & même au-delà s'ils peuvent. Quand le reste leur manque, ils mettent ce bled à toutes les sauces afin de varier, & de corriger par différentes préparations ce que cette nourriture légere pourroit avoir de fade & de dégoûtant.

Lorsque le bled d'Inde est encore tendre & presque en lait, on le fait un peu rissoler sans le séparer de son épy ; il est alors trés-agréable au goût. On fait aussi une provision de ce bled tendre en cette maniére. Aprés l'avoir fait boüillir dans son calice, on ôte les feüilles qui l'enveloppent, & on le fait un peu torréfier ; alors on l'égraine, on le fait sécher au Soleil sur des écorces, & on le garde pour les meilleures occasions. Car de cette sorte il est plus délicat, & fait la plus excellente sagamité. Il y en a une espéce qu'ils font pourrir dans les marais, pour le

* *Du Tertre, Hist. Nat. des Antilles, Traité 7. chap. 1.*

rendre puant. Ils aiment celui-là avec passion, & lorsqu'ils le retirent de l'eau, ou plûtôt de la boüé, on leur voit lécher & savourer avec plaisir cette eau qui en découle, & dont l'odeur est insupportable. Les Sauvagesses ont une maniére de le lessiver, c'est-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broïent point celui-ci dans les piles; mais aprés l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau boüillante, elles brisent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudiére. Je n'ai point assez étudié les régles de leur cuisine pour donner un détail exact de toutes leurs sauces, ausquelles je ne touchois pas volontiers. La maniére dont leur bled me paroissoit plus supportable, c'étoit de le manger aussi-tôt aprés que les grains rôtis ont été retirez des cendres; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît assez bon. Ils en ont sur-tout une espéce particuliere qu'ils nomment *Ogarita*; & que nous apellons *Blé-Fleuri*, parce que dés qu'il a senti la chaleur, il éclate, & s'épanoüit comme une fleur. Celui-là passe tous les autres en saveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvages ne manquent pas d'en faire un régal aux personnes qui les visitent, & qu'elles veulent distinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par délicatesse; car elles ne sçauroient en faire un usage ordinaire, leurs champs ne leur fournissant pas assez à proportion de leur travail, pour fournir à la dépense & à la consommation que le pain emporte. Rien n'est plus pesant & plus insipide: c'est une masse de leur farine, pêtrie mal proprement, sans levain & sans sel.

Elles l'enveloppent de feüilles de bled d'Inde, & le font cuire ſous la cendre, ou le font boüillir dans la chaudiére. Elles y mettent ſouvent de l'huile, de la graiſſe, des féves, & des fruits. Il eſt encore plus deſagreable de cette maniére; mais pour la bouche d'un Sauvage c'eſt un régal & un mets délicat. Ce pain n'eſt point de conſerve, & n'eſt guére bon qu'à être mangé chaud en ſortant du four. J'ai vû en Italie une eſpéce de pain preſque entiérement ſemblable, qu'on vend au petit peuple. C'eſt une maſſe de farine fort preſſée, détrempée dans le ſafran qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'aſſez prés pour en ſçavoir la compoſition au juſte; mais je croirois qu'il faut avoir l'eſtomach bon pour la digérer auſſi-bien qu'une autre eſpéce de pain peu différent qu'on fait en Gaſcogne & en Bearn, lequel eſt compoſé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du païs on nomme *Cruchade*.

Séſame.

*L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire de Virginie dit, que les Indiens de ce païs-là, font du pain de la ſemence des Tourneſols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fiſſent cet uſage. Les Sauvageſſes n'en ſement que trés-peu, & elles en font de l'huile pour ſe graiſſer, auſſi-bien que de certaines petites noix améres, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois néanmoins ce qu'il en rapporte; car il y a toute apparence que le grand Tourneſol,

*Hiſt. de la Virginie, Liv. 3. ch. 4.

connũ des Botaniſtes ſous le nom de *Heliotropium magnum*, * eſt le Séſame, dont les Anciens Egyptiens, & les premiers Peuples faiſoient du pain, & de l'huile.

Folle-Avoine.

Quelques Nations dans l'Amérique Septentrionale tirent leur ſubſiſtance d'une ſorte de grain que la nature produit d'elle-même, on le nomme la *Folle-Avoine*, dont les François ont tranſporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'eſt une plante marécageuſe, qui approche aſſez de l'Avoine, mais qui eſt mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au tems de ſa maturité. Ils ne font que ſecoüer les épys, leſquels s'égrainent facilement; de ſorte que leurs Canots ſont bien-tôt remplis, & leurs proviſions bien-tôt faites, ſans qu'ils ſoient obligez de labourer ni de ſemer.

Racines.

Ce n'eſt pas ſeulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'induſtrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit pluſieurs exemples de diverſes racines qui ſervoient à cet uſage. Telle étoit la racine bulbeuſe de l'Aſphodéle, la racine nommée *Chara*, dont il eſt parlé dans † Céſar, & dont ce grand homme, peu de temps avant la célébre journée de Pharſale, ſe ſervit pour nourrir ſon armée, à qui l'Epire ne fourniſſoit pas d'aſſez

* *Auctuarii Auctor apud Joan. Stobæum in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.*

† *Cæſar de bello Civili. Lib. 3.*

grands ſecours de vivres. Telle étoit la plante du papier, ſi célébre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occaſion de parler plus en détail dans la ſuite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, ſçut emploïer utilement aprés l'hyver de 1709, pour ſe garantir des derniéres extrémitez, où l'auroient jetté la famine & la diſette.

Il y a dans les Indes Occidentales diverſes racines dont on ſe ſert, non-ſeulement pour les cas de néceſſité, mais encore dans l'uſage commun & ordinaire. La plus célébre eſt celle du *Manioc*, ou *Mandioc*, laquelle eſt la même que celle qui eſt appellée *Yuca* dans les premiéres Relations, & dans celles des Auteurs Eſpagnols. Cette Plante eſt une eſpece d'arbuſte, dont le bois eſt fort tortu, & fort tendre; ſes feüilles ſont étroites, ſerrées, un peu longuettes comme celles du chanvre; elles ne viennent pas toutes en même temps, mais à meſure que la Plante croît, celles d'en-bas tombent, & celles d'en-haut pouſſent; de ſorte que l'arbuſte eſt toûjours verd. A la chûte de chaque feüille il ſe forme un nœud de la groſſeur d'une féve. Ses racines ſont ſemblables à celles des carottes, leſquelles deviennent plus ou moins groſſes, ſelon la qualité du terroir, & les ſoins qu'on leur donne. Il leur faut prés d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent ſe conſerver plus long-temps dans la terre; mais elles ſe rempliſſent d'une trop grande abondance de ſuc, qui perdant de ſa conſiſtance, les rend trop aqueuſes. Il y en a de ſix ou de ſept ſortes, qu'on diſtingue par les différentes couleurs de feüilles, & des écorces.

Comme c'est de la racine seulement que les habitans du pays tirent leur subsistance, il faut connoître ces différentes especes, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent aussi de meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce assez épaisse d'un violet fort obscur; mais le dedans en est blanc comme neige. Celui ci se conserve plus long-temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine grise; mais il est fort inégal: quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois trés-peu; le pain en est passable. Le Manioc verd, ainsi nommé à cause de la verdure de ses feüilles, n'est pas plus de dix mois à venir à maturité; mais il se conserve peu en terre: le pain en est fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre; il est plûtôt meur que toutes les autres espéces; mais ses racines se résolvent toutes en eau; de sorte que quoique la farine soit d'une fort belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il est aussi de peu d'usage, & il n'y a guéres que ceux dont les provisions sont courtes, qui ayent soin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre espéce qui ne differe guéres du blanc pour sa forme; elle est rare dans les Isles, & commune dans la grande terre: elle se mange cruë, rôtie, boüillie, ou de quelque autre façon que l'on veut sans en exprimer le suc; ce qu'on n'oseroit faire des autres espéces de Manioc, leur suc étant un venin des plus présens, & des plus mortels.

Il est bien singulier qu'une racine aussi excellente, soit pourtant si dangereuse, & ait des effets aussi funestes. Car il est certain que le quart d'un verre de ce suc feroit mou-

rir un homme dans un quart-d'heure, si on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent souvent, se faisant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionnaux en prenant de la ciguë. Au commencencement de la conquête des Espagnols *, ces pauvres malheureux ne pouvant souffrir le joug de cette servitude, s'invitoient les uns les autres à se faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoisonnoient avec le suc d'*Yuca*. Le Pere du Terre † croit que » tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, & » & même dans toute la racine, ne vient que » d'une abondance de nourriture dont l'esto» mach n'est pas capable; car quoiqu'il soit » mortel en effet, il opére néanmoins d'une » maniére toute différente des autres poi» sons, qui causent des ardeurs étranges, s'ils » sont chauds, ou des assoupissemens s'ils » sont froids; ce qu'on ne remarque point du » tout en ceux qui ont pris de ce suc, ou » mangé de cette racine; mais seulement » une répletion d'estomach qui les suffoque, » & qui les fait mourir. De plus, on ne trou» ve aucune des parties nobles des animaux » qui en sont morts, endommagez; mais » seulement leur estomach enflé; de sorte que ce Pere prétend qu'il arrive pour lors la même chose qu'on a vû arriver aprés une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau; ou bien aux chevaux, qui boivent aprés s'être trop remplis de froment, qu'on ne soupçonnera point d'être vénimeux.

* *Gonzales d'Oviedo, Histor. Gen. lib. 7. cap. 2.*
† *Du Tertre, Hist. naturelle des Antilles, Traité 7. ch. 2. §. 14.*

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuisible dans cette racine, c'est son phlegme *. En effet, ce même suc si dangereux & si mortel, aprés qu'on l'a bien fait boüillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en ayant corrigé la crudité, ou ayant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux †. Les Indiens font de ce suc tout pur, des biscuits d'un goût trés-fin & trés-relevé, en le faisant épaissir au soleil, ou bien au feu, qui en consume toute la sérosité. Ils font aussi de la racine de Manioc séchée, des boissons fort bonnes, & qui sont d'excellens restaurans pour les malades. Oviédo dit §, qu'ils en font de bons boüillons, mais que lorsque la liqueur commence à se refroidir, ils cessent d'en boire. La raison qu'ils en apportent, c'est que quoiqu'elle ne soit pas mortelle à cause de la premiére cuisson, elle est néanmoins indigeste lorsqu'elle est froide, & ne se cuit pas aisément dans l'estomach. Les Sauvages Tapüias, & quelques autres du Continent, aussi bien que les animaux, mangent le Manioc de l'espéce la plus dangereuse, tout crû & sans aucune préparation. ¶ Il faut néanmoins qu'ils s'y fassent peu à peu, & qu'ils y soient accoûtumez de bonne heure, sans quoi il leur nuiroit comme aux autres *a*.

Mais quelle que soit la nature de ce suc, comme il a en effet toute la force du poison le plus violent, le Pere du Tertre suggere trois remedes pour lui servir d'antidotes. Ces remédes sont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiéde : ou bien quantité de suc d'A-

* *Thevet Cosm. Univ. Liv. 22. ch. 12. p. 980.*
† *De Laet Ind. Occid. Lib. 15. cap. 10.* § *Oviedo loco cit.*
¶ *Di Laet. loc. cit.* a *Du Tertre loc. cit.*

nanas, avec quelques gouttes de jus de citron : ou enfin, de prendre le ſuc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces pays-là ſont revétus, & qui eſt un ſouverain contre-poiſon, dont on peut uſer contre toutes ſortes de venins.

Pour ſéparer de la racine ce ſuc vitieux & nuiſible, les Sauvageſſes, ſelon l'ancien uſage, la ratiſſent d'abord, & la dépoüillent de ſon écorce ; elles l'*égrâgent* enſuite à force de bras, ſur une rape faite de pluſieurs petites pierres pointuës & raboteuſes, qui ſe trouvent ſur leurs rivages, & qui ſont enchâſſées dans une planche d'un pied & demi de long, ſur ſept ou huit pouces de large. Une extrémité de la rape appuye contre leur eſtomach, & l'autre ſe termine dans un vaiſſeau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramaſſent aprés cela dans des couloirs tiſſus de jonc & de lataniers, leſquels étant mis ſous une preſſe, ou ſuſpendus à une branche d'arbre par un bout, avec une groſſe pierre qui y ſert de poids, & qui eſt attachée à l'autre bout, tout le ſuc s'en exprime ſi bien, qu'il ne reſte plus qu'une farine ſéche, raſſemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Caſſave.

Cette farine ayant été bien bluttrée, & paſſée par une eſpéce de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de caſſave en cette maniére. Elles ont un vaiſſeau de terre comme une platine, qu'elles mettent ſur le feu, enſorte néanmoins que la flâme n'y touche pas : lorſqu'il eſt bien échauffé, elles le couvrent de l'épaiſſeur de deux doigts, ou environ, de cette fa-

rine bien séche, & qui n'est détrempée d'aucune liqueur : la chaleur la pénétre bien-tôt, & la lie, & quand elle est cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui servent à cet effet ; & la cassave se trouve faite presque en aussi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumelette.

Le pain de Cassave est un bon aliment, & d'un goût trés-savoureux ; quelques-uns le préférent au pain de froment ; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux ; il se conserve néanmoins trés-longtems, sur-tout quand on l'a fait sécher pendant quelque temps au Soleil. On lui donne aussi une telle préparation, qu'il devient comme une espéce de biscuit, dont les Européens qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs provisions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun est de l'épaisseur d'un demi-doigt ; on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicatesse.

Les Sauvagesses font aussi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une sorte de boüillie, dans laquelle elles font cuire leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Brésil, & c'est la même chose que la Sagamité des Amériquains Septentrionaux. L'une & l'autre farine est d'un goût savoureux, & n'a rien de fade, comme l'est la nôtre en sortant des moulins. Les Indiens les mangent souvent toutes séches, sans mélange, & sans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amérique Méridionale fournit encore un nouveau secours à ses Habitans dans les Patates, lesquelles peuvent tenir lieu de pain, & sont une si excellente nourriture, qu'on a observé, que ceux qui en usent, sont

ordinairement gras, & d'une ſanté vermeille; Avantage qui dévroit leur faire donner la préférence ſur la farine de Manioc, laquelle étant trop deſſicative, ne donne jamais ni embonpoint, ni coloris.

Patates, ou Batates.

La Patate eſt une racine bulbeuſe, qui pouſſe des tiges rampantes, chargées de feüilles molaſſes, d'un verd fort obſcur, & peu différentes de celles des épinars. Il y en a de différentes eſpéces, qu'on diſtingue par les couleurs des racines; car il y en a de vertes, de blanches, de rouges, d'orangées, de marbrées, &c. Elles ſont toutes bonnes. On les fait cuire ſous la cendre, ou bien dans un pot, au fonds duquel on met tant ſoit peu d'eau pour les empêcher de brûler, & qu'on a ſoin de bien couvrir. En cuiſant elles deviennent molles comme les châtaignes, & ont preſque le même goût; mais elles ſont beaucoup meilleures, ne chargent point l'eſtomach, & ne ſont point venteuſes, comme la plûpart des autres Racines, & en particulier les groſſes Raves du Limoſin, auſquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût, les Européens leur font une ſauce compoſée de jus de citron, d'huile d'olive, & de piment, ou de poivre long.

Les autres vivres dont uſent les Peuples de l'Amérique Méridionale, ne ſont point ſi nourriſſans, ni ſi ſubſtantiels que ceux des Amériquains Septentrionaux, leſquels ont de toutes ſortes d'animaux que le Païs & la chaſſe leurs fourniſſent. Ceux-là vivent plus de poiſſon que de chair; ils n'oſent pas même en manger de toute eſpéce: la Tortuë en par-

ticulier, leur eſt auſſi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils ſe contentent auſſi plus aiſément, ce ſont des Crabes & diverſes ſortes de coquillages qu'ils mangent *à la Pimentade*, c'eſt-à-dire, dans une ſauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement ſi piquante, que les Européens, qui n'aiment pas les ragoûts ſi épicés, ne ſçauroient abſolument s'accommoder de la maniére dont ils la préparent. Mais ſi les Ámériquains Septentrionaux ont ſur eux l'avantage des viandes, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance, ou d'elle-même, ou avec trés-peu de ſoin & de culture; de ſorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne ſont pas ſi ſouvent expoſés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produiſent que des racines ſéches & maigres. La coûtume eſt donc de prendre du bois de ſa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux maniéres. La premiére demande plus de façon, & produit auſſi de plus belles racines. Aprés avoir brûlé les herbes du champ & avoir diſpoſé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangle, qu'on a ſoin de couvrir. Cela s'apelle *planter à la foſſe*. La ſeconde méthode eſt plus facile, mais d'un moindre profit. Il ſuffit d'enfoncer en terre, de diſtance en diſtance, ces bâtons de bois de Manioc, obſervant de mettre les nœuds en haut,

ce qui s'appelle planter en piquet. On a ſoin de ſarcl r la terre, & d'entretenir les champs propres, juſques à ce que le Manioc ſoit aſſez fort pour prendre le deſſus, & n'être pas ſuffoqué par les mauvaiſes herbes. Cette Plante ainſi cultivée a une ſi grande fécondité, qu'un apent de terre qui en eſt ſemé, nourrit plus de perſonnes que ſix autres arpens enſemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légére, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus prés qu'il ſe peut; & on y met deux ou trois brins de ſon bois, ou de ſes tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en ſi grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou ſix racines de figure différente, dont quelques-unes ſont groſſes comme la tête.

Pluſieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits ſéchés & réduits en farine Ce pain eſt fort dur, mais aſſez ſavoureux Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne ſément point, font auſſi du pain de poiſſon ſéché & boucanné au ſoleil. Elles le briſent dans des piles & le réduiſent en farine comme on fait le bled.

Soins des Champs.

Les Sauvages ont grand ſoin de leur champs, & y ſement outre cela diverſes ſortes de légumes, & des fruits. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Caraïbes obſervent le temps de la Lune pour faire leurs ſemences.

preuv

preuve encore sensible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque chose. Le soin des champs est pour elles un travail fort rude, si l'on considère le peu de secours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles sément ou plantent, demande de la culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reste; de maniére qu'il disparoîtroit entiérement d'une Terre, si on n'en prenoit le même soin que du froment. *Ainsi quand Hérodote dit de cette espéce de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je suis persuadé qu'il ne pourroit croître ainsi sans dégénérer; comme il arrive d'ordinaire à ces sortes de Plantes qui demandant de la culture dépérissent lorsqu'on n'en prend plus de soin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amérique du Maïs qui y croisse de lui-même. Il ne paroît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Transport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laissent pas même reposer, elles s'épuisent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la nécessité de transporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils sont encore réduits à cette nécessité, au moins dans l'Amérique Septentrionale, & dans les Païs froids, par une autre raison plus pressante;

* Herod. lib. 3 n. 100

car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reſte dans un même endroit, plus le bois s'éloigne; de ſorte qu'aprés un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de ſi loin le bois ſur leurs épaules.

Ceux qui ſont au voiſinage des Villes Françoiſes dans la nouvelle France, ont voulu parer à cêt inconvenient, & ſe ſont mis depuis quelque temps en poſſeſſion d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hyver, & ſur le dos des mêmes chevaux pendant l'Eté. Les jeunes gens ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau trés-onéreux n'en ont pas moins de plaiſir qu'eux; mais ils ſont tombés dans un autre inconvénient; car ces chevaux, qui ſont en grand nombre, ſe répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les déſolent entiérement, ſans qu'on puiſſe y porter remede. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'eſt de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchiſſent aiſément; ſoit que ne trouvant pas aſſez de nourriture dans ces enclos, ils ſoient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine; ſoit que les enfans, qui ſont ſans ceſſe occupés à les animer pour les faire battre, les preſſent, & les forcent de ſauter par-deſſus leurs barriéres.

Ils prennent leurs meſures de bonne heure pour ces ſortes de tranſports; & font en ſorte que leurs vieux champs puiſſent leur ſervir

jusques à ce que les nouveaux ſoient en état de pourvoir à leur ſubſiſtance ; de maniére qu'ils puiſſent les abandonner ſans en ſouffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village, ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois ; ils s'y tranſportent pour cet effet durant l'hyver, & y dreſſent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage ; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont beſoin pour ſe chauffer, & qui étant aux portes de leur cabanage, leur épargnent la peine d'un long tranſport. Ce ſont les hommes par toute l'Amérique qui ſont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres. Ce ſont eux auſſi, qui en tout temps ſont obligés de couper les gros bois, dont les femmes ne ſçauroient venir à bout, en ſorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre, leſquelles n'étoient pas ſuffiſantes pour couper les arbres d'une certaine groſſeur ; ou qui ne l'euſſent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européens leur en ont apporté de fer bien acéré, & leur ont donné l'exemple d'abbattre le bois, de le fendre, & de le ſcier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins, & ils ſe ſont arrêtés à leur ancienne méthode, qui eſt de cerner les arbres, de les dépoüiller de leur écorce pour les faire mourir, & de les laiſſer ſécher ſur pied. Quand ils ſont ſecs, ils les abbattent en appliquant le feu au bas du tronc, & les minant peu à peu avec des petits tiſons, qu'ils ont ſoin d'entretenir, & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même

COLL. CHRISTI REGIS S.J.
BIB. MAJOR
TORONTO

maniére, lorſqu'ils ſont renverſés en plaçant de ſemblables tiſons de diſtance en diſtance ſur le corps de l'arbre. Pour ce qui eſt des ſouches, qui reſtent en terre, ils les laiſſent pourrir à la longue, & les arrachent enſuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, ſont d'uſage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles ſont faites d'une eſpéce de caillou fort dur & peu caſſant, elles demandent beaucop de préparation pour les mettre en état de ſervice : La maniére de les préparer eſt de les aiguiſer en les frottant ſur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu prés de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y ſuffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, eſt un prétieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'eſt un autre embarras, pour l'emmancher : Il faut choiſir un jeune arbre, & en faire un manche ſans le couper; on le fend par un bout, on y inſére la pierre, l'arbre croît, la ſerre, & l'incorpore tellement dans ſon tronc, qu'il eſt difficile & rare de l'arracher. Il ſe trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres ſemblables qu'on nomme *Ceraunienues*, ou Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires ſont d'une nature toute différente. Ces pierres ſont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faiſoient un uſage ſemblable à celui qu'en ſont aujourd'hui les Amériquains, qui n'ayant point ou preſque point de commerce avec les Européens, ſont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont

aussi des especes de coûteaux de même matiére que leurs haches, qui ne doivent pas être différens de ceux dont se servoient les Juifs pour leur Circoncision, & de ceux qui étoient en usage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybéle.

On doit remarquer par rapport à ces transports de Villages des Sauvages, & à la nécessité où ils se trouvoient de changer souvent de terrain, que cette nécessité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la disette, & au peu d'industrie de la plûpart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient aussi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la suite ont été fixes quand on a bâti d'une maniére plus solide; & que l'art a suppléé au besoin des hommes, n'ont pas toutes été les premiéres du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut servir à éclaircir les doutes qui peuvent naître dans la comparaison de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amérique; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le secret d'en faire du vin. Ils sont tous naturellement de si grands yvrognes, qu'on peut bien juger sans leur faire tort, que ce n'est pas leur faute. Il faut donc que ce soit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit presque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en est fort petit, & fort acide dans sa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus

chauds, il est un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Européens ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne sauvage, mais je ne sache pas qu'ils y ayent réussi jusqu'à présent. Le plan apporté d'Europe a dégénéré au Bresil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Espagne, excepté au Pérou & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'est pas croyable que dans un Païs aussi vaste que l'est l'Amérique, il ne se trouvât pas ailleurs quelque terroir qui fût propre à la culture de la vigne, sur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où se cueillent de si excellens vins de toutes sortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raison, autre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le succés qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a assuré que nos Missionnaires vers les Ilinois, avoient tenté de faire du vin des raisins du païs, qu'ils s'en étoient même servis pour dire la Messe; je croirois en effet que ces païs-là y seroient des plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas suffisante, pour porter sur cela un jugement assuré.

L'antiquité du vin & son origine sont assés connuës par la sainte Ecriture; mais, comme je l'ai déja dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'usage. La plûpart des peuples se contentoient de l'eau pure. D'autres suppléoient au défaut du vin, & faisoient des boissons enyvrantes, avec diverses sortes de grains & de fruits, ausquelles on donnoit aussi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'est ainsi qu'ils faisoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiste. Les Egyptiens en faisoient avec le Lotos, c'est aussi à

63

le
in
es
e-
es
l-
it
it
le
n

t
a

24.

eux qu'on doit l'invention de la Biére.

Boiſſons enyvrantes.

Les peuples de l'Amérique Méridionale & les Mexiquains ont auſſi le ſecret, & un uſage de temps immémorial de faire des boiſſons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui ſervent à leur nourriture commune. Il y en a de pluſieurs eſpéces, qui ont auſſi des noms différens; noms qu'elles ont tirées des diverſes matiéres, qui en font le fonds, & de la maniére différente dont on les compoſe.

La Chica.

La plus commune de ces boiſſons, eſt celle qu'on nomme *Caouin* au Bréſil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Eſpagne, & *Ouicou* aux Iſles Antilles, & dans pluſieurs endroits de la grande terre. La matiére de celle-cy eſt la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratiſſée, par quartiers, comme on en uſe en Europe pour les navets, qu'on met au pot : on fait boüillir toutes ces racines ainſi taillées par roüelles dans de grands vaiſſeaux de terre, juſqu'à ce qu'elles ſoient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupiſſant en rond autour de ces grands vaiſſeaux, prennent de ces racines ainſi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche ſans rien avaler, & rejettent enſuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaiſſeaux de terre, ou elles font boüillir derechef toutes ces racines enſemble, remüant continuelle-

ment avec de grandes ſpatules toute cette matiére, juſqu'à ce que le tout ſoit cuit. Aprés-quoi, ſans la couler, & ſans la paſſer, elles l'ôtent pour la ſeconde fois de deſſus le feu, & la verſent dans d'autres grands vaiſſeaux de terre, ſemblables à ceux dont on ſe ſert en pluſieurs de nos Provinces pour faire la leſſive, excepté qu'ils ſont un peu plus allongés & plus étroits par le goulet. On apelle ces vaiſſeaux en langage du païs du nom de *Canari*; nom générique pour ſignifier toutes ſortes de vaſes de terre, de quelque grandeur qu'ils ſoient. Ceux-cy contiennent juſques à ſoixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vuidée, on la laiſſe fermenter à découvert, pendant quelque temps, aprés-quoi on la couvre juſqu'à ce qu'on veüille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du païs.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boiſſon, de la même maniére qu'elles en uſent à l'égard de l'*Ouicou*, fait des racines de Manioc. Thévet * a obſervé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une ſuperſtition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que ſi par hazard les femmes mariées y étoient apellées, elles devoient s'y être préparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & ſéparées de leurs maris. Le ſieur de Léri † ſe mocque de cette obſervation & la contredit; mais, comme il avoüe que les hommes n'oſeroient abſolument y toucher, & qu'ils diſent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la

* *Thévet Coſmog. Univ. Liv. 21. ch. 16. F. 196.*
† *Jean de Lery, Hiſt. de l'Amérique. chap. 9.*

faiſoient eux-mêmes ; & que d'autre part cette boiſſon eſt le plus ſouvent deſtinée pour ce qu'on apelle *faire un vin* , c'eſt-à-dire, pour ces aſſemblées générales , que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne , on pourroit dire que Thévet a eu raiſon en parlant pour ces occaſions où la Religion a quelque part , & que communément, on n'y regarde pas de ſi prés , quand il ne s'agit pas de ces ſortes d'aſſemblées ; mais ſeulement d'avoir dequoi boire pour l'uſage ordinaire, auquel cas le ſieur de Léri n'auroit auſſi point de tort.

La ſalive de ces femmes eſt un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non plus que nos cuiſiniers lors qu'ils préparent leurs ſauces & leurs ragoûts ; mais le feu corrige tout : & aprés la fermentation , ces ſortes de boiſſons ſont aſſés agréables. Elles ſont d'ordinaire aſſes épaiſſes , & c'eſt ſans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs feſtins à boire , y ayant en même-temps dequoi boire & dequoi manger. Elles cauſent auſſi une yvreſſe trés-incommode , comme nos meilleurs vins. Je croirois neanmoins par rapport à ceux qui ſeroient accoutumés également au vin & à ces boiſſons , qu'on ſeroit yvre d'une moindre quantité de vin , que de ces autres liqueurs ; ce qui montreroit qu'en effet , elles n'ont pas en ſoy une ſi grande force.

Le Maby.

Le Maby eſt une autre ſorte de boiſſon ordinaire ; mais moins commune : elle eſt compoſée de patates pures , qu'on fait cuire

dans une chaudiére. Les Sauvageſſes mâchent auſſi les patates cuites, & les recrachent dans un *Coui*, c'eſt-à-dire la moitié d'une calebaſſe, ou cela s'étant aigri, il ſe fait une ſorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf qu'elles font diſſoudre dans une bonne chopine d'eau, & cela fait ſur le champ une boiſſon violente, qu'on peut faire paſſer pour d'excellent vin blanc, rouge, ou clairet, ſelon la couleur de la patate. Elles ne font neanmoins cette ſorte de levain que pour les cas de néceſſité, ou il faut une boiſſon qui ſoit prête ſur le champ, car la maniére ordinaire de faire le Maby, c'eſt de verſer de l'eau ſur les patates, & de les laiſſer boüillir comme le vin nouveau. Les Européens qui n'aiment point la mal-propreté de ces racines mâchées, ſe contentent d'égruger deux ou trois patates cuites, qui cauſent une fermentation preſque ſubite, aprés que la liqueur a été quelque temps dans les vaiſſeaux.

Le Palinot.

Le Palinot eſt une boiſſon compoſée de patate & de caſſave brûlée. Les Sauvageſſes rompent la caſſave & la mettent dans les vaiſſeaux, tandis qu'elle eſt encore toute chaude, & y ajoutent des racines de patates cruës, & coupées par morceaux. Elles font auſſi des liqueurs avec des Bananes, des Ananas, & d'autres ſortes de fruits. Mais ces boiſſons n'étant pas ſi ſaines que les premieres, ne ſont pas d'un auſſi grand uſage. Les Négres en Amérique font du vin de Palmiſte, & les blancs du vin de cannes qu'on dit être fort délicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs, c'eſt qu'elles ſe font en peu de temps : que la fermentation en eſt bien-tôt faite, & la boiſſon bien-tôt dans ſa boite ; mais auſſi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigriſſent. Un ſujet de conſolation, & le remède à cet inconvénient, c'eſt qu'on ne manque guéres de matiére pour en faire de nouvelles.

Hornius * parlant de cette boiſſon apellée *Chica*, dit qu'elle eſt commune aux Amériquains, aux Tartares, & aux Scythes : trompé enſuite par la reſſemblance des termes, il confond la *Chica* avec le *Cia* des Chinois, des Japonois, des Perſans, & des Turcs. Le *Cia* ou *Chia* des Chinois, des Japonois, & des Tartares, c'eſt le Thé. La boiſſon des Turcs & des Perſans, c'eſt le caffé, or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boiſſons enyvrantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs, il y en a encore de trois ſortes, de qualités, & d'eſpéces toutes différentes des premiéres, & entre-elles. Ces liqueurs ſont le Chocolat, l'herbe du Paraguay, & la Caſſine.

Le Chocolat.

Le Chocolat eſt un préſent que le Mexique a fait à l'Europe, où il eſt aujourd'hui ſi commun, ſur-tout en Eſpagne, & en Italie ; qu'il ſemble que ceux qui y ſont accoûtumez, particuliérement les vieillards, ne ſçauroient vivre ſans cette prétieuſe liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins néceſſaire chez les Mexiquains, ainſi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao, qui

* *Horius de Orig. Gen. Améric. lib. 1. ch. 18.*

en fait le fonds, y tenoit lieu de monoye, & servoit dans le commerce à voir toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie, ainsi que les métaux parmi nous. Les Mexiquains varioient extrémement cette boisson, par le mélange de plusieurs autres ingrédiens, dont ils faisoient différentes compositions, qui en changoient la qualité & le goût, selon la variété des divers mêlanges & des différentes préparations. Les Espagnoles en ont fait une liqueur fort agréable, en ajoutant au cacao; la vanille, la canelle, & le sucre, de la maniére dont on le prépare aujourd'hui communément en Europe. Le cacao qui, comme j'ai dit, en fait le fonds, & en est comme la baze, est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre, rayé, cannelé & roux, plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage, elles sont d'un tempérament froid * & humide, & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte, est semblable à l'oranger; il a les feüilles de même, mais un peu plus grandes: au sommet il a une espéce de couronne. Cet arbre est fort foible, & fort tendre; de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre, que les Espagnols nomment: *La Madre del Cacao*, & qui semble n'être fait que pour lui servir d'ombre. On distingue des Cacaoyers de quatre ou cinq espéces.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que seiche, hachée comme de la paille, &

* *Voyez le contraire, Hist. naturelle du Cacao, chez Barbou ruë de la Harpe.*

presque réduite en poussiére, je ne sçaurois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux espéces, on nomme l'une *Hierva de Palos* & l'autre *Hierva de Camini*, laquelle est beaucoup meilleure, & plus rare que la premiere: on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en conséquence de l'idée que se sont formé les Espagnols, que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amérique, où il avoit rendu cette herbe salutaire, de venimeuse qu'elle étoit, ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du païs que les Espagnols ont appris à en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la riviére d'Argent, au Chili, & au Pérou, que si l'on en croit M. Frézier; * il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Pérou, 50000. arobes, c'est-à-dire, 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe, n'ont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on apelle de *camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Pérou.

La maniére d'en user, est de la faire infuser à peu prés comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'une calebasse armée d'argent, & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre, & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite ampoulle percée en plusieurs endroits, laquelle sert à séparer l'herbe d'avec l'eau où elle surnage; desorte qu'on ne suçe que l'eau toute seule. Quelques-uns au lieu de

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 229.*

chalumeau pratiquent au fond de la tasse une séparation d'argent percée de plusieurs petits trous, qui fait le même effet.

La Cassine.

La Cassine est une boisson particuliére aux Peuples de la Floride, les Auteurs anciens & modernes en ont parlé ; mais je n'en sçache aucun qui nous ait fait connoître sa composition au juste ; & il se trouve entr'eux une espece d'embarras ou même de contradiction qu'il n'est pas facile d'éclaircir. * Thevet nous la represente comme une liqueur faite de l'infusion d'une herbe qui a la figure d'une laituë. Le sieur le Moyne de Mourgues en parle comme d'une boisson de plusieurs herbes. Le Protestant qui a imprimé sous le nom Espagnol de † François Coréal, ne nous en donne aucune notion. De Laet nous laisse croire que c'est la décoction des feüilles d'un arbre; & si j'en crois ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a fait le voyage de Mississipi ces dernieres années, la Cassine n'est autre chose que la teinture des feüilles de l'Apalachine, laquelle est un petit arbuste assez semblable au Myrte, & qu'on connoît aujourd'hui en France, où on l'a apportée de la Louisiane depuis les derniers établissemens qu'on a faits en ces Païs-là.

De Laet & le sieur de Mourgues, parlent de la Cassine plus au long que les autres qui en ont traité. Mais ils en parlent d'une maniére fort differente. Ce qu'ils en disent mérite d'être rapporté ici : on pourroit peut-

* *Thevet, Costu. univ. Liv. 23. ch 1 F. 1004.*
† *F. Correal, voyage aux Indes Occid. ch. 2. 1. Paris*

être accorder ces Auteurs en disant que l'un ne s'est attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Cassine leur sert à tirer leurs augures, & à choisir leurs Guerriers, pour les expéditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'est proposé que l'usage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

» La Cassine, dit de Laet, † est un arbre » qui ne porte point de fruit, & des feüilles » duquel les Sauvages font un breuvage qui » a une vertu singuliére pour provoquer les » urines. Il est en telle estime parmi les Es» pagnols, & parmi les Sauvages, qu'à pei» ne y en a-t-il aucun qui n'en boive matin & » soir, & même avec plus d'excès qu'on ne » fait le Chocolat dans la Nouvelle Espagne. » Pour le faire, ils prennent une certaine » quantité de feüilles, qu'ils mettent à sec » dans un pot de terre, où ils les font rissoler » avec un tison préparé pour cet effet, & » qu'ils remuent de l'autre main si long temps » que leur couleur verte soit changée en rouge. » Ils y versent ensuite de l'eau peu à peu jus» qu'à ce que le vaisseau soit presque plein: » alors ils vuident la seule liqueur qui ressem» ble pour la couleur au vin clairet, & rend » une écume semblable à celle du Chocolat, » quand on y mêle *l'Athole*. * Les Espagnols, » & les Sauvages boivent cette liqueur dans » de grands coquillages de mer, ils la pren» nent aussi chaude qu'ils la peuvent souf» frir, & en si grande quantité qu'ils en peu» vent porter; ils croiroient même mourir

† *Joan. de Laet, Indiæ Occid. lib. 4. cap. 15.*

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexiquains faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de ptisane: ils la mêloient avec leur Chocolat.

» s'ils avoient passé un seul jour sans en boire.
» Une heure & demie aprés en avoir bû, ils
» lâchent une quantité incroyable d'urine,
» presque continuellement pendant l'espace
» d'une heure; aussi s'en trouve-t'il peu qui
» soient sujets aux affections des reins & de
» la vessie. Les Sauvages se substantent aussi
» de cette potion, & quand ils veulent se
» purger, ils y mêlent de l'eau de mer, &
» par ce moyen ils purgent violemment les
» mauvaises humeurs par haut & par bas. Il
» arrive même que s'ils en mêlent avec ex-
» cés, quelques-uns en meurent.

» A certain temps marqué de l'année, dit
» le sieur de † Mourgues, les Peuples de la
» Floride tiennent un Conseil général, où ils
» s'assemblent tous les matins. Ce Conseil se
» forme dans la Place publique où sont pré-
» parés des bancs rangés en demi cercle, sur
» lesquels tout le monde s'asseoit autour du
» Chef, qui est seul assis au milieu sur une
» espéce de trône fait de neuf piéces de bois
» arrondies, plus élevé & plus avancé que
» celui de ses Sénateurs. Le Chef se place le
» premier, tous les autres, par ordre, à com-
» mencer par le plus ancien des vieillards,
» viennent le saluer, élevant leurs mains sur
» leurs têtes, & chantant une chanson à la-
» quelle tout le choeur répond par des *hé*, *hé*.
» Chacun ayant rendu le salut en cette ma-
» niére, & s'étant assis, le Chef expose à son
» Conseil le sujet qui les assemble, & consul-
» te tour à tour les *faouas*, qui sont les Prêtres
» ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
» mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
» aucune résolution qu'ils n'en ayent aupara-
» vant délibéré long-temps ensemble. Cepen-

† *Le Moyne de Mourgues, loc. cit.*

» dant les femmes par ordre du Chef prépa-
» rent la Caſſine ; c'eſt ainſi qu'ils nomment
» une boiſſon composée de certaines herbes
» dont ces femmes ont ſoin d'exprimer le jus
» aprés qu'elles les ont fait infuſer & boüillir.
» Avant que de la boire, un homme choiſi
» pour cet emploi ſe léve de ſa place, & ſe
» tenant au milieu de l'Aſſemblée en préſence
» du Chef, fait un diſcours pour ſouhaiter
» que cette boiſſon ſoit utile à ceux qui en
» doivent goûter, & qu'elle leur inſpire un
» eſprit de force : Prenant enſuite de la main
» des femmes un grande coupe pleine de cet-
» te boiſſon toute chaude, il la préſente au
» Chef avec beaucoup de cérémonie. Le
» Chef l'ayant bûë, il en offre à chaque par-
» ticulier une pareille doſe, dans la même
» coupe. Ces Peuples font une ſi grande eſtime
» de cette liqueur, qu'il n'y a que les Guer-
» riers, & ceux qui ſe ſont déja ſignalés par
» quelques exploits qui ſoient jugés dignes
» d'en boire. Elle a cette propriété, qu'auſſi-
» tôt aprés qu'on en a bû, elle excite une abon-
» dante ſueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans
» l'Aſſemblée dont l'eſtomac ne puiſſe la ſoû-
» tenir, & qui ſoit obligé de la rejetter, on le
» regarde comme inutile, & comme incapa-
» ble de faire la Campagne, où il leur faut
» ſouvent jeûner des trois & quatre jours de
» ſuite. Aprés l'avoir bûë, ils peuvent être
» vingt-quatre heures entiéres ſans reſſentir
» la moindre atteinte de la faim ou de la ſoif.
» C'eſt pour cela que dans leurs expéditions,
les Hermaphrodites ; (c'eſt-à-dire, ces hom-
mes habillés en femmes dont nous avons déja
» parlé) ne portent preſque point d'autres
» proviſions que des calebaſſes pleines de cet-
» te décoction ou de cette herbe, qui a la ver-

» tu de les nourrir & de les fortifier ; mais
» qui n'enyvre point & ne porte pas à la tête
» ainſi que nous l'avons connu par expérien-
» ce lorſque nous leur avons vû faire de ces
» ſortes de fêtes.

Les Floridiens faiſoient des boiſſons enyvrantes avec le fruit des Palmes ; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amérique Septentrionale, ſur tout ceux de la Nouvelle France, & du Nord, n'avoient point d'autre boiſſon que de l'eau pure ; auſſi ne bûvoient-ils que par pure néceſſité, & trés-rarement, d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité, laquelle eſt toûjours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu, que les Européens ne leur euſſent jamais fait connoître ces malheureuſes boiſſons, qui ne ſervent qu'à les détruire, & qui ſont auſſi funeſtes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies : qu'à l'établiſſement de la Religion, & au ſalut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amérique.

Les autres Plantes le plus univerſellement cultivées dans les Indes Occidentales aprés le Maïs, le Manioc, les Patates, & celles qui ſervent à la nourriture, ſont la célébre Plante du Tabac, & les Cannes de ſucre, qui font aujourd'hui une partie des grandes richeſſes des Colonies Européenes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes ſont trés-connuës depuis aſſez long-temps, & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages, & les choſes qui y ont rapport, en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité ; je n'examinerai auſſi ces deux Plantes que pour

voir les connoiſſances que les Anciens nous en ont laiſſées.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en uſage dans une grande partie de la grande Aſie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amérique preſque toute entiére, d'où il ſemble qu'on devroit pouvoir tirer aſſez de lumiere pour remonter à ſon origine, neanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, ſoient aſſez clairs pour former une évidence, ils peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à diſputer.

Il eſt certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoiſſons aujourd'hui ſous aucun des noms qui ſe trouvent dans les anciens Botaniſtes, & que quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Théophraſte & dans les autres, dont la deſcription lui conviendroit, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures qui ſeroient toûjours aſſez incertaines & hazardées. En ſecond lieu, il paroît auſſi aſſez ſûr, que ſuppoſé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Grece, en ayent fait uſage, ceux qui leur ont ſuccedé n'en ont pas hérité, ou l'ont laiſſé perdre, auſſi-bien que les Latins, & les autres peuples de l'Europe.

Pline * à la vérité nous en dit aſſez pour ne pas nous laiſſer ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de ſon tems, & qu'on en uſoit dans la Médecine en cer-

* *Plin. lib. 28. cap. 17.*

taines occaſions. Il nous indique lui-même dans un remède contre la mélancolie par ces paroles, leſquelles ſont déciſives : « *Fimi quoque aridi, ſed pabulo viridi paſti bovis, fumum arundine hauſtum prodeſſe tradunt.* » On dit que » la fumée de la fiente ſéche d'un bœuf qui » a été mis au verd, attirée par la bouche a- » vec un tuyau de roſeau, fait grand bien. Mais dans ce paſſage il n'eſt pas queſtion de la Plante du Tabac, ni des autres herbes que les Amériquains fument en guiſe de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'eſt pas queſtion non plus d'un uſage auſſi général que l'eſt celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un reméde, peut être conſidéré auſſi comme un amuſement & une fantaiſie.

Les Auteurs donc, ſur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un uſage des Peuples éloignez d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoiſſoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faiſoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amérique où ils n'avoient jamais été, ſur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels ſont les paſſages que je vais citer. Ils ne laiſſent pas néanmoins d'être aſſez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra ſuffiſante à quiconque voudra les approfondir.

Le premier eſt de Maxime de Tyr *. » Il y » a un Peuple des Scythes, dit il, & je crois » qu'il n'y en a qu'un, qui quoiqu'ils ne » boivent que de l'eau, cependant lorſqu'ils » veulent ſe donner le plaiſir de l'yvreſſe, ils » allument un petit bûcher, dans lequel ayant

* *Maxim. Tyrius, Serm.* 11.

» jetté des herbes odoriférantes, ils font un » cercle tout autour, & chacun attirant à soi » la fumée, comme s'ils la bûvoient dans » des coupes, ils s'enyvrent aussi bien que » s'ils avoient bû du vin. C'est pourquoi iis » dansent, ils chantent & sautent comme des » gens yvres.

Cette façon de s'exprimer, *comme s'ils la buvoient dans des coupes*, semble signifier un équivalent, & représente assez bien une Pipe, d'où on attire à soi la fumée, & le suc du Tabac, comme on tire la liqueur d'une tasse en buvant. Il n'est personne qui ne sçache la maniére dont les Orientaux fument encore aujourd'hui; mettant sur une table une éspéce de réchaud ou de cassolette; laquelle sert comme de Pipe commune, où tous ceux qui sont assis autour, fument ensemble par le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutissent, & dont chacun prend le sien.

Hérodote * rend à peu prés le même témoignage des Massagétes, qui habitoient au-delà de l'Araxe. » Ils ont trouvé des arbres, dit-il, qui portent un fruit de telle » nature, qu'en le jettant dans un feu qu'ils » allument & qu'ils environnent par trou- » pes, ils s'enyrent par son odeur, comme » les Grecs par le vin; & qu'à mesure qu'ils y » en jettent, ils s'enyvrent de plus en plus, » jusqu'à ce qu'enfin ils se levent pour chan- » ter & danser ensemble.

Ce qu'Hérodote & Maxime de Tyr disent des Peuples de Scythie, Pomponius Méla & Solin le disent aussi des Peuples de la Thrace.

» Quelques Peuples de Thrace, dit Pom- » ponius Méla, † ne connoissent point l'usage

* *Herodot. lib. 1. n. 211.*

† *Pomp. Mela, lib. 2. cap. 2. de Thracia.*

„ du vin. Néanmoins quand ils font feſtin, „ dés qu'ils ont jetté quelques ſemences dans „ les feux, autour deſquels ils ſont aſſis, „ cette odeur leur cauſe une joye qui appro- „ che de celle de l'yvreſſe.

„ Dans leurs feſtins, dit Solin*, ils s'aſ- „ ſeoient autour des feux, hommes & fem- „ mes, & y ayant jetté les ſemences de cer- „ taines herbes, dés qu'ils les ont ſenties, ils „ ſe font un plaiſir d'imiter les yvrognes; „ leurs ſens en étant effectivement bleſſez, „ comme il arrive à ceux qui ont pris trop „ de vin.

Strabon† dans la deſcription qu'il fait des mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous indiquer le Tabac, en diſant, que chacun porte toûjours avec ſoi une poche pleine d'herbes médicinales. Chaque Sauvage a toûjours avec ſoi ſon *ſac à Petun*, dans lequel il porte ſon Calumet ou Pipe, du Tabac, & dequoi allumer du feu. Il m'eſt auſſi venu en penſée, que l'uſage de fumer continuellement pourroit avoir donné lieu à la fable, qui ſe débitoit chez les Anciens ¶, qu'il y avoit un peuple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche, mais ſeulement deux ſoûpiraux par où il ſe nourriſſoit de l'odeur, ou de la fumée des fruits & des fleurs.

On ne doit pas être ſurpris que les Anciens, dans les notices qu'ils nous donnent des choſes qu'ils ne ſçavoient que ſur le rapport d'autrui, & qui étoient fort éloignées d'eux, ayent toûjours mêlé dans les deſcriptions des choſes les plus ſimples, des circonſtances capables de les déguiſer; puiſque de nos jours, s'il faut ainſi parler, ceux qui ont écrit au ſu-

* *Solin. cap. 15. de Thracum moribus.*

† *Strabo, lib. 15. p. 494.* ¶ *Strabo, lib. 15. p. 489.*

jet de cette même plante dont il est ici question, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laissé de nous dépaïser, & de nous en faire des narrations selon leurs idées particuliéres, dont nous voyons manifestement la fausseté.

Le Pere de Brébeuf *, qui a vécu longtemps parmi les Sauvages, & qui a enfin consommé son sacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils passent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre chose que du Petun*. Le Pere Biard † ne nous assure-t-il pas aussi, *qu'ils usent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée de la façon commune en France*. Ne jugeroit-on pas sur ces expressions qu'ils avallent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choses comestibles? Et est-il personne qui voulût manger du Tabac? Est-il aucun fumeur qui ne s'exposât à vomir, s'il avalloit seulement quelques gorgées de fumée?

Le Pere du Creux § dans son Histoire du Canada, est tombé dans la même pensée que les Anciens, & s'est persuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaisir de s'enyvrer. „ Ils ne marchent jamais, dit-il, „ sans porter avec eux un tuyau assez long, „ par lequel ils attirent cette sorte de fumée „ presque jusqu'à l'yvresse; car avec cela ils „ ébranlent tous les fibres de leur cerveau, & „ s'enyvrent enfin comme s'ils avoient bû du „ vin avec excés.

Benze ¶, & plusieurs autres Auteurs aprés lui, ont donné dans la même idée. Tous dé-

* *Relation de Canada de l'an 1636. 2. partie ch. 5.*

† *Relat. de la Nouv. France par le P. Biard, ch. 5.*

§ *Creuxius, hist. Canad. lib. 1. p. 76.*

¶ *Benz. lib. 1. cap. 26.*

clament contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer.* Ces Auteurs ont été trompez sans doute aussi bien que les Anciens, par l'effet que produit le Tabac sur les personnes qui ne sçavent pas fumer, & qui ne sont pas accoûtumez à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal, & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptomes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Amériquains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enyvrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une yvresse réelle & véritable, une yvresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviédo * est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car aprés avoir décrit un vrai enthousiaste dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, aprés avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs jardins, non-seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé; mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens. Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusqu'à ce qu'ils

* *Oviedo, hist. de las Indias, lib. 5. cap. 2.*

qu'ils tombent yvres morts. Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai raporté les témoignages, mais le sçavant Tostat, qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Césarée.

Il est certain que le Tabac est en Amérique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déja dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les révoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont présenté.

* Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose fort bien la maniére dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite, » Que cette herbe est » si estimée des Indiens, qu'ils croyent même » que leurs Dieux en reçoivent du plaisir quand on la leur offre. C'est pour cela, » dit-il, qu'ils font de temps en temps des » feux sacrés, où ils jettent cette herbe ha-

* *Th. Hariot, de commodis incol. Virginiæ p. 16.*

» chée, ou réduite en poudre en guiſe de
» Victime : que quand ils ſont ſurpris de la
» tempête, ils en répandent dans l'eau, & en
» jettent en l'air. Ils en mettent auſſi dans
» leurs Naſſes neuves pour être heureux à la
» pêche ; ils obſervent la même pratique
» lorſqu'ils ont été délivrés de quelque dan-
» ger ; il en jettent en l'air à poignées, fai-
» ſant divers geſtes, chantant, danſant, ſau-
» tant, & diſant toutes ſortes de choſes ſans
» ordre & ſans ſuite. Voilà ce que les An-
ciens nous ont dit, & en même temps divers
ſacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas
apperçûs.

Dans le Chapitre *5.* de la Relation de ce qui s'eſt paſſé les années *1666.* & *67.* dans la Nouvelle France, il y a un extrait d'une Lettre du Pere Allouex Jéſuite Miſſionnaire chez les Outaouacs, qui fait voir que le Tabac eſt auſſi employé dans leurs Sacrifices. Voici ſes paroles. » Un Vieillard des plus
» conſidérables de la Bourgade fait fonction
» de Prêtre ; il commence par une Harangue
» étudiée qu'il adreſſe au Soleil, ſi c'eſt en
» ſon honneur qu'on fait le feſtin à manger
» tout, qui eſt comme un holocauſte ; il dé-
» clare tout haut qu'il fait ſes remercimens
» à cet Aſtre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuër
» heureuſement quelque bête : il le prie &
» l'exhorte par ce feſtin à lui continuër les
» ſoins charitables qu'il a de ſa famille. Pen-
» dant cette invocation, tous les conviés
» mangent juſqu'au dernier morceau : aprés
» quoi un homme deſtiné à cela prend un
» pain de Petun, le rompt en deux, & le
» jette dans le feu. Tout le monde crie pen-
» dant que le Petun ſe conſume, & que la
» fumée monte en haut ; & avec ces cla-

» meurs se termine tout le sacrifice. Ce Pere pouvoit ajoûter au sacrifice le chant & les danses, qui suivent toûjours ces festins, & qui en font partie.

Le sieur de Léri, dans le détail qu'il donne d'une danse de Religion, dont j'ai déja parlé, & dont il fut lui-même le témoin, rapporte une singularité concernant le Tabac digne d'être remarquée. Je ne changerai rien à ses paroles.

» * Mais suivant ce que j'ai promis ci-des-
» sus, quand j'ai parlé de leurs danses en leurs
» Beuveries & *Caouinages*, que je dirois aussi
» l'autre façon qu'ils ont de danser, afin de
» les mieux répresenter; voici les morgues,
» gestes, & contenances qu'ils tenoient. Tous
» prés à prés l'un de l'autre, sans se tenir
» par la main, ni sans se bouger d'une place;
» puis étant arrangés en rond, courbés sur le
» devant, guidant un peu le corps, remuans
» seulement la jambe & le pied droit, chacun
» ayant aussi la main dextre sur ses fesses &
» le bras & la main gauche pendant, chan-
» toient & dansoient de cette façon. Et au
» surplus, parce qu'à cause de la multitude il y
» avoit trois rondeaux, y ayant au milieu
» d'un chacun trois ou quatre de ces Caraï-
» bes, richement parés de robbes, bonnets
» & bracelets, faits de belles plumes naturel-
» les, naïves, & de diverses couleurs: te-
» nant au reste en chacune de leurs mains un
» *Maraca*, c'est-à-dire, Sonnettes, faites
» d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche,
» dont j'ai parlé ailleurs; afin, disoient-ils,
» que l'esprit parlât, puis aprés dans icelles
» pour les dédier à cet usage, ils les faisoient

* *Lery hist. de l'Amérique, chap. 16.*

» ſonner à toute reſte ... Outre plus ces Caraïbes (ce ſont les Devins dont il veut parler) en s'avançans & ſautans en devant, puis reculans en arriére, ne ſe tenoient pas toûjours en une place comme faiſoient les autres : même j'obſervai qu'eux prenans ſouvent une canne de bois, longue de quatre à cinq pieds, au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Petun*, dont j'ai fait mention autre part, ſéche & allumée; en ſe tournans & ſoufflans de toutes parts la fumée d'icelle ſur les autres Sauvages, ils leurs diſoient : *Afin que vous ſurmontiez vos ennemis, recevez tous l'eſprit de force.* Et ainſi firent par pluſieurs fois ces maîtres Caraïbes.

C'eſt ſur tout pour les opérations magiques que le Tabac eſt mis en œuvre par les Devins. * Quand ils veulent deviner, dit Lopes de Gomara, (je cite les propres paroles du Traducteur) quand ils veulent deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande; ils mangent une herbe nommée *cohoba* (c'eſt le Tabac) ou la pilent, ou bien ils en prennent la fumée par le nez, & puis ils ſont troublés du cerveau, & ſe répréſentent à eux mille viſions : cette furie paſſée, & la vertu de l'herbe appaiſée, ils recitent ce qu'ils ont vû & entendu au conſeil des Dieux, & diſent que ce ſera ce qu'il plaira à Dieu, ſans jamais répondre à propos de ce, dequoi on les a requis, ou bien ils répondront en tels termes qu'on ne les pourra entendre par leurs paroles, qui eſt le ſtile du pére de toutes tromperies.

† Pierre Martyr dit, qu'ils ſont une li-

* *Lopes de Gomara, hiſt. univ. des Indes, l. 1. c. 27.*

† *Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 9.*

25. Tom. III. Pag. 12

queur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique (qui est en même temps un devin) prend par le nez; qu'aussi-tôt aprés il entre en fureur, de maniére qu'il lui semble que tout est renversé dans la petite Case qu'on lui a dressée pour cet effet, & que la force de cette herbe est telle qu'il en perd toute connoissance. Aprés l'avoir un peu digérée, il s'asseoit par terre la tête baissée, & embrassant ses genoux, ayant resté quelque temps en cette posture, comme s'il se réveilloit tout-à-coup d'un profond sommeil, il leve les yeux & regarde le Ciel, marmottant entre ses dents quelques paroles, qui ne sont point entenduës. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à lui, rendent graces à l'esprit, & interrogent le devin sur ce qu'il a vû. Celui-ci comme un insensé qu'il est, répond qu'il est vrai qu'il a parlé à l'esprit, lequel lui a promis la victoire sur ses ennemis, ou bien qu'il en sera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque chose qu'il lui avoit commandé. Il répond ainsi sur toutes choses, sur l'abondance & sur la disette, sur la vie & sur la mort, selon que cela se présente à son imagination échaufée.

* C'est sans doute un pareil enthousiasme qu'Oviédo a voulu décrire, lorsqu'il dit des Caciques de l'Isle Espagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moïen de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre privés de tout sentiment; aprés-quoi ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'eussent ordonné auparavant qu'on les laissât en cet état jusqu'à

* *Gonz. Oviedo Hist. de las Indias, Lib. 5. c. 2.*

ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit offusqué, fussent entiérement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se servoient de cette même herbe pour la guerison des maladies, & racontant dans le détail ce que les devins font en ces occasions; nous aurons lieu d'en parler dans la suite. Nous parlerons encore du Tabac & de son rapport à la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plaisir, & par habitude, quelques-uns se sont persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usage du Tabac qu'à cause de la vertu qu'il a de les nourrir, & de les soûtenir pendant plusieurs jours, sans le secours d'aucune autre nourriture. Le sieur de Léry est dans cette opinion, & il cite dans sa relation des exemples semblables. » Car Benze assure, dit-il, des habi-
„ tans du Perou, que quand ils sont en voya-
„ ge, ils portent en la bouche quelques feüil-
„ les d'une herbe appellée *Coca*, qui leur sert
„ de pain, de breuvage & de pitance. Sembla-
„ blement Matthiole en ses Commentaires
„ sur Dioscorides, alléguant Théophraste,
„ rapporte que les Scythes se contentoient de
„ la seule réglisse, dix ou douze jours sans
„ manger autre viande; ce qui répond au pe-
„ tun de nos Sauvages.

Il est vrai que le Tabac émousse les acides, & qu'il ôte ainsi la pointe de l'appetit; mais je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une si grande vertu nutritive, comme est celle qu'on lui attribuë; & qu'il fut capable de soûtenir les Sauvages aussi long-temps qu'on le prétend, s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par de longs jeûnes à suppo ter la faim.

* Plusieurs personnes sages, regardent tous

* *Acosta, Hist. nat. de Indias. Lib. 4. cap. 22.*

les effets attribués à la *Coca* dont parle le sieur de Lery sur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure superstition, ainsi qu'Acosta l'avouë lui-même. Cependant les Indiens du Pérou croyent tous ces effets réels, & cet Auteur semble donner dans leur sentiment, puisque dans la verité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soûtenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Régnes des Rois Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revétus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus prétieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vrai Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca.

La *Coca* est la feüille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feüilles aprés qu'on les a cueillies. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feüilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier; mais elles sont beaucoup plus minces. La maniére dont les

Péruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossemens calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu prés comme on en use dans les grandes Indes, pour les feüilles de Bétel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec la chaux. Ce mêlange joint à l'aprêté de la feüille de la *coca*, fait péler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés : elle fait jetter une écume dégoûtante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insuportable. Elle sert de monnoye dans le pays ; & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paraguay, est beaucoup au-dessous de ce qu'on en raconte. Du seul Potosi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défenduë sous de trés-rigoureuses peines dans tout le Nord du Pérou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. † M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaller.

Il n'en est pas de même du Ging-seng, dont il est probable que Théophraste * a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de véritables Scythes, font un si grand usage. Il a véritablement la vertu de soûtenir, de fortifier, & de rappeller les forces

† *Frezier voyage de la Mer du Sud. p. 246.*
* *Theoph. hist. Plant. Lib. 2. cap. 13.*

épuisées. Il a aussi un petit goût de réglisse, ainsi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ai composé au sujet de celui que j'ai découvert en Canada, & qu'il est facile de s'en assurer par l'essay de la Plante même. Théophraste ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribuë une si grande vertu, qui celui ce *Scythica*.

Les Amériquains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ai vus. Ils n'en usent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de Pipe. Les Bresiliens, les Caraïbes, & la plûpart des Sauvages Méridionaux, font une espéce de pipe d'une grande feüille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la remplissent de Tabac, mettent le feu par un bout, & attirent la fumée par l'autre. Il est aussi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne sçait ce que c'est que de fumer.

Du Sucre.

La connoissance du sucre est mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Pline est le premier neanmoins qui est servi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve ensuite dans Gallien, dans Dioscoride, & dans d'autres Auteurs qui sont tous plus recens que lui. Il en parle aussi comme d'une chose étrangére à l'Europe, * qu'on n'avoit

F 5

* *Plinus Lib.* 12. *cap.* 8. Saccharon & Arabia fert, sed laudatius India: est autem mel in arundinibus collectum, gummium modo candidum, dentibus fragile, amplissimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantùm usum.

que par le commerce, qui ſe faiſoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'eſt ce que le paſſage de Pline explique, & déclare fort précisément. » L'Arabie porte du » ſucre auſſi-bien que l'Inde; mais celui de » l'Inde eſt beaucoup meilleur.

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la baſſe Latinité ont enſuite déguiſé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zuchara*, *Zuccara*, *Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres; car, prémiérement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le diſtinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigéne cité par Paul Eginéte Livre ſecond, pour ſa couleur & ſa condenſité, eſt ſemblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la ſaveur du Miel. C'eſt pour cela qu'on lui donnoit auſſi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel ſauvage, *Mel ſilveſtre*, ou Miel des Roſeaux μέλι καλάμινον, comme on le voit dans Arrien, ¶ ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, *à Canna*, & *Mele*.

Quoique les anciens ne nous laiſſent aucun doute ſur les Cannes & ſur les Roſeaux, qui ſont la matiere dont on fait le ſucre; ils ne conviennent pas ſur l'eſpéce de ces Roſeaux. Solin * a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Cannes des Indes qui ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot, ou un petit bâteau fort raiſonnable. Varron † au contraire a mieux recontré dans la deſcription

¶ *Arrian. in Periplo maris Eryth.*

* *Solinus*, *cap* 65. Quæ Paluſtria ſunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita craſſam ut fiſſis internodiis, lembi vice vectitet navigantes. E radicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Mellearn ſuavitatem.

† *Varro apud Iſid. lib. 17. cap. 7.*

qu'il fait de ſes Roſeaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante médiocre pour ſa grandeur.

Indica, non magnâ nimis arbore, creſcit arundo.

Illius è lentis premitur radicibus humor,

Dulcia cui nequeunt ſucco contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort différent de celui dont on uſe aujourd'hui; car en premier lieu, il ſemble qu'ils ont donné pour du Sucre une eſpéce de manne, qui ſe forme d'elle même ſur les feüilles des Roſeaux. On en voit encore de cette eſpéce dans les grandes Indes, & en Amérique dans la Clarifornie. † Le Pére François Marie Picolo en parle ainſi. » Au mois d'Avril, de „ May & de Juin, il tombe avec la roſée „ une eſpéce de manne, qui ſe congéle, & „ s'endurcit ſur les feüilles des Roſeaux, „ ſur leſquelles on la ramaſſe. J'en ai goûté, „ dit-il, elle eſt un peu moins blanche que „ le Sucre; mais elle en a toute la douceur. « A cela ſe rapporte parfaitement que Pline, Dioſcoride & Sénéque diſent du Sucre. » C'eſt un Miel, dit Pline, ramaſſé „ ſur les Roſeaux, blanc comme une eſpéce „ de gomme, il ſe briſe ſous la dent, & „ n'excéde pas la groſſeur d'une noiſette; „ on n'en fait uſage que dans la Médecine. „ Il y a, dit Dioſcoride, * une eſpéce de miel „ qu'on apelle ſucre, lequel ſe trouve dans

† *Memoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recüeil.*
* *Dioſcorid. Lib. 2, cap. 104.*

„ les roſeaux de l'Inde, & de l'Arabie heu-
„ reuſe ; il a la conſiſtence du ſel, & il ſe
„ briſe entre les dents de la même maniére
„ que le ſel commun. « † Sénéque fait plus : Il explique de quelle maniére ce ſucre ſe forme, & de ſon ſentiment, on conclud que les Anciens penſoient, que ce miel étoit formé par la roſée du Ciel, laquelle s'arrêtant ſur les feüilles des roſeaux s'y congeloit ; ou que ſortant du ſuc de la tige à la naiſſance des feüilles, & tranſpirant par les pores de la Plante en forme de gomme, il ſe durciſſoit au ſoleil, comme le ſel dans les marais ſalans. C'eſt, dis-je, ce qu'on voit exprimé dans ces paroles de Sénéque. *Aiunt inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod, autros illius Cœli, aut ipſius arundinis humor dulcis & propinquior gignit.*

Les Anciens ont auſſi connu un ſucre d'une autre eſpéce tiré de ces mêmes roſeaux ; mais ce n'étoit qu'un ſuc, une liqueur, & tout au plus un ſirop. Lucain * déſigne cette eſpéce par ce vers.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine ſuccos.

C'eſt auſſi de celui-là que parlent Solin, & Varron, dans les paſſages que j'en ay cités ; mais ils ſont l'un & l'autre dans l'erreur, quand ils diſent qu'on l'exprime de la racine des roſeaux, au lieu que c'eſt de la moëlle de leur tige.

Or le ſucre dont on uſe aujourd'hui, eſt un ſucre factice. La canne dont on le tire, eſt une tige noüeuſe, ſpongieuſe, d'une écorce fort mince, & pleine d'une matiére mieſſée d'une trés-grande douceur. On

† *Seneca, Epiſt.* 84. * *Lucanus, Lib.* 3. *v.* 237.

brise les cannes dans des Moulins : on en exprime tout le suc dans des pressoirs ; on purifie ensuite toute la liqueur sur le feu, & on la verse dans des vaisseaux, où on la laisse se refroidir, & se congeler, de la maniére que l'on peut voir exactement détaillée dans le Pére Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'est cette maniére de faire le sucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë ; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle est néanmoins ancienne & beaucoup antérieure à la découverte de l'Amérique. La connoissance en est venuë en Europe du temps des Guerres des Croisades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainsi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Albéric Chanoine d'Aix-la-Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitré Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albert * rapporte que l'Armée des Croisés réduite à une extrême disette de vivres, fut fort soulagée aux siéges d'Albarie, de Mar-

* *Albertus Aquensis Hist. Hieros. Lib.* 5. *cap.* 37. Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant *Zucra*, suxit populus, illorum salubri succo lætatus : & vix ad satietatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agricolarum per singulos excolitur annos deinde tempore messis maturum mortaliolis indigenæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes, quousque coagulatus indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quem rasum cum pane miscentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento sumunt, & supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur. Aïunt quidam genus mellis esse quod reperiens *Jonathan* filius Saül Regis super faciem terræ, inobediens gustare præsumpsit. His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione Albariæ, Marræ, & Archas multum horrenda fame vexatus, est refocillatus.

ra, d'Archas, & aux environs de Tripoli, par les cannes de sucre qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faisoit tant de plaisir aux soldats qu'ils ne pouvoient s'en rassasier. » On cultive dans ces païs-là, » dit il, cette Plante qu'on séme toutes les » années, & qui donne beaucoup de peine » aux païsans. Au temps de la moisson, & » lorsqu'elle est bien meure, les naturels du « païs brisent les cannes dans des piles, & » aprés en avoir exprimé le suc, & l'avoir » bien purifié, ils le versent dans des vases, » où il se fige & blanchit comme la niege, » ou le sel le plus blanc. Ils le rapent, & le » mêlent avec leur pain, où ils le font dis- » soudre dans l'eau, & en assaisonnent leurs » ragoûts. Ceux qui en usent le trouvent „ plus agréable & plus sain que le rayon de „ Miel. C'est de cette espéce de Miel, dit- „ on, ajoute-t-il ensuite, que gouta Jona- „ thas fils de Saül, lorsque transgressant les „ ordres de son pere, il pensa lui en couter „ la vie pour cette desobéïssance.

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exciter les Princes Chrétiens à se liguer contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre-Sainte, commence son Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Souldan, ou Sultan, retiroit du commerce des

* *Marin. Sanutus Torsellus secretor. Fidel. crucis, Lib* 1. *part* 1. *Cap.* 2. Et cum in terris Soldano subjectis *bombix* & *Zucharum* crescant in non modica quantitate, de quibus Soldanus & Saraceni percipiunt magna pedagia & tributa, si Christiani adstricti fuerint, Soldano & Saracenis damnum non modicum eveniret, cum in Cypro tanta quantitas Zuchari nascatur, quod Christiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo nascitur in Rhodo, Amorea, Marta & in Sicilia, & in aliis locis Christianorum Zucharum nasceretur, si hoc procuraretur.

Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit seul de la premiére main; ce qui faisoit sa grande puissance & sa grande richesse. Il vient ensuite aux moyens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Aprés un long détail, il „ dit, Que la soye & le sucre viennent dans „ les terres du Souldan, & que ce Prince & „ les Sarazins en retiroient de grands droits: „ Que si les Chrétiens vouloient se liguer „ pour le voyage d'Oultremer, le commer- „ ce de ces ennemis de la foi recevroit un „ grand échec; puisque dans la seule Isle de „ Chypre, le sucre naît en si grande quanti- „ té, que toute la Chrétienté pourroit s'en „ fournir; que les cannes venoient aussi fort „ bien dans l'Isle de Rhodes, dans la Morée, „ dans l'Isle de Malthe, & qu'elles croîtroient „ de la même maniére dans la Sicile, & dans „ les autres Terres des Princes Chrétiens, „ s'ils sçavoient connoître leurs interêts, & „ s'armer contre l'ennemi commun.

Il paroît que les Princes Chrétiens profitérent de ces avis: qu'on transporta les cannes de sucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & qu'elles y firent fort bien. *Falcandus dit, au sujet des cannes de sucre, qu'on cultivoit auprés de Palerme, " Vous verrez des cam- „ pagnes remplies d'une moisson de Roseaux „ dignes de l'admiration; les habitans les „ nomment *Cannes de Miel*, à cause de la dou- „ ceur du suc dont elles sont remplies. Ce

* *Falcandus in Præfat. ad Hist. de Calamit. Sicil.* Occurret tibi mirandarum seges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur, nomen hoc ab interioris succi dulcedine sortientes. Harum succus moderatè & diligenter decoctus, in speciem mellis traducitur; si verò perfectiùs excoctus fuerit, in sæccari substantiam condensatur.

„ suc, si l'on lui donne certains degrez d'une „ cuisson modérée, devient un syrop, une „ espéce de miel ; si on le fait cuire encore „ davantage, il se condense, & se convertit „ en sucre.

Il y avoit dés ces temps-là pour briser les cannes, des Moulins qu'on nommoit *Mazara* dans la langue des Sarazins, ce qu'on voit par le † Diplome, ou l'Acte de donation faite par Guillaume second Roi de Sicile, à un Monastére de Religieux de l'Ordre de St Benoist, situé dans l'Archevêché de Mont-réal. Nous lui accordons, dit ce Prince, dans le territoire de Palerme & dans sa Banlieüe, de nôtre propre mouvement, & en pur don, " un „ Moulin pour moudre les cannes de sucre, „ qu'en langue Sarazine on appelle *Masara*, „ avec ses droits de justice, & toutes ses au- „ tres dépendances. Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de sucre en Europe ; apparemment qu'elles ne continuérent pas aussi à bien faire, ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant, on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans, que de faire les frais d'une culture ingrate, & sujette à trop de dépense.

Les cannes de sucre viennent naturellement en Amérique, & sont une richesse qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel, & à la bonté de son terroir, ainsi que le Pere Labat l'a fort

† *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notitiâ 3. Ecclesiæ Monteregalensis.* In Panormo etiam & pertinentiis ejus . . . . Concedimus ei. (Monasterio supradicto.) Liberè & absque datione aliqua, molendinum unum ad molendas cannas mellis, quod Saracenicè dicitur *Masara*, cum omnibus justitiis & pertinentiis suis, &c.

* *Labat, Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique, tom. 3. ch. 5.*

bien prouvé contre les prétentions de quelques Auteurs, qui ont écrit que les Eſpagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Iſles Canaries, ou Fortunée, & de-là en en Amérique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amérique Méridionale, dans les Iſles du Golphe du Méxique, & peut-être aux extrémitez de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Amériquains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Eſpagnols furent auſſi aſſez long-temps ſans s'en aviſer, & ceux d'entr'eux qui furent les premiers à en prendre ſoin, n'eurent point d'abord la penſée d'en faire du ſucre, ou ne l'executérent point. Ce fut, ſelon Gonzales Oviédo*, le Bachelier Gonzales de Veloſa, qui fit des dépenſes extraordinaires pour faire une ſucrerie dans l'Iſle Eſpagnole, où il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le ſucre & pour le raffiner; quelques-uns prétendent néanmoins, que ce fut le Caſtellan de la Véga, Michel Valeſtrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre ayant bien réüſſi, fut ſuivi de pluſieurs perſonnes, qui en ayant établi en pluſieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une Marchandiſe, qui vaut en quelque ſorte les richeſſes du Pérou.

† Voſſius croit que l'étymologie de *Saccharum*, vient du mot Arabe סכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enyvrer, à cauſe qu'on tiroit des Roſeaux qui font le ſucre, des boiſſons enyvrantes; ce que Strabon § ſemble favoriſer au Livre 15.

* *Gonzales d'Oviédo, Hiſt. de las Indias, lib. 4. cap. 8.*
† *Voſſius de Phyſiol. chr. & Theol. Gentil, lib. 5. cap. 14.*
§ *Strabo lib. 15. p. 477.*

Car il nous assure, sur le témoignage de Néarque, " que dans l'Inde les Roseaux produisent du Miel sans le secours des Abeilles, " & quoique ce ne soit point, dit-il, un arbre ou une plante qui porte du fruit, celle-ci néanmoins en porte un, lequel a la propriété d'enyvrer.

Cette fin du passage de Strabon est assez obscure, & semble même renfermer une contradiction. Car quel est ce fruit d'un arbre, ou plûtôt d'une plante, qui ne porte point de fruit ? Cela peut s'expliquer néanmoins par ce que je vais dire. Entre les espéces de Cannes & de Roseaux, il n'y en a point qui porte proprement du fruit ; mais le Maïs, le Gom qui est aussi une espéce de Maïs d'un grain plus petit, & quelques autres plantes miliacées étant aussi en même temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir ; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs ; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La premiére, c'est le grain dont les Sauvages tirent leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines ; en second lieu, les boissons propres à enyvrer ; car, soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau-de-vie, un vin assez agréable, & de fort bon vinaigre ; en troisiéme lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa séve, on exprime un sucre trés fin & trés-délicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trévoux. Je n'en ai point vû de cette espéce, & nos Sauvages ne le travaillent point ; je n'ai cependant point de peine à le croire ; car la tige du Maïs, lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, la-

quelle eſt trés-ſaine & trés-rafraîchiſſante. Les Iroquois nomment ces tiges *Obere*, & les François les apellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les champs de bled d'Inde, les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épi; & aprés les avoir dépoüillées de leurs feüilles & de leur écorce, laquelle eſt fort mince, on en ſuce la moëlle qui eſt fort charnuë, & qui a un goût auſſi agréable que l'hydromel. Les autres Cannes de ſucre ne portent point d'autre fruit, que le ſucre même. On fait auſſi de celles-là de l'eau-de-vie, un vin trés-délicat & trés-gratieux, & de fort bon vinaigre. Ainſi de quelque maniére qu'on explique le paſſage de Strabon, il eſt toüjours vrai de dire, que les Roſeaux produiſent un Miel qui n'eſt pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur ſuc, il ſe fait des liqueurs capables d'enyvrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vaſtes regions de la Scythie produiſoient auſſi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuſe, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roſeaux. Au lieu qu'il dit ſimplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voiſins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feüilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la maniére dont ſe faiſoit le ſucre; de ſorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux qui croyoient que le ſucre fut une gomme, une liqueur, ou un ſel, qui tranſpiroit par les pores des feüilles; ou bien une roſée celeſte laquelle ſe chriſtalliſoit & ſe condenſoit,

comme la Manne. Il eſt cependant naturel de penſer que Strabon ne fait que nous indiquer ici la maniére dont nos Sauvageſſes font le ſucre, qu'elles expriment du ſuc des arbres, & en particulier des Erables : ce que je vas maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorſque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en ſéve, elles font des inciſions tranſverſales avec la hache ſur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaiſſeaux d'écorce; elles font enſuite boüillir cette eau ſur le feu, qui en conſume tout le phlégme, & qui épaiſſit le reſte en conſiſtance de ſyrop, ou même de pain de ſucre, ſelon le degré & la quantité de chaleur qu'elles veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre myſtére. Ce ſucre eſt trés-pectoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il ſoit plus ſain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicateſſe, & a preſque toûjours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvageſſes de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pû encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il géle bien pendant la nuit, & que le jour ſoit pur, ſerain, ſans vent & ſans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire reſſerre; de ſorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres ceſſent de donner, lorſque la ſéve commence à prendre plus de conſiſtence, & à s'épaiſſir. On s'en

26. Tom. III. Pag. 140.

I
c
p
ic
c
e
r

u
c
t
a
q
d
fi
8
r
g
l
fl
p
p
l
t
k
q
e
r

a
c
t
l
v
p
k
e
n
p

apperçoit bien-tôt ; car outre que les Arbres donnent moins, l'eau qui en ſort, eſt plus glaireuſe ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la prémiére, elle ne peut plus ſe chriſtalliſer, ni être miſe en pain de ſucre, & ne fait plus qu'un ſyrop gluant & imparfait.

Les Poëtes, dans les deſcriptions qu'ils font de l'Age d'or, ou des Siécles qui peuvent lui être comparés, nous diſent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs diſtilloient du miel, ou qu'ils en diſtilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyperboles, ou d'autres Phénoménes purement ſymboliques & métaphoriques, comme quand ils diſent que le miel coulera des rochers ; que les buiſſons produiront des grappes de raiſin ; qu'on verra ſortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en ſçavent plus qu'eux, ayant ſçû tirer des érables, qui ſont une eſpéce de chêne trés-dur, un ſuc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il ſe trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du ſucre & diverſes liqueurs, ſans parler des eſpéces de palmiſte. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le ſucre en eſt fort bon. Celui d'eau de frêne eſt trés-délicat ; mais il faut une quantité conſidérable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un ſucre encore plus fin des fleurs du cotonnier, connu des Botaniſtes ſous le nom d'*Apocynum Canadenſe* ; mais je ne ſçache pas que les Sauvages tirent aucun ſucre, ou aucun miel du ſuc des fleurs, * comme faiſoient autrefois

* *Appollon. Alexand. Hiſt. Comment. cap.* 38.

les Zigantes, Peuple d'Afrique, lesquel
égaloient en ce point le travail des Abeilles
† L'Auteur de la nouvelle Histoire de l
Virginie parle d'un arbre qui y porte le miel
» lequel est contenu dans une gousse épaiss
» & enflée, qui paroît de loin comme l
» cosse des pois ou des féves. § Strabon di
que dans les Indes, il se trouve un arbre d'u-
ne médiocre grandeur, qui porte des écosse
de la longueur de dix doigts, pareilles à cel
les des féves, & qui sont pleines de miel
mais d'un miel si dangereux, que ceux qu
en goûtent, ont bien de la peine à en ré-
chapper. ¶ Le même Auteur fait mention de
certains arbres qui portoient une espéce de
miel aux extrémitez de leurs branches, ou
dans les boutons de leurs feüilles; ce miel
rendoit fols ceux qui en prenoient; & il ra-
conte que les Mosinœciens, dans le païs des-
quels ces arbres se trouvent, se servirent avec
adresse de la douceur de ce miel, pour faire
une trahison aux Troupes du grand Pompée.
Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant
d'une feinte amitié, ils les régalérent, leur
firent boire de cette liqueur en quantité, &
taillerent en piéces trois Cohortes entiéres
lorsque cette boisson les eut mis hors de sens
& hors d'état de se défendre. Il y a apparen-
ce que les Mosinœciens faisoient de ce miel
des liqueurs agréables; mais qui enyvroient
comme le vin, ceux qui en bûvoient avec
excés, & que les Troupes Romaines, qui
n'y étoient pas accoûtumées, furent plûtôt
yvres que ceux qui les invitoient, & leur
tenoient compagnie à en boire. Il est aussi

† *Hist. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6,*
§ *Strabo, Lib. 15. p. 477.*
¶ *Strabo, Lib. 12. p. 378.*

trés-probable * qu'Hérodote parle d'une boiſſon enyvrante, ſous le nom de miel, lorſqu'il dit des Ouvriers de Callatébe en Lydie, qu'ils faiſoient un miel artificiel avec du froment & des bruyéres.

L'eau d'Erable eſt trés-gratieuſe à boire ſans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre paſſable, ſi on la conſerve quelque tems. On en peut faire un trés bon hydromel avec ſon ſyrop; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau-de-vie comme on le fait des cannes de ſucre.

Les Auteurs modernes croient que les Anciens ne ſe ſervoient du ſucre que dans la Médecine. Pline le dit & les autoriſe, ainſi que je l'ai déja remarqué, & cela peut être. Mais le ſucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans ſon uſage quelque choſe encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en ſervir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes ſauces, juſques dans leur pain & dans leur vin.

Les Sauvageſſes font cuire leur bled d'Inde en guiſe de Pralines dans leur ſyrop d'Erable, & elles mêlent leur ſucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les proviſions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conſerve mieux, & eſt beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajoûterai ici par occaſion, que comme il y a des arbres & des plantes qui produiſent un miel, lequel n'eſt point l'ouvrage des Abeilles, il y a auſſi des plantes, qui produiſent de la cire où les Abeilles n'ont point

* *Herodot, Lib. 7. n. 31.*

de part. C'est un petit arbuste, qui vient sur le bord des lacs, des riviéres & des marécages. Il a assez l'air d'un Myrthe, sa feüille ne différe presque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Loüisiane. Il porte des bayes de la grosseur d'un grain de poivre. On fait boüillir ces bayes dans l'eau, sur la surface de laquelle il s'éleve une graisse ou une matiére onctueuse, qu'on receüille, & qui est la substance de ces bayes mêmes, laquelle en boüillant se détache de son noyau On fond ensuite toute cette matiére ensemble, laquelle en se refroidissant se met en consistance d'une cire verte, transparente, dure, & d'une odeur trés-agréable. J'en ai vû des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur aussi balsamique que celle des plus doux parfums, sans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plûpart des cassolettes.

Ce n'est point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne se servent encore que des chandelles de Cérés; c'est-à-dire, de torches d'un bois fort combustible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelqu'autre arbre gommeux. Ce fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'avisa le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait ensuite des bougies, fit encore plusieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faisant entrer dans ses Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvagesses ne sement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amérique produisent d'elles-mêmes plusieurs

sieurs plantes filacées, dont elles sçavent faire usage, & quelles mettent en œuvre sans beaucoup de peine, & sans se servir de fuseau & de quenoüille. Telles sont une sorte de chanvre sauvage, diverses espéces de Pites dont on tire un fil trés- délié : deux ou trois sortes de Cotonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs, & dont nous avons déja souvent parlé. Tels sont encore le Mahot, le Bouleau, &c.

Les Iroquoises & les Sauvagesses de la Nouvelle France, font une sorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les sacs à mettre les provisions de leurs maris quand ils vont en voyage; les colliers ou les longes dont elles se servent pour transporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages selon leurs petits besoins. Elles enlevent de cette écorce celle qui est la plus délicate & la plus voisine du corps ligneux; elles la coupent avec l'ongle en rubans, qu'elles font roüir & macérer dans l'eau, comme on en use pour le chanvre & pour le lin; & aprés quelques préparations, que je n'ai pas assez suivies, elles la réduisent en de si petits filamens, qu'elles peuvent aisément la tordre sur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces différentes sortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf sauvage & de Porc-épy, teint en diverses couleurs. Pour faire ces diverses teintures, elles se servent de différens sucs qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font boüillir avec des racines & des herbes qui leur sont connuës, avec des écorces & des copeaux de quelques arbres, dont le

ſuc s'imbibe facilement dans les choſes qu'elles veulent teindre, aprés quelques boüillons & ſans autre préparation.

Elles ſuppléent auſſi au défaut du fil en différentes maniéres. Pour coudre les robes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux deſſéchez; ou des filamens tirez de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux paſſées & coupées bien menu. Pour coudre les canots, on ſe ſert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, ſont d'un fort bon uſage & d'une grande propreté.

DE LA GUERRE.

LES Hommes, qui ſont ſi deſœuvrés dans leurs Villages, ne ſe font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne ſont proprement nés que pour les grandes choſes, & ſur-tout pour la Guerre, laquelle expoſant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournir de fréquentes occaſions de mettre dans ſon plus beau jour toute la nobleſſe de leurs ſentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame vraïement heroïque. La chaſſe & la pêche, qui aprés la guerre emportent toute leur attention, ne leur ſont agréables, que parce qu'elles en ſont l'image, & peut-être en laiſſeroient-ils le ſoin aux femmes, ainſi que de la nourriture & de tout le reſte, ſi elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à ſe rendre terribles à

des ennemis encore plus redoutables, que ne les ſont les bêtes féroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fuſſent bien belliqueux, puiſque pour donner l'idée de leur valeur, toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars, & que les Grecs jaloux de toutes les Nations, & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû, n'ont pourtant pas oſé leur ravir ſa naiſſance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures, ſur l'origine des Amériquains, ſont bien fondées, on peut dire que leur bravoure ne ſert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut, l'air fier & noble;ils font tous conſiſter leur gloire dans leur courage, & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté.

Mais ſi l'Areskoui des Hurons & des Iroquois eſt l'Arés des Grecs, ou le vrai Mars de la Thrace, il faut avoüer auſſi que les Iroquois & les Hurons ſont encore plus dignes d'appartenir de plus prés au Dieu de la Guerre, que les autres Nations Barbares de l'Amérique, par la ſupériorité qu'ils ont ſur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'eſprit & du corps: la vivacité dans la converſation; la douceur dans la phyſionomie, l'adreſſe en différens exercices, la legéreté à la courſe, ainſi du reſte; mais ils ne cédent à qui que ce ſoit pour la bravoure, ils paſſent inconteſtablement pour être les meilleurs ſoldats, & on ne peut au moins leur diſputer la qualité de braves.

La guerre eſt pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice néceſſaire, & peut-être eſt-ce la même choſe pour tous les autres

Sauvages de l'Amérique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voisins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fournissent des causes légitimes, en leur donnant de justes sujets de plainte, elle leur est encore comme indispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainsi que je l'ai déja observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femmes; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Athonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y ayent pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes différentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon lui semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne lui plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que

la mort lui a enlevé, elle s'adresse à l'un de ceux, qui ont leur *Athonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'executer sa commission. Elle lui parle par un collier de porcelaine, & lui explique ses intentions pour l'engager à former un parti; ce qui est bien tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque chose de semblable établi parmi les autres Nations: mais qui peut varier néanmoins selon les régles dont la Gynécocratie est établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes ensemble devant le Chef, & se mettant en sa présence en postute de supliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune lui réprésentant les pertes qu'elle a souffert dans sa famille, & elles lui demandent toute de donner quelque soulagement à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont causée. Parmi les Caraïbes & les Bresiliens, ce sont aussi les femmes, qui sont chargées du soin de solliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'est pendant leurs festins que les femmes pleurent parmi eux, exagérant ce qu'elles ont souffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeunesse, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation particuliére dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix néanmoins un peu différentes de celles des Iroquois. C'est ce que j'infére de ce qu'en a dit Thévet dont je rap-

porterai les propres paroles. * » Quant auſ-
» dites femmes veuves, elles ne ſe remarient
» point, ſi ce n'eſt aux freres & plus proches
» parens de leur défunt mari, leſquels au-
» paravant faut qu'ils vangent la mort dudit
» défunt, s'il a été pris & mangé de l'enne-
» mi. S'il eſt mort de vieilleſſe ou maladie,
» il faut que celui qui doit prendre la veuve
» pour femme améne un priſonnier qui né-
» toïe ſur la foſſe du trépaſſé, ſoit qu'on ait
» changé de Village ou autrement: auſſi que
» toutes les pennaſſeries, colliers, arcs &
» fléches d'icelui ſoient lavées par ledit pri-
» ſonnier, même ſon grand lit où il cou-
» choit de ſon vivant. Encore ne ſe rema-
» rient jamais leſdites veuves, à un moins
» fort & vaillant qu'étoit leur mari; car au-
» trement on les déniéroit, & leurs enfans &
» alliez mêmes en ſeroient fâchez & mal
» contens, de façon que s'il n'y a rencontre
» pareille, elles aiment mieux demeurer ain-
» ſi veuves tout le reſte de leur vie, & finir
» leurs jours avec leurs enfans: & encore
» qu'elles ſe remarient, ſi eſt-ce toutefois
» plus d'un an aprés le trépas de leur mari,
» & autres choſes ci-deſſus accomplies. A
» ce propos je vous raconterai ici d'une fem-
» me, laquelle aprés la mort de ſon mari,
» qui avoit été pris & mangé de ſes ennemis,
» ne ſe voulant jamais remarier, parce que
» nul des parens dudit défunt ne s'étoit effor-
» cé de vanger ſa mort, & pour cette cauſe
» prenant l'arc & fléches s'en alla elle-mê-
» me en la guerre avec les hommes, & fit
» tant qu'elle amena des priſonniers, qu'elle
» bailla à tuer à ſes enfans, leur diſant: tués,
» mes chers enfans, vangez la mort de vô-

* *Thevet Coſmog. univ. liv. 21. c. 8. p. 927.*

» tre pere défunt, puiſque nul de ſes parens
» n'en fait autre vengeance : c'eſt poſſible,
» parce que je ne ſuis pas aſſez jeune & aſſez
» belle, mais une choſe eſt en moi, c'eſt que
» je ſuis forte & vaillante, pour venger la
» mort de vôtredit pere mon mari ; & de
» fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
» ſieurs de ſes ennemis priſonniers, qu'elle
» faiſoit tuër, même aux jeunes freres & ne-
» veux dudit défunt : de ſorte que remettant
» tous actes féminins & prenant les maſcu-
» lins & virils, ne portoit plus les cheveux
» longs comme les autres femmes ou comme
» elle avoit accoutumé, ains s'accouſtroit
» avec des pennaſſeries & autres choſes con-
» venantes aux hommes. Revenons à nôtre
» propos : aprés avoir donc bien banqueté,
» faiſant des fluttes des os de bras & jambes
» de leurs ennemis, & autres inſtrumens,
» comme tabourins faits à leur mode, & s'en
» vont ſautans, & danſans joyeuſement tout
» autour de leurs loges là où cependant les
» plus anciens ne ceſſent tout le long du jour
» de boire ſans manger, ſelon la coûtume,
» & ſont ſervis par les veuves du défunt &
» parentes d'icelui, & m'étant informé d'eux
» de ces façons de faire, me répondirent,
» que c'étoit pour hauſſer le cœur à la jeu-
» neſſe, & afin de l'animer à marcher hardi-
» ment en guerre contre leurs ennemis, avec
» l'eſpoir d'un tel honneur, aprés qu'ils ſe-
» ront décédez.

Les guerriers n'attendent pas toûjours qu'on les ſollicite, leur devoir les avertit ſuffiſament, & le deſir d'acquerir de la gloire, les preſſe encore plus vivement que le devoir & l'uſage. Celui qui a envie de lever un parti, ou qui eſt ainſi engagé à le faire, fournit un

collier, ou bien s'il l'a reçû, il le montre à ceux qu'il veut enrôler dans son expédition, comme le signal de son engagement, & du leur, sans leur dire neanmoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les guerriers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut être regardée ou comme particuliére quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toûjours quelqu'un en campagne ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toûjours consultés par les Chefs de ces petits partis; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'interêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village, qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager, ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret, alors ils font agir sous main pour arrêter les chefs. Si leurs négotiations ne sont pas assés heureuses, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réüssir, ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises, c'est de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Athonni*; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur

autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque ſorte plus réel que le conſeil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen, parce que les Sauvages ſe ménagent extrêmement les uns les autres, & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité, qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne ſont composés d'ordinaire que de ſept ou huit perſonnes d'un Village ; mais ce nombre groſſit aſſez ſouvent par ceux des autres Villages, ou des nations alliées qui s'y joignent ; * & ils peuvent être comparés aux Argonautes, qui pour leur célébre entrepriſe, compoſoient une armée, laquelle n'étoit pas plus nombreuſe que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les Partis détachés, qui ſe forment ainſi en pleine paix, pour ne pas intéreſſer la Nation par des Hoſtilités, leſquelles pourroient avoir des ſuites fâcheuſes, vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils ſeront deux ou trois ans en chemin, & feront deux ou trois mille lieües, à aller & venir pour caſſer une tête, & enlever une chevelure. Cette petite Guerre eſt un véritable aſſaſſinat, & un brigandage, qui n'a nulle apparence de juſtice, ni dans le motif qui l'a fait entreprendre, ni par rapport aux peuples à qui elle eſt faite : ils ne ſont ſeulement pas connus de ces Nations éloignées, ou ne le ſont que par les dommages qu'ils leur cauſent, lorſqu'ils vont les aſſommer, ou les faire eſclaves preſque juſques aux portes de leurs Paliſſades. Les Sauvages regardent cela néanmoins comme une belle action.

* *Vid. Apoll. Rhod. lib. 1. Argonaut.*

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui régne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-tems à avoir des causes légitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croyent avoir raison d'être mécontens les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se presentent de prendre à leur avantage ceux dont ils peuvent aisément se défaire, lorsqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chasse, ou qu'ils passent à l'écart sur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'espérance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoissance des intéressés ces sortes d'assassinats, enhardit beaucoup à les commettre; mais ils ne peuvent être si secrets que le mystére ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laissent de violens soupçons, qui font des playes aussi profondes que les preuves les plus complettes, & les mieux développées. La Nation, qui est en faute, tâche alors de se justifier le mieux qu'elle peut. Elle fait préceder les excuses les mieux colorées, elle va ensuite couvrir les morts, & faire des présens pour resserrer les nœuds d'une intelligence prête à se rompre; mais bien que ces présens soient acceptés, si la conjoncture des temps n'est pas propre au dessein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entiére, on ne doit pas se flâter que l'injure soit entiérement oubliée. L'appareil qu'on a mis sur cette playe ne fait que la couvrir sans la fermer, ellle saigne intérieurement, tandis que l'ennemi n'en a point reçû tout le châtiment que le ressentiment inspire: le Conseil tient un Registre exact de

ceux qui ont été tués dans ces ſortes d'occaſions, & on en rafraîchit la mémoire juſqu'à ce qu'on ſoit en état d'en prendre la ſatisfaction la plus éclatante.

Le Conſeil ne ſe détermine point à la Guerre, ſans en avoir couvé long-temps le le deſſein, & ſans avoir peſé toutes les raiſons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Aſſemblées roulent ſur cette matiére. On y examine avec ſoin toutes les ſuites d'une entrepriſe de cette conſéquence: on y met en délibération les moyens & les meſures qu'on peut prendre, & on ne néglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmétent rien en particulier pour s'aſſurer de leurs alliez & de leurs voiſins; ils envoyent chez tous des ambaſſades ſecrétes & des colliers ſous terre, pour les engager à embraſſer la même cauſe, ou pour les obliger à ſe tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont ſoin de ſemer, afin de les tenir en reſpect les uns par les autres.

La paix dans le Conſeil a ſes partiſans zélez auſſi-bien que la Guerre. Ceux qui ne ſont animez à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi-qu'ils ne voient pas ces ſortes de pertes avec indifférence, les ſentent cependant bien moins que ceux qui pleurent leurs freres ou leurs proches; ils ſont auſſi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de diſſimuler: mais ils ne ſont pas toûjours les maîtres de faire goûter la ſolidité de leurs raiſons. Dans les cas de partage, ceux qui ſont les plus irritez font quelquefois engager la partie ſous-main & commencer les hoſtilitez par des avanturiers détachez, qui font pancher la balance, & hâtent la concluſion d'une Guerre que les

circonstances rendent alors nécessaire.

La paix étant ainsi rompuë, ou toutes les mesures étant bien concertées pour la rompre, on léve publiquement la Hache, on l'envoye porter solemnellement selon la coûtume, aux Nations alliées, & on chante la Guerre dans tous les Villages. La terreur du nom Iroquois est tellement répanduë, que dans ce moment tous leurs voisins tremblent chacun pour soi, & ne sortent d'inquiétude que lorsqu'ils ont vû où le coup doit aller frapper. C'est une politique dans ceux-là, lors même qu'ils chantent la Guerre, de ne point se hâter de partir, & de balancer long-tems le coup pour les tenir tous en haleine; de différer souvent d'une année à l'autre, pour endormir & pour engager dans une fausse sécurité, ceux qu'ils veulent surprendre: mais c'est aussi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre, quelques faux qu'ils puissent être, de les fomenter, de les réveiller, ou de les répandre eux mêmes, afin de tenir leur jeunesse sur le qui-vive, & de n'être point pris au dépourvû.

La Guerre ayant été établie par la nécessité de se mettre à l'abri de l'injustice, de repousser la force par la force, & de se faire raison des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres, fut aussi sanctifiée par la Religion, ainsi que je l'ai dit, & avoit ses Loix universellement reçûës qu'on observoit scrupuleusement même entre ennemis, afin qu'elle ne sortit pas elle-même hors des bornes de la justice, & qu'elle ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plûtôt maintenir. Sur ce principe, nous

voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre ſans avoir de juſtes raiſons de la déclarer, & ſans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des perſonnes établies pour juger de la juſtice de leur cauſe, & quand ils prétendoient avoir été lézés par les peuples voiſins, ils envoyoient quatre Héros demander la ſatisfaction qui leur étoit dûë. Ces Héros ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres herbes apellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Légation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient expoſer les prétentions du peuple Romain; & ſi aprés un certain tems marqué on ne faiſoit pas droit à leur demande ils retournoient juſques ſur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui ſeul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en préſence de trois témoins, certaine formule de paroles ſolemnelles, uſitées en ces occaſions, d'une voix claire & diſtincte, qui fit donner à cette cérémonie le nom de *Clarigation*, jettoit ſur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou ſeulement un bois de lance † teint de

* *Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 3. & Servium in lib. 9. Æneid.*

Alex. ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 3. Ibat Pater Patratus ad hoſtium fines & verba ſolemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præſcriptos hoſtes, ob legitimas quas cenſuerat cauſas, clarâ voce indicebat, poſt quam Clarigationem, mos erat, ut de Senatus conſilio & populi juſſu, fecialis haſtam ferratam, aut ſanguineam præuſtam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præſentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici juſtum piumque bellum putavêre, &c.

† Servius in hæc verba, Lib. 9. Æneidos. *En, ait, (Turnus) & jaculum intorquens emittit in auras, principium pugnæ*, ſic habet. Hoc de Romanâ ſolemnitate tractum

couleur de ſang, & brûlé par le bout; aprés quoi il étoit permis de commencer les hoſtilitez.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amérique un reſte de cet ancien uſage. A la Floride la maniére de déclarer la Guerre étoit d'aller planter ſur les Terres des ennemis, dans les paſſages les plus expoſez, des fléches au ſommet deſquelles on attachoit un floccon de cotton ou de laine. Pluſieurs autres peuples de l'Amérique Septentrionale, au lieu de fléches mettent un caſſetête peint de noir & de rouge; mais cette maniére de déclarer la Guerre dans les formes eſt rare. Peu ſcrupuleux ſur la juſtice de leur cauſe, ils le ſont aujourd'hui encore moins à obſerver les formalitez anciennes; ne penſant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne vinſent auſſi qu'à les ſurprendre, & à tomber ſur eux lorſqu'ils y penſeront le moins.

L'animoſité des deux Nations ennemies n'eſt pas toûjours ſi vive que l'une & l'autre s'arment pour s'entre-détruire, & cherchent leur ruïne totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, ſe modérer dans leur victoire; ceſſer de regarder leurs ennemis comme tels, dés-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui cauſoit l'émulation; les épargner, afin de leur donner le temps de reſpirer & de ſe relever, pour diſputer de nou-

eſt. Cùm enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc eſt princeps fecialium proficiſcebatur ad hoſtium fines: & præfatus quædam ſolemnia, clarâ voce dicebat ſe bellum indicere propter certas cauſas, aut quia ſocios læſerant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc *Clarigatio* dicebatur à claritate vocis. Poſt quam Clarigationem haſtâ in eorum fines miſſâ, indicabatur jam pugnæ principium. Poſt tertium autem & triceſimum diem quam res repetiſſent ab hoſtibus, feciales haſtam mittebant.

1 VIVAS INDEO
2 SP·K·FEB
FRVCTVS 2
3
4
5
LIBERALITAS AVG
6
7
8

cou
que
lire
Il
mé
Flo
d'al
dan
che
floe
tres
au l
de
déc
Pe
ils
ve
qu
au
eu

n'e
s'a
leu
me
vi
co
ôte
ép
pi

eft.
ho
&
ind
qui
cla
tio
pri
res

veau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposés pour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Pére Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis; Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore & dont la défaite entiére étoit toute récente; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il apréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la facilité qu'il auroit euë à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toûjours en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ses enfans joüassent*. Abner * se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en présence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab: surgant pueri & ludant coram nobis.*

* *Reg. Lib. 2. cap. 2. v. 14.*

Et respondit Joab, surgant. Le duel fut accepté : Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percérent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se portérent; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de † Champ des Forts. *Ager Robustorum.*

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dés les prémieres rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si prés, fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accés de sa douleur. « Mon frére, pourquoi n'as-tu pas » sauvé ton neveu & le mien ? » Les esprits s'étant ainsi extrémement aigris, la Guerre s'envénima tout de bon & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prévû la ruïne.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de maniére qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soûlever presque toute l'Amérique Septentrionale ; & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois par exemple déclare la guerre à l'Outaouach, ou à l'Ilinois, il n'en faut pas

† *Ibid. v. 16.*

davantage pour cauſer un embraſement auſſi général, que le fut celui que cauſa la fameuſe Guerre de Troye, où la Gréce entiére ſe trouva armée contre l'Aſie. La comparaiſon eſt juſte. Le Royaume de Priam, ſi vanté par les Poëtes, étoit borné à la Troade & à la Phrygie, qui étoit un aſſez petit pays de l'Aſie Mineure. La Guerre que les Grecs lui firent, réünit dans un Corps d'armée tous les Peuples différens de la Mer Egée & du Péloponeſe, ſous divers Capitaines qu'on honore du nom de Rois, & dont les Etats conſiſtoient dans quelques Villages. Le plaiſant Roi, par exemple, que le Roi d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage dans cette célebre Ligue. Priam vit auſſi courir à ſa défenſe ſous divers Chefs, non-ſeulement tous ces petits Peuples de l'Aſie Mineure, qui étoient ſes alliez & ſes voiſins, tels qu'étoient les Lyciens, &c. mais encore les Nations les plus reculées de la grande Aſie. Penthéſilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanaïs ; Rheſus s'y tranſporta du fond de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Aſſyriens, ou des Ethiopiens, y conduiſit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faiſoit pas de nombreuſes armées. Quel ſecours de troupes Auxiliaires amena Rhéſus, que Dioméde & Ulyſſe ſeuls défirent pendant le ſommeil, la premiére nuit de leur arrivée, avant que leurs chevaux euſſent pû boire les eaux du fleuve Xante ? Et ſans parler de l'éxagération des Poëtes, ſi l'on veut conſidérer quelle pouvoit être alors, & la ſtructure & la capacité des Vaiſſeaux, le nombre de mille, qui compoſoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de compoſer

une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise réünie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au-delà de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'emboûchure du fleuve St Laurent & les côtes de la Mer Océane, jusqu'aux bords du Mississippi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux qui ont quelque connoissance de l'Amérique, & des Barbares qui l'habitent. Quoiqu'il y ait une multitude assez grande de Nations diférentes, chacune de ces Nations en particulier est réduite à un petit nombre de Villages, & plusieurs même à un seul; de sorte que quelques-unes ne sçauroient fournir jusqu'à trenteguerriers. En second lieu, elles occupent des pays immenses de sombres forêts, ou de prairies incultes, & elles sont dans un si grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cens lieuës, avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes solitudes, où une trés-petite troupe peut marcher long-temps sans crainte, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieuës y est regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orléans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voisinage les unes des autres, dévroient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entr'elles à cause de leurs différens sujets de jalousie; ou ne sont pas assez à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un ennemi plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu; de sorte que pour résister à cet ennemi commun, elles sont obligées de

faire alliance avec les Nations qui ſont à l'autre extrémité de l'Amérique Septentrionale, afin de faire une diverſion, & de l'affoiblir en l'obligeant à diviſer ſes forces.

C'eſt ſur ce double fondement du petit nombre de perſonnes, dont étoit compoſée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaſte étenduë des pays inhabitez, que nous devons raiſonner, pour expliquer les longues courſes, les tranſmigrations & les alliances de certaines Nations trés-éloignées, leſquelles ſans cela ſeroient trés intelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Méridionale, entiérement ſemblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'hui du Canada. En effet, les Gaules, les Eſpagnes, la Germanie, l'Italie même, & les autres parties de l'Europe, étoient des Régions hériſſées de forêts que la nature y avoit miſes, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour y pratiquer des routes & des ſentiers. Il étoit facile dans ces affreuſes ſolitudes aux Galates & aux Ibériens de ſe tranſporter d'Aſie dans les Gaules, & dans les Eſpagnes; il ne l'étoit pas moins pour retourner delà en Aſie.

Les Nations éparſes çà & là étoient trés-peu nombreuſes; ſans cela comment ſeroit-il poſſible de comprendre qu'une armée auſſi petite que celle des Argonautes, eût pû traverſer une auſſi grande étenduë de pays que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'oppoſoient à leur paſſage, & à leur entrepriſe: c'eſt un récit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique ſelon les régles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à la ſubſtance de l'objet principal; mais dans le

fabuleux même, les Poëtes ont ſoin de conſerver la vrai-ſemblance dans les choſes qui ſont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des dénoüemens, leſquels ne peuvent ſe faire que par l'entremiſe des Dieux.

Ce que je viens de dire peut ſervir à éclaircir un endroit de l'Ecriture Sainte * qui a embarraſſé les Interprétes, & que je rapporterai ici, parce qu'il eſt de mon ſujet, à cauſe des conjectures que j'ai ſur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu conſuma par le feu du Ciel *. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perſes, Amraphel Roi de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roi de Pont, & Thadal Roi des Nations. Les Verſions † varient davantage au ſujet de ces deux derniers. L'Hébraïque, qu'Onkelos & les Septante ont ſuivie, appelle, *Arioch Roi d'Hellaſar*; la verſion Arabique, *Roi de Sarian*; celle de Symmaque, *Roi des Scythes*; mais St Jérôme, ſuivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roi de Pont*. On eſt encore plus incertain au ſujet de ce Thadal, à cauſe de l'univerſalité du terme *Roi des Nations*. L'Hébreu porte *Roi de Goim*, & le Syriaque traduit *Roi des Gélites*. Mais ces pays d'Hellaſar, de Sarian, & de Goim, ſont entiérement inconnus dans la Géographie ancienne & moderne. Quelques uns, aprés Symmaque, entendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Aſie Mineure qui comprenoit pluſieurs petits peu-

* *Gen cap.* 14. † *Vide Polyglotta & Biblia Maxima in cap.* 14. *Geneſ.*

ples séparez, dont chacun étoit maître chez soi, & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Isles de la Mer Egée, *Insulæ Gentium*, les Isles des Nations.

Le sujet de l'embarras des Interprétes, c'est le grand éloignement qu'il y a d'un païs à un autre, & l'espéce d'impossibilité, qui semble résulter de ce grand éloignement, que ces Rois pussent être alliez ensemble pour faire la Guerre à cinq Rois, lesquels étoient assez voisins. Pour éviter donc cet embarras, ils tâchent de r'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes, & disent qu'Ariech étoit Roi d'une Ville de la Cœlesyrie, qu'Etienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium* *; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres Saints; car cette dénomination est moins ancienne que Moyse, & ne se trouve point dans Josué, quoiqu'ils fassent mention l'un & l'autre de la Galilée: La basse Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que longtemps aprés, à cause des Phéniciens & autres petits peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Mais le fondement de ces difficultez est nul, si l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Rois de s'allier ensemble, qu'il le fut à Priam d'être allié à des Peuples trés-reculez dans l'Asie & dans l'Afrique; & qu'il l'a été aux François dans la derniére Guerre qu'ils ont faite en Amérique en 1716. quand pour aller secourir les Tionnontatés,

* *Masius Josue, cap. 12. v. 9.*

il leur fallut faire six ou sept cens lieuës pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur Fort, où ils étoient un trés-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure, ils n'étoient pas éloignez de plus d'environ quatre à cinq cens lieuës des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faisoient la Guerre, eussent été dans cette hypothése, au centre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut r'approcher davantage les Etats de ces Princes, en se tenant à la vulgate, & aux autres versions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caspiennes, dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch, que Eusébe nomme *Areïos*, convient à *l'Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Areïane*, laquelle étoit voisine de la Perse, & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'Aréiane, ou d'Ariane, se raporte fort au Roïaume de Sarian de la version Arabique. Thadal Roi des Gélites, selon la version Syriaque, étoit fort voisin d'Arioch; car il y a apparence que les Gélites étoient les mêmes que ceux, qui sont appellés *Gelæ*, ou *Geli* dans la Geographie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Pline * les confond avec les Cadusiens, Strabon † les distingue, & dit que les Cadusiens avoient presque autant de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mi-

* *Plin. Lib. 6. cap. 16.*
† *Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.*

neure, de ceux de leurs deux autres Conféderez; car il eſt rapporté dans Arrien, ¶ que pendant qu'Alexandre traverſoit la Perſe, il il lui vint des Ambaſſadeurs des Nations, qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un chemin trés-court; de ſorte que ce Prince en fut trés-ſurpris. On peut ajouter que les Villes & les Nations étant ambulantes dans ces premiers temps, on pourroit r'approcher encore plus facilement les Etats des deux autres Roys, ſur-tout de celui des Elamites, dont le païs n'étoit pas ſi éloigné ni ſi étendu qu'il le fut depuis. On ne peut nier que les Elamites, ou les Perſes, juſques au temps de Cyrus, n'ayent vécu à la façon des Sauvages, ainſi que je l'ay prouvé par Hérodote.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'étoit pas dans un ſens ſi petite qu'on veut la faire; car quoique les Rois de la Pentapole fuſſent voiſins, la Guerre ne laiſſoit pas d'embraſſer une grande étenduë de pays; ce qui paroît manifeſtement par la ſainte Ecriture même; puiſque ces quatre Rois alliez, * avant de vaincre les cinq autres, détruiſirent pluſieurs Nations, leſquelles étoient apparemment dans l'alliance de leurs ennemis. C'étoit les Raphaims, les Emims de la race des Géants, les Zuzims, les Chorræens, les Amalécites, & les Amorrhéens. Elle étoit petite cependant d'une autre côté; car toutes ces Nations, qui occupoient une étenduë de pays ſi conſidérable, étoient trés-peu nombreuſes. Rien ne le montre mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois vainqueurs de tant de Peuples, & qui ve-

¶ *Arrian. Lib. Hiſt. Indic.*
* *Gen, cap, 14. ver. 5. 6. 7.*

noient encore de triompher de ceux de la Pentapole : car ces superbes Conquérans furent vaincus dans leur victoire par Abraham * à la tête de trois cens dixhuit hommes de ses gens, & peut-être, quelque peu des troupes Auxiliaires des deux fréres Escol & Aner, qui étoient ses alliez.

Je sçais qu'on peut faire des difficultés sur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation, & qu'on peut m'objecter que ces pays on été extrémement peuplez; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Israëlites, lesquels multipliérent si fort dans le désert, mais il n'y a qu'à distinguer les temps. Les peuples ont eu leurs vicissitudes; dans un temps ils ont été en trés-petit nombre, & dans d'autres ils se sont si fort accrus, qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voisins, comme des torrens.

La Buchette ou le signe de l'Enrôlement.

La Hache n'est pas plutôt levée que les Chefs de Guerre se disposent à assembler leur monde, & que ceux, qui ont envie de les suivre, lévent la Buchette. C'est un morceau de bois façonné, orné de vermillon, que chacun des Guerriers marque de quelque note, ou figure distinctive, & qu'il donne au Chef, comme un symbole qui le répréſente en personne, & qui peut être regardé comme le lien de son engagement, tandis qu'il subsiste.

J'avois cru que, quelque engagement que prissent les Sauvages en ces sortes d'occasions, ils pouvoient le rompre sans façon, & ré-

* *Ibid. ver.* 15.

& retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en conséquence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous indépendans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui réleve en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solemnellement, & dont l'engagement subsistoit par des Buchettes semblables à celles qu'on léve pour aller en Guerre, un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loi de temps immémorial dans leur pays, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui aprés avoir levé la Buchette ne remplissoit par les obligations de son engagement. Quoique cette Loi ne s'observe pas aujourd'hui à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de sévérité encore assés récens, & l'on a vû assés souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voye de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient déserté en chemin, abandonnant le parti dans lesquels ils s'étoient enrôlez.

Cette maniére de contracter des engagemens, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foi donnée n'étoit pas particuliére aux Barbares; mais elle avoit passé d'eux

aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit conservée encore assés long temps, aprés les siécles florissans de la République jusques au bas Empire. On appelloit ces symboles *Tesseræ*, & c'étoient de petits morceaux de bois, unis des deux côtés, sur lesquels on traçoit des chiffres, ou des figures selon ce que l'on vouloit répréfenter & signifier. Les plus respectables, & qui étoient de l'Antiquité la plus vénérable, étoient ceux qu'on nommoit *Hospitales*, parce qu'ils étoient donnés en signe d'hospitalité, dont les droits étoient ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré, & passoient jusqu'aux descendants. Les Hôtes, en se séparant, partageoient le symbole, & en gardoient trés-précieusement les piéces, afin de pouvoir les confronter au cas qu'ils vinssent à se revoir. Ceux qui négligeoient, ou brisoient ces symboles, étoient censés renoncer à la foi jurée; ils passoient pour infâmes, & dignes de toute la colére des Dieux. Des particuliers, ces symboles passérent aux Communautés; & les Villes les envoyoient aux autres Villes alliées, pour être un sûr garand de leur alliance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de plusieurs sortes, car outre l'Etendart qu'on nommoit aussi *Tessera*, on appelloit du même nom le signal de l'enrôlement, l'ordre ou le mot du Guet que les Tribuns alloient chercher chez le Général, & qui se donnoit sur de semblables morceaux de bois; on appelloit ainsi les obligations pour le prêt des Troupes, soit qu'on dût les payer en argent, ou en vivres; car alors en répréfentant ces Buchettes au temps marqué, les Trésoriers d'Armée, & les Commissaires

des vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choſes qu'elles ſignifioient. On pratiquoit la même choſe dans les diſtributions que les Empéreurs faiſoient au Peuple; & c'eſt de-là que viennent les diſtinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithétes jointes au mot *Teſſera*, comme ſont celles de *Nummaria*, *Frumentaria*, & les autres qui ſignifioient leur uſage & l'application qu'on en faiſoit, laquelle eſt déterminée par l'Epithéte même. On voit encore la forme de ces ſortes de ſymboles dans les Médailles des Empereurs, & ſur quelques Antiques.

Maniere de chanter la Guerre.

La Guerre ſe chante dans une Cabane de Conſeil, où tout le monde s'aſſemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'eſt le Chef de Guerre qui fait le feſtin. Ce qu'il y a de particulier dans cette ſorte de feſtin, c'eſt que les chiens, qu'on met dans la Chaudiére, y ſont la matiére principale du ſacrifice : Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Agreskoui* le Dieu de la Guerre, au grand eſprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire ſur leurs ennemis, & de les r'amener ſains & ſaufs dans leur partie. C'eſt * ſans doute un de ces ſacrifices que les Lacédémoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce ſoit un eſprit de pieté,

* *Pauſanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. Contra Gentes. Lib. 4. Clemens Alex. in Protr.*

qui ſoit l'ame de ces ſacrifices, c'eſt plûtôt un eſprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la vûë de ces mets, ils ſe perſuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le diſent enſuite, dans leurs chanſons, ils n'ont point de plaiſir plus ſenſible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaiſon qu'ils mettent entre eux & leurs chiens; en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Eſclaves.

Les Guerriers viennent à cette aſſemblée peints d'une maniére affreuſe, & bizarre, propre à inſpirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui léve la Hache, le viſage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il eſt armé auſſi-bien qu'un ou deux aſſeſſeurs qu'il a à ſes côtés, avec ſa femme & ſes enfans qui ſont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le chef ayant chanté pendant quelque-temps, éléve enſuite ſa voix, & dit à tous les aſſiſtans qu'il offre le feſtin au Dieu de la Guerre, & s'adreſſant enſuite à lui. » Je t'invoque, dit-il, afin » que tu me ſois favorable dans mon en» trepriſe, que tu ayes pitié de moi & de » toute ma famille; j'invoque auſſi tous les » eſprits bons & mauvais; tous ceux qui » ſont dans les airs, ſur la terre, & dans la » la terre, afin qu'ils me conſervent, & ceux » de mon parti, & que nous puiſſions, aprés » un heureux voyage, retourner dans nôtre » pays. « Tous les aſſiſtans répondent *ho! ho!* & accompagnent de ces acclamations reïtérées tous les vœux qu'il forme, & toutes les priéres qu'il fait.

Le Chef *léve enſuite le chant*, & commence la Danſe de l'*Athonront*, en frappant à l'un

des poteaux de la Cabane avec son casse-tête, & tous lui répondent par leurs *hé, hé*, tandis qu'il danse. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à son tour, & danse de la même maniére. C'est-là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en secret. C'est alors qu'on présente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudiére, aux Guerriers les plus considérables pour exciter leur courage par cette marque de distinction. C'est aussi alors qu'ils dansent leur danse satyrique, & qu'ils jettent des cendres sur la tête de ceux qu'ils veulent animer; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'escrimant de leurs armes, font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'est ainsi qu'ils ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux, qui se sont déja signalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des prêuves de bravoure, d'en user ainsi; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un present à celui à qui ils ont fait cette espéce d'insulte, en prenant cette liberté, faute dequoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur disant qu'ils ne sont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu assés de courage pour faire de mal à personne; ce qui les couvriroit de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particuliére, que qui que ce soit n'oseroit chanter

en ſa préſence, non-ſeulement dans ces ſortes de ſolemnités, mais même dans le particulier, ſans s'expoſer à lui faire un affront & à en recevoir un de ſa part.

La Guerre s'échauffe à meſure qu'on approche du terme fixé pour le départ ; elle ſe chante preſque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les proviſions de bouche, ce qu'ils nomment *fagotonkariagon*, c'eſt-à-dire *la famine*, ſoit parce qu'ils font ces proviſions contre la faim à laquelle ils ſont expoſés dans leurs longs voyages, ſoit parce que les Guerriers s'y diſpoſent par un long jeûne, afin, diſent-ils, d'être mieux en état de ſoûtenir par cette préparation, la faim, qui leur paroît inévitable, & pour eſſayer combien ils ſont capables de la ſupporter. Il eſt bien vrai qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'hui d'autre motif de ce jeûne rigoureux ; mais il paroît évident que c'étoit chez eux anciennement un acte de Religion, inſtitué dans le même eſprit que les ſacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux qui reſtent au Village prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent enſemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puiſſe être. Tel Guerrier, avant que de ſortir du Village, eſt dépoüillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'eſtime où il eſt parmi les ſiens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aïant perſonne, qui ne s'empreſſe à lui donner des marques de conſidération, & qui ne veüille ſe faire honneur de poſſéder quelque choſe qui lui ait appartenu.

* L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine, qui sont écrits avec tant d'élégance & de politesse, nous donne un bel exemple d'une civilité semblable dans les Chinois envers les Magistrats, qui ayant contenté dans une Ville, ou dans une Province, sont obligés de passer dans une autre. Car, » dés que le Mandarin est sur le point » de partir, tous les habitans vont sur les » grands chemins; ils se rangent d'espace en » espace, depuis la porte de la Ville par où » il doit passer jusqu'à deux & trois lieuës » loin: on voit par tout des Tables d'un » beau vernis, entourés de satin, & couver- » tes de confitures, de liqueurs, & de Thé. » Chacun l'arrête malgré lui au passage, on » l'oblige de s'asseoir, de manger & de » boire...... Ce qu'il y a de plus plaisant, » c'est que tout le monde veut avoir quel- » que chose qui lui appartienne. Les uns lui » prennent ses bottes, les autres son bonnet, » quelques-uns son sur-tout, mais on lui en » donne en même-temps un autre, & avant » qu'il soit hors de cette foule, il arrive qu'il » chausse quelquefois trente paires de bot- » tes différentes.

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité, mais même entre ennemis. Glacus † & Diomede, sur le point de combattre l'un contre l'autre, ayant reconnu les liaisons que leurs Péres avoient contractées par les droits de l'hospitalité, renouvellent leur ancienne alliance, & voulant se donner des marques de leur estime, ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille,

* *P. le Comte N. M. de la Chine*, Tom. 2. p. 53. 54.
† *Homer. Iliad.* 6. *ver.* 236.

avant que d'aller ailleurs ſignaler leur courage ſur des ennemis, qui ne leur touchaſſent pas de ſi prés.

Le jour du départ, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes piéces, s'aſſemblent dans la Cabane du chef du parti, lequel eſt toûjours noirci & armé à ſon ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs proviſions prennent les devans, & vont les attendre à une certaine diſtance hors du Village. Lors qu'ils ſont aſſemblés, le Chef les harangue courtement, & ſort le premier chantant ſeul ſa chanſon de mort au nom de tous les autres qui le ſuivent à la file un à un ſans dire mot. Hors de la paliſſade, ils font une décharge de leurs fuſils, s'ils en ont, ou déchochent une fléche, en l'air, & le Chef continuë à chanter en marchant jusqu'à ce qu'il ſoit hors de la vûë du Village. Il fait tous les jours la même choſe, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter ſa chanſon de mort, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement hors de danger, & même de retour dans ſon Village, où il eſt obligé de faire un nouveau feſtin, pour remercier l'eſprit qui l'a favoriſé dans ſon enterpriſe, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Départ des Guerriers.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, ſe dépoüillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voyageurs, remettant à leurs épouſes, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur eſt pas abſolument neceſſaire, & ne ſe chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois, & les Hurons, nomment la

Guerre *n'Ondoutagette* & *Gaskenrhagette*. Le verbe final *Gagetton*, qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois, qui en étoit tellement le symbole, qu'il en avoit pris sa dénomination. Le terme *Ondouta*, signifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entiére, dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent; de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec soy sa natte dans ces sortes d'expéditions. En effet, la natte est encore aujourd'hui le symbole qu'ils répréséntent dans leurs peintures Hiéroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gaskenrha*, il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courrir aprés des étymologies, sur lesquelles les naturels du pays sont embarrassés eux-mêmes, il me sufit de dire que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires, se réduit à leurs armes, à quelques ustenciles nécessaires dans les campemens, & à quelques provisions de farine préparées de la maniére, dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offensives, & défensives, étoient, & sont encore en partie les mêmes, dont on s'est servi presque par-tout depuis les prémiers tems, jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communi-

quées par une mauvaiſe politique ; ſçavoir l'arc & la fléche, dont on attribuë la prémiére invention aux Crétois ; le javelot, le caſſetête ou la maſſe d'armes, le bouclier, la cuiraſſe, & le caſque.

Leurs arcs ſont faits de bois de Cédre rouge, ou d'une autre ſorte de bois fort dur, & durci au feu. Ils ſont droits & à peu prés de leur hauteur. Leurs fléches ſont faites de roſeau, & ſont empennées de plumes de quelque gros oyſeau, & au lieu de fer, ils y appliquent avec une colle de poiſſon trés-forte, des os, ou des pierres tranchantes, & taillées à pluſieurs crans pour rendre la playe plus dangereuſe. La plûpart des Nations Caraïbes les empoiſonnent ; de ſorte que la moindre bleſſure en eſt mortelle. Je n'ai pas oüi-dire qu'aucune Nation de l'Amérique Septentrionale ait l'uſage, ou le ſecret de les empoiſonner. Ils rempliſſent de ces fléches leur carquois, qui eſt fait d'écorce, & couvert d'une peau paſſée, & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois paſſent leurs fléches dans leurs cheveux, de la même maniére dont en uſoient autrefois les Ethiopiens.

Le caſſe-tête, ou maſſe d'armes, tient lieu d'épée, & de maſſuë, il eſt de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri ſur les côtés, & élargi ou arrondi à ſon extrémité de la groſſeur du poing. On en voit de differentes ſortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de pluſieurs peaux paſſées, il y en a qui ne ſont que d'une peau fort épaiſſe. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes ſortes de figures.

Leurs cuiraſſes étoient auſſi un tiſſu de bois, ou de pettites baguettes de jong coupées par longueur proportionnées, ſerrées fortement l'une contre l'autre, tiſſuës & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreüil. Ils avoient des cuiſſards & des braſſardes de la même matiére. Ces cuiraſſes étoient à l'épreuve, des fléches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'euſſent pas été de celles qui ſont garnies de fer. Je ne ſçache pas qu'elles fuſſent en uſage en Amérique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Européens ont commercé avec les Sauvages, des fuſils, de la poudre, & des balles, ceux qui ſont à portée d'en avoir, ont preſque abandonné leurs autres armes, ſur-tout les défenſives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mouſquet, ne ſont plus propres qu'à les embarraſſer au lieu de les ſervir. Les Peuples les plus reculés, & qui ſont aſſez heureux pour ne pas nous connoître, en uſent peut-être encore.

Ils ne ſe ſervent pas volontiers de nos épées de la maniere dont nous nous en ſervons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guiſe de pique ou d'eſponton.

† Les Peuples du Chili ont des frondes, & ſont fort adroits à la Chaſſe à lancer des cordes dont ils embarraſſent les animaux, je ne ſçai s'ils s'en ſervoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on apelloit *Reſtiaires*, s'en ſervoient dans les combats du Cirque.

H 6

† *Frezier. Relation du Voyage à la Mer du Sud, p. 58.*

§ Thevet parle aussi d'une autre sorte d'arme, dont usent les Patagons, ou les Géans voisins des Terres Australes, & situez dans une Isle à l'extrémité de l'Amérique. Ce sont, dit-il, » de certains boulets gros & pesans, qui » sont pris d'une mine fort claire : & sont des » boulets tous ronds, lesquels ils accoûtrent » tout ainsi qu'on fait par deçà des plombées, » avec une corde faite de nerfs de bête. Cette » sorte d'armes est celle qu'ils ne laissent ja- » mais, soit qu'ils aillent à la Chasse ou à la » Guerre, d'autant qu'ils en sont si bons maî- » tres, que de la longueur de leur corde, ils » ne faudroient atteindre ce à quoi ils visent. » Encore les jettent-ils sans qu'ils soient at- » tachés, & lors à trente-cinq ou quarante « pas, ils ne se soucient guéres de frapper là » où ils auront pris leur visée, & la bête sera » bien de grande vie, & aura les os bien durs, » si cette grosse boule ne les lui amollit & » casse tout à net : & l'aïant tuée la portent » sur leurs épaules en leurs Cabanes. Il vau- » droit autant être atteint d'une balle de » plomb d'harquebuze.

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour se reconnoître. C'est une écorce en rond, où sont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre signe distinctif, attaché au bout d'une longue perche comme les autres étendarts, dont on use dans nos Armées.

Leurs Voyages.

J'ai eu un plaisir singulier à lire le Poëme d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance par-

§ *Thevet Cosmog. Uni. Liv. 21. ch. 1. F. 205. c. 2.*

faite que je trouve dans toute la ſuite de l'Ouvrage, entre ces Héros fameux de l'Antiquité, & les Barbares du tems préſent, dans leurs voyages & dans leurs entrepriſes militaires. Hercule & Jaſon, Caſtor & Pollux, Zethés & Calaïs, Orphée & Mopſus, & tous ces autres demi-Dieux qui ſe ſont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, ſont ſi bien repreſentez par une troupe de gueux & de miſérables Sauvages, qu'il me ſemble voir de mes yeux ces célébres Conquérans de la Toiſon d'Or, mais cette reſſemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçûë de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils ſe ſoient crûs honorez de leur avoir été comparez.

La fameuſe Navire Argo, qui a pour ancre une pierre * attachée à une corde faite de racine de laurier; à qui le poids d'Hercule ſeul ſert de leſt: que les Argonautes portent ſur leurs épaules dans les ſables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la diſtingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choiſit avec les autres ſa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit ſapin aprés avoir rompu le ſien; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche ſur le rivage à la belle étoile, ſur un lit de feüilles ou de branches, eſt un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-deſſus. Je pourrois pouſſer la comparaiſon plus loin; mais elle ſera aſſez ſen-

* *Apoll. Rh. Lib.* 1. *v.* 955. *&* 2, *v.* 166. *Idem Lib.* 4 *v.* 533. *Idem Lib.* 4. *v.* 1385.

ſible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages ſe font par eau, à cauſe de la commodité des Lacs & des Riviéres, qui coupent tellement l'une & l'autre Amérique, qu'il n'eſt preſque point d'endroit où les eaux ne ſe diſtribuënt. Les fleuves de l'Europe ſont des ruiſſeaux en comparaiſon de ceux de ce nouveau Monde. Dans l'Amérique Méridionale, le fleuve des Amazones, l'Onéroque, la Riviére de la Plata, ſont de véritables mers par leur prodigieuſe largeur & l'étenduë de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cens lieuës de tour. Preſque tous ces Lacs communiquent enſemble, & quand on eſt arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Riviéres qui coulent dans le Miſſiſſipi, lequel courant preſque toûjours Nord & Sud, ſemble partager l'Amérique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans ſon ſein quantité de belles Riviéres qui s'y rendent de ſes deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en ſe dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La ſituation des Iroquois eſt encore plus avantageuſe que celle des autres Peuples de la Partie Orientale; car ayant d'un côté le fleuve St Laurent dans leur voiſinage au fameux ſault de Niagara, & de l'autre l'Ohïo, ou la belle Riviére qui tombe dans le Miſſiſſippi, ils ſont à la portée d'aller par-tout au Levant, & au Couchant, en ſuivant le cours de ces deux Riviéres.

La maniére dont la terre eſt coupée pour la diſtribution des eaux, qui doivent la fertiliſer, a rendu la Navigation néceſſaire preſque auſſi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une ſi haute perfection, a été borné pendant pluſieurs ſiécles à de bien petits commencemens; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eût pû dés les temps du Déluge donner des idées pour la conſtruction des Vaiſſeaux, d'une figure diférente à la vérité, mais d'un trés-grand port; il faut avoüer néanmoins, que long-temps même aprés le Déluge, non-ſeulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il ſembloit même qu'on en eût perdu toute connoiſſance. Il eſt vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur auſſi grand que celui qui le fit périr preſque entiérement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la ſuite, les hommes furent rebutez d'entreprendre des Ouvrages ſemblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de pluſieurs années; ſoit qu'ils ne les jugeaſſent pas d'ailleurs néceſſaires à leur beſoin préſent, ſoit qu'ils n'euſſent pas encore une connoiſſance diſtincte de la vaſte étenduë des Mers, & l'envie de s'y commettre, ou bien qu'ils aimaſſent mieux s'y expoſer avec témérité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande ſûreté.

Quoique l'on faſſe l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers Auteurs de la Navigation, je crois que l'on peut dire que les commencemens ont été à peu prés les mêmes par-tout où il y a eu

des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien considérables. Il est même très-vrai-semblable, qu'avant que les Phœniciens eussent enchéri sur les autres en cette matiére, les habitans des Isles de la Mer Egée, & des côtes maritimes du Péloponnese, avoient commencé à y perfectionner plusieurs choses. L'Isle de Créte étoit célébre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ses enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Méditerranée *. Minos avoit fait même des conquêtes & des établissemens dans la Phœnicie. † Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mâts. Jason, selon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits bâteaux dont on se sert encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Hérodote ¶ décrit ces bâteaux ronds dont il parle, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Mais sans remonter à des temps si obscurs, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du monde connu, que de ceux dont on se sert encore aujourd'hui en Amérique, c'est-à-dire, de Pyrogues & de Canots.

* Selon Thucydide *Liv. 1. p. 4.* Minos est le plus ancien que l'on connoisse, qui ait mis une Flotte en Mer. Eusébe dans sa Chronique sur l'autorité de Castor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Empire de la Mer. Les Lydiens, les Pélasgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens, les Miléfiens, les Cariens, les Lesbiens & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Cretois.

† *Vide Lil. Greg. Gyrald. de Navigiis, &c.*

¶ *Herodot. Lib. 1. n. 194.*

Les Pyrogues.

Les Pyrogues étoient, & ſont encore aujourd'hui des arbres creuſez, par leſquels Virgile * a crû que la Navigation avoit commencé, ainſi qu'il l'exprime par ce vers.

Tunc Alnos primùm fluvii ſenſere cavatas.

On y employoit toutes ſortes de bois légers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faiſoient de jonc, c'eſt-à-dire, de ces Roſeaux, dont parlent Diodore de Sicile §, Solin † & Pline ¶, & qui deviennent d'une hauteur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe.

Canots.

Les Canots étoient de deux ſortes, les uns faits de branchages d'oſier, & couverts de peaux. § Tels étoient ceux des Luſitaniens, & des Peuples de la Grande Bretagne ſur l'Océan; des Henétes ou Vénitiens dans le Golphe Adriatique *a*; des Aſſyriens ſur le Tigre & ſur l'Euphrate; des Ethiopiens ſur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de pluſieurs Peuples de leur voiſinage. Lucain a décrit magnifiquement ces ſortes de petits bâteaux dans les vers ſuivans.

Primum cana ſalix, madefacto vimine parvam
Texitur in pupim, cæſoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum ſupernatat amnem.

* *Virgil Georg. 1. v. 136.*
§ *Diodor. Sic. Lib. 2. p. 74.* † *Solinus, cap. 65.* ¶ *Plin. Lib. 7. cap. 2.* a *Strabo Lib. 3. p. 107.*

Sic venetus stagnante pado, fusoque Britannus
Navigat Oceano. Sic cum tenet omnia Nilus
Conseritur Bibula Memphitis Cymba Papyro *.

Les Auteurs donnent à ces Bâteaux les épithetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il falloit les coudre à cause de la matiére dont ils étoient, & qu'il y en avoit qui se plioient facilement, de maniére qu'on pouvoit aisément les porter. Les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, en avoient de cette espéce, qu'ils plioient comme le reste de leur bagage, & qu'ils portoient lorsqu'ils étoient arrivez aux cataractes du Nil.

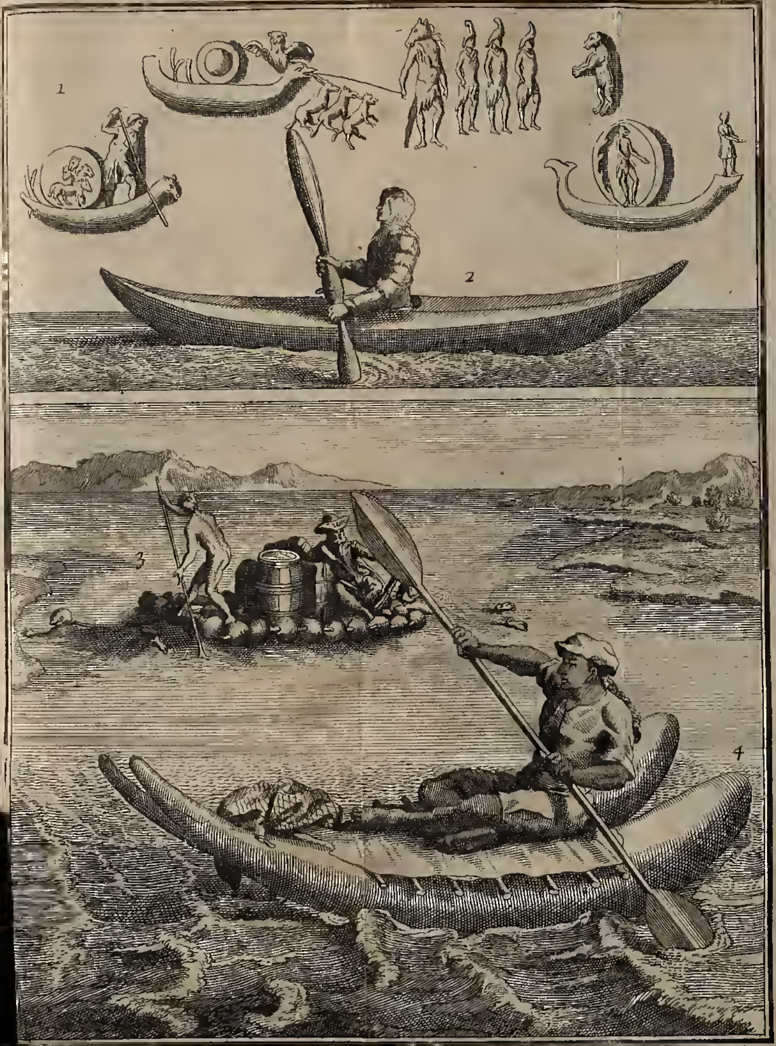
Canots de Peaux.

Les Eskimaux & quelques autres Peuples du Nord, nous ont conservé le modéle & la forme de ces Canots de peaux dans ceux dont ils font usage, lesquels sont aussi de deux espéces. Les premiers ne sont que pour une personne seule. Ils sont de la longueur depuis douze jusqu'à quinze & seize pieds, tout plats, & de la forme d'une navette de Tisserand. Le dessus est tout couvert de peaux comme le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu, dans laquelle l'homme passe à mi-corps pour se mettre sur son séant. Il ferme cette ouverture comme une bourse, & la serre contre son corps comme une ceinture, & quand il a ajusté tout autour les bords d'une casaque, qui ne lui laisse que le visage à découvert, le

* *Lucan. Lib.* 4.

† *Plinius Lib.* 5. *cap.* 9. Navis Plicatilis, quæ facta ex corio complicata, circumfertur ad trajiciendos amnes.

Idem Lib. 10. *cap.* 29. Ibi Æthiophicæ conveniunt naves: namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad cataractas ventum est.



2 .　　　　　Tom. III. Pag. 186.

i
th
fa
il
fa
m
m
p
b
a

d
f
il
p
p
d
e
l
l
d
f
t
f
a
c

Canot & le Canoteur ne paroissent faire qu'une seule piéce, & pas une goute d'eau n'y sçauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui est terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtez avec tant de dextérité & de promptitude, que le Canot semble glisser sur l'eau, & disputer avec le vent pour la legéreté. Un javelot attaché aux côtez du Canot par une longue corde, leur sert à darder le poisson qu'ils mangent crû, & comme ils n'apréhendent point que l'eau les domme; qu'ils se font même un plaisir de faire tourner leur canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de suite, il semble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages sans crainte, pourvû qu'ils puissent se flâter que le poisson ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots sont de la forme ordinaire, le Gabarit en est de bois, & de piéces bien emmortoisées & liées ensemble, qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien cousuës comme les premiéres. Ils sont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & soixante personnes. Dans le temps calme on les conduit à la rame: mais lorsque le vent peut servir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Les Indiens du Pérou ont une autre sorte de Batteau de cuir fort singulier apellé *Balze*, * dont le Pere Feüillée & M. Frézier nos ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 109.*

du Sud. † Il consiste en deux espéces de Vaisseaux taillés de la forme d'un Canot, & faits de peaux de Loup Marin bien cousuës & bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces Vaisseaux par le moïen d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneusement l'orifice aprés les avoir enflés comme un ballon. On les assujettit ensuite, & on les attache l'un à l'autre, de maniére cependant que le devant soit plus approché que le derriére, par le moïen d'un chassis de bois composé de barres de la largeur de deux pouces; auquel ils sont fortement amarrés avec des cordes de boyaux. Les barres du chassis sont tellement disposées que la plus longue va de poupe à proüe & sert de quille; les autres s'écartent bas-bord à stri-bord, c'est-à-dire d'un flanc à l'autre. On étend sur ce chassis une grande peau composée de plusieurs autres cousuës ensemble dont on attache les extremités aux quatre coins du chassis. Ceux qui doivent naviguer sur ces sortes de bâtimens s'asseoient sur cette peau, & nagent avec une pagaye ou aviron à double palette, comme celui des petits Canots Eskimaux, dont nous venons de parler. Si le vent peut servir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pouroit se dissiper, il y a toujours sur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par lesquels on peut les soufler, quand il est besoin. La maniére de coudre les ballons est particuliére; on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on passe ou des arêtes, ou des morceaux de bois sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser par-dessus & par-dessous des boyaux moüillés, pour fermer exactement

† *Feüillée, Journal des observations, &c. tom. 2. p. 980.*

es passages de l'air. Il se fait des Balzes d'un grand port, & M. Frézier assure qu'il y en sur lesquelles on peut charger jusqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candiskh a voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation située dans la Mer du Sud vers le 23. dégré de Latitude Méridionale, qu'ils ont une espéce de Canot de peau, lequel se soûtient sur l'eau par le moyen de deux vessies enflées. * Mais la figure qu'on en a donné dans le Recüeil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ses héritiers, est fort différente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé & de ce qu'elle doit être, il n'y qu'à la voir pour juger qu'elle est entiérement imaginaire.

Les Celtibériens Espagnols usoient de semblables Bâteaux au temps de Jules Cesar, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses Commentaires. † La nécessité de ses affaires l'ayant obligé de passer d'Italie en Espagne, où tout se déclaroit en faveur de Pompée, son Armée pensa entiérement périr entre la Ségre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges emportérent les Ponts qu'il avoit jettés sur ces Riviéres, & lui ôtérent parlà tous les moïens de la faire subsister. L'Infanterie legére des Lusitaniens, & celle de la Celtibérie qui connoissoit parfaitement le païs, & étoit accoutumée de traverser les Fleuves sur *des Peaux de Bouc enflées* qu'ils portoient toûjours à la Guerre ; hacelloient continuellement ses Troupes, & ne laissoient écarter impunément aucun de ses soldats. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stratagême, par lequel il trompa l'attente de ses

* *Indiæ Occid. part. 8.*
† *Cesar de Bello. Civ. Lib. 1.*

ennemis, qui s'en promettoient déja un défaite bien entiére. Il fit conſtruire par ſe ſoldats des Canots, dont il avoit appris & l forme & l'uſage dans ſon expédition des Iſle Britanniques. La quille & le fonds de ce petits bâteaux, étoient d'un bois fort léger & le reſte d'oſier couvert de cuir. Son proje réüſſit, ainſi qu'il l'avoit imaginé, & il ſ tira par-là d'un des plus grands dangers, o il ſe ſoit peut-être jamais trouvé.

On traverſe encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate,* ſelon le témoignage du P. Avril ſur une machine compoſée de pluſieurs peaux de Bouc enflées, qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement enſemble, & qu'on couvre enſuite de pluſieurs branches d'arbre qu'on a ſoin de mettre en travers. † Le Pere Acoſta dit, qu'en Amérique on fait de ſemblables radeaux pour la traverſée des Fleuves & des Riviéres; mais au lieu de peaux de Bouc, on ſe ſert de courges ſéches, vuidées, & bien bouchées, afin que l'eau n'y puiſſe pas entrer.

Canots d'Ecorce.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux, répondent à ceux que les Egyptiens faiſoient de Papier. Le Papier eſt une plante qui croît ſur les bords du Nil, & qui pouſſe quantité de tiges triangulaires, hautes de ſix ou ſept coudées tout au plus, ¶ quoique Théophraſte & Pline § lui

* *P. Avril, Voyage d'Orient, Liv. 1. p. 36.*

† *Acoſta, Hiſt Nat. de Ind. Lib. 3. c. 18.*

¶ *Theoph. Hiſt. Plant. Lib. 4. c. 9.*

* *Plinius, Lib. 13. cap. 12.* Papyrum ergo naſcitur in Paluſtribus Ægypti, aut quieſcentibus Nili aquis, ubi evaga-

en donnent dix, & même au-dessus de dix : elle étoit presque universelle pour l'usage qu'on en faisoit anciennement ; on s'en nourrissoit ; elle entroit dans la Médecine ; on en tiroit des feüilles pour écrire ; elle fournissoit du bois pour se chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faisoit des bâteaux, des mâts, des cordes, des voiles, des ustanciles de ménage, de nattes, des couronnes pour les Dieux, * & des souliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particuliére à l'Egypte. Elle croissoit aussi en Syrie, sur le bords de l'Euphrate, † dans l'Isle de Créte, & même en Italie. Il y a cependant apparence que cette derniére étoit d'une espéce différente.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, qui n'a qu'une tige assez mince, point de feüilles, si ce n'est un bouquet qui vient à la cime de la tige, pouvoit servir à tant d'usages si différens. Je ne puis sur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des bat-

tæ stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum brachiali, radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, decem non ampliùs cubitorum longitudine in gracilitatem fastigatum, Thyrsi modo cacumen includens semine nullo aut usu ejus alio, quam flóris ad Deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno utuntur : nec ignis tantum gratiâ, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro navigia texunt ; & è libro vela, tegetesque necnon & vestem, etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis usus est, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus rebus, nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate nascens circa Babylonem Papyrum intellectum est eundem usum habere Chartæ. Similia his Theophrastes loco cit.

* Athenée au Liv. 15. se moque de ces Couronnes de Papier que Pline dit qu'on faisoit pour les Dieux.

† *De Italicâ Papyro. Strabo, Lib. 5. & Martialis, Lib. 8.*

teaux & des voiles. ¶ Hérodote ſemble dire, qu'on n'employoit à cet uſage que le ſommet de la tige, § & Théophraſte aſſure qu'on les faiſoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces aſſez épaiſſes pour faire le corps du bâtiment; encore moins, ce ſemble, du ſommet, qui ſe ſépare en feüilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par conſéquent n'ont point aſſez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être aſſez ſolide pour porter des hommes & des charges aſſez péſantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tiſſu natté de bien prés, comme ſont encore certains petits bâtimens, dont les Abyſſins ſe ſervent de nos jours pour naviguer ſur le Nil.

Je crois auſſi que les termes *Papyros*, *Biblos*, *Charta*, *Liber*, leſquels ſont ſynonimes, étoient des noms génériques, qui s'appliquoient univerſellement à tous les arbres, de l'écorce deſquels on ſe ſervoit pour écrire. * Pline nous apprend qu'on écrivit d'abord ſur les feüilles de Palme, & c'eſt peut-être à quoi † Virgile fait alluſion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ſes Oracles ſur des feüilles. Pline ajoûte qu'on ſe ſervit enſuite de l'écorce de certains arbres. ** Saint Iſidore de Séville, ſuivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'eſt la même choſe.) » Le Livre eſt la Tunique intérieure de » l'écorce, qui eſt la plus voiſine du corps ligneux,

¶ *Herod. Lib. 2. n. 98.*
§ *Theoph. loc. cit.*
* *Plinius, Lib. 13 cap. 11.*
† *Virg. Æneid. 3. & 6.*
** *Iſidor, Lib. 6. cap. 12.*

» ligneux, sur laquelle les Anciens écrivoient. *Liber est interior Tunica corticis, quæ ligno cohæret, in quâ Antiqui scribebant.*

Ces noms génériques, dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feüilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torches pour pêcher au flambeau, ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyros* vient du mot grec πῦρ, le feu, ce nom lui conviendroit encore plus facilement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Méridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Ocean, & résistent plus facilement à la vague que de simples écorces; mais dans les Rivières de Canada, ou de l'Amérique Méridionale, elles ne valent rien pour les voyages de longs cours, à cause de la multitude des saults & des cataractes, où leur pésanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient absolument inutiles. On en a cependant toûjours quantité aux environs des Villages, où elles sont d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de Rivière à l'autre, ou pour y char-

royer le bois de chauffage, & les autres provisions des champs, lorsqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire sont trés-commodes pour les grands voyages, & les seuls dont on puisse se servir, parce que leur legéreté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau sont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de 2. de 4. jusqu'à 10. places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot est d'une ou de deux piéces d'écorce, ausquelles on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & dehors, de maniére qu'ils paroissent être d'une seule piéce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a guéres au-delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des clisses de bois de Cédre extrêmement minces, qui sont posées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaisses, rangées prés à prés dans le sens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans lesquels sont

enchâssées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, & où sont liées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y distingue ni poupe, ni proüe. Les deux extrémités, ou pinces, sont entiérement semblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons sont fort légers, quoique faits d'un bois d'Erable qui est assez dur. Ils n'ont guéres que cinq pieds de long, dont la pêle en emporte un & demi sur cinq ou six pouces de largeur.

Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner, & pour soûtenir l'erre du Canot, lorsqu'il est en train d'aller. Ils sont d'ailleurs trés-fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau entre, & gâte les marchandises, ou les provisions qu'on porte; de sorte qu'il ne passe guéres de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager assis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il est mieux de nager à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents modérés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison trés-difficile; les plus sages ne l'entreprennent guéres sans avoir bien consulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap,

& tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déja dit, & il faut avoir soin pour cela de la visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre résineux, dont l'Amérique ne manque point dans sa vaste étenduë. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe avec de l'écorce de Péruche brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'écorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque différence des uns aux autres. Ceux des Abénaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts; de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étenduë; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Riviéres, pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Outaouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Laçs où la lame est toûjours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pinces soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposées à emplir. Il y a dans l'Amérique Méridionale du côté

de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Ocean avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achétent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme. Ceux-ci ne servent guéres qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule piéce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossiéreté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & aprés l'avoir cousuë dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vüë seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Riviéres aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les saults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Riviéres, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Des Saults & Cascades.

Ces Saults & ces Cascades sont formés par

la hauteur des terres, qui à proportion qu'on remonte vers la source des Fleuves & des Riviéres, vont toûjours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une maniére surprenante, comme aux Cataractes du Nil, ou bien à la fameuse chûte de Niagara, qui est d'une prodigieuse hauteur, & où le fleuve Saint-Laurent, lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là, tombe à pic comme dans un goulphre avec un bruit effroyable; en d'autres elles s'elevent d'une maniére moins sensible comme par degrez, de cinq à six pieds seulement, de distance en distance. Le même fleuve Saint-Laurent peut aussi en être un exemple. Car il court ainsi pendant plus de 40. lieuës de saults en saults peu éloignés les uns des autres, & dont quelques-uns ont prés d'une lieuë de long, où il roule par différentes chûtes avec tant de précipitation, qu'une fléche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vîtesse, qu'en a l'eau dans l'impétuosité de ces torrens: & comme dans ces endroits il a peu de profondeur, ses vagues se brisant contre les Rochers répandus dans son lit, causent un mugissement perpétuel, & paroissent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin, & sortir du Canal de la Riviere beaucoup au-dessus de la chûte, pour ne pas courir à une perte inévitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les saults qui ont moins d'élévation; toute l'adresse consiste à sçavoir le prendre, à bien

99
ú-
a-
ſit
té
é-
a

or-
ile
ges
ce.
ia-
's,
ai-
s,
ue
Ce
ii-
: il
10-
oir

les
u-
ous
e,
u-
lés
ſis
ne
ou
ré
ou
ſé
ir

choisir certains passages étroits entre les chaînes de Rochers, & à éviter les pierres détachées dont le fleuve est semé, & dont il suffit d'en heurter une, pour que le Canot porté avec une extrême roideur, soit brisé en piéces, & fasse un naufrage auquel il n'y a plus de reméde.

Ceux qui ne sont pas accoûtumés à ces sortes de navigations, frémissent à l'idée seule qu'on puisse se commettre dans des passages si dangereux à la merci d'une simple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens, sont si habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de personnes, qui aimoient mieux saulter le Sault-Saint-Loüis, lequel est au dessous de nôtre Mission, que de faire le voyage de Montréal à pied. Ce sault néanmoins, quoiqu'il n'ait que demi-lieuë de long, est un des plus périlleux : & il est assez souvent arrivé à d'excellens Canoteurs d'y venir faire naufrage, aprés avoir saulté tous les autres.

Bretelles.

Deux hommes portent sur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité jusqu'au-dessus ou au-dessous des Cataractes. Le reste de l'équipage, soit dans les portages, soit dans les autres voyages de Terre, se range sur des Bretelles, qui sont une maniére de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge, & pour la porter aisément; ou bien on fait des pacquets qu'on laisse pendre sur les épaules, attachés à des colliers, ou longes faites de leur fil de bois blanc, tressé en bande, que les femmes appliquent sur leur

front, & que les hommes font paſſer ſur la poitrine & à la naiſſance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte † Hérodote de l'uſage des anciens Egyptiens.

Traînes.

Pendant l'Hyver, & ſur les neiges, ils ſe ſervent de petites traînes, qui ſont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces qui toutes deux enſemble n'éxcédent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de ſix ou ſept. Ces planches ſont recourbées en dedans & repliées ſur le devant de la hauteur d'un demi pied, pour briſer & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés régnent ſur les deux côtés de la traîne dans toute ſa longueur & y ſont attachés de diſtance en diſtance. Ils ſervent à paſſer, & à repaſſer les courroyes, qui aſſujetiſſent leur équipage ſur la traîne. Un Sauvage avec ſon collier paſſé ſur la poîtrine, & enveloppé dans ſa couverture, tire aprés ſoi ſa traîne bien chargée ſans beaucoup de difficulté.

Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils ſont obligés de ſe ſervir de Raquettes, ſans quoi toutes ſortes de voyages, ou pour guerre ou pour chaſſe, &c. leur ſeroient abſolument impoſſibles. La forme de ces Raquettes aproche de l'Ellyptique, c'eſt-à-dire, que l'Ellypſe n'eſt point parfaite, étant plus arrondies ſur le devant que par l'autre extré-

† *Herodot. Lib. 2, n. 64.*

30. Tom. III. Pag. 260.

mité, laquelle ſe termine un peu en pointe. Les plus grandes ſont de deux pieds & demi de long, ſur un pied & demi de large. Le tour qui eſt d'un bois durci au feu, eſt percé dans ſa circonférence comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles reſſemblent, avec cette différence, que les mailles en ſont beaucoup plus ſerrées, & que les cordes n'en ſont point de boyaux, mais de peaux de Cerf crues, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus ſtable, on y met deux barres de traverſe qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu eſt le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité eſt arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverſe fait comme la corde. C'eſt-là que doit porter la pointe du pied ſans toucher à la barre de traverſe, qui le bleſſeroit. Aux deux bouts de l'arc ſont deux petits trous pour paſſer les courroyes, qui doivent attacher le pied ſur la Raquette. On paſſe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud ſur l'orteil, & aprés les avoir croiſées, on les repaſſe dans la Raquette à la circonférence de l'arc; on les conduit enſuite par derriére au-deſſus du talon, d'où on les ramene ſur le coup du pied, où on les noue en faiſant une roſe de ruban. Cela ſe fait de telle maniére, que quoique le pied ſoit bien aſſujetti, il n'eſt pourtant gêné que ſur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette ſans y porter la main.

C'eſt encore-là un uſage ſingulier des prémiers temps, lequel a paſſé de l'Aſie dans l'Amérique avec les Nations qui s'y ſont tranſplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de monta-

gnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus jusqu'à l'éxtremité des Monts Riphées, & dont le Caucase est une des plus célébres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. » * On ne peut, dit-il, » monter sur la croupe de ces montagnes » pendant l'Hyver; mais les habitans y vont » pendant l'Esté, & attachent à leurs pieds » des souliers pointus faits de peaux de bœuf » cruës, & larges comme des Tambours, à » cause des neiges & des glaces. Ils se laissent » couler ensuite du haut de ces montagnes » avec tout leur bagage, assis sur une peau. » La même chose se pratique dans l'Atropa- » tie, dans la Médie, & sur le Mont Masius » qui est en Arménie. Là ils attachent aussi à » leurs pieds des rotules de bois, terminées » en pointe, ou garnies de pointes.

† Suidas, sur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les soldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, passoient sans incommodité sur des neiges, qui en quelques endroits, avoient jusqu'à seize pieds de profondeur.

Comme on se sert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il est évident que dans sa description, il n'a voulu exprimer autre chose que des Raquettes par ces souliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met sous les talons & les rotules de bois, qui sont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, sont nécessaires dans les païs de glaces & de néges, où l'on est obligé de mettre des poin-

* *Strabo, Lib.* 11. *p.* 348.
† *Suidas*, λυγος.

tes jusqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la maniére de se laisser couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un usage qui s'observe encore au Mont Cénis & dans les Alpes. C'est ce qu'on apelle *la Ramasse*, qui est une maniére de traîneau, avec un petit siége sur le fonds, où l'on fait asséoir le Voyageur. Les habitans du païs stilés à conduire ces sortes de voitures, assis tout bas sur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons sont armés, ils arrêtent leur course comme ils veulent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide & plus agréable que cette maniére de décendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, se servent d'une écorce dans le besoin. C'est un divertissement que les enfans ne manquent pas de se donner dans le tems des néges, lorsqu'ils ont autour de leurs Villages quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succés de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse: c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur tout, tirent, selon leurs principes, des conséquences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuaderoient avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainsi que les célébres Conquérans de la Toi-

ſon d'Or, ſi le Jongleur diſoit qu'il a parlé.

Idée de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution ſur leurs Terres, ou en païs non ſuſpect. Tandis que quelques-uns conduiſent les Canots ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chaſſer chemin faiſant. Ces Chaſſeurs prennent diverſes routes, & s'écartent les uns des autres en ſuivant divers rhumbs de vent, pour ne pas ſe rencontrer ſur la même proye. Le ſoir ils ſe rendent au lieu deſtiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'eſt plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'eſt une qualité qui ſemble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit le faire avec une bouſſole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaiſſes, & dans les tems les plus ſombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoi-que dans les païs impratiquez, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout obſervé, & ils tracent groſſiérement ſur des écorces, ou ſur le ſable des Cartes exactes, & auſquelles il ne manque que la diſtinction des degrez. Ils conſervent même de ces ſortes de Cartes Géographiques dans leur Tréſor public, pour les conſulter dans le beſoin.

Connoiſſance de l'Aſtronomie.

Ils ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, qui ſert à regler leur temps, & à diriger

leurs courses; & il leur reste encore quelque teinture de cette science, dont on raporte les commencemens à Prométhée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquérent les premiers à contempler le cours des Astres, l'un sur le Mont Caucase, le second dans la Mauritanie, & le troisiéme dans l'Arcadie, ou sur les Montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de plusieurs autres Peuples de l'Antiquité, plûtôt que par les jours: par les mois lunaires, plûtôt que par ceux du Soleil, ainsi que le pratiquoient presque toutes les Nations dans les premiers temps, & particuliérement les Juifs. Cependant cette maniére de compter est subordonnée au cours du Soleil, qui sert à régler leurs années, lesquelles sont partagées en quatre saisons comme les nôtres, & sous-divisées en douze mois. La maniére de compter par les Lunes, n'est pas même si universelle, qu'ils ne comptent aussi par les années solaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre maniére de compter est affectée à certaines choses, & qu'en d'autres occasions elles s'employent indifféremment.

Les années héliaques ou solaires, sont destinées à marquer l'âge des hommes. Pour sçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme est né, la phrase Huronne porte, combien de fois a-t-il r'atrappé le jour de sa naissance? Et c'est la même dont ils se servent par rapport au Soleil, de qui ils disent qu'il a r'atappé tant de fois le point où il recommence son cours. Ils expriment aussi les années héliaques par le nom d'une des saisons, & sur-tout de l'Hyver; le nom d'une des saisons supposant dans cette occasion pour

toutes les quatre enſemble, & pour l'année ſolaire entiére. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je ſuis au monde, pour dire, il y a tant d'années; cette maniére de parler eſt encore uſitée dans la poëſie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choſes éloignées, qui renferment une période de temps aſſez longue, où le nombre & la ſupputation des mois lunaires les embarraſſeroient. Ils comptent au contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme aſſez court, de prendre leurs meſures pour leurs voyages de guerre, de chaſſe, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occaſions-là même ils diſent fort bien, *Skarakouat*, qui ſignifie un mois héliaque, comme *s'Onennitat*, qui ſignifie un mois lunaire; mais le premier eſt moins ordinaire que le ſecond.

Il eſt trés-vrai-ſemblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainſi ſubordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Ecriture Sainte* des Egyptiens & des Hébreux. Joſeph parlant à Pharaon des ſept années d'abondance & des ſept autres de ſtérilité, parle manifeſtement des années qui dépendent abſolument du cours du Soleil, lequel ſert à régler le temps des ſemences & des récoltes, en réglant celui des ſaiſons. Les années Jubilaires des Juifs étoient auſſi manifeſtement des années héliaques. Hérodote † raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation ſe vantoient d'avoir été les premiers qui avoient diviſé l'année en douze mois ſolaires de trente jours chacun

* *Gen. cap. 41. v. 29. 30.*
† *Herodot. Lib. 2. n. 4.*

ajoûtant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens ſe donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il eſt probable que cette diviſion eſt auſſi ancienne que la diviſion des Etoiles en Conſtellations, dont il y en a douze dans l'éclyptique, qu'on appelle les douze Maiſons du Soleil, parce qu'il ſéjourne un mois dans chacune; or l'honneur d'avoir donné le nom aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inférer de ce que je vais dire tout-à l'heure.

* Ce qui peut juſtifier ce que je viens de dire des années héliaques, c'eſt qu'outre les Barbares, les Peuples policez de l'Amérique régloient auſſi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & ſur leſquels ils repartiſſoient les onze jours ſolaires qui reſtent. L'année ſolaire des Méxiquains étoit de 360. jours, diſtribuez en dix-huit mois de vingt jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même maniére que les Egyptiens; mais ils les regardoient comme des jours ſuperflus, des jours vuides, auſquels leurs Prêtres ne faiſoient point de ſacrifices. Ces jours ſe paſſoient uniquement à ſe viſiter, & à ſe divertir. Aprés cette intercalation, ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps & la naiſſance des feüilles; au lieu que les Péruviens la commençoient d'abord en Janvier, & enſuite au mois de Décembre, aprés que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

* *Acoſta, Hiſt. Moral. de las Indias, Lib. 6. cap. 2. 3.*

Les Méxiquains partageoient, outre cela, leur année, selon les saisons, en quatre parties égales, qui avoient chacune différens noms, & différens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étant pas réglez comme les nôtres, leurs semaines ne l'étoient pas non plus; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années, dont quatre qui faisoient le nombre de 52. ans, composoient leur siécle. La forme de ce Calendrier séculaire, étoit représentée par une rouë, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particuliére, & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux événemens par des Hiéroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant, que comme ils avoient une tradition que le monde devoit périr à la fin des siécles, semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou, ainsi que nous l'avons déja remarqué; lorsque leur année séculiére finissoit, ils éteignoient les feux sacrez de leurs Temples, celui de leurs maisons particuliéres, & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin, & que le monde eût dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion, ils passoient toute cette nuit dans les ténébres entre la crainte & l'espérance. Mais dés qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts retentir mille aclamations de joïe, soûtenuës du bruit de divers instrumens de leur musique; on allumoit de tous côtez des feux nou-

veaux dans les Temples & dans les maiſons, & on célébroit une Fête, où par des ſacrifices & des proceſſions ſolemnelles, ils rendoient graces à leur Dieu, de ce que ſa bonté leur avoit rendu ſa lumiére, & leur accordoit encore un nouveau ſiécle.

Les noms des quatre ſaiſons ſont fixez chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes, ou des différens effets qui y répondent. Chez les Nations ſédentaires de la Nouvelle France, ils les déſignent par les ſemences, par les différens degrez de la hauteur des bleds, les récoltes, &c. Les Nations errantes ont d'autres circonſtances particuliéres à chaque Lune, qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que la diſtinction des ſemaines ni des jours en heures réglées; ils n'ont guéres que quatre points fixes, le lever du Soleil, le Midi, le Coucher, & la Minuit; mais ils ſuppléent au défaut des horloges par une attention pratique ſi exacte, qu'à quelque heure que ce ſoit du jour, ils marquent à peu prés du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une maniére de compter, laquelle eſt du ſtyle de Conſeil, où les nuits ſuppoſent pour des années, ainſi que je l'ai dit du Tréſor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens, les Chinois, & d'autres Peuples anciens, des maniéres de compter à peu prés ſemblables, qui auront donné lieu à cette ſupputation d'un grand nombre de ſiécles qui ſe trouvent dans leur Chronologie, & qui n'ont d'éxiſtence que dans leur ignorance, ou dans leur vanité. C'eſt ainſi qu'il y a eu chez les Juifs des ſemaines d'années, énoncées comme ſi c'étoit des ſemaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, ¶ que l'année des Ontaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Ilinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, eſt composée de douze mois lunaires ſynodiques, avec cette différence, qu'au bout de trente Lunes, ils en laiſſent toûjours paſſer une ſurnuméraire, qu'ils appellent la Lune perduë; ensuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. » Par exemple, dit cet Auteur, nous sommes à préſent dans la Lune de Mars, que » je ſuppoſe être le trentiéme mois lunaire, » & par conſéquent le dernier de cette époque; ſur ce pied-là celle d'Avril dévroit la » ſuivre immédiatement; cependant ce ſera » la Lune perduë qui paſſera la premiére, » parce qu'elle eſt la trente-uniéme. Enſuite » celle d'Avril entrera, & on commencera en » même temps la période de ces trente mois » lunaires ſynodiques, qui font environ deux » ans & demi. » Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur ainſi que ſes Dialogues, & beaucoup d'autres choſes dont ſes Mémoires ſont farcis, & qui ſont toutes fauſſes de notoriété publique.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils n'ont point une exactitude mathématique pour les intercalations, & pour accorder les années héliaques avec les années lunaires. Les peuples policés de l'Amérique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raiſon les Barbares. Acoſta * & l'Inca Garcilaſſo † ſont obligés d'avoüer, que la ſcience des Mexiquains & des Péruviens étoit trés-bornée ſur ce point. L'un & l'autre rapportent,

¶ *La Hontan, Memoire de l'Amérique, tom. 3. p. 109. 110.*
* *Acoſta, loc. cit.* † *Garcilaſſo, Comment. Real. Lib. 2. cap. 22.*

quoique d'une maniére un peu différente, comment les habitans du Pérou régloient les erreurs, qui pouvoient naître de la différence qui se trouve entre les années lunaires & les années héliaques, en se réglant eux-mêmes, non pas sur le cours de la Lune, mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient sur le nombre & la position de ces Tours; mais ils conviennent dans l'essentiel, qui est qu'elles étoient tellement disposées, qu'on pouvoit y faire des observations mathématiques, lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui, mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabétiques, leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations, & suivre de la révolution de plusieurs siécles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une maniére de conserver la mémoire des événemens historiques, & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'Ecriture Hiéroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marqués par certains nœuds; mais ces Chroniques sont bien bornés, & bien im-

parfaites chez tous les Barbares. Les Péruviens les avoient un peu plus perfectionnées, car si nous nous en rapportons au Pére d'Acosta, * ils suppléoient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos* ; c'est ainsi qu'ils appelloient certains mémoires ou Registres faits de cordelettes, composées de divers nœuds & de différentes couleurs. C'est une chose incroyable, dit-il, combien de choses ils exprimoient de cette maniére ; car, avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'Ecriture & par les Livres, d'Histoire, de Loix, de Céremonies, de comptes de marchandise, ils l'exprimoient par différens cordeaux, où les nœuds & les couleurs étoient si variées, qu'on pouvoit connoître jusqu'aux moindres circonstances des choses qui y étoient signifiées. Il y avoit des personnes publiques, comme parmi nous les Notaires Royaux, qui en tenoient Registre, & des Maîtres préposés pour en enseigner la méthode à la jeunesse. Les Mexiquains avoient encore plus perfectionné leurs Hiéroglyphes Chronologiques. Ils en avoient des Histoires écrites sur des écorces reliées en Livres à peu prés semblables à ceux qui nous viennent de la Chine, & nous aurions sans doute une plus grande connoissance de leur Monarchie, † si le peu de goût qu'on avoit pour la connoissance de l'Antiquité au temps de la conquête des Espagnols, & si le zélé indiscret joint au peu de Littérature de leurs premiers Missionnaires, n'eut porté ces zélés ignorans à faire brûler tous ces Recueils historiques, comme s'ils eussent été remplis de caractéres ma-

* *Acosta, Hist. Moral. Lib. 6, cap. 8.*
† *Idem, cap. 7. lib. 6.*

giques, & n'euſſent eu d'autre but, que d'apprendre la maniére de faire des ſortiléges.

J'ajoûterai ici au ſujet de leurs époques, & de leur maniére de compter, qu'on doit regarder auſſi comme une choſe digne d'admiration, que les Sauvages ayent la même maniére de compter, qui nous eſt venuë de l'Antiquité, & qui étant purement arbitraire, doit être dérivée de la même ſource. Car le nombre de dix eſt chez eux le nombre de perfection, comme il l'étoit chez les Egyptiens, comme il l'eſt aujourd'hui chez les Chinois, & comme on peut dire auſſi qu'il eſt chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités juſqu'au nombre de dix: les dixaines par dix juſqu'à cent: les centaines par dix juſqu'à mille: ainſi du reſte.

Etoiles & Contellations.

Maintenant, pour ce qui eſt des Etoiles & des Planétes, ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a euës dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otſiſtok*, un feu dans l'eau, d'*Otſiſta* feu, & d'*O*, qui, dans la compoſition, ſignifie une choſe dans l'eau; ce qui ſemble faire alluſion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-deſſus du Firmament. Ils diſent *Otſiſtokouannion*, ajoûtant la finale multiplicative pour répréſenter le nombre des Etoiles. Quelquefois auſſi ils les apellent *Otſiſtokouannentagon*, des feux attachés, pour marquer que, quoiqu'elles ſoient dans des Cieux fluides, elles y ſont fixes néanmoins, & ont toûjours un même rapport entre elles. Ils les ont diviſées

en Constellations ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que quelques-unes de ces Constellations, & quelques-unes des Planétes, ont les mêmes noms que nous avons reçûs de l'Antiquité. Ils nomment Vénus, où l'Etoile du matin, *Te Ouentenhaouitha*, elle porte le jour ; ce qui a la même signification que que le nom de *Lucifer*, que les Anciens nous ont transmis. Ils apellent les Pleïades * *Te Iennonniakoua*, les Danseurs & les Danseuses. Ce qui paroît avoir quelque fondement dans l'Antiquité, selon ce que rapporte Hygin, † qui dit qu'elles sont ainsi nommées, parce qu'elles semblent mener une danse ronde par la disposition de leurs Etoiles. J'ai déja remarqué qu'ils appelloient la Galaxie, ou la voye Lactée, le chemin des Ames ; & j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec la doctrine des Anciens sur l'état des Ames, sur leur origine céleste, & leur retour dans le Ciel. Mais la plus caractéristique, & à laquelle je m'arrête, c'est la grande Ourse que les Sauvages nomment aussi l'Ours ou l'Ourse. Le nom Iroquois c'est *Okouari*. Je m'arrête, dis-je, à celle-là, parce que cette Constellation est la plus considérable de toutes & la plus digne d'attention par rapport aux premiers Navigateurs, qu'on prétend s'être réglez sur elle dans leurs navigations, & qui par une suite naturelle doit avoir été

* Varron attribuë à toutes les Etoiles, ce qu'Hygin ne dit que des Plyades.

Quum Pictus ner fervidis latè ignibus
Cœli choreas astricas ostenderet.

Manilius, Lib. 2.

Signorumque choros ac mundi flammea tecta.

† *Hygin. Lib. 2. art. Tauras.*

plus universellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes † sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été donnés en considération des Ourses qui nourirent Jupiter en Créte, ou bien à cause de la Métamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Constellations, qui sont trés semblables, successivement, en des temps différens, & peut-être assez éloignés l'un de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit régle long-temps sur la grande Ourse avant que de se régler sur la petite.

Hygin ¶ dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourse; & qu'on l'appella *Minor* pour la distinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna aussi à cette Constellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profitérent de la découverte de leur Compatriote; & réglant leur course sur la petite Ourse, ils en naviguoient avec beaucoup plus de sûreté. Tous les Peuples du Péloponnese, & de la Mer Egée, continuérent à observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un motif de jalousie, qui les obli-

† Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Créte, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnoissance de ce service. Cette fable, aussi bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Gréce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

¶ *Hygin, Lib. 2, Art. Arctos Minor.*

gea à s'en tenir à l'ancien uſage ; quoiqu'il en ſoit, les Phéniciens furent long-temps les ſeuls qui ſe gouvernérent ſur la petite Ourſe, ſelon le témoignage † d'Ovide.

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleïadas Atlanteas
Senſerat, aut geminos eſſe ſub axe polos ?
Eſſe duas Arctos ; quarum Cynoſura petatur
Sidoniis ; Helicen graja carina notet ?

Ce Thalés dont parle Hygin, étoit Miléſien, & ne peut être apellé Phénicien, qu'à cauſe du ſéjour qu'il fit en Phénicie. Il eſt différent de cet autre Thalés, qui travailla ſur les Loix des Crétois, & qu'on peut mettre au nombre des Légiſlateurs.

Ce qui eſt trés-ſûr, c'eſt que les Iroquois & la plûpart des Sauvages connoiſſent la grande Ourſe ſous le même nom que nous ; & comme les noms des Conſtellations ſont purement arbitraires, & donnés par le caprice, ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à impoſer les mêmes noms ſans une communication d'idée, laquelle ſuppoſe celle des perſonnes par qui ces connoiſſances ſont dérivées des unes aux autres. Il ne faut pas croire au reſte qu'ils lui ayent donné ce nom, depuis que les Européens ont abordé ſur leurs Terres. C'eſt certainement un nom trés-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queuë à la figure d'un animal qui n'en a preſque point ; & ils diſent que les trois Etoiles qui compoſent la queuë de la grande Ourſe, ſont trois Chaſſeurs qui la pourſuivent. La ſeconde de ces Etoiles en a une fort

† *Ovidius, Faſt. 3.*

fort petite, laquelle est fort prés d'elle. Celle-là, disent-ils, est la chaudiére du second de ces Chasseurs, qui porte le bagage, & la provision des autres.

Le Pere le Clerc * dans sa Relation de la Gaspésie, assure que les Sauvages Gaspésiens ont la connoissance de la grande & de la petite Ourse †: qu'ils appellent la premiére *Mouhinne*, & la seconde *Mouhinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos, Major* & *Minor*. Il ajoûte qu'ils disent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord sont un canot, où trois Sauvages sont embarquez pour poursuivre l'Ourse; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'est guéres ordinaire de chasser aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût question des Ours blancs, lesquels allant pêcher sur les glaces, en sont quelquefois abandonnez dans les mers du Nord; mais cette chasse n'étant ni sûre ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai consultez, ne m'ont point paru connoître la petite Ourse sous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *ia te ouattenites*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement insensible à l'œil, &

* *Relat. de la Gaspésie, ch. 7. p.* 152.

† De tous les différens noms qu'on a donnez aux deux Constellations des Ourses, celui d'Arctos, ou d'Ourse, paroît être le plus ancien, & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie; mais il n'est pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queuës de l'Ourse, ayent toûjours été considérées sur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été universel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles sont nommées en Italie, *i tré Cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit sur le Globe Céleste du Pere Coronelli. En France on les nomme aussi les Gardes de l'Ourse, ainsi que l'a fait le Pere le Clec dans sa Relation de la Gaspésie, en l'endroit que j'ai cité.

qu'elle paroît toûjours fixe dans le même point. Cependant quoiqu'ils ne connoissent des deux Ourses que la grande, c'est l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voyages, & qui leur sert à distinguer les différens Rhumbs de vents qu'ils ont à suivre. Les Sauvages Abénaquis ne connoissent pas non plus la petite Ourse; & je crois, quoiqu'en dise le Pere le Clerc, qu'il en est de même des Micmacs, qui sont leurs voisins.

Les Sauvages ont plus besoin de leur Boussole dans les bois & dans les vastes prairies du Continent de l'Amérique, que sur les Riviéres dont le cours leur est connu, & facile à tenir; mais quand la vûë du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Boussolle toute naturelle dans les arbres * des forêts, qui leur font connoître le Nord par des signes presque infaillibles. Le premier est celui de leur cime, laquelle panche toûjours davantage vers le Midi où le Soleil l'attire. Le second est celui de leur écorce, qui est plus terne & plus obscure du côté du Nord. S'ils veulent s'assurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache; les couches diverses qui forment le corps de l'arbre, sont toûjours plus épaisses du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midi. Quelques sûrs cependant que soient ces signes, ils rompent de petites branches de distance en distance sur leur route, lorsqu'ils doivent revenir sur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un aprés eux, qui pourroit s'égarer, si le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs pistes.

C'étoit autrefois une superstition des Lacédémoniens, & peut-être de quelques au-

* Arbres, Boussole naturelle.

res Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'aſſurerai point que les Sauvages ayent la même ſuperſtition. Mais il eſt certain que lorſque diverſes Nations doivent ſe réünir en Corps d'armée pour quelque entrepriſe, le ſignal de leur rendez-vous, c'eſt le plein d'une Lune marquée depuis long-temps entr'eux pour ce rendez-vous, auquel ils ne manquent point de ſe trouver à point nommé; de ſorte que c'eſt ici encore une obſervation, où les Aſtres ſervent à diriger leur route, & la conduite de leurs entrepriſes.

Campement.

Le Campement des Sauvages, quand ils ſont arrivez au lieu de la couchée, eſt bientôt fait. Ils renverſent leurs canots ſur le côté, pour ſe garantir du vent; ou bien, ils plantent quelques branches de feüillages ſur la grêve, & en étendent d'autres ſous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait & dreſſé une eſpéce de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorſqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & ſont chargez du ſoin de faire boüillir la chaudiére, & de faire tout le reſte du ménage. Les Guerriers ont toûjours coûtume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans les premiéres Campagnes, eſt de ſervir les autres, comme Hylas ſervoit Hercule.

Maniére de faire du feu.

Ils ont dans ces ſortes d'occaſions une fa-

çon particuliére d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine enſemble ſur une cuiſſe d'Aigle, ſéchée avec ſon Duvet, lequel prend feu aiſément, & tient lieu de méche. En guiſe d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien ſec, qui brûle inceſſamment juſqu'à ce qu'il ſoit conſumé. Dés qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cédre pulvériſée, & ſouflent doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amérique Méridionale, ne tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cédre, ſecs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Caſtor, ou avec la pointe d'un coûteau, ſur le bord de l'un de ces deux bois, qui eſt plat, & un peu large, ils inſérent l'autre morceau, qui eſt rond & pointu, & le tournent en preſſant avec tant de promptitude & de roideur, que la matiére de ce bois agitée avec tant de véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran, ou d'un petit canal, qui ſort de cette cavité ſur une méche, telle que je viens de la décrire, ou à peu prés ſemblable. Cette méche reçoit les étincelles qui tombent, & les conſerve aſſez long-temps pour leur donner le loiſir de faire un grand feu, en approchant d'autres matiéres ſéches, & propres à s'enflâmer.

Cet uſage de faire du feu par la térébration, eſt d'autant plus ſingulier & plus remarquable, que c'eſt le même abſolument qu'avoient les Veſtales à Rome de faire leur

feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laissé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coûtume, dit Festus *, de percer une planche d'un bois fort combustible, jusqu'à ce qu'on en eût tiré du feu, qu'une Vestale recevoit sur un treillis d'airain, qu'elle portoit ensuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicis materiæ tamdiu terebrare, quousque exceptum ignem cribro æneo Virgo in ædem ferret.* Chez les Grecs, selon le témoignage de Plutarque †, on rallumoit le feu sacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réünissant les rayons du Soleil, enflâmoit des matiéres combustibles, préparées dans un vaisseau destiné pour cet usage.

Précautions en pays ennemi.

La maniére dont les Sauvages font la guerre, est redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre, comme le chat fait la souris. Un petit parti vise à tomber sur quelques Cabanes de Chasseurs, qu'ils enlevent pendant leur sommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de prendre si bien leurs mesures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes sont à la chasse, que les femmes sont occupées à travailler aux champs, & qu'on est hors d'état de leur faire tête.

Le succez de ces entreprises dépendant du secret, & du soin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'est point de mesures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les di-

* *Festus. Ignis Vestæ.*
† *Plutarch, in Numâ.*

vers partis qui sont en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoyent leurs Découvreurs pour battre l'Estrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des signaux ausquels ils ne se trompent guéres.

Le premier, c'est l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanez dans le bois, & qui y vivent en sécurité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent aussi-tôt, & de trés-loin à l'odeur de leur feu. On peut être assuré qu'ils ont le sentiment aussi fin, que l'est celui d'un chien de chasse, accoûtumé à se mettre sur les pistes de sa proye.

Le second signal est celui des vestiges des personnes, qui ont passé dans un endroit. Il est certain qu'ils apperçoivent ces vestiges, là où nous ne sçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils diront sans se tromper, de quelle nation, de quel sexe, de quelle taille sont les personnes, dont ils voïent les pistes, & combien à peu prés il y a de temps que ces pistes sont imprimées. Supposé que ces personnes soient de leur connoissance, ils ne tarderont pas à dire, ce sont les vestiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorsqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous suspect, ils enlevent toute l'herbe qui répond à l'un de ces vestiges : langage muet, mais expressif de ce que la bouche ne peut dire avec bienséance, & il est rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque chose d'extraordinaire, ce n'est pas à dire qu'ils ayent la vûë meilleure, & plus perçante que nous; mais je crois que c'est l'effet d'une attention particuliére, & d'un long usage à faire ces

ſortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la verité par rapport aux veſtiges, à la conſidération deſquels je ne me ſuis point appliqué, mais par rapport à deux autres choſes qui ſe préſentent aſſez ſouvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Miſſion, j'étois tout ſurpris de voir les Sauvages découvrir de trés-loin les Canots qui montoient, ou qui deſcendoient la Riviére, dés le moment qu'ils ſe montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faiſoient ſouvent un mouvement, comme s'ils euſſent voulu harponner un poiſſon qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrois les yeux auſſi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à peu, à force d'attention ſur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque choſe. Enfin je m'y accoûtumai ſi bien, que j'étois ſouvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laiſſois pas d'être ſurpris, qu'on pût voir un poiſſon ſous l'eau à pluſieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieuë loin; quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroiſſe que comme une ligne ſur la ſurface de l'eau.

Les Anciens avoient cette ſcience des veſtiges, & s'en ſervoient avec avantage de la même maniére que nos Sauvages. * Appollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorſqu'il s'étoit égaré pour courir aprés Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant apris enſuite qu'il avoit paru dans

* *Apol. Rhod. Lib. 4. v. 1452.*

la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyérent plusieurs de leur troupe en différens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajoûte-t'il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces païs-là, où les Caravanes entiéres sont quelquefois ensévelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'observent avec trés-grand soin, & marchent avec une trés-grande circonspection. Ils ne se servent plus de fusils pour chasser, & ils commencent à vivre des provisions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute séche, & boivent un grand coup par-dessus. Ils n'osent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les pistes avec des feüiles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïser ceux qui pouroient les suivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de faire une sentinelle exacte; car au lieu de se relever les uns les autres dans cette fonction, ils se reposent sur l'assurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de cam-

per ; ils dorment tous enſemble comme en païs de ſureté, & c'eſt lorſqu'ils ſont profondément endormis, qu'on leur donne l'aſſaut, qu'on les aſſomme, ou qu'on les fait eſclaves.

Cette Guerre de ſurpriſe que ſe font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes qui fatiguérent ſi long-temps les Romains, ne vient point d'un principe de lâcheté; mais plûtôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complette, & de leur attention à conſerver leur monde. La perte d'une ſeule perſonne leur eſt extrêmement ſenſible, eu égard à leur petit nombre; & cette perte a de ſi grandes conſéquences pour le Chef d'un Parti, que de-là dépend ſa réputation; les Sauvages voulant qu'un Chef non ſeulement ſoit habile, mais encore qu'il ſoit heureux. Leur bizarerie eſt telle ſur ce point, que s'il ne raméne tout ſon monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il eſt preſque entiérement décrédité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas expoſer leur monde avec témérité. Du reſte, ils font bien voir dans l'occaſion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorſqu'ils ſont découverts, & qu'il faut payer de leur perſonne; ſoit que deux Partis Ennemis ſe rencontrent en campagne, ſoit qu'ils ſoient obligés d'attaquer une Place en état de faire réſiſtance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain, ſuivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sau-

vages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laiſſé la deſcription d'une de ces rencontres, laquelle peut faire ſentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine nobleſſe de courage, dont on ſe feroit honneur en Europe. Voici ce que j'ai recuëilli de ſa naration que j'ai un peu abrégée.

* Champlain & ſa Troupe s'étant embarqués ſur le Lac qu'on a depuis appellé de ſon nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en ſilence, & ſans faire de bruit, ils virent ſur les dix heures du ſoir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient auſſi en guerre de leur côté. Dés que les deux Partis ſe furent apperçûs, on jetta de part & d'autre de grands cris, & chacun ſe prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangérent tous leurs canots ſur le rivage, pour être en état de ſe rembarquer en cas de beſoin; & ayant abattu du bois avec leurs haches, ils ſe barricadérent fort bien. Les autres de leur côté ſe mirent à la portée d'un trait de fléche de la barricade de leurs ennemis, ſerrérent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachérent avec des piquets, & ſe mirent en état de ſe battre.

Dés que ceux-ci furent en ordre, ils détachérent deux canots avec des Héraults pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'acceptérent avec joye; mais pour le lendemain ſeulement, diſant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent le commencer dans l'obſcurité de la nuit, laquelle enſéveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour ſe reconnoître, & qu'au moment que le

* *Voayges de Champlain, Liv. 3. ch. 9.*

Soleil ſe montreroit ſur l'horiſon, ils iroient leur livrer la bataille. Aprés cette réponſe qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit ſe paſſa à chanter des chanſons de mort : à vanter ſes hauts-faits, & ceux de ſa Nation, & à dire, ſelon la coûtume bien des choſes mépriſantes pour ſes Ennemis, dont chaque parti ſe promettoit une victoire aiſée.

Le jour étant venu, les Iroquois ſortirent de leur Fort au nombre de prés de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacédémonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour ſe diſtinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, ſe rangérent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour ſe remettre de leur ſurpriſe, & aprés l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlérent pour décocher leurs fléches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même maniére ; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & bleſſé à mort un troiſiéme de leur troupe du premier coup d'arquebûſe qu'il tira ; un autre François ayant auſſi tiré en même temps de dedans les bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta ; ils ne diſputérent pas la victoire, que ſans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnérent le champ de bataille, & leurs retranchemens ; ils ſe ſauvérent dans les bois, où leurs ennemis les pourſuivirent, en tuérent pluſieurs, firent

quelques prisonniers, & le reste se sauva comme il pût.

Dans ces sortes d'occasions, leur petit nombre leur permet assez de s'attacher, pour ainsi parler, corps à corps, & de se battre comme en duel, ainsi que faisoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent, & se parlent. Ils se demandent des nouvelles, se haranguent, & ne s'assomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment, pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois, & courant d'arbre en arbre, ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une maniére d'exercice pour faire leurs évolutions militaires, qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade, & qu'ils sçavent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

» Les Chefs, dit-il, prennent des bâtons » de la longueur d'un pied, autant en nom» bre qu'ils sont, & signalent par d'autres » un peu plus grands, leurs Chefs, puis vont » dans les bois, & esplanadent un espace » de cinq ou six pieds en quarré, où le Chef » comme Sergent-Major, met par ordre tous » ces bâtons, comme bon lui semble, » puis apelle tous ses compagnons qui vien» nent tous armés, & leur montre le rang » & ordre qu'ils dévront tenir lorsqu'ils se » battront avec leurs Ennemis; ce que tous » ses Sauvages regardent attentivement, re» marquant la figure que leur Chef a faite » avec ces bâtons, & aprés se retirent de» là, & commencent à se mettre en ordre,

9
ſe
i-
is
le
rs
ns
ls

la
nt
&
la
ns
re
re
ſ-
à
es
ſt
r :
es
es
au
n-
à
s;
ar
a-
é-
nt
n-
nt
ſ-

31. Tom. III. Pag. 229.

» ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons ; puis se » mêlent les uns parmi les autres, & re» tournent derechef en leur ordre, conti» nuant deux ou trois fois; & font ainsi à tous » leurs logemens, sans qu'il soit besoin de » Sergent-Major pour leur faire tenir leurs » rangs, qu'ils sçavent fort bien garder sans » se mettre en confusion. Voilà la regle qu'ils » tiennent en leur guerre.

Siége des Places.

Le Siége des Places, où ils trouvent de la résistance, est encore une preuve qu'ils ont des regles d'un art militaire, où la ruse & l'industrie vont de pair avec la force & la valeur la plus intrépide. Si les Assiégeans font des efforts incroyables pour surprendre la vigilance des Assiégés, & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur oppose, ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut servir à une belle défense. Les feintes, les fausses attaques, les sorties vigoureuses & imprévûës, les embûches, les surprises, tout est mis en usage de part & d'autre tour à tour: mais il n'est guéres de siége qui dure. Les palissades n'étant que de bois, & les Cabanes n'étant que d'écorce, les Assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres, de poutres, & d'eau; ils ont beau être attentifs à repousser les Assaillans par une grêle de traits; ceux-ci portent chez eux la désolation par des fléches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur desquelles ils vont jus-

qu'au pied de la paliſſade, qu'ils ſapent avec la hache, ou avec le feu : ou bien ils font une contre-paliſſade, laquelle leur ſervant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'eſt ainſi que j'ai vû dans une de nos Relations, que ſept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation apellée *du Chat*, où il y avoit prés deux mille hommes pour la défendre, nonobſtant une grêle continuelle de coups de fuſil, qui pleuvoient ſur eux de tous les côtés.

Sac & priſe d'une Place.

Il eſt impoſſible de bien dépeindre la triſte ſcéne qui ſe paſſe dans un Village ſurpris ou forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir & de rouge d'une maniére propre à inſpirer la terreur, & inſolent de ſa victoire, court par-tout en forcené, chantant ſon triomphe, & inſultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe ſous ſa main, eſt immolé à ſa cruauté barbare. Il met tout à feu & à ſang dans la premiére chaleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la laſſitude, & alors elle devient induſtrieuſe pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triſte ſort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle férocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'enſévelir dans les cendres de leur patrie, que de ſurvivre quelques momens à ſa ruïne, pour être expoſés enſuite aux tourmens de cruauté la plus rafinée, font des prodiges de

valeur ; & animés également par l'eſprit de vengeance, & par le déſeſpoir, ſe font des armes de tout ce qui leur vient à la main, cherchent la mort dans leur courage, & dans celui de leurs Ennemis, & ne cedent enfin, que lorſqu'accablés par le nombre, ou par l'excés de la fatigue, ils ſe trouvent dans l'impoſſibilité de continuer à faire réſiſtance.

Comme les Vainqueurs ne ſçauroient conſerver le grand nombre de priſonniers qu'ils font dans un Village dont ils ſe ſont rendus les maîtres, leur politique, qui viſe à empêcher les Vaincus de pouvoir ſe relever, & ſe remettre en état de défenſe, leur fait diſcerner ceux qu'ils veulent ſacrifier à la fureur militaire, & ceux qu'ils veulent réſerver pour les incorporer parmi eux. Ainſi les Vieillards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue, ou que leur âge rendroit inutiles : les Chefs & les Conſidérables parmi les Guerriers, dont ils pourroient avoir quelque choſe à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre, & les infirmes qui ſeroient trop à charge dans leur route, ſont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fauſſe prudence. Ils en brûlent pluſieurs avant que de ſortir du Village qu'ils ont pris, & comme ſur le champ de bataille. Ils en brûlent enſuite tous les ſoirs quelque autre les premiers jours de leur marche, lorſqu'ils peuvent ſe retirer ſans crainte d'être pourſuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat, n'oſent preſque pas s'avancer juſqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais ſe ſont des

coups rares, & pleins de témérité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant secrettement de la paliſſade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre; & ayant apperçu deux Sauvages sur une guérite, y monta adroitement, déchargea un coup de maſſuë sur la tête de l'un; & ayant jetté l'autre par terre, se donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chévelure à tous les deux, aprés-quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chaſſe & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où aprés s'être tenus rapis dans les broſſailles pendant quelques jours, le malheur de quelques paſſans, qui ne pensent à rien moins, leur donne l'avantage de la surprise & de la victoire. Harcelés ensuite par la crainte d'être poursuivis, ils fuyent plûtôt, qu'ils ne battent en retraite; caſſent la tête aux bleſſés, & à ceux qui ne peuvent les suivre, & ne ménent de prisonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroiſſe surnuméraire, & qu'ils ne croyent pas avoir le temps de le faire à leur aise, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voisin, qui soit dans un juste éloignement; pour le faire souffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces misérables ainsi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les consume, ou d'une faim cruelle, si le feu n'a pû s'allumer aſſez bien pour leur faire sentir son activité.

Des Chévelures enlevées.

Tous les Guerriers, lorsqu'ils son aſſemblés en Corps d'armée, avant de donner un com-

bat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & surpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'exposent au bout d'une espéce de pique ou d'un long bâton, à la vûë des Ennemis sur qui ils ont fait cette conquête. Mais en se retirant, ou dans les autres occasions, ils ne font qu'enlever la chévelure de tous ceux qui sont morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derriére de la tête. Aprés l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramollissent, comme ils ont coûtume de faire à celles des bêtes qu'ils ont prises à la chasse. Ils étendent ensuite cette peau sur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverses couleurs, quelquefois ils tracent du côté opposé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hiéroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la suspendent au bout d'une perche, & la portent ainsi en triomphe. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle opération de leur enlever la chévelure, n'en meurent point, non plus que du coup de casse-tête, dont on a crû les avoir assommés à n'en plus revenir. Plusieurs en sont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Mission, à qui aprés un semblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui se portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquisé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Asie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célébres par ces terribles marques de leur férocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme * Hérodote

* Herodo. Lib. 4. n. 64.

s'explique au sujet des Scythes. » Un Scy-
» the boit du sang du premier prisonnier
» qu'il fait, & il presente au Roi les têtes de
» tous ceux qu'il a tuez dans le combat ; car
» en portant une tête, il a part au butin, au-
» quel il n'a nul droit sans cette condition.
» Il coupe cette tête de cette maniére. Il la
» cerne autour des oreilles, & ayant séparé
» la tête d'avec le reste, il en arrache la peau,
» qu'il a soin de ramollir avec ses mains, &
» d'apprêter comme on apprête une peau de
» bœuf. Il en fait ensuite un ornement, &
» l'attache au harnois de son cheval en guise
» de trophée. Plus un particulier a de ces
» sortes de dépoüilles, plus il est consideré &
» estimé. Il s'en trouve qui cousent plusieurs
» de ces peaux ensemble, comme si c'étoient
» des peaux de bêtes, & s'en font des véte-
» mens. Plusieurs écorchent les mains droi-
» tes de leurs ennemis ; ils enlévent habile-
» ment cette peau avec les ongles qui y re-
» stent attachez, & ils s'en servent pour or-
» ner leur Carquois, parce que la peau de
» l'homme est épaisse, & plus éclatante par
» sa blancheur, que celle de tous les autres
» animaux. Il y en a encore un grand nom-
» bre qui écorchent les hommes entiers ; ils
» en font sécher la peau sur des chevalets, &
» s'en servent ensuite de housse qu'ils met-
» tent sur leurs chevaux.

Ce sont-là, dit cet Auteur, des coûtumes reçûës chez ces Peuples. Il explique ensuite de quelle maniére ils font des tasses du crane de leurs ennemis les plus considérables, & de leurs amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus en combat singulier en presence du Prince, quand les différends survenus entr'eux les ont contrains de les apeller en duël.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & ¶ Diodore de Sicile en » écrit à peu prés dans les mêmes termes. » Si » quelqu'un, dit il, s'avance pour les comba- » tre, ils chantent les belles actions de leurs » Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent » au contraire de témoigner un souverain mé- » pris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de » ce qui peut servir à leur faire perdre coura- » ge, & les intimider. Ils pendent au cou de » leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. » Ils font porter par leurs esclaves les dépoüil- » les ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, » pendant que par leurs chants ils célébrent » eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces » trophées aux vestibules de leurs maisons. » Pour ce qui est des têtes de leurs ennemis » les plus considérables, ils les conservent » dans des caisses embaumées avec de la gom- » me de cédre, & en les montrant aux Etran- » gers qui passent chez eux, ils se font un mé- » rite de ce que leurs Ancétres, ou bien eux- » mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses » sommes d'argent pour ces têtes, dont ils » n'ont pas voulu se défaire.

Les anciens Germains, qui étoient descendus des mêmes Scythes dont parle Hérodote ainsi que le prétend Elie * Skéed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande Bretagne & des Vandales, en usoient de la même maniére à l'égard des têtes de leurs ennemis; ce qui est confirmé par § Strabon, lequel assure que la plûpart des Peuples du Nord n'étoient point différens en cela des Gaulois.

¶ *Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.*
* *Elias Skeed, p. 381.* § *Strab. Lib. 4.*

Elie Skéed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux ; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du * Deutéronome : » J'enyvrerai mes fléches de leur sang, » & mon épée se saoulera de leur chair. » Quel est ce sang dont il veut enyvrer ses » fléches ? Le sang des morts qui seront tués » sur le champ de bataille, & le sang des captifs dont on dépoüille la tête. *Inebriabo sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit carnes, de cruore occisorum, & de captivitate nudati inimicorum capitis.* Le sens du passage est bien plus complet en interprétant ce dépoüillement de cette opération sanglante, qui enléve la peau des captifs jusqu'au crane, qu'en l'expliquant avec les Interprétes de la coûtume d'ôter le casque aux prisonniers de guerre, & de les faire marcher tête nuë.

Les Iroquois se contentent d'enlever ces chévelures de la maniére dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amérique qui écorchent leurs ennemis morts, qui font parade de ces dépoüilles, & qui se servent sur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac, & qu'on apelle en Canada *sacs à petun.*

Retour des Guerriers & des Prisonniers.

Les Prisonniers qui ont été enlevez par de petits partis sont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'Armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animez par le nombre de leurs gens ou de leurs esclaves, ne pensent qu'à se sauver, & à mener sûrement

* *Deuter. cap.* 32. *v.* 42. 43.

7

q

er
c'
ſa

32.

Tom. III. Pag. 237.

leur conquête à leur Village. Pour cet effet ils leur lient ſeulement les bras au-deſſus des coudes, aſſujettiſſant leurs liens derriére le dos, de maniére qu'ils ont les mains libres, ſans que néanmoins ils puiſſent ſe détacher, & qu'ils ayent même aſſez de liberté pour courir & ſe ſauver, laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte abſolument, à moins qu'ils ne ſo ent exercez à courir ainſi de jeuneſſe. Un Miſſionnaire m'a aſſûré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait, qu'il ne pouvoit pas courir autrement, & devançoit cependant tous les autres à la courſe.

Maniére de garder les Priſonniers.

Le tems le plus fâcheux pour eux, eſt celui de la nuit; car tous les ſoirs on les étend ſur le dos preſque tout-nuds, ſans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque priſonnier, afin d'y lier leurs bras, & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de ſaint André. On enfonce de plus un cinquiéme piquet auquel on attache un collier, qui prend le priſonnier par le col, & le ſerre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec un autre collier ou ſangle, dont celui qui a ſoin du captif, prend les deux bouts qu'il met ſous ſa têre pendant qu'il dort, afin d'être éveillé, ſi ſon priſonnier faiſoit quelque mouvement pour ſe ſauver.

Cette poſture ſi contrainte durant une nuit entiére, eſt ſans doute un ſupplice. Mais c'eſt un martyre des plus rigoureux dans la ſaiſon des Mouſquites & des Maringoins,

ou Cousins; car il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faisant que bourdonner, ne cessent d'enfoncer leurs aiguillons jusqu'au vif & de succer le sang, laissant un venin dans chaque piqueure, qui cause en même-tems, & une inflammation, & une forte demangeaison.

Du reste, ils font toûjours espérer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils sont éloignez des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de mesures pour les veiller, & on leur donne une liberté si grande, qu'elle devient quelquefois funeste à leurs Vainqueurs. Car il est souvent arrivé que les esclaves mal gardez se sont détachez, ont assommé une partie de leurs ennemis ensévelis dans le sommeil, & se sont rendus maîtres des autres, les ont faits prisonniers à leur tour, leur laissant tout lieu de se plaindre de leur trop grande confiance, & d'une sécurité imprudente, qui devenoit la cause de leur perte.

Cri de Mort.

Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quelqu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne au-devant d'eux. Celui qui a cette commission, d'aussi loin qu'il apperçoit le Village, ou dés qu'il peut présumer qu'il sera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôhe*; parole qu'il traîne autant qu'il peut & qu'il répéte un nombre de fois, égal à celui

des perſonnes de leur troupe, qui ſont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri eſt perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, ſur-tout ſur la Riviére, & pendant la nuit. Auſſi-tôt on ſort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continuë ſa route, redoublant de temps en temps ſon cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il ſe forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ſes eſprits, il dit à voix baſſe à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort ſans omettre aucune circonſtance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant oüi ſon rapport, répéte à haute voix, en ſtyle de Conſeil, tout ce que celui-ci a raconté. Aprés ce récit, chacun ſe retire chez ſoi. Les intéreſſés dont les parens ſont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaire de condoléance. L'Envoyé de ſon côté ſe retire dans la ſienne, ou bien s'il eſt étranger, il entre dans quelque autre où il ait quelque alliance de parenté ou d'hoſpitalité. On lui donne là à manger, aprés quoi il raconte en détail tout ce qui s'eſt paſſé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation ſur ſon heureux retour.

Ils ont ce reſpect les uns pour les autres, que quelque complette que ſoit leur victoire & quelque avantage qu'ils ayent remporté, le prémier ſentiment qu'ils font paroître, c'eſt celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer; la bonne nouvelle du ſuccés ne ſe dit qu'aprés qu'on a donné aux morts les

prémiers regrets qui leur ſont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un ſecond cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on ſe livre à la joye qu'a mérité la victoire.

Les femmes font la même choſe à l'égard des hommes qui ſont allés à la chaſſe ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre ſur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent ſentir de les voir arriver en bonne ſanté, elles commencent par pleurer ceux de leur parenté, qui ſont morts dans le Village pendant leur abſence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs nénies, & leurs chanſons thréniques dont nous parlerons dans la ſuite.

Cri de Victoire.

S'il n'y avoit eu perſonne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs, comme il arrive ſouvent dans les petits partis, qui vont plûtôt à la picorée qu'à la guerre, alors l'Envoyé, au lieu d'un cri de mort, fait un cri de triomphe en criant *Kóhe*; mais prononçant ce mot d'une maniére plus briéve & plus coupée. Il la réïtére autant de fois qu'il a de priſonniers ou de chévelures, & tout le Village s'abandonnant au plaiſir que cauſe un tel cri, court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle.

* Il eſt ſurprenant qu'une coûtume auſſi ſinguliére ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle eſt cependant paſſée

** Lamberti, Relat. de la Colchide, cap. xi. p. 67.*

ſée d'Aſie en Amérique, & ſe pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*obi* qui eſt le cri de mort des Mingreliens, eſt auſſi celui des Hurons.

Les Anciens & les parens des Guerriers ſçachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſemens, & pour ſe charger de conduire les éſclaves.

Entrée des Priſonniers.

Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun interêt; ils ſe rendent au Village ſeuls, marchant à la file les uns des autres à peu prés comme quand ils ſont partis, mais ſans chanter, ſans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin. Cependant ceux qui ſont chargés des priſonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle eſt une eſpéce de triomphe, qui a pour eux quelque choſe d'honorable & de triſte en même tems. Car ſoit qu'on veüille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en faſſe que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur viſage de noir & de rouge comme dans un jour de ſolemnité. On orne leur tête d'une couronne rehauſſée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui eſt une eſpéce de bâton de commandement, ou de ſceptre, comme s'ils répréſentoient le Chef de la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë. Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des eſclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a

reçû ou donné, lorſqu'il a levé le Parti, & ſur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais ſi d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire ſentir leur miſére, on les dépoüille de tout le reſte; de ſorte qu'ils ſont preſque entiérement nuds, & on les fait marcher les bras liés derriére le dos au-deſſus du coude, ainſi que je l'ai déja dit.

Je me ſuis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour ſçavoir quelle pouvoit être la ſignification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit un ſymbole, qui repréſentoit à ces pauvres eſclaves le triſte ſort de leur condition, & qu'ils avoient abſolument perdu tout droit ſur eux-mêmes, & ſur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inférer que ce bâton eſt une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux priſonniers dans une rencontre où il ſe trouva, l'un des deux ſupportant avec peine ſa nouvelle deſtinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de ſa douleur, l'autre compagnon de ſon malheur le lui arracha de force, lui diſant avec indignation, que la lâcheté qu'il faiſoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il ſe mit enſuite à marcher fiérement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Priſonniers commence par ceux du Village, qui portent les chévelures des morts attachées au bout de longues

baguettes comme des demi piques. Ils se suivent tous à la file de distance en distance; ensuite viennent les esclaves, qui chantent tout le long du chemin, faisant accorder le son de la Tortuë avec leur chanson de mort. Ceux du Village étant avertis à peu prés du temps de l'arrivée des Prisonniers, leur vont à la rencontre à un quart de lieuë, ou à une demi-lieuë loin, & presque tous se préparent à se donner un cruel divertissement à leurs dépens. Dés qu'on les a joints, on les arrête, & tandis qu'ils chantent leur chanson de mort, tout le reste du Village danse autour d'eux, en suivant la cadence de leur chanson par leurs *hé, hé* redoublés, qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Aprés les avoir ainsi arrêtés, on les fait courir; & c'est alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent sur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils se défendent, & on en rit. Mais liés comme ils sont, & accablés par le nombre, leur défense leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter, & jusqu'au Village on leur fait faire diverses pauses ou stations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête aussi pour leur faire arracher quelques ongles & belles dents, ou pour leur faire couper quelque doigt, ainsi qu'il aura été auparavant réglé dans le Conseil, ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant sur cela quelques loix établies entr'eux, mais qu'ils observoient autrefois plus scrupuleusement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit sur leurs prisonniers jusqu'à ce qu'ils les ayent donnés; ils se dépoüillent en quelque sorte de ce droit à l'en-

trée des Villages, pour laiſſer à leurs compatriotes ou à leurs alliés la ſatisfaction de s'en divertir ; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, ſelon qu'il eſt plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cauſe. C'eſt-là une eſpéce de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroiſſent pas, & dont le peuple a tout le plaiſir. Néanmoins, comme les Guerriers ne ſe dépoüillent pas tellement de ce droit ſur leurs priſonniers, qu'ils ne doivent leur revenir, il eſt de leur intérêt qu'ils leur reviennent le plus ſains, & le moins diſgraciés qu'il ſe peut, afin que le préſent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, ſoit reçû plus agréablement. C'eſt pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent mutiler, ſoient obligés de donner un préſent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La paſſion ſe mêle ſouvent dans ces rencontres, & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cauſe de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jetter au feu. Pour cette raiſon on cache avec ſoin la deſtination qu'on en veut faire ; mais ſi le ſecret en eſt éventé, & que les perſonnes à qui ils ſont deſtinez, ſoient de quelque conſidération, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de ſauver, & les conduiſent elles-mêmes par la main. Le reſpect qu'on a pour elles, ſauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit ſans cette précaution. Autrement ils ſont ſi maltraitez, qu'en entrant au Village, le ſang leur coule de toutes parts ; & ils ſont quelquefois dans un état ſi pitoyable, que

c'eſt une merveille qu'ils n'ayent pas ſuccombé ſous les coups.

Ce droit d'entrée eſt dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliez, qui ſe trouvent ſous leurs routes, juſqu'à celui où ils doivent être définitivement jugez ; partout c'eſt la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de modération dans les Villages qui ne ſont que de paſſage.

La grêle des coups ceſſe au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conſeil, où ſe retrouvent avec les Anciens & toute la jeuneſſe, les Guerriers qui les ont amenez, leſquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient ſur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux ; aprés-quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanſon de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de joüir de l'état miſérable où ils ſont. Tout le plaiſir conſiſte à les voir danſer, & à les entendre chanter des chanſons de leur pays, ou bien de celles que leurs Vainqueurs leur ont appriſes chemin faiſant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promene ainſi pendant quelques jours dans les Cabanes, juſqu'à ce que les Guerriers ſe remettent en route ; ou ſi c'eſt le Village de leur ſéjour, juſqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

Deſtination des Eſclaves.

La deſtination s'en fait dans un Conſeil, aprés lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'aſſemble dans la place publi-

que pour y apprendre le ſort des eſclaves. Un Ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les perſonnes à qui ils ſont donnez, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On diſtribuë auſſi en même temps les chévelures, leſquelles tiennent lieu d'un eſclave, & remplacent auſſi une perſonne. Ceux qui reçoivent ces chévelures, les conſervent avec ſoin, les ſuſpendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les ſolemnitez publiques, ſur-tout lorſqu'on chante la Guerre; & enfin elles les ſuſpendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les conſumer.

Aprés cette diſtribution on conduit les eſclaves dans les Cabanes où ils ſont donnez, & on les y introduit; ou bien, on les laiſſe à la porte dans le veſtibule; ce qui ſe pratique ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner ſur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces eſclaves remplacent, comme ſi on ne faiſoit que de les perdre; & on verſe dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la mémoire des perſonnes, dont la vüë de ces eſclaves rappelle un ſouvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a euë de les avoir perduës.

Les Guerriers qui donnent un eſclave, le donnent avec le collier qui a ſervi d'engagement à leur entrepriſe, ou qui leur ſert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépoüillent l'eſclave de tout le reſte, excepté de la ſeule piéce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienſéance. La Cabane à qui l'eſclave eſt donné, doit répondre à ce preſent

par un autre ſi elle lui donne la vie; mais ſi elle le jette au feu, le preſent ſe prend ſur le Village, étant juſte qu'il paye le plaiſir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toûjours deux ou trois eſclaves, lorſqu'ils ſont donnez pour remplacer des perſonnes de grande conſidération, quand bien même ceux qu'on remplace, ſeroient morts ſur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'eſt point ſurpris que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, ſelon leur expreſſion; mais aprés cela il faut que les perſonnes intéreſſées ſe contentent; car l'obligation de remplacer les morts, ſubſiſtant toûjours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, juſqu'à ce qu'on ait donné la vie à une perſonne qui repréſente celle qu'on veut reſſuſciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de ſe plaindre qu'on les ménage peu; puiſque pour faire un eſclave, ils ſont obligez de courir les riſques d'être faits eſclaves eux-mêmes, d'être tuez ou brûlez, de la même maniére dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques priſonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut ſervir dans la ſuite pour quelque affaire d'Etat. On ne laiſſe pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiſer les intentions ſecretes que le Conſeil peut avoir priſes, ou prendre dans la ſuite à leur ſujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font preſſentir l'inclination qu'ils ont ſur la déciſion de leur vie ou de leur mort, & cette inclination eſt communément ſuivie par la déférence qu'on

a pour eux ; mais elle ne fait pas loi. Celles à qui on les donne, en ſont tellement maîtreſſes, que l'inclination de tout le Village ne ſçauroit les ſauver, ſi elles ont envie de les jetter au feu ; ni les faire mourir, ſi elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonſtances critiques où ſe trouvent ces malheureux, décident aſſez ſouvent de leur deſtinée. Leur perte eſt comme aſſurée, s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers, ou quelque autre perſonne que ce puiſſe être, ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle, dont le deüil eſt encore récent. Ils ne courent pas un moindre riſque, ſi leur âge, leur phyſionomie & leur caractére ne plaiſent pas, & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands ſervices, ſi on les donne à certaines Mégéres, leſquelles ſe font un plaiſir de leur inhumanité : ou bien ſi on les applique à des Cabanes pauvres, qui ne ſoient pas en état de reconnoître le préſent, de nourrir & d'habiller l'eſclave. Les Jéſuites ont ſauvé pluſieurs de ces malheureuſes victimes, qu'ils ont retirez des feux de ces Barbares, en fourniſſant les préſens néceſſaires pour leur conſervation.

Leur ſort eſt bien-tôt décidé, ſi les perſonnes à qui ils ſont donnez, ſe trouvent dans le Village. Mais ſi elles ſont abſentes, ces infortunez vivent juſqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raiſonnable ; ils ne ſont ni liez, ni enchaînez, on les entretient dans l'eſpérance de la vie, & on ſe contente de veiller à ce qu'ils ne puiſſent pas s'enfuïr. Souvent pour les tranquilliſer, & pour les tromper mieux, on leur laiſſe ignorer dans ces occaſions à qui ils ont été donnez.

Fin du Tome troiſiéme.

Hist. 1432(4)

MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS,

COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jesus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME QUATRIE'ME.

BIBLIOTHECA SOC. JESU FELDK. JHS

A PARIS,

Chez SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, prés la ruë Pavée, à la Fleur de Lys.
CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Augustins, au Phénix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

EXPLICATION DES PLANCHES ET FIGURES CONTENUES DANS LE IV. TOME.

PLANCHE XIV. 17.

SUPLICES. 1. Suplice des Esclaves dans l'Amerique Septentrionale. 2. Supplice des Esclaves dans l'Amerique Meridionale. Celui-ci renferme trois differentes actions. D'un côté les femmes peignent l'Esclave, de l'autre elles peignent le Bouton ou Massuë dont il doit être frappé ; dans le milieu est représentée la maniere dont il est immolé.

PLANCHE XV. 36.

Cette Planche concerne les Ambassades & le Commerce des Sauvages de l'Amerique Septentrionale. Dans le premier sujet paroît un Sauvage dans un Conseil parlant par ses colliers de porcelaine. Le collier qu'il tient à la main, est représenté plus en grand au bas du sujet. Le second sujet est une représentation de la danse du Calumet. Au milieu sur une natte, sont le Manitou ou le Génie à l'honneur duquel se fait la danse, c'est un serpent, & les armes avec lesquelles on doit combattre. Les Spectateurs & les Joüeurs d'instrumens forment un cercle tout-au-tour dans lequel on voit les deux Combattans.

PLANCHE XVI. 60

Jeux des Osselets ou de l'Astragale. Le premier est joüé par les femmes, & le second par les hommes, de la maniere dont je l'explique.

PLANCHE XVII. 73

Jeux de Sphéristique & autres exercices. Le premier est un jeu de Crosse; & le second, celui que j'ai décrit à la pag. 73. Dans l'éloignement on voit quelques Sauvages s'exerçant à tirer de l'arc à un but marqué.

PLANCHE XVIII. 102

Malade *jonglé*, & mort exposé. 1. Le Malade entre les mains de deux Devins, est promené lentement sur un long brazier de charbons ardents, tandis que le Chœur est occupé à une danse de Religion, au-dessus de laquelle paroît la Cabane de la Divination ou de la *Jonglerie*, que j'ai dit être semblable au Trepied Delphique. 2. Le Mort préparé pour la sepulture, est élevé sur une estrade. Le monde, assemblé dans la Cabane pour le pleurer, paroît attentif à son éloge funebre que fait un des Anciens ou Notables, représenté debout.

PLANCHE XIX. 124

Mort des Dévoüés au Chef ou à la femme. Chef de la Nation des Natchez à la Louisiane. Le Temple tout ouvert, laisse voir dans le fonds, & à découvert les corps des Chefs qui y sont en dépôt. Celui à qui on rend les derniers devoirs, est exposé sur l'une des pierres qui sont à l'entrée de ce Temple. Deux Chœurs représentés sur le devant, forment une danse de Religion, pendant laquelle on étrangle ceux qui doivent tenir compagnie au défunt, & aller le servir dans l'autre monde.

PLANCHE XX. 129

Cerémonies de la sepulture chez les Iroquois. Le Mort élevé sur le brancard sur lequel il a été porté, est auprès de sa fosse que deux hommes préparent. A côté de lui sont tous les petits meubles qu'on doit

mettre dans son Tombeau. Le Maître des Ceremonies paroît ensuite, tenant dans ses deux mains les bâtons avec lesquels doivent s'exercer les Gladiateurs hommes & femmes, qui doivent honorer les obséques par le spectacle d'un combat, après lequel on donne le prix aux Vainqueurs.

PLANCHE XXI. 132

Ceremonies pratiquées à l'égard de ceux qui sont morts de froid dans les neiges, ou qui ont eu le malheur de se noyer.

PLANCHE XXII. 162

Fête generale des Morts chez les Hurons & chez les Iroquois. La description en est si détaillée, qu'il seroit inutile d'en donner une nouvelle explication.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du IV. Tome.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS LE IV. TOME.

IV. DEs *Ambassades & du Commerce.* 33

V. *De la Chasse & de la Pêche.* 56

VI. *Des Jeux.* 58

VII. *Maladies & Medecine.* 77

VIII. *Mort, Sepulture & Deüil.* 101

IX. *De la Langue.* 165

Fin de la Table du IV. Tome.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, Salut : Nôtre bien-Amé le Pere JOSEPH-FRANÇOIS LAFITAU, de la Compagnie de Jesus, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; mais craignant que d'autres Libraires ou Imprimeurs ne s'avisassent de lui contrefaire ledit Ouvrage, ce qui lui feroit un tort considérable, il Nous auroit en conséquence fait suplier de lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdit Ouvrage ci-dessus expliqué, en tels volumes, forme, marge, caractére, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Roiaume, pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de nôtre obéïssance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus mentionné, en tout ni partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titres, ou autrement, sans la Permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze-cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans nôtre Roiaume, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'ex-

poser en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage ci-dessus expliqué, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & Feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothéque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre dit très cher & Feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le 23. jour du mois d'Août l'an de Grace mil sept cens vingt-deux, & de nôtre Regne le septiéme. Par le Roi en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Août 1686. & Arrêt de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 191. n. 214. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 9. Septembre 1722.

Signé, Ballard, Syndic.

Je reconnois avoir cedé pour toûjours le present Privilége aux Sieurs Saugrain & Hochereau Libraires, pour en joüir en mon lieu & place, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 24. jour de Janvier 1723.

Signé, Joseph-François Lafitau J.

Mœurs

MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS, COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Supplice des Esclaves dans l'Amérique Septentrionale.

LE supplice des Esclaves chez les Nations de l'Amérique Septentrionale, que nous connoissons, est de les brûler à petit feu. Mais cette scéne se passe avec tant de circonstances d'une barbarie énorme, que la seule idée en fait frémir. Il est aussi desagréable que difficile, d'en donner une description exacte; cependant, comme il faut en parler, voici à

peu prés ce qu'on en peut dire, & cela suffira pour en avoir quelque connoissance.

Le temps de l'exécution étant arrivé, on peint d'abord l'Esclave de diverses couleurs; ce qui doit produire sur lui la même impression que fait à un criminel la lecture de sa sentence. C'est néanmoins un honneur qu'on leur fait, & une déférence qu'on a pour eux. Cependant on fait le cri dans le Village pour inviter le monde à assister à ce spectacle, dont la scène doit se passer dans une Cabane de Conseil, ou dans une place publique. Là on attache un poteau, ou bien on dresse un cadre de bois en carré élevé sur un petit échafaut, & on allume un brasier, dans lesquels on fait rougir des barres de fer, des poinçons, de méchantes haches, & des bouts de canon de fusil, qui sont bien-tôt pénétrés de feu.

A voir tout le monde assemblé autour d'un misérable, qui va finir ses jours dans les tourmens les plus horibles, on diroit qu'il ne s'agit de rien moins que de la sanglante tragédie qui va se passer sous leurs yeux. Tous sont-là du plus grand sang froid du monde. On est assis ou couché sur les nattes comme dans les Conseils, chacun s'entretient froidement avec son voisin, allume sa pipe, & fume avec une tranquillité merveilleuse. Ceux-même qui plaignent le sort de cet infortuné, sont obligées d'étouffer par respect humain les sentimens de compassion qui pourroient naître dans leurs cœurs, de peur qu'on ne leur fit un crime d'être touchés de quelque pitié pour un homme ennemi de leur Nation.

Les personnes de la Cabane où il a été donné, ne le touchent point; il ne seroit pas de la bienséance qu'ils devinssent les bourreaux

de celui qui a été offert pour représenter quelqu'un de leur famille. Mais chaque Cabane en a une autre, qui est obligée de lui rendre ces sortes d'offices, & de fournir des executeurs de ceux qu'elle a rejettés. Ce sont ceux-là d'ordinaire qui commencent : d'autres viennent ensuite sur les rangs avec des présens, pour avoir le plaisir de brûler quelque partie du corps à discrétion. Sur la fin tout le monde s'en mêle indifféremment. La jeunesse sur-tout s'y distingue, & paroît ingénieuse à le faire souffrir.

Les Anciens offroient des sacrifices d'hommes pris en guerre à leur Dieu Mars, ils en immoloient souvent sur les tombeaux de leurs parens & de leurs amis tués dans les combats, & ils croyoient appaiser leurs Manes par ces sortes de sacrifices. * C'est ainsi qu'Achille fit égorger douze Troyens au bucher de Patrocle ; & que Polixéne fut sacrifiée sur le tombeau d'Achille. Il est d'autant plus vraisemblable que c'est ici un reste de cette pratique barbare, que la matiére la plus ordinaire des sacrifices d'hommes qu'offroient les Mexiquains, étoit les prisonniers qu'ils avoient faits dans les batailles. Et bien qu'aujourd'hui il ne paroisse rien chez ces Barbares, qui sente le sacrifice dans ces occasions, je croirois pourtant que c'en étoit un originairement ; & je me souviens d'avoir lû dans une ancienne Relation, qu'un jour que l'on brûloit ainsi un Esclave, quelque François qui y étoit présent, fit attention qu'il y avoit un Ancien, qui offroit à *Agreskoui* tous les morceaux qu'il coupoit du corps de ce malheureux.

Si l'Esclave se promene dans la Cabane,

* *Iliad.* 23. v. 175. *Euripides in Hecubâ.*

ou dans la Place, on l'arrête, ou l'on va à lui pour le tourmenter s'il eſt déja attaché au poteau. Mais afin que ce plaiſir cruel dure long-temps, on ne le touche que de loin à loin, ſans émotion, ni précipitation. On commence par les extrémités des pieds & des mains, en montant peu à peu vers le tronc : l'un lui arrache un ongle, l'autre décharne un doigt avec les dents, ou avec un méchant couteau; un troiſiéme prend ce doigt décharné, le met dans le foyer de ſa pipe bien allumée, le fume en guiſe de tabac, ou le fait fumer à l'Eſclave lui-même. Ainſi ſucceſſivement on ne lui laiſſe plus aucun ongle; on briſe les os de ſes doigts entre deux pierres : on les lui coupe à toutes les jointures; on lui paſſe & repaſſe pluſieurs fois ſur un même endroit des fers embrazés, ou des tiſons ardens, juſqu'à ce qu'ils ſoient amortis dans le ſang, ou dans la graiſſe, qui coulent de ſes playes : on coupe morceau par morceau les chairs rôties; quelques-uns de ces furieux les dévorent, tandis que d'autres ſe peignent le viſage de ſon ſang. Lorſque les nerfs ſont découverts, on y inſére des fers pour les tordre & les rompre; ou bien on lui ſcie les bras & les jambes avec des cordes, qu'on tire par les deux bouts avec une extrême violence.

Ce n'eſt-là cependant que comme un prélude, & quelquefois aprés avoir paſſé des cinq & ſix heures de temps à ce cruel exercice, on délie l'Eſclave pour le laiſſer en repos, & on différe le reſte de l'execution à une autre ſcéance. Mais ce qui paroîtra étonnant, c'eſt que la plûpart de ces malheureux, fatigués & épuiſés dorment ſi profondément, pendant cet intervalle, qu'il faut enſuite leur appliquer le feu pour les réveiller. Il eſt néan-

moins plus ordinaire de ne point donner un si grand relâche à leurs douleurs, & de ne les point abandonner qu'on ne les ait achevés.

Lorſqu'on commence à brûler au-deſſus des cuiſſes, les douleurs ſe font ſentir bien plus vivement, & la cruauté de ces Barbares prend de nouvelles forces, quand l'état pitoyable où eſt réduit le patient, dévroit davantage la rallentir. Souvent ils lui font une eſpéce de chemiſe avec de l'écorce de bouleau à laquelle ils mettent le feu, qui s'y conſerve long-tems, & fait une flâme qui a peu d'activité. Souvent ils ſe contentent de faire des torches de cette écorce, dont ils lui brûlent les flancs & la poîtrine : d'autrefois ils paſſent dans un cercle pluſieurs haches qu'ils font rougir dans leurs braſiers, & leur attachent ce cercle autour du col en forme de collier. Ces haches & ces torches font élever des puſtules d'où il découle une graiſſe, où ces bourreaux trempent leur pain, qu'ils dévorent enſuite avec fureur.

Enfin aprés avoir brûlé lentement toutes les parties du corps, en ſorte qu'il n'y a pas un eſpace qui ne ſoit une plaïe: aprés avoir mutilé le viſage de maniére à le rendre méconnoiſſable : aprés avoir cerné la peau de la têre, arraché cette peau de deſſus le crane, verſé ſur ce crane découvert une pluye de feu, de cendres rouges, ou d'eau boüillante, ils délient ce malheureux; ils le font encore courir s'il en a la force, & l'aſſomment à coups de bâton & à coups de pierre; ou bien ils le roulent dans les braſiers jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier ſouffle de vie, qui lui reſte, à moins que quelqu'un par pitié ne lui ait arraché le cœur, ou ne l'ait percé à coups de

poignard, tandis qu'il étoit attaché au poteau.

La cruauté de ces inhumains s'acharne sur ces malheureux encore aprés leur mort ; & tandis que quelques-uns frappent sur les écorces des Cabanes, pour obliger l'ame du défunt à abandonner le Village, afin que ses manes errans ne les épouvantent point, en se montrant à eux sous la forme de furies Anthopophages, comme les anciens Scythes, & la plûpart des autres Nations barbares des premiers temps, il s'en trouve qui dépécent le cadavre, le mettent dans la chaudiére, & ne lui donnent point d'autre sépulture que leur ventre.

Ainsi finit cette sanglante tragedie, pendant laquelle je ne sçais ce qu'on doit admirer davantage, ou l'excés de la brutale ferocité de ces inhumains, qui traitent avec tant de cruauté de pauvres Esclaves amenés quelquefois de si loin, qu'ils ne sçauroient être coupables en rien envers leurs meurtriers ; ou bien la constance de ces mêmes Esclaves, lesquels, au milieu des tourmens les plus affreux, conservent une grandeur d'ame & un Héroïsme, qui a quelque chose d'inimaginable.

Cet Héroïsme est réel, & il est l'effet d'un courage grand & noble. Ce que nous avons admiré dans les Martirs de la primitive Eglise, & qui étoit en eux l'effet de la grace & d'un Miracle, est nature en ceux-ci & l'effet de la force de leur esprit. Les Sauvages, ainsi que je l'ai déja fait voir, semblent se préparer à cet évenement dés l'âge le plus tendre. On a vû des enfans accoller leurs bras nuds l'un contre l'autre, metre entre deux des charbons ardents, se défiant à qui soûtiendroit la gageure avec plus de fermeté, & la soûtenir

avec constance. J'ai vû moi-même un enfant de 5. à 6. ans, dont le corps avoit été brûlé par un accident funeste d'eau boüillante répanduë sur lui, qui toutes fois qu'on le pançoit, chantoit sa chanson de mort avec un courage incroyable, quoiqu'il souffrit alors de trés-cuisantes douleurs. Scévola mettant sa main dans un brazier ardent pour la punir d'avoir manqué son coup, n'est pas plus digne d'admiration que ces peuples, qui s'éprouvent ainsi à mépriser la vie, à l'exposer sans crainte, & à la perdre dans les tourmens les plus affreux, sans donner le moindre signe de foiblesse.

Je ne sçais si l'on doit apeller Barbares des courages aussi mâles ; mais je sçais qu'on trouvera plûs d'exemples de ces courages intrépides chez ceux qu'on traite de Barbares, que chez les Nations policées, à qui les arts, & tout ce qui sert à les polir & à les humaniser, procure une abondance, & une douceur de la vie, laquelle ne sert qu'à les amollir, & à les rendre lâches.

† Parmi les anciens Peuples de l'Inde, à un certain âge où l'on croyoit avoir assez vécu, il étoit ordinaire de se faire brûler vif soi-même de sang froid, & de mourir comme Hercule, qui dressa lui-même son bucher sur le Mont Oeta. Alexandre le Grand en vit quelques exemples durant le séjour qu'il fit dans ces païs-là ; & quelques-uns de ceux qui voulurent suivre la fortune des Macédoniens, en donnérent le spectacle à la Gréce. * Zenon instruit de leurs maximes, & qui avoit peut-être été le témoin d'une pareille scéne, les admiroit, & disoit qu'il ai-

† *Strabo, Lib. 15. p. 493.*
* *Zeno apud Clem. Alex. Strom. Lib. 2.*

moit mieux voir un Indien lorſqu'il ſe brûle lui-même, que d'entendre toutes les leçons que fait la Philoſophie ſur la conſtance.

§ Encore aujourd'hui chez quelques Peuples des Indes, où une déteſtable politique a introduit l'uſage qu'avoient auſſi autrefois les femmes de certains Peuples de Thrace, leſquelles ſe brûloient ſur le corps de leurs maris morts, on voit dans ces femmes les maximes d'un Héroïſme que les Dames d'Europe ne leur diſputeroient certainement pas. Car, comme entre ces Epouſes, dont la multitude eſt autoriſée par la coûtume, il n'y a que la plus chérie à qui l'honneur appartienne d'accompagner le défunt dans l'autre monde, en ſe conſumant avec lui ſur ſon bucher; on les voit ſe diſputer entre elles l'avantage de la préférence, triompher d'avoir été choiſies, ſe préparer pour aller au bucher comme pour aller au bal, gémir au contraire, & quelques-unes même ne pouvoir pas ſurvivre à l'affront d'avoir été rebutées. On voyoit la même émulation en Amérique chez les Peuples, où des perſonnes dévoüées aux Chefs, étoient obligées de ſe faire mourir avec eux, pour aller les ſervir dans le païs des Ames, comme je le dirai dans la ſuite.

¶ Quint-Curce rapporte qu'entre les priſonniers Sogdiens, on amena à Alexandre trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du païs, tous bienfaits & de bonne mine, leſquels ayant ſçû qu'on les conduiſoit au ſupplice par le commandement de ce Prince, ſe mirent à chanter des chants d'allegreſſe, à ſaulter & à danſer, en témoignant une gran-

§ *Strabo, loc. cit. Pomponius Mela, Lib. 2. cap. 2.*
¶ *Quint-Curt. Lib. 7.*

de joye. Le Roi surpris de les voir aller à la mort si gayement, les fit ramener, & leur demanda d'où leur venoit un transport de joye si peu ordinaire à des gens qui voyent la mort devant leurs yeux; ils répondirent, que si tout autre que lui les faisoit mourir, ils s'afligeroient; mais qu'étant rendus à leurs Ancêtres par l'ordre d'un si grand Roi Vainqueur de toutes les Nations, ils benissoient une mort si glorieuse, & dont les plus grands hommes se feroient honneur. Alexandre charmé de ce courage, leur fit grace, & en admit quatre au nombre de ses Gardes, lesquels lui furent toûjours fidéles.

* Les Cantabres & les premiers peuples d'Espagne chantoient lorsqu'on les faisoit mourir, & pendant qu'ils étoient attachez en croix. Je ne sçais si Strabon, qui raporte d'eux cette coûtume, a eu raison de la traiter de folie, & de la donner comme une marque de leur férocité & de leur bêtise. Je croirois au contraire qu'on dévroit l'admirer, autant que nous admirons les plus beaux exemples que l'Histoire nous fournit de la vertu Romaine.

Chanson de mort.

Mais qu'étoit-ce que ces Hymnes & ces Chansons, si ce n'est les Chansons de mort de nos Sauvages, les chants de leurs festins, de leurs danses guerriéres, lorsqu'ils lévent la hache, & qu'ils sont prêts de donner sur l'Ennemi? Ils reprennent ces mêmes chants lorsqu'ils sont faits esclaves; ils les continuent durant le tems de leur captivité, & ils les chantent encore avec plus de force dans

* *Strabo, Lib. 3. p. 114.*

les tourmens, comme s'ils n'avoient jamais eu que ce terme en vûë.

Ces Chanſons n'étant gênées que par la cadence, & les Eſclaves ayant la liberté de dire tout ce qu'ils veulent, ils chantent leurs hauts faits d'Armes & ceux de leur Nation; ils vomiſſent mille imprécations contre leurs Tyrans; ils tâchent de les intimider par leurs menaces; ils apellent leurs amis à leur ſecours pour les venger; ils inſultent à ceux qui les tourmentent, comme s'ils ne ſçavoient pas leur métier; ils leur apprennent comment il faut brûler pour rendre la douleur plus ſenſible; ils racontent ce qu'ils ont fait eux-mêmes à l'égard des priſonniers qui ont paſſé par leurs mains; & ſi par hazard il s'eſt trouvé entre ces priſonniers quelqu'un de ceux de la Nation qui les fait mourir, ils entrent dans le détail le plus exact de tout ce qu'ils leur ont fait ſouffrir, ſans craindre les ſuites d'un diſcours, lequel ne peut qu'aigrir extrêmement ceux qui l'écoutent.

Oſerois-je dire que le Pſeaume 186. qui commence par ces paroles, *ſuper flumina Babyloni*, eſt une maniére de chanſon de mort, laquelle nous repreſente la coûtume qu'avoient autrefois les Orientaux, & qui porte avec ſoi la même idée & le même caractére des chanſons des eſclaves Amériquains? Ce ſont des Hébreux captifs qui parlent & qui gémiſſent ſur leur captivité. Leurs Vainqueurs les exhortoient à leur chanter des Cantiques de Sion, c'eſt-à-dire, les chanſons qui étoient en uſage dans leur païs; il ſemble que les Hébreux ſe refuſent à cette demande, néanmoins tout le Pſeaume eſt un Cantique, & un Cantique dans le goût des Sauvages; car ils commencent par té-

moigner un mépris ſouverain pour le païs, & pour les peuples chez qui ils ont été tranſplantez : ils ne ſont touchez que de Jeruſalem, laquelle ſeule a tous leurs vœux & tous leurs ſoûpirs ; & pour faire ſentir davantage le contraſte de leur amour & de leur averſion, ils prient le Seigneur de ne point oublier les maux que les enfans d'Edom, c'eſt-à-dire les Aſſyriens, au pouvoir de qui ils étoient, ont fait aux Juifs au jour de la ruïne de Jeruſalem ; & ils finiſſent par les plus terribles imprécations. » Malheur à toi, *diſent-» ils*, Fille de Babylone ! heureux celui qui » te rendra tous les maux que tu nous as » faits ! Heureux celui qui prendra tes petits » enfans, & les écraſera contre la pierre !

Pour revenir à nos Eſclaves, dans les intervalles où on les laiſſe en repos, ils s'entretiennent, ou ſans Interpréte s'ils ſçavent la Langue, ou par le ſecours d'un Interpréte, s'il s'en trouve quelqu'un qui entende la leur, ils parlent froidement de choſes indifférentes, de nouvelles & de ce qui ſe paſſe dans leur païs, ou ils s'informent tranquillement des coûtumes de ceux qui ſont occupez à les brûler.

Dans le fort des tourmens, lors même que l'excés de la douleur les fait écumer & paroître comme des forcenez, il ne leur échappe pas une parole de lâcheté. Les femmes ont ce Héroïſme auſſi-bien que les hommes. J'en ai vû une à qui on arracha deux ongles en ma preſence, mais ſi promptement, que je ne m'en apperçûs pas aſſez tôt pour l'empêcher, (c'étoit à une entrée de priſonniers) elle ne jetta pas un cri ni un ſoûpir, & je ne remarquai ſur ſon viſage qu'une légére marque d'ennui. Il s'en trouve qui ne

font que rire pendant leur supplice ; qui s'y prêtent agréablement, & qui remercient de bonne grace ceux qui leur ont fait le plus de mal.

Tous à la vérité n'ont pas cette constance dans le même degré : l'impatience & les cris échappent à quelques-uns malgré eux. Il s'est trouvé aussi des François & des Françoises, qui dans les tourmens ont fait paroître autant de force d'esprit que les Sauvages, jusqu'à faire dire à ceux-ci qu'ils croyoient qu'ils n'avoient point de sentiment. Mais ces exemples de fermeté héroïque sont rares parmi les Européens, & ils sont communs parmi les Amériquains. Sans doute qu'étant élevez moins délicatement, ils sont aussi moins sensibles : & peut-être que ne craignant point un Enfer dont leurs feux ne sont que l'ombre, ils sont aussi moins attachez à la vie, & moins effrayez à l'approche d'un avenir, lequel fait toûjours plus d'impression sur un esprit éclairé des lumiéres de la Foi, que tous les tourmens de la vie présente.

J'avouë que sur la description que je viens de faire du supplice des Esclaves, on ne peut regarder ces Peuples qu'avec horreur, & qu'on en doit concevoir d'abord l'idée qu'ils sont si barbares, qu'ils n'ont pas plus d'humanité que les bêtes les plus féroces. Les Iroquois si redoutables aux François par le grand nombre de ceux qu'ils ont fait périr dans ces tourmens affreux, se sont faits une réputation parmi nous encore plus mauvaise que toutes les autres Nations. Ils ont aussi cette réputation parmi les autres Sauvages, & les Abénaquis ne leur donnent point d'autre nom que celui de *Magoüe*, qui veut dire *les Cruels*. Mais pour leur rendre bien la justice qu'ils

méritent presque tous, ils n'ont rien à se reprocher sur cet article. Cependant à entendre les Iroquois, ils prétendent être moins cruels que les autres, & ils n'en usent ainsi que par répresailles.

Aprés cela que font-ils de plus que ce que faisoient autrefois les Grecs & les Romains? Quoi de plus inhumain que les Héros de l'Iliade? Quoi de plus barbare que les combats de Gladiateurs, & des Esclaves entr'eux: ou de ces mêmes Esclaves contre les bêtes féroces, qui ont fait couler tant de sang dans les Arénes de Rome? Ce Peuple néanmoins, lequel avoit porté la perfection de tous les arts, & de toutes les sciences capables d'adoucir, & de cultiver les mœurs aussi loin que les bornes de son Empire, faisoit ses plus chéres délices de l'inhumanité de ces sortes de combats: il faisoit consister l'agrément des grands repas dans la vûë de ces spectacles sanglans, & il prenoit un plaisir singulier dans le Cirque, à donner le signal décisif de la vie ou de la mort du malheureux, qui avoit du desavantage, quoi-qu'il demandât grace.

J'ai déja touché quelque chose de la cruauté des Juifs; mais je n'ai pas tout dit. Comment traitoient-ils leurs Ennemis? Du tems de Trajan, ces Juifs anéantis, pour ainsi parler, par la ruïne de Jerusalem & la désolation de leur païs encore toute récente, se revoltérent en plusieurs Provinces contre les Romains, & se porterent à de si grands excés en Egipte & en Chypre, qu'ils firent périr plus de quarante mille ames, prenant plaisir à se nourrir de la chair de leurs Ennemis, à se frotter le visage de leur sang, & à les écorcher tous vivans, allant ensuite vétus de leur peau

pour en faire un trophée à leur rage. Leur Histoire peut fournir plusieurs exemples semblables. On leur rendoit bien la revanche. Il semble que ces paroles du Pseaume 77. * *Juvenes eorum comedit ignis, & Virgines eorum non sunt lamentatæ.* Le feu dévora leurs jeunes gens, & on ne fit point de lamentation sur leurs jeunes filles, pourroient s'expliquer aussi naturellement du supplice du feu qu'on faisoit souffrir aux Juifs esclaves, que du glaive & de la guerre, ainsi que le disent les Interprétes. Les supplices qu'Antiochus fait souffrir aux Machabées & à leur mére, ne sont point l'effet d'une cruauté particuliére à ce Barbare, quand il les fait couper en piéces, qu'il leur fait arracher la peau de dessus le crane, & qu'il ordonne qu'on les rôtisse dans des poëlles à frire; il en use probablement selon la maniére usitée parmi les Orientaux.

Le feu est le supplice ordinaire dans presque toute l'Amérique Septentrionale depuis un temps immémorial. Par-là ils se rendent redoutables les uns aux autres, & croyent se tenir en respect. S'ils ne rendoient la pareille à ceux qui les traitent avec inhumanité, ils en seroient les dupes, & leur modération ne serviroit qu'à enhardir leurs Ennemis. Les Peuples les plus doux sont forcez de sortir eux-mêmes hors des bornes de leur douceur naturelle, quand ils voyent qu'elle sert de prétexte à des voisins barbares d'en devenir plus fiers & plus intraitables. Les François en sont un exemple. Lorsque pour se venger des Iroquois, on leur a permis de traiter leurs prisonniers, comme ils traitoient les nôtres, ils l'ont fait avec tant de fureur & d'achar-

* *Psalm.* 77. *v*, 63.

nement, qu'ils n'ont cédé en rien à ces Barbares, si même ils ne les ont surpassez. La vérité est, qu'il falloit en user ainsi; car cette rigueur qu'on jugeoit nécessaire, les rendit moins entreprenans, & fut un motif pour eux d'en conclure plûtôt la paix avec nous. J'ajoûterai que lorsque les François & les Anglois sont naturalisez parmi les Sauvages, ils prennent si bien tout ce qu'il y a de mauvais dans leurs mœurs & dans leurs coûtumes, sans en prendre le bon, qu'ils sont encore plus méchans qu'eux. Les Sauvages sçavent fort bien nous le reprocher, & la chose est si avérée, que nous ne sçavons que leur répondre.

Lorsqu'on brûle un esclave parmi les Iroquois, il y en a peu qui ne le plaignent, & qui ne disent qu'il est digne de compassion. Plusieurs, sur-tout les femmes, si on en excepte quelques furies, comme il s'en trouve partout de plus outrées que les hommes, n'ont pas le courage d'assister à son exécution: parmi ceux & celles qui y assistent, plusieurs ne lui font rien: ceux qui le tourmentent, le font souvent par respect humain, & parce qu'ils y sont obligez: quelques-uns passant pardessus ce respect humain, le soulagent lorsqu'il demande quelque chose. Le Conseil a souvent permis aux Missionnaires de leur consacrer ces derniers momens pour les faire entrer dans le chemin du Ciel; & il s'est trouvé des Iroquois, qui entendant la Langue de ces Esclaves, leur servoient d'Interprétes pour leur faire goûter les véritez éternelles, avec une bonté dont les Missionnaires eux-mêmes étoient étonnez, & que Dieu par sa grace a voulu rendre fructueuse pour le salut dans les uns & dans les autres. Enfin,

aprés un certain temps, quelqu'un de ceux, que l'âge & le crédit autorisent, lui fait donner le coup de grace, & le dérobe aux supplices qu'il auroit encore à souffrir.

Mais quelque barbarie qu'il y ait à reprocher aux Sauvages, par rapport aux Ennemis qui tombent entre leurs mains, on doit d'un autre côté leur rendre cette justice, qu'entr'eux ils se ménagent davantage que ne font les Européens. Ils regardent avec raison comme quelque chose de plus barbare & de plus féroce, la brutalité des Duels, & la facilité de s'entre-détruire, qu'a introduit un point d'honneur mal entendu, lequel expose tous les jours pour un rien, pour une parole mal digérée, ou mal expliquée, la vie des parens, & des amis les plus étroitement unis. Ils ne sont pas moins étonnez de cette indifférence que les Européens ont pour ceux de leur Nation, du peu de cas qu'ils font de la mort de leurs Compatriotes tuez par leurs Ennemis. Chez eux un homme seul tué par un autre d'une Nation différente de la leur, commet les deux Nations, & cause une guerre. Parmi les Européens, la mort de plusieurs des leurs ne paroît intéresser personne. Ils ont vû sur cela des exemples d'une insensibilité qui les a surpris, & qui leur a inspiré pour nous de l'indignation & du mépris. Ils se sont offerts eux-mêmes à venger les François, qui ne paroissoient pas touchez du massacre de leurs fréres & de leurs concitoyens assassinez par d'autres Nations Sauvages. On n'a eu rien à répondre à leurs propositions, & ils en ont été scandalisez.

La Guerre que se font les Amériquains Méridionaux, à quelques circonstances prés, est assez semblable à celle que je viens de

33. Tom. IV. Pag. 18.

l
a
c
r
p

c
n
d
q
n
f
d
f
p
t
n
p
Il
fe
ke
n
E
u
ce
re
d
v
q
ne
fc
q
de
ne
ee
il

M
ef

décrire : je dis à quelques circonſtances prés ; car c'eſt par-tout la même choſe quant à l'eſſentiel. Ce ſont par-tout les mêmes motifs pour la faire ; la même maniére de la chanter ; les mêmes meſures pour s'y préparer ; les mêmes obſervations pour leurs voyages, & pour le temps de leur rendez-vous ; le même uſage d'attaquer & de ſe défendre ; les mêmes armes pour combattre, ſi on en excepte la cuiraſſe : en un mot, c'eſt par tout le même caractére de bravoure ou de férocité : le même eſprit de haine, de rage & de fureur contre leurs Ennemis.

Supplice des Eſclaves dans l'Amérique Méridionale.

Le ſupplice de leurs Eſclaves a quelque choſe de ſingulier, qui mérite d'être remarqué. Il n'eſt pas, à la vérité, accompagné de tant de circonſtances d'une cruauté ſi rafinée, & d'une inhumanité ſi marquée, que l'eſt celui des Ameriquains Septentrionaux, dont je viens de donner le détail : mais il a dans un ſens quelque choſe de plus affreux encore, en ce que dés que ces malheureux ſont faits priſonniers, ils doivent ſe regarder comme des victimes ſûrement deſtinées à la mort, & qui ont ſouvent à vivre long-temps dans l'attente incertaine de ce moment fatal, lequel dépend du caprice de ceux qui en ſont les maîtres : car, comme entre ennemis, ils ne ſçavent ce que c'eſt que de faire Paix ou Tréve, & que par cette raiſon leurs haines ſont immortelles, ils ne ſçavent auſſi ce que c'eſt que faire grace, & leur vengeance ne s'aſſouvit que dans le ſang des miſérables, que le ſort des armes a fait tomber dans leurs fers.

Quelques Relations disent *, que l'Esclave a d'abord un droit d'entrée à payer en arrivant dans le Village de ses Vainqueurs, comme ceux de la Nouvelle France. Les Guerriers l'abandonnent à la discrétion des femmes & des enfans †, qui dansant autour de lui, & l'obligeant à danser lui-même, se font un plaisir barbare d'insulter à sa misére, & passant sur lui leur premiére rage, & leur haine invétérée contre ceux de sa Nation, en lui faisant essuyer divers mauvais traitemens.

Thevet dit au contraire ¶, qu'ils font toutes sortes de caresses aux prisonniers, & qu'ils les parent si bien de divers ornemens faits de plumes, qu'on diroit à les voir qu'ils sont les Chefs de ceux-là mêmes dont ils ne sont que les Esclaves. La premiére chose qu'on fait à leur égard, c'est de les conduire au tombeau de ceux pour qui ils sont donnez, de le leur faire renouveller, pour prendre acte qu'ils doivent se regarder comme des victimes destinées à être immolées pour appaiser leurs Manes. On les conduit ensuite dans le Village, où loin de les maltraiter, & de les mettre en prison, on les établit comme les maîtres dans les Cabanes de ceux dont ils ont orné les sépulchres. On leur apporte tout ce qui a servi aux défunts ; leur Hamac, leur Arc, leurs fléches, & leurs ornemens de plume, qu'ils sont obligez de laver, & de nétoyer avant que de s'en servir. Si les défunts ont laissé des Veuves, on les leur donne pour Epouses, autrement on leur donne les sœurs de ceux qui les ont faits prisonniers, ou de ceux à qui ils doivent être sacrifiez, ou bien

* *Hieron. Staad. Hist. Bresil. Lib. 2. cap. 29.*
† *Jean de Léry, Hist du Brésil, ch. 15.*
¶ *Thevet, Cosmog. Univ. Liv. 21, ch. 15. F. 944.*

même de celui qui doit les immoler. Ils ont ſur cela des régles établies, que les Auteurs ne laiſſent qu'entrevoir; mais perſonne de ceux qui ont cette obligation, ne ſe fait une difficulté de donner ſa ſœur pour Epouſe à ces malheureux; on ſe fait même honneur de cette alliance.

Celui qui eſt le maître de l'Eſclave, choiſit en même temps une perſonne à qui il deſtine l'honneur de lui porter le coup mortel: & celui-ci que cette action doit rendre conſidérable, invite la Nation & ſes Alliez pour déterminer le jour de l'exécution. Il fait pour cela un grand feſtin, où tous les Invitez ſe rendent, & où l'Eſclave qui y fait un principal perſonnage, voit de ſang froid & ſans s'émouvoir, le choix que chacun fait de quelqu'un de ſes membres, & les préſens qu'on lui apporte pour payer celui qu'il a retenu. On lui met cependant au col un collier, où ſont enfilez dans un fil de coton, certains noyaux, ou bien des oſſemens de poiſſon, dont le nombre marque celui des Lunes ou des Mois qu'on lui laiſſe encore pour vivre. A chaque Lune on ôte un de ces noyaux, ou de ces oſſemens: & quand il n'en reſte plus qu'un, il peut être aſſuré qu'à la fin de cette Lune il ſera offert en ſacrifice.

Je dis qu'il ſera offert en ſacrifice; car cette terrible fête ſe célébre avec tant d'appareil & de cérémonie, qu'elle a tout l'air d'un acte de Religion. On s'y prépare de longue main, en diſpoſant toutes choſes pour cette action, laquelle ne ſe fait jamais ſans un *grand vin*, c'eſt-à-dire, ſans un feſtin ſolemnel, où l'on invite tous les amis, tous les voiſins, & les alliés de la Nation, qui fait les frais de la ſolemnité.

Les femmes chargées du ſoin des préparatifs, ſont long-temps occupées à faire avec de la terre graſſe de grands vaiſſeaux propres à contenir, & à faire fermenter leurs boiſſons enyvrantes, connuës ſous les noms de *Caouin*, d'*Oucicou*, & de *Chica*, dont nous avons déja parlé. Elles en font auſſi d'autres plus petits, qui doivent ſervir pour mettre les couleurs avec leſquelles on doit peindre l'Eſclave, & l'inſtrument de ſon ſupplice. Elles font cuire tous ces vaiſſeaux à un feu lent, de la maniére dont je l'ai déja expliqué. Aprés cela elles filent une longue corde de coton, ou d'écorce d'arbre, dont on doit lier l'Eſclave, & elles travaillent avec beaucoup de propreté, pluſieurs nœuds pendans avec des plumes de diverſes couleurs, dont elles ornent le *Bouton*, ou la maſſuë avec laquelle il doit être aſſommé. L'Eſclave, à qui on ne laiſſe point ignorer que tous ces préparatifs le regardent, voit tout cela d'un œil tranquille, & n'en eſt pas plus émû, que s'il s'agiſſoit d'un choſe indifférente, & qui intéreſſât tout autre que lui.

Cependant, pour l'accoûtumer à une ſolemnité, dont réellement il doit être le principal Acteur, on le produit pendant quelques jours dans la place publique où il doit être ſacrifié, & là on ſe divertit à ſes dépens en l'obligeant de chanter & de danſer, & en chantant & danſant autour de lui, ſuivant la cadence de ſa chanſon, aprés quoi on le ramene tranquillement chez lui.

Ceux qu'on a invités à la Fête, ſe rendent de toutes parts au temps marqué, & le Chef du Carbet ou du Village, leur faiſant compliment ſur leur arrivée, les exhorte à prendre part à leur joye, & les félicite par avance

du plaiſir qu'ils auront à ſe nourrir de la chair d'un de leurs ennemis.

Tous les apprêts du feſtin étant faits, on en détermine le jour au temps précis, où le *Caouin* doit être dans ſa boite. La veille de ce grand jour les femmes vont prendre l'Eſclave chez lui ; elles lui attachent au col cette corde, nommée en leur Langue *Muſſurana*, qu'elles ont tiſſuë pour cet effet. Aprés-quoi l'une d'entr'elles, lui peint tout le corps de diverſes couleurs, ſur leſquelles elle répand une poudre de couleur cendrée faite de coques concaſſées de certains œufs d'oiſeau. Elle ajoûte à cet ornement divers tours de plumaſſerie, deſorte qu'il eſt paré comme pour un jour de triomphe. Pendant qu'on orne ainſi l'Eſclave, toutes les autres femmes l'environnent, & font retentir l'air du bruit de leurs chanſons, & trembler la terre du trépignement de leurs pieds. On peint de la même maniére, & au ſon de la même harmonie, le *Bouton* ou la maſſuë fatale dont il doit être frappé. On porte enſuite avec pompe cette maſſuë dans une Cabane vuide, que Hierôme Staad nous répréſente preſque comme un Temple, où ils conſervent avec reſpect leurs *Maracas*, qu'il croit être leur Divinité. On la ſuſpend au milieu de cette Cabane, & les femmes y paſſent la nuit en chantant, & en danſant de toutes leurs forces.

Le lendemain, à peine le Soleil a-t'il paru ſur l'horiſon, que les Sauvages s'étant purifiés, ſelon la coûtume qu'ils ont de ſe baigner tous les matins, & s'étant faits peindre & orner de leurs plus beaux atours, s'aſſemblent dans le lieu où doit ſe faire le feſtin, & y conduiſent l'Eſclave qu'ils pla-

cent au milieu d'eux. Les femmes, d'un autre côté, allument des petits feux autour des vaiſſeaux, qui renferment leurs boiſſons, & les échauffent jusqu'à ce qu'elles ſoient tiédes. Ce n'eſt ici qu'un feſtin à boire, & non point à manger. Mais les Sauvages Méridionaux boivent ſi bien, à la façon des anciens Scythes, & ſont d'une yvrognerie ſi démeſurée, qu'il n'y a pas actuellement de Nation au monde qui puiſſe leur être comparée en ce point. C'eſt ce que le Miniſtre de Leri * nous exprime bien par cette exclamation magnifique. » Arriere-» Allemans, Flamans, Lanſquenets, Suiſſes, » tous qui faites carhous, & profeſſion de » boire par-deçà ! Car tout ainſi que vous » même aprés avoir entendu comme nos » Amériquains s'en acquitent, confeſſerez » que vous n'y entendez rien au prix d'eux, » auſſi faut-il que vous leur cédiez en cet » endroit !

Les femmes donc ayant ouvert les vaiſſeaux, en rempliſſent de grandes coupes faites de calebaſſes coupées par la moitié, dont quelques-unes tiennent plus de trois chopines de Paris, & les portent au milieu du Carbet, où les hommes danſant autour d'elles, les reçoivent de leurs mains, & les avallent d'un ſeul trait. Ce ne ſont qu'allées & venuës de ces femmes, qui vont chercher de la boiſſon, & qui ne s'oublient pas elles-mêmes, bûvant autant dans leur particulier, que leurs maris le font en public. » Mais ſçavez-vous combien de fois ? (con-» tinuë l'Auteur que j'ai cité) jusqu'à tant » que les vaiſſeaux, y en eut-il une centaine, » ſeront tous vuides, & qu'il n'y reſtera pas

* *Leri, loc. cit.*

» une ſeule goute de caouin dedans. Et
» de fait je les ai vûs, dit-il, non-ſeulement
» trois jours & trois nuits ſans ceſſer de boire;
» mais auſſi aprés qu'ils étoient ſi ſaouls & ſi
» yvres, qu'ils n'en pouvoient plus, (d'au-
» tant que quitter le jeu eut été pour être
» réputé efféminé, & plus que Schelm en-
» tre les Allemans) quand ils avoient rendu
» leur gorge, c'étoit à recommencer plus
» belle que devant.

» Tant que ce caouinage dure, ajoûte-t'il
» plus bas, nos friponniers & gallebontemps
» de Bréſiliens, pour s'échauffer tant plus la
» cervelle, chantans, ſifflans, s'encourageans,
» & exhortans, l'un l'autre de ſe porter vail-
» lamment, & de prendre force priſonniers
» quand ils iront en guerre, étant arrangés
» comme gruës, ne ceſſent en cette ſorte de
» danſer, & aller & venir par la maiſon, où
» ils ſont aſſemblés juſqu'à ce que cela ſoit
» fait : c'eſt-à-dire, ainſi que j'ai ja touché,
» qu'ils ne ſortiront jamais delà, tant qu'ils
» ſentiront qu'il y aura quelque choſe és
» vaiſſeaux. Et certainement pour mieux vé-
» rifier ce que j'ai dit, qu'ils ſont les pre-
» miers, & ſuperlatifs en matiére d'yvro-
» gnerie; je crois qu'il y en a tel, qui à ſa
» part en une ſeule aſſemblée, avale plus de
» vingt pots de caouin; mais ſur-tout,
» quant à la maniére que je les ai dépeints
» au Chapitre précedent, ils ſont emplu-
» maſſés, & qu'en cet équipage ils tuënt &
» mangent un priſonnier de guerre, faiſant
» ainſi les Bacchanales à la façon des anciens
» payens, &c.

L'Eſclave à qui l'on ſert à boire comme aux autres, ne laiſſe paſſer aucun des coups qu'on lui porte ſans l'avaler de grand cœur,

il s'efforce de paroître gay, & plus content qu'aucun de ceux qui composent l'assemblée : il chante, il danse de son mieux ; & tandis que chacun de ceux qui l'entourent, vante ses exploits ou ceux de ses Ancêtres, & qu'il se fait une gloire d'avilir ceux des Nations ennemies de la leur, l'Esclave fait aussi trophée de ses belles actions, & n'épargne point à ceux qui le tiennent prisonnier, & qui se réjoüissent de son malheur, les injures les plus outrageantes, & les imprécations les plus terribles.

On prend un jour de repos aprés le festin solemnel, & pendant ce temps-là l'Esclave, privé alors de sa liberté, est mis en prison dans une petite Case qu'on lui dresse exprés au milieu de la place publique, dans l'endroit même où il doit être immolé, & on l'y garde trés-étroitement. La nuit qui précéde l'exécution, les femmes vont encore danser dans la Cabane où le Bouton est suspendu, & continuënt leurs chants jusqu'au lever de l'aurore.

Enfin on commence le dernier acte de cette Tragédie par retirer l'Esclave de sa prison, qu'on démolit, & l'on prépare la place pour la cérémonie. Cela étant fait, les Guerriers bien empennachés, & couverts de leurs Rondaches faites d'un cuir fort & épais, viennent prendre l'Esclave. Ils lui délient la corde qu'il a autour du col, ils la lui passent par le milieu du corps, & le font courir en cet état, plusieurs Guerriers tenant les deux bouts de cette longue corde des deux côtés ; de sorte qu'ils peuvent l'arrêter tout court quand ils le jugent à propos. On le conduit en cet équipage au milieu de la place, où tout le peuple le suit en foule, hommes,

hommes, femmes & enfans, chacun lui faisant une fête du plaisir qu'ils auront de le faire boucanner, & de le manger. On l'exhorte cependant à venger sa mort prochaine, & on lui laisse la liberté de ramasser des pierres, & des têtes de pots cassés, dont la place est toute parsemée à ce dessein. Il les lance en effet avec roideur sur tout le monde indifféremment; les Guerriers se couvrent de leurs rondaches, mais malheur aux femmes, qui n'ayant pas de quoi se se garantir, tombent tous ses coups; car à ce jeu, il y en a toûjours plusieurs de blessées.

Cet exercice d'une récréation assez mal plaisante étant fini, on arrête l'Esclave immobile au milieu de la place: on allume un feu devant lui à deux pas de distance, qui me paroît être comme la Divinité à laquelle il doit être sacrifié. En même-tems une femme, à qui on a donné la commission d'aller chercher la massuë, la porte triomphamment, poussant de grands cris de joye, & la dépose entre les mains d'un Guerrier, lequel se plaçant immédiatement devant l'Esclave, la tient élevée sous ses yeux, & lui presente continuellement le fatal instrument qui doit mettre fin à sa vie.

Celui à qui l'honneur est destiné de porter le coup mortel, & qui s'est tenu caché jusqu'à ce moment pour se disposer par le jeûne & par la retraite à cette grande action, se presente alors dans la place accompagné de quinze ou vingt Guerriers, qui lui servent comme de parrains, ornés comme lui & peints de diverses couleurs, sur lesquelles est répanduë, depuis les pieds jusqu'à la tête, cette poudre cendrée dont on a déja peint l'Es-

clave & la maſſuë. Le Chef du Carbet ou du Village, prenant la maſſuë entre les mains de celui qui la tenoit, va au-devant de lui, la lui preſente, & la paſſe enſuite entre ſes jambes comme par reſpect. Celui-ci ſaiſiſſant la maſſuë des deux mains, & ſe mettant en poſture de frapper, adreſſe ces paroles à l'Eſclave : » N'es-tu pas de telle Nation ennemie » de la nôtre, qui a tué pluſieurs de nos peres, » de nos freres, de nos femmes, de nos en» fans & de nos Alliez? Oüi, vraiement, dit » l'Eſclave, j'en ſuis, & j'en fais gloire, je » ne me ſuis pas épargné moi-même à vous » faire du mal. J'ai tué tant & tant de perſon» nes; je me ſuis nourri de leur chair. Puis entrant dans le dernier détail de tout ce qu'il a fait, exaggérant ſes proüeſſes; il n'oublie rien de ce qu'il croit plus propre à aigrir ceux qui l'écoutent. » Oh bien, reprend le Guer» rier, c'eſt pour ce ſujet-là même, que puiſ» que nous ſommes aujourd'hui maîtres de » ta perſonne, & que nous te tenons en» tre nos mains, tu ne nous échapperas » pas, que je vais te donner le coup de la » mort, que nous ferons rôtir tous tes mem» bres piéce à piéce, & que nous les man» gerons juſqu'aux os. A la bonne heure, re» prend l'Eſclave, j'y conſens, & vous faites » bien; mais ſoyez aſſûrez que ceux de ma » Nation me vengeront, & que ma mort » vous coûtera cher. A peine a-t'il prononcé ces derniéres paroles, que l'Exécuteur ou le Sacrificateur lui décharge ſur la tête, à côté de l'oreille, un coup de maſſuë d'une telle roideur, que d'ordinaire il le renverſe mort à ſes pieds, où il donne à peine aprés ce coup quelques ſignes d'un foible reſte de vie.

L'Epouſe de ce malheureux s'approchant

alors du cadavre, on lui laiſſe quelques momens de temps pour répandre ſur lui quelques larmes, & pour honorer ſon trépas de quelques lamentations. Mais ce deüil eſt bien court, & bien peu ſincére, ſans doute, puiſqu'elle ne renonce pas au droit qu'elle a d'en manger comme les autres, & qu'elle eſt ſouvent des plus ardentes à marquer le déſir qu'elle a de s'en nourrir.

Aprés ces pleurs de pure cérémonie, les femmes prennent le cadavre, le font griller ſur un petit feu pour le nétoyer, & le lavent bien avec de l'eau boüillante juſqu'à ce que la peau ſoit extrêmement blanche. Celui à qui l'Eſclave appartenoit, vient enſuite avec quelques aides pour dépeçer le corps. Il en coupe d'abord les bras, à la jointure des épaules, & les cuiſſes au-deſſous du genou, que quatre femmes portent avec de grands cris de joye par tout le Village comme en triomphe. Il diviſe enſuite le tronc; & aprés en avoir retiré les viſcéres, il en fait pluſieurs autres partages comme de la chair qu'on étale à la boucherie. Les péres & les méres qui aſſiſtent à ce ſpectacle, ramaſſent avec ſoin le ſang qui découle de ce corps, & en frotent le viſage, les bras, les cuiſſes & les jambes de leurs enfans, pour les animer & pour exciter dans leurs jeunes cœurs cette haine immortelle qu'ils couvent contre les Ennemis de leur Nation.

Le corps étant ainſi dépeçé, les hommes retiennent pour eux les chairs ſolides ſelon la diſtribution qui en avoit anciennement été faite, & ils les font cuire, ſelon l'uſage qu'ils ont de faire boucanner les viandes. La tête & les viſcéres ſont le partage des femmes & des enfans, de maniére cependant qu'il n'y a que ces derniers qui mangent la

cervelle & la langue ; ce qui ſans doute ſe fait par un eſprit de quelque ſuperſtition. Les femmes font boüillir cette tête & ces viſcéres dans la chaudiére, & y mêlent de leur farine, dont elles font une eſpéce de ſagamité.

Soit appétit pour la chaîr humaine, ſoit rage & fureur contre leurs Ennemis, il n'eſt perſonne qui n'en mange, & qui ne témoigne qu'il y trouve un goût trés-fin & trés-délicat. Lorſque tout eſt devoré, on choiſit parmi les os ceux qui ſont propres à faire des flûtes, dans leſquelles ils bravent encore la mémoire de ceux qui ont eu le malheur de périr par leurs mains. Le crane & le reſte des oſſemens eſt porté dans une eſpéce de charnier qu'on conſerve dans le Village, qui leur ſert comme de trophée & de monument de leur victoire, qu'ils montrent par curioſité aux Etrangers, dont ils ſont viſitez comme des témoignages authentiques de leur bravoure.

Le Sacrificateur qui a immolé cette victime infortunée, acquiert par cette belle action une gloire, laquelle doit l'immortaliſer parmi les ſiens ; & il doit porter dans la ſuite des marques d'honneur qui dureront autant que ſa vie. On lui impoſe d'abord avec ſolemnité un nouveau nom, qui eſt pour lui comme un nouveau tître de nobleſſe, & qui ſert beaucoup à l'accréditer. Le Chef du Carbet le lui donne lui-même, & prenant une dent d'Acouti ou de quelque autre animal, bien tranchante, il lui fait de longues inciſions ſur les épaules, ſur la poîtrine, ſur les bras, ſur les cuiſſes & ſur les jambes, d'où il découle beaucoup de ſang, qu'on a ſoin d'arrêter avec du charbon pilé. Ces inciſons lui laiſſent ſur le corps des veſtiges inéfaçables, ſemblables

à ceux dont j'ai déja parlé, en traitant de leurs peintures caustiques ; ils sont autant de preuves éternelles de sa valeur, & ils sont en même-tems comme une espéce de consécration, dont le Poëte * Prudence nous donne la preuve dans ce qu'il fait dire à saint Romain au sujet des Prêtres de Cybéle.

Quid cum Sacerdos accipit sphragitidas,
Acus minutas ingerunt fornacibus :
His membra pergunt urere, utque igniverint,
Quamcumque corporis partem fervens nota
Stigmarit, hâc sic consecratum prædicant.

Il semble aussi que ce soit une expiation funéraire, & un reste de ce qui étoit en usage autrefois en Orient parmi les Gentils, & même parmi les Hébreux, lesquels adoptoient toutes les superstitions qu'ils voyoient faire à leurs Voisins. C'est ce que nous devons inférer de la défense que Dieu fait à son Peuple, quand il lui dit : » Vous ne » ferez point d'incisions sur vôtre chair à l'oc» casion des morts, & vous n'y traccrez » point de figures ou de caractéres inéfaça» bles. † C'est moi qui suis le Seigneur. *Et super mortuo non incidetis carnem vestram, neque figuras aliquas, aut stigmata facietis vobis. Ego Dominus.*

Il doit aprés cette opération se retirer, & passer plusieurs jours dans la retraite & dans le jeûne, assis ou couché dans son Hamac ; mais, afin que ses bras ne s'engourdissent pas, & que l'horreur du meurtre qu'il vient de commettre, ne les lui rende pas

* *Prudent. in Roman. Martyr.*
† *Levit. cap. 19. v. 28.*

tremblans & inhabiles à tirer de l'arc, il s'exerce pendant ce temps-là á décocher des fléches contre un but préparé pour cet effet.

Ce qu'il y a de plus barbare & de plus horrible dans la haine qu'ils conservent contre leurs Ennemis, c'est que si l'Esclave a eu quelque enfant de l'Epouse qu'on lui avoit donnée, quoi-que souvent elle soit des plus considérables du Village, on ne regarde en lui que le sang de son malheureux pére, & qu'il est infaillible que tôt ou tard il sera immolé comme lui, & mangé de la même maniére; barbarie que j'avouë être sans égale, au-dessus de laquelle rien ne peut aller, & qui met le comble à la brutalité de ces Anthropophages.

On pratique toutes les mêmes cérémonies pour faire mourir les femmes que le sort de la guerre a fait tomber entre leurs mains. Les Brésiliens néanmoins ne leur donnent point de Maris, comme ils donnent des Epouses aux hommes. Les Caraïbes en usent un peu différemment; car quelquefois ils donnent la vie à ces femmes, & les prennent pour Epouses, mais elles ne portent point de brodequins; elles ont les cheveux courts comme un marque de leur esclavage, & sont souvent les victimes de leur caprice, comme je l'ai déja dit. *

Presque toutes les Nations Barbares de l'Amérique sont Anthropophages; mais les Amériquains Méridionaux sont plus tachés de cette inhumanité que les autres. Je ne

* Aristote au Livre 1. de sa Réthorique, & Lucien dans ses Dialogues, disent que les cheveux portés dans leur longueur, sont des signes certains de liberté & d'ingénuité.

ſçache guéres que les Abénaquis qui en ayent horreur, & à qui on ne puiſſe pas reprocher la cruauté des autres Nations.

Adoption.

La condition d'un Eſclave à qui l'on donne la vie, eſt toûjours aſſez dure chez les Nations Algonquines ; mais parmi les Iroquois & les Hurons, elle eſt auſſi douce, à proportion que celle de ceux qu'on jette au feu, eſt cruelle. Dés qu'il eſt entré dans la Cabane où il eſt donné, & où l'on a réſolu de le conſerver, on détache ſes liens ; on lui ôte cet appareil lugubre, qui le faiſoit paroître comme une victime deſtinée au ſacrifice ; on le lave avec de l'eau tiéde pour effacer les couleurs dont ſon viſage étoit peint, & on l'habille proprement. Il reçoit enſuite les viſites des parens & des amis de la famille où il entre. Peu de tems aprés on fait feſtin à tout le Village pour lui donner le nom de la perſonne qu'il reléve : les amis & les alliez du défunt font auſſi feſtin en ſon nom pour lui faire honneur : & dés ce moment il entre dans tous ſes droits. Si l'Eſclave eſt une fille donnée dans une Cabane où il n'y ait point de perſonne du ſexe en état de la ſoûtenir, c'eſt une fortune pour cette Cabane là, & pour elle. Toute l'eſpérance de la famille eſt fondée ſur cette Eſclave qui devient la maîtreſſe de cette famille, & des branches qui en dépendent. Si c'eſt un homme qui reſſuſcite un Ancien, un Conſidérable, il devient conſidérable lui-même, & il a de l'autorité dans le Village, s'il ſçait ſoûtenir par ſon mérite perſonnel le nom qu'il prend.

A la vérité les Eſclaves, s'ils ſont ſages, doivent ſe ſouvenir de l'état où ils ont été, & de la grace qu'on leur a faite. Ils doivent ſe rendre agréables par leur complaiſance, autrement leur fortune pourroit changer, même aprés pluſieurs années d'adoption, ſurtout ſi les familles où ils ſont entés, ſont nombreuſes, & peuvent aiſément ſe paſſer d'eux. Mais leurs maîtres, quoiqu'ils ſentent bien leur ſupériorité, ne la leur font point ſentir, ils s'appliquent au contraire à leur perſuader qu'étant incorporés dans leurs familles, ils ſont les maîtres comme s'ils étoient dans la leur propre, & qu'ils ſont entiérement ſemblables à eux. Quelquefois même ils leur diſent, qu'il leur eſt libre de reſter, ou de retourner dans leur païs : ce parti ſeroit néanmoins dangereux à prendre ſi on pouvoit le preſſentir, & leur coûteroit infailliblement la vie, s'ils avoient le malheur d'être pris une ſeconde fois.

Une conduite ſi douce des Iroquois envers leurs Eſclaves, eſt l'effet d'une excellente politique ; car ces Eſclaves ne voyant preſque point de différence entre les Iroquois naturels & eux-mêmes, ne s'apperçoivent auſſi preſque point de leur ſervitude, & ne ſont point tentés de s'enfuïr. Les Nations elles-mêmes à qui l'Iroquois fait la guerre, ou qui ſont preſſées d'ailleurs par des Voiſins inquiets, ne ſe ſentant pas en état de réſiſter aux uns & aux autres, écoutent plus volontiers les propoſitions que les Iroquois leur font faire de ſe donner à eux pour ne faire enſemble qu'un même Peuple ; & c'eſt ainſi que ceux-ci obtiennent plus facilement les deux points qui leur ſont les plus eſſentiels, qui ſont, de ſoûtenir leurs familles chancel-

lantes, & de grossir leur nombre; ce qui leur donne la supériorité qu'ils ont depuis si long-temps sur les autres Nations.

DES AMBASSADES, ET DU COMMERCE.

PENDANT le temps de la Guerre, celui des deux Partis à qui elle devient funeste, n'omet rien pour conjurer la tempête, & pour ramener le calme. Il profite de toutes les ouvertures qui se présentent pour lier une négociation; & quand il croit que tout est disposé à la faire réüssir, il envoye ses Ambassadeurs faire des propositions de Paix. Le vainqueur de son côté reçoit presque toûjours ces propositions avec avidité, pour peu que la Guerre, toûjours onéreuse à ceux qui la font, lui pése, & qu'il puisse se flâter de retirer de la Paix des avantages considérables; dans ce cas-là même, il est assez souvent le premier à la solliciter sous main.

Néanmoins comme les esprits sont aigris de part & d'autre, & qu'il séroit dangereux de se mettre à la discrétion de gens irrités, pour éviter tout inconvénient, on prend, avant d'envoyer des Ambassadeurs, les plus sages précautions qu'il se peut: on se sert des Nations Neutres pour faire sonder le Gué: si l'on a des prisonniers de la Nation qu'on veut

fléchir, on en renvoye honorablement & avec des présens, quelques-uns de ceux qui sont apliqués au Fisk. Il y a aussi presque toûjours des particuliers qui se risquent, & qui vont avec des branches de porcelaine, frayer le chemin, en ôter les ronces & les épines, comme ils parlent, & l'applanir aux Ambassadeurs, lesquels se mettent en devoir de partir, lorsqu'ils se croyent assurés qu'on est dans de favorables dispositions de les bien recevoir.

Le Conseil choisit toûjours pour remplir ce caractére quelques Anciens, dont on connoisse les talens & la capacité; & aprés avoir longtems déliberé sur les propositions publiques & secrétes qu'ils doivent faire, on a soin de les bien recorder sur ce qu'ils ont à dire: on leur fait la leçon comme par écrit sur leurs colliers, ou bien avec de petites buchettes de différente figure, & qui ont divers sens, afin que d'une part, ils n'oublient rien, & que de l'autre ils ne passent pas leurs ordres.

Les Ambassadeurs ayant reçû leurs instructions, se mettent en marche avec les présens qu'ils doivent faire, lesquels sont toûjours pris sur le Trésor public; & ils se font accompagner d'un certain nombre de jeunesse pour faire honneur au caractére dont ils sont revêtus. Cela seul leur tient lieu de la dépense que font ailleurs les Ministres des Princes, qui sont envoyés dans les Cours Etrangéres.

Avant que d'arriver, le Chef de l'Ambassade fait préceder de quelques journées quelqu'un de sa troupe pour donner avis de sa marche, afin qu'on se dispose à le recevoir. A une demie lieuë du Village il fait alte, & envoye derechef avertir de son arivée. Alors

le Conseil du lieu où il va, députe quelques Anciens vers les Ambassadeurs pour leur faire compliment, & quelques jeunes gens pour se charger de leurs pacquets. Celui des Anciens qui porte la parole, s'étant assis un moment auprés d'eux, ayant allumé sa pipe, toussé & craché, leur dit fort éloquemment, qu'ils sont les trés-bien venus: qu'on leur est bien obligé d'avoir entrepris un voyage si pénible: qu'ils doivent avoir sans doute bien souffert de la longueur du chemin par le chaud ou par le froid, &c. Enfin il les avertit qu'on leur a préparé une Cabane pour y loger avec tout leur monde. Aprés cette courte harangue, les Anciens se retirent, & les Ambassadeurs font leurs entrées dans le Village sans magnificence.

En arrivant ils trouvent leur Cabane préparée, & la chaudiére haute. Ce sont les jeunes gens du Village, lesquels sont toûjours à la main des Chefs de famille, qui dressent le festin, & non pas les femmes. La dépense en est prise sur le Fisk, & personne n'y touche que les nouveaux venus, qui pendant leur séjour, sont défraïés par le Public, selon la coûtume qu'ils ont parmi eux, que celui qui fait le festin le consacre tout entier à ceux qui sont invités, sans qu'il y ait, ou qu'il s'en réserve la moindre partie.

Aprés un ou deux jours de repos, les Ambassadeurs font leurs propositions, & présentent leurs colliers dans un Conseil public, qui n'est que pour chanter, danser, & écouter ce qu'ils ont à dire. Ils ne s'endorment pas cependant sur leurs interêts, & profitent bien du temps qu'ils ont en particulier pour leurs négociations secrétes, d'où dépend tout le succés de leur habileté. Les Anciens de leur

côté délibérent sur les propositions, & supposé qu'ils se déterminent à faire la Paix, aprés quelques jours de délibérations secrétes, & de festins publics, ils renvoyent les Ambassadeurs avec la réponse à leurs paroles, ou bien ils les font suivre quelquefois, peu de temps aprés, par d'autres Ambassadeurs de leur part, qui vont répondre sur leur natte par un nombre de colliers, à peu prés égal à toutes les propositions qu'ils ont faites.

Si le sentiment de continuër la guerre prévaut dans le Conseil, alors malheur aux Ambassadeurs; le droit des Gens ne les garantit point: on n'a de respect pour leur caractére, que tandis que la chose est indécise: mais, dés qu'on a pris les derniéres résolutions, on leur casse la tête, & cela souvent sur la natte même, quoique cependant il est plus ordinaire, pour éviter ce qu'il y a d'odieux dans une action qui viole les droits de l'hospitalité & de la confiance, de les congédier honorablement, & de les envoyer assassiner sur le chemin à quelques journées du Village. Ce n'est point la coûtume de faire brûler les Ambassadeurs, & les traiter en Esclaves. Cependant les Iroquois brûlérent quelques uns de ceux qui avoient accompagné M. le Chevalier d'O, que M. le Comte de Frontenac avoit envoyé chez eux en Ambassade, & ils l'auroient peut-être brûlé lui-même s'il ne s'étoit sauvé chez les Anglois, mais les Iroquois prétendirent que c'étoit une représaille.

Le droit des Gens est beaucoup plus respecté parmi les Nations d'enhaut, qui habitent vers la Louisiane le long des bords du Missisippi, lesquelles ont l'usage du Calumet de Paix, que n'ont pas les Iroquois, non plus

34. Tom. IV. Pag. 39.

que les autres Sauvages des environs de Québec, & du bas du fleuve Saint-Laurent.

Calumet de Paix.

Le Pere Marquette Jésuite Missionnaire du Canada, s'étant embarqué avec le Sieur Joliet François Canadien, dans le dessein d'aller à la découverte de la Mer de l'Ouest, & de tenter une route par le Canada jusqu'à la Chine, fut le prémier des François, qui pénétra jusqu'au grand fleuve de Missisippi, & qui eut connoissance des Nations de la Louisiane, qui sont répanduës dans les terres que ce grand Fleuve arrose. Ce fut le 17. Juin de l'an 1673. (c'est-à-dire, sept ou huit ans avant que le Sieur Cavelier de la Salle allât sur ses traces prendre possession de ce païs-là au nom du Roi) qu'aprés avoir remonté le fleuve Saint-Laurent, fait quarante lieuës dans le fleuve, *Ouisconsin*, ou *Misconsin*, comme il l'appelle, ils tombérent dans une autre beaucoup plus considérable vers le quarante-deuxiéme dégré & demi de latitude Nord. La beauté de ce grand Fleuve leur ayant persuadé, qu'il avoit quelque part son débouquement dans la Mer, ils se laissérent aller à son courant, & le parcoururent en effet jusqu'au trente-quatriéme degré, à deux ou trois journées du Golfe du Mexique, selon leur estime. Mais ayant remarqué que son cours les éloignoit de leur premiére route, & la crainte des Espagnols les ayant empêchés d'aller jusqu'à son embouchure, ils prirent le parti de le remonter, & retournérent, par les Ilinois à Missilimakinak, & delà à Quebec, où ils firent le rapport des particularités de leur découverte.

C'est dans la Relation de son Voyage qu'on fit imprimer alors, que le Pere Marquette nous donne connoissance du Calumet de Paix ; & comme il est le premier qui en ait parlé, qu'il est aussi celui qui en a parlé le mieux, c'est de lui que je prendrai ce que je dois en dire ici.

Le vingt-cinq du mois de Juin de la même année le Sieur Joliet & le Pere Marquette ayant apperçû sur le bord du fleuve Missisipi quelques vestiges d'hommes, & un sentier battu, ils résolurent de le suivre, & de tenter une avanture assez hazardeuse pour deux hommes seuls, qui s'exposoient à la merci d'un Peuple barbare & inconnu. Ils ne furent pas long-temps sans découvrir trois Villages. Ils se recommandérent à Dieu, & continuant à marcher en silence, ils arrivérent si prés de l'un de ces Villages sans être découverts, qu'ils entendoient les Sauvages parler. Jugeant donc qu'il étoit temps de se manifester, ils poussérent un cri de toutes leurs forces, & s'arrêtérent pour en attendre l'événement. A ce cri, les Sauvages sortent en foule de leurs Cabanes, & les ayant reconnus pour Européens, ils députent vers eux quatre Vieillards pour aller leur parler. D'eux d'entr'eux portoient des pipes à fumer du Tabac, bien ornées & bien empannachées de divers plumages. Ils marchoient à pas graves, & élevant leurs pipes vers le Soleil, ils sembloient lui présenter à fumer sans néanmoins dire aucun mot. Ils furent assez longtems à faire le peu de chemin qu'il y avoit depuis leur Village jusqu'à eux. Enfin les ayant abordés, ils s'arrêtérent pour les considérer avec attention. Le Pére rassuré par cette cérémonie, & par leurs couvertures d'é-

toffe, leur parla le premier, leur demanda qui ils étoient; à quoi ils répondirent qu'ils étoient Ilinois, & pour marque de Paix ils leur présentérent leurs pipes pour fumer, ensuite ils les invitérent d'entrer dans leur Village, où tout le monde les attendoit avec impatience.

A la porte de la Cabane, où ils devoient être reçûs, se trouva un Ancien, qui les attendoit dans une posture assez surprenante; mais qui est usitée chez eux à la reception de tous les Etrangers. Cet homme étoit debout & tout nud, tenant ses mains étenduës & élevées vers le Soleil, comme s'il eût voulu se défendre de ses rayons, lesquels néanmoins passoient sur son visage entre ses doigts. Lorsqu'ils furent prés de lui, il leur fit ce compliment. » Que le Soleil est beau, » François, quand tu viens nous visiter! Tout » nôtre Village t'attend; tu entreras en paix » dans toutes nos Cabanes. « Il les introduisit dans la sienne, où il y avoit une foule de monde qui les dévoroit des yeux, & qui cependant gardoit un profond silence. On entendoit seulement ces paroles, qu'on leur adressoit de temps en temps, & à voix basse. » Que voilà qui est bien, mes fréres, que » vous nous visitez!

Aprés qu'ils eurent pris place, on leur fit la civilité accoûtumée de leur présenter des Calumets. On ne doit pas les refuser, si on ne veut passer pour ennemi; mais il suffit de faire semblant de fumer.

Pendant que tous les Anciens fumoient successivement aprés eux pour leur faire honneur, on vint les inviter de la part du Chef Général des Ilinois, de se transporter dans sa Bourgade, où il vouloit tenir Conseil avec eux. Ils y allérent en bonne compagnie; car

ces Peuples qui n'avoient jamais vû de François chez eux, & qui ne les connoissoient que de réputation, & par le commerce qu'ils ont avec les Nations situées vers Missilimakinak, ne se lassoient point de les regarder: ils se couchoient sur l'herbe le long des chemins, ils les devançoient, puis ils retournoient sur leurs pas pour les revoir: tout cela se faisoit néanmoins sans bruit, & avec des marques du respect qu'ils avoient pour eux.

Le grand Chef les attendoit à l'entrée de sa Cabane au milieu de deux Anciens: ils étoient tous trois debout & nuds, tenant le Calumet tourné vers le Soleil. Il les harangua en peu de mots, les félicita de leur arrivée; il leur présenta son Calumet, & les fit fumer en même temps qu'ils entroient dans sa Cabane, où ils reçûrent toutes les caresses qu'on a accoûtumé de faire en ces sortes d'occasions.

Tout le monde étoit assemblé, & gardant un profond silence, le Pere leur parla par quatre présens, à quoi le Chef des Ilinois lui répondit par trois autres. Le Conseil fut suivi d'un grand festin, qui consistoit en quatre mets, qu'il fallut prendre en se soûmettant à toute l'Etiquette de leur Cérémonial. Le premier fut un grand plat de sagamité assaisonnée de graisse. Le Maître des Cérémonies tenant une cueillére pleine, la présenta trois fois à la bouche du Pere, & fit la même chose au Sieur Joliet. Ensuite parut un second plat, où il y avoit trois poissons; le Maître des Cérémonies en prit quelques morceaux pour en ôter les arrêtes, & ayant soûflé dessus pour les rafraîchir, il les leur mit à la bouche, comme qui donne la bechée

aux oiseaux. On apporta pour troisiéme service un grand chien qu'on venoit de tuer; mais ayant appris qu'ils n'en mangeoient point, on le retira de devant eux. Enfin, le quatriéme fut une piéce de *Pisikiou*, ou de Bœuf sauvage, dont on leur mit dans la bouche les morceaux les plus gras.

Aprés le festin il leur fallut aller visiter les Cabanes du Village. Pendant qu'ils marchoient dans les ruës, un Orateur haranguoit continuellement pour exhorter le monde à les voir sans leur être importuns; on leur présentoit par tout des ceintures, des jarretiéres, & d'autres ouvrages faits de poils d'Ours & de Bœuf sauvage, qui sont les seules raretez qu'ils ont. Ils couchérent dans la Cabane du grand Chef, & le lendemain ils prirent congé de lui. Il les accompagna avec plus de six cens personnes, qui s'efforçoient de leur témoigner par toutes sortes de démonstrations d'amitié, la joye qu'ils avoient de leur visite.

Le Pere Marquette, aprés avoir donné en abregé une idée des Ilinois & de leurs mœurs, parle ensuite du Calumet en cette maniére.

» Il n'est rien parmi eux de plus mystérieux, ni de plus recommandable. On ne » rend pas tant d'honneur au sceptre des » Rois, qu'ils lui en rendent. Il semble être le » Dieu de la Paix & de la Guerre, l'arbitre » de la vie & de la mort. C'est assez de le » porter sur soi, & de le faire voir, pour » marcher en assurance au milieu des Enne» mis, qui dans le fort du combat mettent » bas les armes, quand ils les montrent. C'est » pour cela que les Ilinois m'en donnérent » un pour me servir de Sauve-garde auprés » des Nations, par lesquelles je devois passer

dans mon voyage. Il y a un Calumet pour la paix, & un pour la Guerre. Ils s'en servent encore pour terminer leurs différends, & pour affermir leurs alliances, ou pour parler aux Etrangers.

Il est composé d'une pierre rouge, polie comme du marbre, & percée d'une telle façon, qu'un bout sert à recevoir le Tabac, & l'autre s'enclave dans le manche, qui est un bâton de deux pieds de long, gros comme une canne ordinaire, & percé par le milieu. Il est embelli de la tête & du col de divers oiseaux, dont le plumage est trés-beau; ils y ajoûtent aussi de grandes plumes rouges, vertes, & d'autres couleurs, dont il est tout empennaché. Ils en font état, particuliérement parce qu'ils le regardent comme le Calumet du Soleil; & de fait ils le lui présentent pour fumer, quand ils veulent obtenir du calme, ou de la pluye, ou du beau temps: ils font scrupule de se baigner au commencement de l'Eté, ou de mager des fruits nouveaux, qu'aprés l'avoir dansé. En voici la façon.

La danse du Calumet, qui est fort célébre parmi ces Peuples, ne se fait que pour des sujets considérables; c'est quelquefois pour affermir la Paix, ou se réünir pour quelque grande guerre; c'est d'autrefois pour une réjoüissance publique: tantôt on en fait honneur à une Nation qu'on invite d'y assister: tantôt ils s'en servent à la réception de quelque personne considérable, comme s'ils vouloient lui donner le divertissement du Bal, ou de la Comédie. L'Hyver, la Cérémonie se fait dans une Cabane. L'Eté, c'est en rase campagne. La place étant choisie, on l'environne

» d'arbres pour mettre tout le monde à l'om-
» bre de leurs feüillages, pour se défendre
» des chaleurs du Soleil. On étend une gran-
» de natte de jonc, peinte de diverses cou-
» leurs, au milieu de la place; elle sert com-
» me de tapis pour mettre dessus avec hon-
» neur le Dieu de celui qui fait la danse. Car
» chacun a le sien qu'ils appellent leur *Ma-
» nitou*. C'est un serpent, ou un oiseau, ou
» une pierre, ou chose semblable qu'ils ont
» rêvée en dormant, & en qui ils mettent
» toute leur confiance pour le succés de leur
» Guerre, de leur Chasse, & de leur Pêche.
» Prés de ce *Manitou*, & à sa droite, on met
» le Calumet en l'honneur de qui se fait la
» fête. On fait comme un trophée, & on
» étend les armes dont se servent les Guer-
» riers de ces Nations, sçavoir la massuë, la
» hache d'armes, l'arc, le carquois, & les
» fléches.

» Les choses étant ainsi disposées, & l'heu-
» re de la danse approchant, ceux qui sont
» nommez pour chanter, prennent la place
» la plus honorable sous les feüillages. Ce
» sont les hommes & les femmes qui ont les
» plus belles voix, & qui s'accordent par-
» faitement bien ensemble. Tout le monde
» vient ensuite se placer en rond sous les
» branches: mais chacun en arrivant doit
» salüer le *Manitou*; ce qu'il fait en petu-
» nant, & jettant de sa bouche la fumée sur
» lui, comme s'il lui présentoit de l'encens.
» Aprés cela, celui qui doit commencer la
» danse, paroît au milieu de l'Assemblée, &
» va d'abord avec respect prendre le Calu-
» met, & le soûtenant des deux mains, il le
» fait danser en cadence, s'accordant bien
» avec l'air des chansons: Il lui fait faire des

„ figures bien différentes ; tantôt il le fait „ voir à l'Assemblée, le tournant de côté & „ & d'autre ; & tantôt il le présente au So„ leil, comme s'il le vouloit faire fumer ; „ tantôt il l'incline vers la terre, & tantôt il „ lui étend les aîles comme pour voler ; „ d'autrefois il l'approche de la bouche des „ Assistans, afin qu'ils fument ; le tout en „ cadence, & c'est comme la premiére scéne „ du Ballet.

„ La seconde consiste en un combat qui se „ fait au son d'une espéce de tambour, qui „ succéde aux chansons, ou même qui s'y „ joignant, s'accordent fort bien ensemble. „ Le Danseur fait signe à quelque Guerrier „ de venir prendre les armes, qui sont sur la „ natte, & l'invite à se battre au son des „ Tambours ; celui-ci s'approche, prend „ l'arc & la fléche avec la hache d'armes, & „ commence le Duel contre l'autre, qui n'a „ point d'autre défense que le Calumet : ce „ spectacle est fort agréable, sur-tout se fai„ sant toûjours en cadence ; car l'un attaque, „ l'autre se défend ; l'un porte des coups, „ l'autre les pare ; l'un fuït, l'autre le pour„ suit ; & puis celui qui fuyoit, tourne visa„ ge, & fait fuïr son ennemi : ce qui se fait si „ bien par mesure & à pas comptez, & au son „ réglé des voix & des Tambours, que cela „ pourroit passer pour une assez belle entrée „ de Ballet en France.

„ La troisiéme scéne consiste en un grand „ discours que fait celui qui tient le Calu„ met. Car le combat étant fini sans qu'il y „ ait de sang répandu, il raconte les Ba„ tailles où il s'est trouvé, les victoires „ qu'il a remportées ; il nomme les Nations,

„ les lieux, & les captifs qu'il a faits ; & „ pour récompenser celui qui préside à la „ danse, il lui fait présent d'une belle robbe „ de castor, ou de quelqu'autre chose : & „ l'ayant reçû, il va présenter le Calumet „ à un autre ; celui-ci a un troisiéme, & ainsi „ de tous les autres, jusqu'à ce que tous „ ayant fait leur devoir ; le Président de „ assemblée fait présent du même Calumet „ à la Nation qui a été invitée à cette céré- „ monie, pour marque de la Paix éternelle „ qui sera entre les deux Peuples.

Le Pére Marquette rapporte ensuite une des chansons qu'on chante sur le Calumet, ausquelles, dit-il, ils donnent un certain ton qu'on ne peut assez exprimer par la note, qui néanmoins en fait toute la grace. J'ai remarqué en effet que les chants des Nations d'enhaut sont plus harmonieux que ceux des Iroquois & des autres Sauvages, qui sont au voisinage de Québec.

Aprés la Guerre qu'on fit ces derniéres années aux Outagamis ; nommés autrement les Renards, on fit présent d'un Esclave de cette Nation aux Sauvages de la Mission où j'étois, qui lui donnerent la vie selon la coûtume des Sauvages Chrétiens. Cet Esclave leur inspira du goût pour la danse du Calumet, & nos gens mouroient d'envie de l'apprendre. Ils s'assembloient souvent pour ce sujet dans la Cabane où il avoit été adopté, afin de le voir danser, & de l'entendre chanter. Je m'y suis arrêté quelquefois moi même, ne voyant encore rien de mauvais dans cette cérémonie du Calumet que je ne connoissois pas, & j'y prenois assez de plaisir. Mais ce qui me surprenoit davantage, c'est qu'en chantant, il ne disoit autre chose que cette

ſeule parole *Alleluia*, prononçant l'*u* comme les Italiens, & ſéparant le mot en deux parties égales en cette maniere *Alle-luia.* Il répétoit ſouvent la premiére, & puis la ſeconde, revenant tantôt ſur l'une, tantôt ſur l'autre, & les roulant ſucceſſivement ſur différens tons d'une muſique qui étoit aſſez agréable. Leſcarbot * écrit, qu'il avoit entendu ce même mot dans les chanſons des Souriquois. Je ne ſçais quelle ſignification ce terme peut avoir dans leur Langue.

Comparaiſon du Calumet de Paix avec le Caducée.

Rien ne repréſente mieux le Caducée de Mercure que le Calumet de Paix. Mercure étoit une Divinité étrangére par rapport aux Grecs, qui l'avoient priſe des Egyptiens & des autres Peuples barbares. C'eſt pour cela qu'il n'eſt pas étonnant que les Grecs ayent traveſti par des fables, & qu'ils ayent même ignoré pluſieurs choſes, leſquelles pouvoient concerner ce Dieu. Dans la Religion Hiéroglyphique des Anciens, le rapport de Jupiter & de Mercure aux hommes, n'étoit dans ſon origine, ſelon toutes les apparences, qu'un myſtére qui leur repréſentoit l'Etre ſuprême, lequel leur impoſoit l'obligation de ſe reſpecter les uns les autres, quoique Etrangers, dans les devoirs de la ſociété civile, de regarder le droit des Gens comme ſacré ; de l'honorer dans les perſonnes, qui, dans un eſprit de paix, venoient ſe mettre à leur diſcrétion ; de ne point leur faire de tort, & ſur-tout de leur garder la foy jurée. C'étoit dans cet eſprit, que ceux

* *Leſcarbot, Hiſt. de la Nouvelle France, liv. 5. ch. 6.*

qui passoient d'une Nation à l'autre, étoient regardés, dans un sens, comme les Ambassadeurs de Jupiter même, c'est-à-dire, comme des personnes envoyés immédiatement de la part du Seigneur. Le Caducée qu'on leur mettoit en main, étoit leur sauve-garde, & la marque de leur Mission, comme l'est encore de nos jours le Bâton des Héraults. Sa figure étoit symbolique; les aîles & les serpens sont des marques de Religion. Peut-être vouloient-ils signifier par les aîles, la diligence qu'ils devoient faire, & que les serpens dont il étoit entortillé, désignoient la prudence avec laquelle ils dévoient traiter dans leurs négociations. Les Argonautes dans leur voyage avoient leur Herault & leur Ambassadeur qu'ils députoient à toutes les Nations qui étoient sur leur route. » C'étoit * Ethalides Ambassadeur prompt & » diligent, à qui ils avoient confié le soin » des négociations, & à qui ils mettoient en » en main le Bâton de Mercure.

Le Calumet ressemble en quelque chose au Caducée pour sa figure: c'est un Bâton à peu prés de la même longueur; il est toûjours orné de grandes plumes, ou quelquefois d'aîles entiéres comme le Caducée, ainsi qu'il est réprésenté dans une des planches de la nouvelle Histoire † de la Virginie. Il ne manque, ce semble, au Calumet pour la ressemblance parfaite du Hiéroglyphe, que les serpens entortillés, qui ont toûjours été conservés au Caducée, par les Grecs & par les Romains, dans les statuës & dans les emblêmes de Mercure. Mais si les Sauvages n'ont pas ce point de ressemblance,

* *Apoll. Rhod. lib. 1. v. 640.*

† *N. Hist. de la Virginie, Planche 6.*

qui peut paroître indifférent, n'étant peut-être qu'un de ces ornemens sur lesquels on a pû varier, selon le goût & l'humeur bizarre de chaque Nation, les Grecs, & les Romains n'ont point conservé de leur côté au Caducée ce qui est le plus essentiel au Calumet de Paix. C'est cette pipe, laquelle, selon l'opinion que j'en ai, est un véritable Autel, où les Sauvages offrent au Soleil un sacrifice dans toutes les formes: Sacrifice qui concilie au Calumet ce respect, auquel sont attachés par un esprit de Religion ancienne, la sainteté des sermens, & le droit inviolable des Nations, de la même maniére que ces choses étoient annexées autrefois au Caducée.

Quand je dis que les Grecs & les Romains n'ont point conservé au Caducée cette pipe du Calumet, qui est un véritable Autel, où les Sauvages offrent encore aujourd'hui un sacrifice au Soleil, je ne parle ainsi que sur l'idée que j'ai, que le Caducée & le Calumet n'étoient qu'une même chose dans la premiére origine. Mon idée paroîtra bien fondée à ceux qui voudront approfondir le nom de πυρφόροι, ou de *Porte-feux*, qu'on donnoit au Caducéateurs, s'il m'est permis de me servir de ce terme, pour signifier ceux qui étoient revêtus du caractére d'Ambassadeurs dans le temps que le Caducée étoit le symbole sacré de leur Mission. On trouve le terme φόρος dans Hérodote,* dans Xénophon, dans Philon Juif, dans Pollux, & dans Suidas. On peut recueillir de ce qu'ont dit ces Auteurs anciens, & aprés eux Ale-xander

* *Herodot. lib. 8. n. 6. Xenoph. de Rep. Laced. p. 400. Philo, de vitâ Mosis, lib. 1. Pollux Onom. lib. 1. cap. 1.*

xander ab Alexandro, & Cœlius Rhodiginus : 1°. Que c'étoient des Prêtres & des Devins, qui faisoient en même temps l'Office d'Ambassadeurs & de Héraults, dont la personne étoit si sacrée, qu'on regardoit comme un des plus grands crimes d'user du droit de la Guerre contre eux, & de leur faire la moindre insulte. 2°. Qu'ils portoient entre leurs mains un Autel nommé *Pyranon* & un feu sacré, qui leur fit donner le nom de *Pyrophores*, & que c'étoit ce feu qui leur concilioit ce respect de la part même de leurs Ennemis. 3°. Que c'étoit par eux qu'on décidoit en dernier lieu de la Paix ou de la Guerre. 4°. Qu'avant le combat ils s'avançoient au-devant des premiers Etendards pour faire des propositions, en conséquence desquelles, ou l'on mettoit bas les armes, ou l'on commençoit la bataille. 5°. Que le respect qu'on avoit pour eux, obligeoit le Vainqueur à faire cesser toute hostilité, dés qu'ils se présentoient pour faire de nouvelles propositions, ou pour témoigner qu'on se soûmettoit; de sorte que pour marquer une victoire complette, & une défaite bien entiére, il avoit passé en proverbe, qu'il n'étoit pas même resté, un Pyrophore pour faire tomber les armes des mains aux Vainqueurs. 6°. Que c'étoit une coûtume générale chez les Grecs, en particulier chez les Lacédémoniens, de se servir de Pyrophores, & de les faire marcher à la tête des armées. Enfin que c'étoit une coûtume si ancienne, qu'elle étoit en usage même avant qu'on eut inventé les Trompettes,

Segm. 14. Suidas, πυρφόρυς, Alex ab Alex. lib, 5. cap. 8, Cæl. Rhodig. lib. 8. cap. 2.

dont on s'est servi depuis pour sonner la Charge. † Les Peuples du Pont & de la Cappadoce avoient quantité de ces Devins qu'on appelloit *Pyréthes*, nom dont la signification revient à celle de Pyrophöres. Les Auteurs à la vérité ne nous instruisent pas assez, pour nous faire connoître comment étoit fait cet Autel portatif ; mais il nous suffit de trouver dans le Calumet un véritable Autel, un feu sacré, & une victime, qui sont les herbes, dont nous avons déja dit que les Anciens faisoient des sacrifices aux Dieux.

J'ai lû aussi dans quelque Auteur, qu'on ornoit le Caducée avec des cheveux qu'on nattoit proprement, de la même maniére qu'on en use pour le Calumet ; mais quelque soin que je me sois donné, je n'ai pû retrouver mon Auteur. On n'aura cependant point de peine à se le persuader, si l'on fait réflexion, que les Epithétes, que les Auteurs donnent au Bâton de Mercure, marquent qu'il étoit doré, & fort orné : que dans l'usage des Anciens on consacroit les cheveux aux Dieux : & que les Romains, lesquels au lieu de Caducée, se servoient de branches d'olive, de verveine, & d'autres herbes qu'on nommoit *Sagmine*, les ornoient avec de la laine & des bandelettes.

Dans tout le reste le Caducée & le Calumet sont absolument semblables ; car les Sauvages sont persuadés, comme on l'étoit dans l'Antiquité, que c'est un symbole de Paix à ceux qui l'offrent, & le reçoivent, & de Guerre à ceux qui le méconnoissent & le rejettent : qu'il porte droit de vie & de mort : qu'il retire des Enfers, & qu'il y précipite : qu'ils

† *Rhodigin. Lib. 7. cap. 29.*

irriteroient la colére des Dieux & qu'ils attireroient de grands malheurs sur eux, s'ils en avoient violé la foy. En effet il n'y a point de plus sûr garand que ce Calumet, qui, comme dit le Pére Marquette, fait tomber les armes des mains, quand on le montre au plus fort du combat. Enfin les Sauvages disent que c'est le Soleil qui leur a donné le Calumet, de la même maniére que les Anciens disoient, que Mercure avoit reçû le Caducée des mains d'Apollon.

Comme il y a des Calumets de Paix & des Calumets de Guerre, il faut sçavoir les discerner, sans quoi on court risque d'être la dupe de son ignorance ou de son inadvertance; car les Sauvages n'osant pas violer directement la foi du Calumet, tâchent d'user de surprise envers ceux contre qui ils méditent quelque trahison pour les en rendre en quelque sorte responsables, & afin qu'ils ne puissent imputer leur perte qu'à eux-mêmes. Un Officier François qui connoît parfaitement bien les mœurs des Sauvages, pensa néanmoins donner dans un piége semblable. Les Sioux, chez qui il étoit, avoient envie de se défaire de quelques Sauvages, qui étoient venus vers ce Commandant, & ils l'auroient enveloppé avec tous les François qu'il avoit sous ses ordres, dans le massacre qu'ils en vouloient faire. Ils firent donc semblant de venir lui parler d'affaires, & lui présentérent douze Calumets. L'Officier, à qui ce nombre de Calumets parut suspect, ne se hâta point de donner sa réponse; & étant de retour dans son Fort, il consulta sur cette avanture un Sauvage des siens qui étoit habile. Celui-ci lui fit remarquer, que parmi ces Calumets, il y en avoit un, qui n'étoit point

natté de cheveux comme les autres, & sur le bâton duquel étoit gravée la figure d'un serpent, dont il étoit entortillé; il lui fit ensuite comprendre que c'étoit-là le signe d'une trahison couverte. L'Officier prit sur cela ses mesures, il éluda la demande des Sioux, & se tint sur ses gardes dans son Fort avec tout son monde. C'est un signe de guerre encore plus ordinaire, à ce qu'on m'a dit, quand ils peignent le bâton du Calumet avec du vermillon dans l'entre-deux des cheveux.

Du Commerce.

Le Calumet est non-seulement un symbole de Paix ou de Guerre; mais il l'est encore du Commerce, ainsi que le Caducée de Mercure, qui pour cette raison, devoit procurer la sûreté des chemins, lesquels lui étoient spécialement consacrés; & à qui on met pour la même raison une bourse à la main, pour montrer qu'il étoit le Dieu des Marchands, & le garand de leur bonne foi. On a fait injure à Mercure en le faisant le Dieu des larrons. Rien n'est plus opposé à l'obligation qu'il avoit de procurer la sûreté des Voyageurs, que d'en faire une Divinité qui favorisât le larcin. Il y a apparence que cette attribution a été un effet de la malignité des Anciens, lesquels ont voulu taxer la fidelité des Commerçans, en faisant de leur Dieu un Dieu des voleurs.

Les Nations Sauvages commercent les unes avec les autres de tout tems. Leur Commerce a cela de commun avec celui des Anciens, qu'il est un pur troc de denrées contre denrées. Elles ont toutes quelque chose

de particulier que les autres n'ont pas, & le trafic fait circuler toutes ces choses des unes aux autres. Ce sont des grains, de la Porcelaine, des fourrures, des robes, du Tabac, des nattes, des canots, des ouvrages en poil d'Orignal, de porc-épic, de Bœuf sauvage, des lits de coton, des ustanciles de ménage, des Calumets; en un mot, tout ce qui est-là en usage pour le secours de la vie humaine.

Les festins & les danses que font les Sauvages en allant en traite chez les autres Nations, font de leur commerce un divertissement agréable. Ils passent de l'une à l'autre, comme quand ils y vont en Ambassade. Tel étoit autrefois le commerce des Peuples de la Thrace & du Pont, lorsqu'ils alloient en Gréce porter leurs marchandises, lesquelles consistoient en des bleds, des pelleteries, du castoreum, & des saumures de poisson, qui étoient trés-renommées; car ils y alloient en dansant, & en faisant de continuels festins, à l'imitation des Peuples qui accompagnoient Bacchus. C'est ainsi que * Dalechamp explique un mot d'un vers de Nicostrate ou de Philétére, raporté par Athénée.

Leur maniére de commercer se fait par voye de present. Il y en a qui se font au Chef, & en gros au Corps de la Nation avec qui on commerce, & qui répond par un équivalent, lequel s'accepte toûjours sans y regarder de trop prés, parce que cette espéce de present peut être regardé comme une sorte de Droit levé sur les marchandises. Ils trafiquent ensuite de particulier à particulier, & d'une Cabane à l'autre. On envoye à l'une de ces Cabanes la chose qui est en vente,

* *Dalechamp. in not. apud Athen. Lib. 3. p. 118.*

de-là on renvoye quelque autre chose qui en est le prix ; mais si l'on n'est pas content, on la fait rapporter d'où elle est venuë, & on retire sa marchandise, à moins qu'on n'offre quelque chose de mieux, ou qui agrée davantage. L'estimation & l'envie d'avoir quelque chose, en réglent seules le prix. Il faut avoir bon œil avec les Sauvages ; ils jouënt d'adresse, comme par-tout ailleurs, & ils sont un peu fripons envers les Etrangers.

M. Frézier raporte une chose singuliére de la maniére de commercer de quelques Indiens du Chili, qui habitent sur les montagnes des Andes, laquelle est assez dans le goût, & dans le génie des Sauvages. * Il dit que dés que les Commerçans Espagnols arrivent dans un endroit, ils vont directement chez le Chef de la Bourgade à qui ils font un present, aussi-bien qu'à chaque personne en particulier de celles qui composent sa famille ; aprés-quoi le Chef fait avertir à son de trompe ses Sujets dispersez de l'arrivée des Marchands avec qui ils peuvent traiter. Ceux-ci étant venus, voyent les marchandises, qui sont des miroirs, des coûteaux, des haches, des peignes, des éguilles, &c. Dés qu'ils ont tout vû & sont convenus de troc, chacun emporte chez soi ce qui lui convient, & se retire sans payer, de sorte que le Marchand a tout livré sans sçavoir à qui, ni voir aucun de ses Débiteurs. Enfin, quand le Marchand veut se retirer, le Chef par un autre son de trompe donne ordre de payer, & chacun revient apporter fidellement ce dont il est convenu.

Enfin, il y a chez les Sauvages certains droits à payer dans les lieux de passage quand

* *Relation du Voyage de la Mer du Sud*, p. 68.

ils font voyage pour aller en traite, & qu'ils passent sur les terres d'une Nation chez qui ils ne veulent point s'arrêter, & qu'ils ont intention de passer outre; car la moindre personne de cette Nation arrêtera vingt & trente canots, en disant qu'elle *barre la Riviére*, ou parce qu'on n'a pas couvert le corps d'un tel Capitaine, ou pour tel autre prétexte qu'il lui plaira d'alléguer. On ne sçait pas ce que c'est que de résister dans ces sortes de rencontres; mais avec un present on en est quitte.

Quelque désintéressé que paroisse le Sauvage, il ne l'est point, & est même assez entendu dans ses affaires; mais comme les Etrangers ne sont pas toûjours à couvert de ses mains qui sont fort légéres, il n'est pas aussi à couvert de ceux qui veulent le tromper ou qui se hâtent de l'avoir trompé, quand ils ont usé à son égard d'une violence, à laquelle il voit bien qu'il lui est inutile de s'opposer.

Je dirai ici en finissant cet Article, que jusqu'à présent les Européens qui ont commercé avec les Illinois, & avec les autres Peuples de la Louisiane, se sont servis du Calumet de Paix à l'imitation de ces Peuples, & qu'ils ont participé à toutes les cérémonies qu'ils ont coûtume de pratiquer, pour recevoir les Etrangers, pour obtenir la liberté du passage, pour assurer la tranquilité du Commerce, pour pleurer les morts, & pour serrer les nœuds des alliances qu'ils contractent. Je ne sçais pas ce que les Missionnaires des différens Ordres pensent sur ce point, s'ils ont pénétré les motifs de Religion renfermés dans cet usage, & s'ils en font un sujet de scrupule à ceux qui l'observent, ou

biens s'ils croyent devoir le permettre, en ſuppoſant que les Sauvages n'ont point du tout de Religion, ou que ce qui auroit été anciennement pratique de Religion, ne fait plus d'impreſſion ſur eux, & ne doit plus être regardé que ſur le pied d'une coûtume purement civile. Pour moi qui ſçais que les Sauvages ſont trés-ſuperſtitieux, qui crois appercevoir chez eux de grands reſtes du Paganiſme, & qui vois dans celui ci une Idolâtrie trés-marquée, je crois auſſi devoir faire connoître l'obligation où l'on eſt d'abolir entiérement cet uſage, de l'interdire abſolument aux Européens, & de le faire quitter aux Nations, qui ont embraſſé, ou qu'on diſpoſe à embraſſer nôtre ſainte Foi.

DE LA CHASSE ET DE LA PESCHE.

SI la Guerre eſt de tous les exercices le plus noble, & celui dont le Sauvage ſe fait le plus d'honneur, ſuivant en cela l'idée commune de toutes les Nations qui en font dépendre leur gloire; ceux de la Chaſſe & de la Pêche ſont pour lui les plus ordinaires, parce qu'ils lui ſont les plus néceſſaires à la vie, & qu'il en retire la plus grande partie des choſes qu'il lui faut pour ſon entretien, les viandes dont il ſe nourrit, les habits dont il ſe couvre, les huiles dont il ſe graiſſe, & les pelleteries dont il fait commerce. Les

Peuples errans ne vivent presque que de chair & de poisson ; une partie de l'année ils sont Ichtyophages, rodant sans cesse sur les bords de la Mer, des Lacs & des Riviéres, & ils passent l'autre dans les bois à courir aprés les bêtes fauves.

Je n'entrerai point ici dans le détail de leurs différentes Chasses, & de leurs différentes Pêches : de leur maniére de boucanner les viandes, de les faire sécher au feu, ou au Soleil, & de les réduire en farine ; ce sont des choses trop connuës & trop usées, pour en grossir cet Ouvrage. Il suffira, selon mon dessein, de dire que la Chasse & la Pêche ayant été, pour ainsi parler, les premiéres occupations des premiers hommes, que la nécessité obligeoit de vivre dans les forêts, dont la terre étoit alors hérissée, ou sur le bord des Riviéres & de la Mer ; c'est ce qui a donné lieu aux Générations postérieures de les consacrer sous les noms de Faunes, de Tytires, de Sylvains, de Dryades & de Monticoles ; persuadées ensuite de cette extravagante imagination, elles allérent se faire un point de Religion de croire que chaque arbre avoit son génie qui y faisoit son séjour ; & que de la même maniére chaque Lac, chaque Riviére, chaque Fontaine, avoit ses Dieux, ses Déesses, ses Napées, ses Nayades, comme la Mer avoit outre ses grands Dieux, ses Néreïdes & ses Tritons. La superstition croissant ensuite avec le temps, on introduisit une multiplicité prodigieuse de petites Divinités d'un ordre inférieur, lesquelles ne devoient, comme nous l'avons dit dans l'Article de la Religion, leur existence qu'à l'ignorance des temps, à l'imagination égayée des Poëtes, à qui il ne coû-

toit rien de faire des Apothéoses, & de métamorphoser, aprés leur mort, les hommes en quelque chose de différent de ce qu'ils étoient de leur vivant.

DES JEUX.

OUTRE les occupations nécessaires, les Sauvages en ont encore d'autres, qui sont ou de pur divertissement, tels que les jeux d'hazard ou de divertissement, mêlé d'un exercice, qui est du ressort de la Gymnastique, lequel sert à dénoüer le corps, & à le former. Ces Jeux sont aussi de la premiére institution des hommes, & les premiers dont les anciens Auteurs nous ayent donné connoissance. Ils sont antérieurs à ceux que Palaméde inventa durant le siége de Troye, & peut-être le sont-ils à ceux qu'inventérent les Lydiens, qu'on fait les premiers Auteurs de toutes sortes de jeux, sur une histoire qu'en rapporte Hérodote *; ou bien sur la ressemblance des termes *Lydii* & *Ludi*; ce qui paroît une conjecture assez foible.

Jeu des Osselets.

Le Jeu d'hazard le plus célébre des Sauvages, est un jeu de noyaux ou d'osselets faits de la rotule des jambes de derriére de l'élan, & des autres os arrondis de quelque animal que ce soit. Ils sont à peu prés gros deux fois

* *Herodot. Lib. 1. n. 94.*

comme des noyaux de cérise, & faits presque de même en forme ovale ou elliptique. Quoiqu'on puisse y distinguer six faces, ils n'en ont proprement que deux plus larges que les autres, qui s'applatissent insensiblement, perdant un peu de leur rondeur, & sur lesquelles le noyau se repose plus facilement. L'une de ces faces est peinte de noir, & l'autre d'un blanc jaunâtre. Le nombre n'en est point déterminé; on en peut mettre plus ou moins au gré des joüeurs. Cependant il ne passe pas le nombre de huit, & est plus communément de six. Ils jettent ces noyaux dans un plat de bois fort uni, évasé par ses bords, & fort arrondi sur ses deux faces, concave & convexe. Ce plat a presque la figure d'une gamelle dont on se sert dans les Vaisseaux. Ils agitent long-temps ces noyaux dans ce plat, & aprés les avoir ainsi agitez, ils posent le plat sur le tapis, en frappant contre terre avec le plat même, pour faire sauter les noyaux. Ils lui donnent aussi en même temps une impulsion, qui le fait tourner long-temps sur lui-même; & ils aident encore le mouvement que les noyaux reçoivent dans le plat ainsi agité, par un petit vent qu'ils font de la main, pour les faire tourner ou asseoir de la façon qu'ils souhaitent.

Quelquefois sans se servir de plat, ils ne font que jetter les noyaux en l'air, & les laissent retomber sur une peau bien étenduë à terre, ou bien sur une natte fine. Il n'y a guéres néanmoins que les femmes qui joüent ainsi, & les noyaux dont elles se servent, sont un peu plus gros que les autres. Ce jeu n'est guéres différent d'un autre qui est en usage chez les Négres d'Afrique, & dont le Pere

Labat parle ainsi * » Le jeu qu'ils joüent (les
» Négres,) & qu'ils ont aussi apporté aux
» Isles, est une espéce de jeu de dez. Il est
» composé de quatre bouges ou coquilles,
» qui leur servent de monnoye. Elles ont un
» trou fait exprés dans la partie convexe,
» assez grand pour qu'elles puissent tenir sur
» ce côté-là aussi aisément que sur l'autre. Ils
» les remuënt dans la main, comme on re-
» muë les dez, & les jettent sur une table. Si
» tous les côtez troüez se trouvent dessus,
„ ou les côtez opposez, ou deux d'üne façon,
„ & deux d'üne autre, le Joüeur gagne;
„ mais si le nombre des trous ou des dessous,
„ est impair, il a perdu.

Quoique sur les noyaux il n'y ait que deux côtez marquez, l'ün de blanc, & l'autre de noir, il peut cependant y avoir une multitude de combinaisons, qui peuvent rendre la partie longue & agréable. Les Sauvages ont la même fureur pour ce jeu, que les Joüeurs les plus acharnez peuvent avoir. On les voit joüer une moitié de Village contre l'autre, & quelquefois les Villages voisins se rassemblent pour faire une partie. On étale auparavant les pelleteries, la porcelaine, & tout ce qui doit être le prix du Vainqueur. Il n'est pas rare d'en voir dans ces occasions pour la valeur de plus de deux mille écus. J'ai lû quelque part, qu'il y a des particuliers qui y perdent non-seulement tout ce qu'ils ont vaillant, & qui se retirent nuds dans les plus grandes rigueurs de l'hyver; mais qui engagent encore leur liberté pour quelque tems: aussi ne négligent-ils rien pour avoir des sorts qui les rendent heureux, & quelques-

* *Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique, tome 4. pag. 353.*

35. Tom. IV. Pag. 60.

uns se préparent au jeu par des jeûnes austères de plusieurs jours.

C'est un des plus grands plaisirs du monde de les voir joüer, tant ils paroissent ardens & animez: Bien qu'il n'y en ait que deux qui tiennent le plat pour les deux partis opposez, on peut dire néanmoins que tous joüent ensemble; ceux-là ne font que donner le bransle, & tous les autres suivent les mouvemens qu'ils déterminent, comme s'ils avoient tous la main à l'œuvre. Tandis que l'un des Joüeurs agite le plat, ceux qui parient avec lui, crient tous d'une voix, en répétant sans cesse le souhait qu'ils font pour la couleur & pour l'assiette des noyaux; tous les autres de la partie adverse crient aussi de leur côté en demandant tout le contraire. Ils prononcent leurs mots avec une vivacité & une volubilité surprenante, & souvent ils ne font que les tronquer; cependant les uns & les autres frappent sur eux-mêmes, se donnent des coups terribles, & entrent dans une action si véhémente, que quoiqu'ils soient à demi-nuds, ils sont d'abord tous en sueur, comme s'ils avoient joüé une forte partie de paulme, ou fait quelque autre exercice plus violent.

Les Dissertations qu'ont fait les Sçavans sur ces termes, *Tali*, *Tesseræ*, *Calculi*, qu'on a pris quelquefois indifféremment les uns pour les autres, nous ont fait connoître & discerner trois jeux distinguez; de sorte que nous croyons sçavoir aujourd'hui, que le jeu appellé *Talorum*, étoit un jeu d'osselets, ou de noyaux, lequel ne paroît plus être en usage dans l'Europe depuis long-temps. Que celui qu'on nommoit *Tesserarum*, est le jeu des dez: & que les Sçavans paroissent persuadez

qu'on doit entendre le trictrac par celui qu'on appelloit *Calculorum*.

Le jeu des Sauvages que je viens de décrire, est manifestement ce jeu d'osselets des Anciens, appellé *Talorum*; ce que je crois pouvoir prouver suffisamment par les remarques qu'ont fait sur cette matiére les Sçavans qui en ont écrit, & en particulier Cœlio Calcagnini, Jules César Boulanger, & Adrien Junius, qui en ont le mieux traité. Ce qu'ils en ont dit, servira à fonder mes conjectures, & la description que j'en ai faite, contribuëra peut-être à éclaircir les leurs.

Ce jeu avoit pris son nom d'un petit os *, qui se trouve dans la courbure des pieds de derriére de presque tous les animaux qui ont le pied fourchu, & qui est nommé *Talus* par les Latins, & *ἀστράγαλος* par les Grecs. Cet os fut apparemment la premiére matiére dont on se servit pour faire ces osselets dont on joüoit, & le nom leur en resta, quoiqu'on y employât depuis non-seulement toutes sortes d'os arrondis; mais encore d'autres matiéres différentes †, comme les métaux, l'yvoire, & même les noyaux des fruits, tels que les Dactyles, des Palmes, &c.

* *Calcagnini de Talorum ludo*, *p.* 288. Est autem Talus propriè Bisulcorum in suffragine pedum posteriorum ossiculum non rotundum planè, sed rotunditatis tamen parte magnâ particeps, &c

Talum eum esse apud Latinos quem Græci vocant Astragalum, ita certum est, ut vix probatione indigeat.... Plinius Lib. 34. ubi de Polycleto verba facit. Fecit, inquit & distringentem se & nudum telo incessentem, duosque pueros item nudos talis ludentes, qui vocantur Astragalizontes.

† Tali aurei apud Apoll. Rhodium, Lib. 3. ex cornu vel osse, vel talo Hinnuli apud Callimachum. Ex dactylo almæ, Athen. Lib. 5. Eburnei Propert. Lib, 2.

Le *Talus* ou l'*Astragale* étoit fort différend du dé ou du cube ; car celui-ci a six côtés quarrés parfaitement égaux ; de sorte qu'il peut être assis également sur chacune de ses faces. L'Astragale † au contraire étant ovale, avoit à la vérité six côtés distingués, mais inégaux, & plus ou moins arrondis, selon le sens des faces qui se répondent.

Les deux extrémités de l'Ellipse, qu'on appelloit les *Antennes*, & qui sont les deux faces extrêmes les plus éloignées & les plus arrondies, étoient si courbes, que l'Astragale ne pouvoit pas plus s'y tenir qu'un œuf sur sa pointe. Ainsi il étoit trés-rare qu'on vit les osselets dans cette assiette, à moins qu'il ne s'en trouvât quelqu'un gêné dans cette situation, qui n'est pas naturelle, par les autres osselets voisins.

Gellius & Calcagnini disent que les autres quatre faces servoient aux Joüeurs, & que l'Astragale pouvoit être assis sur ses deux faces latérales, qui étoient les plus étroites. Boulanger dit aussi qu'il pouvoit s'y arrêter ; mais qu'il y étoit beaucoup moins stable, que sur ses deux autres faces plus larges ; cependant il ajoûte ensuite, que l'Astragale ne pouvoit guéres tomber, & prendre une assiette fixe, que sur l'une de ces deux derniéres.

Cet Auteur croit que de ces deux faces plus larges, l'une étoit cave, & l'autre convexe, ce qui faisoit la différence du *Suppus*

† Sex verò sunt tali latera, etsi quatuor in usu ludentium sint. Nam duo sunt ita incurva, ut illis Talus vix possit consistere, has κοραίας, id est, *Antennas*, videtur Aristoteles appellasse.

Gellius, *Lib.* 1. Talus quatuor tantum partes habet quibus insistat cum ab utroque longitudinis extremo rotundetur.

& du *Planus*, ¶ qui ſont deux termes, leſquels ſemblent dénoter l'aſſiette du noyau; mais peut-être Boulanger ſe trompe-t'il en ce point. Car les faces des noyaux ſe répondoient parfaitement, & étoient toutes convexes, avec quelque différence néanmoins les unes des autres, les deux plus larges étant beaucoup plus applaties que les autres quatre, & ſur tout que les deux extrêmes, qui étoient beaucoup plus éminentes. Calcagnini l'a fort bien remarqué quand il dit, qu'il a déja fait voir que l'Aſtragale n'étoit pas rond d'une rondeur parfaite & abſoluë; mais qu'il s'applatiſſoit inſenſiblement perdant un peu de ſa rotondité. Boulanger dévroit l'avoir compris lui-même de ce qu'il dit ailleurs, qu'il n'y avoit aucun côté qui fut abſolument plane & uni, d'où il lui eut été facile de conjecturer, que chaque côté ſe raportoit à celui qui lui étoit oppoſé, s'arrondiſſant en dehors; d'autant mieux que cette cavité paroît abſolument inutile, les couleurs dont ils ſont peints, ſuffiſant à les différencier. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que dans l'Architecture l'Aſtragale eſt une piéce arrondie: & que les Latins nommoient * *Ta-*

¶ *Bullingerus de ludis veterum.* In latera minus lata ſi cadat, ſtat; ſed minus ſtabilis eſt quam ſi in latiores duas ſuperficies caderet, ſuppuſque aut planus fieret. . . . . Talus igitur non ferè cadit niſi duobus modis, vel in eam faciem è duabus quas habet latiores, quæ cava eſt, vel in oppoſitam quæ eminet & protuberat.

Calcagnini, *p.* 293. Araſtragalos planè rotundos negavimus, perfectâ ſcilicet, & abſolutâ rotunditate, ſed parte ſui leviter preſſâ.

Bullinger loco citato. Ei (Talo) nulla facies plana perfectè.

* Cornel. *in Perſii Satyram* 5. Talum, eminentem rotunditatem eſſe dicit eamque ob cauſam faſtigium Templi rotundi talum quoque dici affirmat.

lus, la partie convexe de leurs Temples faits en rotonde.

Voilà, ce me ſemble, les noyaux de nos Sauvages, bien conformes aux Aſtragales des Anciens, quant à leur configuration.

Les Auteurs ont un peu plus de peine à démêler ce qui étoit marqué ſur les faces de ces oſſelets, qu'ils n'en ont eu à attrapper leur forme. Ils conviennent néanmoins de deux choſes. La premiére, c'eſt que l'Aſtragale n'avoit pas de points marqués : † La ſeconde, c'eſt que l'aſſiéte ſeule, ou la poſition de l'Aſtragale, tenoit lieu de points, & avoit le même effet.

Mais il ſuppoſent qu'avec cela ils avoient des figures différentes, & ils ſe tourmentent beaucoup pour ſçavoir ce que c'étoit que l'*Unio* & le *Senio*, le *Chius* & *Cous*, *Canis* & *Venus*, & autres termes ſemblables. Cependant, à bien examiner ces prétenduës figures, cela devoit ſe réduire à deux couleurs, ou à deux côtés marqués ; car, ſelon eux-mêmes, rien ne répondoit aux points, qui dans les dez, marquent le double deux, le ternes, le carmes, & le quines. Il n'y avoit que l'équivalent de l'as & du ſix. Je crois qu'il faut en effet conclure, qu'il n'y avoit que deux couleurs comme ſur les noyaux de nos Sauvages, ſçavoir le blanc & le noir, ou bien deux autres couleurs différentes qui revinſſent au même, & qui étoient abſolument néceſſaires, pour qu'on y connut quelque variété.

Euſtathius, ſur le ſixiéme Livre de l'Iliade,

† *Bullinger. loc. cit.* Talis, ipſe caſus fuit propunctis numerorum, quia ipſis ſua figura fuit.

Adrian. Junius Anim. Lib. 2. In Talis, poſitus ipſe, ſive ratio lapſus, vicem obtinebat numeri teſtante Polluce.

fait mention d'une espéce de Jeu, dans lequel on joüoit avec soixante calculs blancs & noirs. Ce jeu ne pouvoit être ni le trictrac, ni les dames, ni les échets. Ne seroit-ce point celui dont nous parlons, où le nombre des noyaux est plus arbitraire? Quoiqu'on puisse aussi s'être fort bien trompé, en mettant dans le rang des nombres un dixain de plus, & comptant soixante calculs au lieu de six.

Boulanger suppose encore, que l'un des deux côtés marqués étoit l'heureux, & l'autre le malheureux. Cela peut être, & cela devoit être, quand on ne joüoit qu'à un seul dé; & dans ce cas, c'étoit l'*unio* qui perdoit, & le *senio* qui gagnoit. Le même Auteur dit aussi, aprés Cicéron, * que le coup de Vénus étoit celui où les noyaux se trouvoient tous sous différentes faces, & celui de *can s*, quands ils se présentoient tous sous la même. La chance la meilleure étoit le coup Royal *Basiliscus* ou de Vénus. La plus mauvaise au contraire portoit le nom de *Damnosi Canes*. Le coup de Vénus chez les Sauvages, c'est tout blanc ou tout noir, selon la couleur dont on est convenu.

Ces diverses combinaisons étoient au nombre de trente-cinq chez les Anciens, disent les Auteurs; cela est cependant difficile à concevoir, s'ils ne joüoient communément

* *Bullinger. ibid.* In Talis, Binio, Ternio seu trio, quaternio non fuere, soli senio, id est Venus, & unio, id est canis, fuêre. Venus si diverso omnes vultu, canis si uno omnes tali vultu caderent. Si unico Talo luderent, senio felix fuit, unio damnosus.

Cicéron dit bien, que le coup de Venus consistoit en ce que les Astragales se présentoient chacun sous differentes faces; mais il ne dit pas que chacune de ces faces eut sa figure, & il faut l'accorder avec ce que dit Pollux.

qu'à quatre noyaux. Les noms qui les signifioient, étoient pris de ceux de leurs Dieux, * de leurs Heros, ou bien des événemens ou des monumens les plus célébres; tel étoit le coup, appellé *Sustichorius*, du Tombeau de cet homme, qui étoit un Tombeau de figure Octogone. L'*Euripidius* pris du nom de l'un des quarante Préfets, qui furent établis à Athénes après qu'on en eut chassé les trente Tyrans. Mais toutes les différentes combinaisons étant arbitraires, & ayant pû varier selon les temps, & selon les lieux, il faut précisément s'en tenir à ce que dit Pollux de la différente position des noyaux, dont la combinaison diverse, prise de leur situation & de leur couleur, aura fondé en différens endroits, différens noms, & des coups diversement heureux ou malheureux.

† Apollonius de Rhodes faisant joüer Cupidon avec Ganyméde, leur fait mettre sur le jeu, pour prix de leur victoire, les Astragales même avec quoi ils joüoient. Ils représente Ganyméde triste, n'en ayant plus que deux de reste, tandis que Cupidon vainqueur en avoit plein ses mains & les replis de sa robbe. Les enfans parient encore ainsi tous les jours pour les dez même avec quoi ils joüent.

¶ Pausanias, dans ses Achaïques, dit, que ceux qui venoient consulter les Dieux à un Temple d'Hercule, qui étoient dans le territoire des Buriens, tiroient leurs augures, en guise de réponse, du sort des Astragales. Ils en jettoient quatre sur une table, & l'explication de ce qu'ils cherchoient, se trou-

* *Calcagnini, de ludo Talor. p. 190.*
† *Apoll. Rhod. Lib 3. v. 117.*
¶ *Pausanias in Achai. p. 233.*

voit écrite ſur la table même ſous les Aſtragales. C'étoit apparemment une roüe de fortune. Les ſorts de Lycie ſi célébres dans l'Antiquité,* ſe tiroient peut-être avec un jeu d'oſſelets tout ſemblables; ce qui ſe trouve encore fondé ſur l'uſage des Sauvages, qui conjecturent ſur leurs maladies, & ſur-tout le reſte, par un jeu de plat que leurs Jongleurs ordonnent trés-frequemment.

Le plat dans lequel on jette les noyaux, avoit été inventé par les Anciens pour empêcher les tromperies des Pipeurs, auſſi bien que le cornet dont on ſe ſert pour les dez. Les noms d'*Orca*, dont le Goulet étoit fort étroit, & de *Pyrgus* ou *Turricula*, dont la figure parle d'elle-même, ne pouvoient convenir qu'au cornet. Ceux d'*Alveolus* repréſentent aſſez bien le plat de l'Aſtragale. Le mot *Abacus* pouroit peut-être ſignifier la même choſe; quoiqu'il ſignifie mieux le Damier où l'on joüe aux Echets, au Trictrac & aux Dames. Le terme *Fritillus* peut avoir été commun au plat & au cornet, à cauſe qu'ont agitoit les noyaux ou les dez dans l'un & dans l'autre avec grand bruit.

Enfin pour finir cet Article, les Anciens en joüant leurs jeux de hazard, ſe donnoient autant de mouvement, que les Sauvages s'en donnent aujourd'hui, & faiſoient paroître la même vivacité. A chaque coup qu'ils jettoient, ils invoquoient les noms de leurs Dieux, les Cliens, ceux de leurs Patrons, & les Amans, ceux de leurs maîtreſſes. Ils demandoient à haute voix le ſort qu'ils ſou-

* Stace Lib. 3. de la Thébaïde. Virgile au Liv. 4. de l'Eneide, parlent des ſorts de Lycie; mais ils ne diſent point en quoi conſiſtoient ces ſorts.

haitoient ; ils croioient, & s'agitoient avec tant d'action, qu'ils en ſuoient à groſſe goutes ; ce qui fit dire à Auguſte, écrivant à Tibére, ainſi qu'il eſt rapporté dans Suétone, *forum Aleatorium calefecimus.* C'eſt auſſi ce qui a fondé la conjecture, que le mot latin *Alea*, vient du Grec Ἀλέα, qui ſignifie une chaleur moite, parce que le déſir de gagner, animoit ſi fort les Joüeurs, qu'ils en ſuoient, & qu'ils échauffoient par la véhémence de leur action les Académies où l'on donnoit à joüer.

Jeu des Pailles.

Un autre jeu de hazard des Sauvages, & qui eſt en même temps un jeu d'adreſſe, c'eſt le Jeu des Pailles, ou, pour mieux dire, des Joncs. Car ce ſont de petits joncs blancs de la groſſeur des tiges de froment, & de la longueur de dix pouces. Je ne l'ai jamais vû joüer, & je n'en trouve aucun veſtige dans l'Antiquité. M. Boucher, que j'ai vû mourir à l'âge de 95. ans, & qui ayant vécu comme les Patriarches, a laiſſé une poſtérité auſſi nombreuſe, laquelle fait aujourd'hui honneur à la Colonie, pour le ſervice de laquelle il s'eſt conſumé, parle de ce jeu en ces termes, dans ſon petit Ouvrage, intitulé *Hiſtoire du Canada.*

» Ce Jeu de Pailles ſe fait en effet avec de » petites pailles qui ſont faites exprés, & » qui ſe partagent en trois, comme au ha» zard fort inégalement. Nos François ne l'ont » encore pû apprendre. Il eſt plein d'eſprit, » & ces pailles ſont parmi eux, ce que les » cartes ſont parmi nous.

Le Baron de la Hontan en fait auſſi un jeu purement d'eſprit & de nombres, ou celui

qui ſçait compter, diviſer, ſouſtraire, & multiplier le mieux par ces pailles, eſt aſſuré de gagner. Il faut qu'il y ait à cela de l'uſage & de la pratique; car les Sauvages ne ſont rien moins que bons Computiſtes. On peut du moins aſſurer que leur Arithmétique n'eſt pas fort chargée, & ne s'étend pas loin.

Le Sieur Perrot, qui étoit un Voyageur célébre, & l'un des Européens que les Sauvages de la Nouvelle France ayent le plus honoré, a laiſſé une deſcription de ce jeu dans ſes Mémoires manuſcrits. Je l'aurois inſérée ici volontiers; mais elle eſt ſi obſcure, qu'elle eſt preſque inintelligible. Perſonne des autres François Canadiens que j'ai vû, n'a ſçû m'en rendre raiſon; tout ce que j'ai pû en apprendre, c'eſt qu'aprés avoir diviſé ces pailles, ils les font paſſer dans leurs mains avec une dextérité inconcevable: que le nombre impair eſt toûjours heureux, & le nombre de de neuf ſupérieur à tous les autres: que la diviſion des pailles fait hauſſer, ou baiſſer le jeu, & redoubler les paris, ſelon les différens nombres, juſqu'au gain de la partie, laquelle eſt quelquefois ſi animée, lorſque les Villages joüent les uns contre les autres, qu'elle dure des deux & trois jours. Quoique tout s'y paſſe tranquillement, & avec une bonne foi apparente, il y a cependant bien de la friponnerie & des tours d'adreſſe. Les Sauvages ont une légéreté ſurprenante dans la main; & bien qu'il ſoit trés-difficile de tromper dans leur jeu de noyaux, qui n'ont que deux couleurs trés ſenſibles; & qui ſont expoſés à la vûë dans un plat fort évaſé, ils ſçavent y piper à merveille. Au reſte, je ne ſçache pas que ces deux jeux, dont je viens de parler, ſoient

en usage autre part que dans l'Amérique Septentrionale.

De la Sphéristique.

Le Jeu de Paulme, qui est du ressort de la Gymnastique, n'est pas moins ancien que celui de l'Astragale. * Apollonius de Rhodes, aprés avoir fait joüer Cupidon avec Ganyméde à celui-ci, ainsi que nous venons de le rapporter, le lui fait quitter, bien qu'il eut eut tout l'avantage, sur l'espérance que lui donne Venus sa mere, de lui faire présent d'une belle balle; la même que Jupiter avoit reçû de sa nourrice Adrastée, & dont ce Dieu avoit fait les plus doux amusemens de son enfance dans l'Isle de Créte; pourvû que de son côté il veüille bien lui accorder la grace qu'elle vient lui demander en faveur de Junon & de Minerve.

Homére, dans le sixiéme & dans le huitiéme Livre de l'Odyssée, y fait joüer les Phéaciens. Dans le premier endroit, c'est Nausicaa fille du Roy, qui s'en donne le divertissement sur le bord de la Mer avec ses suivantes. Dans le second, ce sont deux jeunes hommes, lesquels excelloient dans cet art, & à qui personne n'osoit se comparer. Par ordre d'Alcinoüs, ils dansent seúls en joüant; & ils le font avec tant de justesse & d'agrément, qu'ils attirent les applaudissemens de tous ceux qui assistent à ce spectacle. Les Anciens s'étudioient à donner de la bonne grace à tous leurs mouvemens; ce qui a fait regarder la Sphéristique comme une partie de l'Orchéstique, dont on donnoit des leçons dans les Gymnases publics. Il est pourtant

* *Apoll. Rhod. Lib. 3. v. 135.*

difficile de comprendre qu'on puisse joüer à la paume, & danser une danse réglée.

Entre les espéces de Sphéristique, outre le Coryque & le Ballon, les Grecs & les Latins avoient encore différens jeux de Balle qu'on peut démêler dans Boulanger, dans Mercurialis qui en a traité fort au long, & dans le discours de M. Burette, inseré dans les recueils des Memoires de Litterature de l'Académie Royale des inscriptions. Je n'en dirai rien ici que ce qui a rapport au jeux de nos Sauvages, lesquels en ont aussi de quatre ou cinq espéces.

La premiére se joüe de cette sorte. Aprés avoir marqué deux termes assez éloignés, comme seroit de cinq cens pas, les Joüeurs se rassemblent dans l'espace du milieu entre les termes. Celui qui doit commencer le jeu, tient en main une balle plus grosse, mais moins serrée que celles de nos jeux de paulme. Il doit l'a jetter en l'air le plus perpendiculairement qu'il lui est possible, afin de la ratrapper lorsqu'elle retombera; tous les autres forment un cercle autour de lui, tenant leurs mains élevées au-dessus de leurs têtes pour la recevoir aussi dans sa chûte. Celui, qui a pû s'en rendre le maître, tâche de gagner l'un des buts éloignés; l'attention des autres se porte au contraire à lui couper chemin, à le tenir écarté de ces buts en le repoussant toûjours vers le milieu, enfin à le saisir, & à lui arracher la balle. Mais celui-ci observant toutes leurs démarches, esquive tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tenant toûjours la balle bien saisie, cherchant toûjours à se dépétrer de ceux qui se poursuivent, poussant & culbutant tous ceux qui se rencontrent en son chemin, jusqu'à ce qu'il se voye en dan-

ger d'être pris ſans reſſource. [illegible]lors il doit la jetter à un des plus leſtes de la troupe, qui ſoit en état de la défendre. Mais pour allonger la partie, ſon adreſſe conſiſte à la rejetter à ceux qui ſont derriére lui les plus éloignés du but vers lequel il couroit, de tromper ceux-là même, en faiſant ſemblant de viſer d'un côté, & la lançant de l'autre; aprés-quoi de pourſuivi, il devient pourſuivant à ſon tour, & ne prend point l'eſpérance de ratrapper ſa balle, laquelle paſſe ainſi de main en main, ce qui fait un divertiſſement fort vif, fort agréable, & qui ne manque point d'art, juſqu'à ce qu'enfin quelqu'un plus heureux puiſſe gagner l'un des buts. C'eſt en cela que conſiſte le gain de la partie, qu'on recommence toûjours de la même maniére.

Le commencement de ce jeu eſt ſemblable à celui que les Anciens nommoient Οὐρανία,* lequel conſiſtoit ſelon la deſcription qu'en donne Pollux, en ce que l'un des Joüeurs jettoit en l'air la balle, que les autres tâchoient de ratrapper en ſautant avant qu'elle retombât à terre. Mais, ou cette deſcription eſt bien imparfaite, ou ce jeu étoit bien froid, s'il n'y avoit que cela. Cet Auteur croit que c'étoit celui auquel Homére fait joüer les Phéaciens; mais celui que je viens de décrire, ne peut être joüé à deux, ainſi que le faiſoient Halius & Laodamas chez Alcinoüs: c'eſt pourquoi je penſe que c'eſt plûtôt le jeu appellé *Phaininda*, *Phenin-da*, ou *Paennida*, que Pollux diſtingue de l'Epyſcire, dont je parlerai tout à l'heure. Selon le ſentiment du même Auteur, il fut appellé ainſi, ou de *Phenindus* ſon Inventeur, ou de mot grec φενακίζειν, parce que dans

* *Pollux, Lib. 9. cap. 7. Segm. 107.*

ce jeu on cherchoit à tromper en jettant la balle d'un côté, aprés avoir fait semblant de la jetter de l'autre.

Le Poëte Antiphane † semble aussi le désigner dans quelques vers citez par Athénée, & dont voici le sens. „ L'un prenant la balle, la jettoit gayement à un autre, esquivoit en même temps le coup de celui-ci, poussoit celui-là hors de sa place, & crioit à cet autre de toute sa force de se relever.

On joüe encore aujourd'hui en Basse-Bretagne un jeu qui en approche fort, & qui est trés-connu dans le pays sous le nom de *la Soule*.

La seconde espéce de Sphéristique des Sauvages, est le jeu de Crosse. Lés régles en sont absolument les mêmes que celles de l'Episcyre, dont Pollux * fait cette description. „ Les Joüeurs se partagent selon leur nombre, & se distribuënt en deux bandes autant égales qu'il se peut. Ils tirent ensuite au milieu du terrain une ligne qu'on appelle σκύρος, sur laquelle on met la balle. Ils tirent de la même maniére derriére chacune des deux bandes, deux autres lignes éloignées pour servir de terme. Ceux que le sort a choisis, poussent les premiers la balle vers le parti opposé, qui fait de son côté tous ses efforts pour la renvoyer d'où elle vient. La partie dure ainsi, jusqu'à ce que les uns ou les autres ayent conduit leurs adversaires au terme, ou à la ligne qu'ils devoient défendre.

La seule différence qu'il peut y avoir entre le jeu de Crosse & l'Episcyre, ou l'*Harpastum*, c'est qu'au premier pour pousser la bal-

† *Antiph apud Athen. Lib.* I. *p.* 15.
* *Pollux*, *Lib.* IX. *cap.* 7. *Seg.* 104.

36. Tom IV. Pag. 73.

le jeu de Crone & l'Epi..., ...

ſtum, c'eſt qu'au premier pour pouſſer la bal-

† *Antiph apud Athen. Lib.* I. *p.* 15.
§ *Pollux, Lib.* IX. *cap.* 7. *Seg.* 104.

le, on se sert de bâtons recourbez, au bout desquelles plusieurs Sauvages ont des maniéres de raquettes, au lieu qu'il ne paroît pas qu'on se servît des uns ou des autres dans le second; car, à l'exception des brassards dont on usoit pour joüer au ballon, nous ne trouvons nulle trace d'aucun instrument, que les Anciens ayent employé dans leur Sphéristique. Il semble néanmoins qu'on peut l'inférer, non-seulement de l'antiquité du jeu de Crosse, qu'il n'est pas possible que les Anciens n'ayent connu, puisqu'il est aujourd'hui aussi répandu dans l'Europe jusqu'aux extrémitez de la Lapponie, qu'il l'est dans toute l'Amérique depuis le Nord jusqu'au Chili; mais on peut encore le conclure de la description qu'en fait Pollux, puisqu'elle porte qu'on y mettoit la balle à terre sur le Scyros, ou la ligne du milieu, & de l'épithéte de *Poudreux*, que Martial * donne à l'*Harpastum* toutes les fois qu'il en parle, aussi-bien que de celle d'*Arenaria*, qui se trouve dans St Isidore de Séville †, ce qui nous signifie que cette balle rouloit toûjours dans la poussiére. Les Mingreliens joüent ce jeu-là à cheval, & la description qu'en fait l'Auteur Italien § de la Relation de la Colchide, est trés-jolie.

La troisiéme espéce de Sphéristique des

* Martialis Lib. 7. Epig. 31. Lib. 4. Epigr. 48.
Hæc rapit Antæi velox in pulvere draucus
Grandia qui vano colla labore facit.
Idem, Lib. 4. Epigr. 19.
Sive Harpasta vagus pulverulenta rapis.
† *Isidor. Lib.* 18. *cap.* 65. Pila propriè dicitur quod sit pilis plena.
Nec tu parce pilos vivacis condere cervi
Unica donec erit geminam superaddita libram.
§ *Historia della Colchide, cap.* 18, *p.* 107.

Sauvages, eſt un exercice de petite balle, qui n'eſt guéres joüé que par les filles. Les loix n'en ſont pas différentes, à ce que je crois, de la Trigonale des Romains. On peut la joüer à deux, à trois, ou à quatre. La balle y doit être toûjours en l'air, aller de main en main, & celle qui la laiſſe tomber, perd la partie.

Une quatriéme eſpéce ſe trouve chez les Abénaquis. Leur balle n'eſt qu'une veſcie enflée, qu'on doit auſſi toûjours ſoûtenir en l'air, & qui en effet eſt ſoûtenuë long-tems par la multitude des mains qui la renvoyent ſans ceſſe ; ce qui forme un ſpectacle aſſez agréable.

Les Floridiens en ont une cinquiéme eſpéce. Ils dreſſent un mât haut de pluſieurs coudées, au-deſſus duquel ils mettent une cage d'oſier, laquelle tourne ſur ſon pivot. L'adreſſe conſiſte à toucher cette cage avec la balle, & à lui faire faire pluſieurs tours.

Leurs balles n'ont point de force Elaſtique, & ne peuvent être priſes au bond. Celle du jeu de Croſſe eſt faite de cuir, pleine de poil de Cerf ou d'Elan, ainſi que celle des Anciens, d'où eſt venu le mot *Pila* à *Pilis*, ſelon la remarque de St Iſidore.* Elle eſt un peu applatie, afin qu'elle roule moins bien. Les autres peuvent être auſſi de même matiére ; mais communément ils les font avec la balle, ou les feüilles du bled d'Inde, ſans y employer autre choſe ; de ſorte qu'elles ſont extrêmement légéres, avec cette ſeule différence que la Trigonale eſt beaucoup plus petite.

* *Iſidor. loco cit.* Arenaria quâ in grege dum ex circulo aſtantium ſpectantiumque emiſſa, ultra juſtum ſpatium pilam excipere, ludumque inire conſueverunt.

† *Id. Ibid.* Trigonaria eſt quâ inter tres luditur.

Des autres exercices de la Gymnastique, ils n'ont, outre cela, que celui de l'Arc, de course, & une espéce de combat de Gladiateurs, dont je parlerai dans la suite. Ils ne connoissent point, que je sçache, & ne paroissent pas même avoir connu celui du Disque, si ancien & si célébre par la mort d'Hyacinthe qu'Apollon tua par mégarde; ni le Ceste, ni le Pancrace, & quelques autres, qui ont fait si long-temps le divertissement des Grecs & des Romains.

MALADIES ET MEDECINE.

Les exercices violens que font les Sauvages, leurs Voyages, & la simplicité des viandes dont ils se nourrissent, les exemptent de beaucoup de maladies, qui sont les suites nécessaires d'un vie molle, oisive, & peu agissante; de la délicatesse des tables; de l'excés, & de la varieté des vins; de l'assaisonnement des sels & des épices; des ragoûts, & enfin de tous ces raffinemens de delicatesse que la gourmandise a fait inventer, & qui servent plûtôt à contenter le goût, à irriter l'appétit, qu'à entretenir la santé, & à former un bon tempéramment.

Mal nourris, & endurcis par les fatigues de leurs voyages, par le peu de précaution

qu'ils prennent contre les injures d'un air que l'excés du chaud & du froid rendent trés-rigoureux, ils sont presque tous d'une constitution forte & robuste, d'une bonne charnure & d'un sang plus doux, moins salin, & plus balsamique que le nôtre. On voit parmi eux peu de gens contrefaits de naissance; ils ne sont sujets ni aux goutes, ni aux graveles, ni aux apoplexies, ni aux morts subites, & ils ne connoîtroient peut-être pas les petites veroles, le scorbut, le pourpre, la rougeole, & la plupart des autres maladies épidémiques, sans le commerce des Européens.

Maladies.

Hommes cependant comme les autres, & par consequent sujets aux infirmités, ils en ont quelques unes, qui leur sont plus particuliéres. Telles sont les maladies scrophuleuses causées par la crudité des eaux, par les eaux de neige, qu'ils sont obligés de faire fondre dans les païs de chasse, pour boire, & pour faire cuire leur sagamité. C'est peut-être du même principe, & de ce qu'ils ont toûjours l'estomach & la poïtrine découverte, qu'ils contractent une espéce de phtisie, qui les minant peu à peu, en conduit la plus grande partie au Tombeau, & à laquelle ils n'ont pû encore trouver de reméde.

S'ils peuvent éviter ces sortes d'infirmités, qui les prennent d'ordinaire à la fleur de l'âge, & les accidens qu'on ne peut pas toûjours parer, ils parviennent à une vieillesse extrême dans laquelle il faut les assommer, ou s'attendre à les voir mourir par une pure défaillance de la nature; semblables à une lumiére qui s'éteint, faute de matiére propre à l'entretenir.

J'ai vû, dans la Miſſion où j'étois, une Sauvageſſe, qui avoit devant ſes yeux les enfans de ſes enfans juſqu'à la cinquiéme génération. Celle-là n'étoit cependant qu'un enfant par comparaiſon à deux ou trois autres ; mais ſur-tout à une en particulier, dont l'âge étoit ſi avancé, qu'on n'en avoit point d'Époque, ſi ce n'eſt que les plus anciens ne ſe ſouvenoient pas de l'avoir vüë autrement que vieille. Elle avoit été d'une taille aſſez raiſonnable ; mais quelques mois avant que de mourir, ſon corps ſembla rentrer en lui-même, il ſe rappetiſſa, & ſe recoquilla tellement, que je fus de la derniére ſurpriſe lorſque je fis ſes obſéques, en voyant ſon cercüeil, qui avoit à peine deux pieds & demi de long.

Deux ſortes de Médecine.

La Médecine, dans les premiers temps, étoit ſimple, unie, à la portée de tout le monde, & chacun pouvoit la profeſſer ſans avoir pris le Bonnet de Docteur, & ſans avoir acheté la réputation d'habile, & le droit d'agir ſur la vie des hommes, comme ſi l'on avoit de la capacité & de la ſcience. Les Rois & les Héros s'en mêloient comme le ſimple peuple. Quelques plantes dont on connoiſſoit la vertu, plûtôt par un long uſage, que par de ſubtils raiſonnemens, étoient des panacées naturelles dont les hommes ſe trouvoient bien. On s'en trouveroit bien encore, ſi on n'en avoit pas perdu le ſecret pour avoir voulu trop rafiner ; & ſi on n'avoit pas embarraſſé la Médecine d'une infinité de termes barbares, qui l'obſcurciſſent, & font comme une énigme impénétrable d'une ſcience, laquelle dévroit

être à la portée de tout le monde, parce que tout le monde y est intéressé ; & qu'il importe extrêmement à chacun, que ce qui sert à entretenir l'harmonie de la vie & de la santé, ne fut pas en dépôt entre les mains du peu de personnes, que leur profession autorise à acquerir de la réputation par de funestes expériences, & par l'impunité des homicides. Ceci soit dit néanmoins sans prétendre faire injure aux Médecins de nos jours qui sont véritablement habiles, qui ont infiniment perfectionné leur art, & beaucoup renchéri sur leurs prédecesseurs.

Outre cette Médecine aisée & commune, il y en avoit une autre, qui étoit toute du ressort de la Religion. On en étoit redevable à Apollon, lequel pour cette raison étoit Dieu de la Médecine, comme il l'étoit de la Guerre, de la Danse & de la Musique. » C'étoit lui, selon le témoignage de Diodo- » re de Sicile, * qui étoit l'Inventeur de cette » Science médicale, laquelle s'exerçoit par » l'art de la Divination, & en vertu de la- » quelle les malades étoient autrefois guéris. On avoit sans doute perdu toute confiance dans cette Science fatidique du temps de cet Auteur, ainsi que le marque expressément le terme d'*autrefois*, &, où elle n'étoit plus en usage, où les malades n'en recevoient plus les mêmes secours. Elle n'est pourtant pas tellement abolie en ce sens, qu'il ne soit encore vrai de dire, que les Médecins connoissent moins qu'ils ne devinent dans la plûpart de nos maladies, sans parler de celles où ils ne connoissent, & ne devinent rien ; mais ce n'est pas leur faute, & cela ne peut pas être autrement.

* *Diod, Sicil, Lib.* 5. *p.* 235.

C'eſt par un reſte de connoiſſance confuſe de cette Science fatidique, qu'Hippocrate a cru pouvoir dire de la Médecine en général, » qu'elle étoit un don des Dieux, & qu'elle » approchoit de la Divination. * Hippocrate ſemble ainſi confondre cette Médecine, où il entroit un peu de diablerie ou de jonglerie, avec celle qui eſt naturelle & aiſée. Il ne faut pourtant pas les confondre, car elles ſont trés-diſtinctes; & nos Sauvages, curieux & fidéles obſervateurs des uſages des premiers temps, ſçavent les diſcerner parfaitement, & les pratiquent encore telles à peu prés, qu'ils les ont reçûës de la premiére inſtitution.

Dans toutes les maladies dont ils croyent connoître la cauſe naturelle, & où ils ne ſoupçonnent point de myſtére, ils n'en font pas non plus leur guériſon, & à la reſerve de quelques ſuperſtitions vulgaires qu'ils obſervent en cuëillant les plantes, & en les préparant, ils ſe ſervent ſans façon de celles dont ils connoiſſent la vertu, & employent certains remédes naturels qui ſont chez eux en uſage. Ils ne ſortent point de leurs Cabanes pour trouver des Médecins; hommes & femmes tous le ſont, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'adreſſe à ceux qui ont le plus de réputation, ſur-tout s'ils ont réüſſi dans la cure d'une maladie ſemblable à celle qu'on veut guérir.

Mais dès qu'il y a quelque ſoupçon que la maladie eſt cauſée par les inquiétudes de l'ame, qui ſoûpire aprés quelque choſe qu'elle ſouhaite, & qu'elle ne peut obtenir, ſoit qu'elle ſe ſoit manifeſtée par les ſonges ou

* *Hyppocrate in Epiſtolis, Epiſt. ad Philopæm, quæ habetur in 4. Claſſe, p. 67. apud Mercurial.*

non : si le malade, ou ses parens se sont mis dans la têre, que la maladie est l'effet d'un sortilége, ou de quelque autre malefice, c'est alors qu'ils ont recours à leur médecine surnaturelle, & qu'on met en œuvre les Devins, lesquels ne manquent pas à se faire valoir dans ces occasions, & employent toutes les forfanteries de leur art pour découvrir, ou pour lever le charme, qui donne la mort à celui sur qui il a été jetté.

Médecine naturelle.

Ce seroit une matiére assez curieuse & assez belle à traiter que celle de la Médecine naturelle des Sauvages. L'une & l'autre Amérique dans leur vaste étenduë, sont remplies de plantes admirables, dont il y en a plusieurs de spécifiques pour certaines maladies, & avec quoi ils font des cures surprenantes. Mais outre qu'un Missionnaire n'a guéres le temps de s'appliquer à cette recherche, & qu'il craint même de le faire, de peur de paroître approuver les superstitions, & les sottes imaginations des Sauvages sur leurs remédes les plus simples, ils en sont eux-mêmes assez jaloux, & chacun fait mystére de ceux qu'il a découverts, ou dont la connoissance est héréditaire dans sa famille. Cependant si j'avois resté dans ma Mission, je n'aurois pas désespéré d'y faire quelques découvertes utiles, ausquelles les occupations que j'ai euës pendant le séjour que j'y ai fait, ne m'ont pas permis de vacquer.

La guérison des blessures est le Chef-d'œuvre de leurs opérations, & ils font sur ce point des choses si extraordinaires, qu'elles pourroient paroître presque incroyables. Je

pourrois en citer plusieurs exemples ; mais je me contenterai d'en rapporter deux qui ont eu bien des témoins. Le premier est d'un Sauvage Abénaqui, qui ayant été blessé dans l'yvrognerie, & ayant eu les boyaux entamés & percés, fut guéri par ceux de sa Nation, qui le traitérent à Montréal, & le sauvérent contre l'opinion des Médecins & des Chirurgiens. Le second est d'un de nos Guerriers, qui étoit allé en guerre contre la Nation des Outagamis ou Renards. Il fut blessé d'un coup de feu à l'attaque d'un Village de Kikapous, & eut l'épaule fracassée. Celui qui le pançoit ayant été tué peu de temps aprés, pour s'être écarté trop imprudemment en allant chercher des plantes, il fut ensuite mal soigné, & eut beaucoup à souffrir de la faim & des autres incommodités d'un voyage de plus de sept cens lieuës, aprés lequel il se rendit avec une playe, qui depuis plus de six mois qu'il l'avoit reçûë, pouvoit passer pour invétérée. On l'entreprit néanmoins ; & quoiqu'il fût si mal, que je fus obligé de lui administrer les derniers Sacremens, & qu'il n'y eut rien, ce semble, à espérer d'un playe si vieille, il ne laissa pas de se tirer d'affaire, & de recouvrer la santé, où un Européen auroit peut-être perdu mille vies.

Ils composent une eau thériacale pour les playes, qui produit ces effets merveilleux. Cette composition est de différentes sortes. L'une est de quelques plantes vulnéraires, parmi lesquelles ils établissent aussi différentes classes selon les divers degrés de leurs vertus. L'autre est des arbres vulnéraires, du tronc ou de la racine desquels ils enlevent quelques éclats dont ils composent leur remède. La troisiéme

enfin eſt tirée du corps de divers animaux, & ſur tout du cœur qu'ils font ſécher, & dont ils font une poudre, ou une eſpéce de maſtic.

Cette eau thériacale de l'une de ces compoſitions, eſt peu chargée, parce qu'ils y mettent peu de matiére. Elle ne paroît guéres différente de l'eau commune, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus jaunâtre. Son effet eſt de pouſſer au-dehors non-ſeulement les humeurs vicieuſes qui ont coûtume de ſe former dans la playe, mais encore les eſquilles des os briſés, & les fers des fléches qu'on voit tomber par la vertu de ce dictame.

Le malade commence par boire de cette eau, qui lui tient lieu de toute nourriture pendant qu'il eſt en danger. Le Médecin aprés avoir viſité la playe, en boit auſſi lui-même, afin que ſa ſalive en ſoit empreignée, avant que de la ſuçer, ou de la ſéringuer avec la bouche.

La playe ayant été bien ſeringuée, le Médecin la couvre de telle maniére, que rien ne touche aux chairs entamées; tout au plus il met autour un cercle d'herbes médicinales, dont il aura fait une décoction. Ils ſont perſuadés que tout corps étranger qui toucheroit la playe, ne feroit que l'irriter, & changer les humeurs en pus, lequel ſe conſervant autour de l'appareil, corroderoit les chairs, les carieroit, les envenimeroit, & ne pourroit que retarder la guériſon, au lieu de l'avancer.

On léve l'appareil de temps en temps réguliérement, & on recommence la même opération, laquelle eſt ſi efficace, qu'on ne voit point à la playe de chairs baveuſes & fongueuſes qu'il faille conſumer par des cauſti-

ques ; les lévres en ſont toûjours vermeilles, les chairs toûjours fraîches ; & pourvû que le malade obſerve un bon régime, qu'il ne faſſe pas d'indiſcrétion, il eſt bien-tôt guéri.

Quelques-uns ſe perſuadent que les Sauvages n'uſant point de ſel, ont une charnure plus douce & meilleure que la nôtre. Cela peut contribuër à leur guériſon, je l'avouë ; mais je ſuis perſuadé qu'elle vient principalement de l'efficace de leurs vulnéraires, & peut-être encore plus de la maniére de les appliquer, & du ſoin qu'ils prennent pour que la playe ne prenne point d'air.

Ils ne réüſſiſſent pas moins bien dans les ruptures & les deſcentes, les diſlocations, luxations & fractures. L'on a vû des os rompus, repris & conſolidés, de maniére qu'en huit jours de temps on en avoit entiérement l'uſage.

En général, leurs remédes topiques ſont trés-bons. Il n'en eſt pas de même de leurs vomitifs & de leurs purgatifs. Ils ſont obligés de les doſer fortement pour qu'ils puiſſent produire quelque effet. Ce ſont comme des décoctions de lavemens trés-dégoûtantes, & qui noyent un eſtomach. D'ailleurs ils ne ſe croyent pas purgés ſuffiamment, s'ils ne prennent des médecines trés-fortes, qui les vuident avec excés, & qui pourroient tuër un cheval.

Ils ont des ſecrets ſans fin pour des maladies, où autrefois nous ne voyions preſque pas de remède. Un Sauvage à Miſſilimakinak, guérit en huit jours de temps un de nos Miſſionnaires d'une paralyſie univerſelle, qui le rendoit perclus de tous ſes membres, & l'obligeoit de ſe faire porter à Québec

pour s'y faire traiter ; on a sçû son secret, mais on l'a perdu. Tout ce que j'ai pû en apprendre, est qu'il alloit au fonds des marais chercher une racine qu'il mêloit ensuite avec de la ciguë. J'ai vû une Sauvagesse dans ma Mission, qu'on m'assuroit s'être guérie d'une hydropisie formée ; j'ai négligé d'aprendre d'elle, comment & par quel remède. Ils se préservent & se guérisent des maladies vénériennes que les Européens ont porté d'Amérique en Europe, par les rapures du bois de gayac & de sassafras. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ont coûtume de faire une Cabane dans les bois à ceux qui sont attaqués de ce mal infâme, & de les séparer du milieu du peuple, comme les Juifs en usoient à l'égard de ceux qui étoient tachés de la lépre. Dans les pleurésies, & dans toutes les maladies où il y a quelque pointe de douleur, ils tâchent de rompre la pointe par la répercussion, & ils médicamentent le côté opposé. Dans les fiévres ils tempérent l'ardeur, & préviennent les transports par des lotions froides d'herbes médicinales, qui font un contraste avec le chaud.

La Diette est chez eux un grand remède comme par-tout ailleurs ; mais elle n'est pas toûjours outrée, universelle, & ne consiste souvent que dans l'abstinence de certaines viandes, qu'ils croient contraires à la maladie dont on est attaqué.

Ils ne connoissoient point la saignée avant l'arrivée des Européens, & ils ne sçavoient pas même encore s'en servir entr'eux ; mais ils y supléent par des scarifications qu'ils font avec des pierres tranchantes, indifféremment dans toutes les parties du corps où ils ont du mal. Ils y appliquent ensuite des

courgées vuidées, qu'on peut apeller *cucurbites*, plus proprement que celles de verre, & ils les rempliſſent de matiéres combuſtibles où ils mettent le feu. C'étoit autrefois, & c'eſt encore un remède fort univerſel dans l'Egypte & chez les Orientaux.

Ils employent aſſez volontiers les cauſtiques, les uſtulations & boutons de feu, qui ſont ſi fort en uſage dans toutes les Indes Orientales; mais au lieu de pierre infernale, ils ſe ſervent de bois pourri, dont l'ardeur eſt beaucoup moins vive que celle du bois verd.

Ils ignorent l'uſage des lavemens, & je n'en ſçache qu'un ſeul exemple que le Pere Garnier m'a dit avoir appris d'un Sauvage, des païs d'enhaut vers les Outaouacs, qui faiſoit de ces ſortes de compoſitions. Il les mettoit dans une veſſie à laquelle il attachoit une canule, & il faiſoit entrer le remède, en comprimant la veſſie fortement avec les mains.

La Süerie.

La Süerie eſt leur remède le plus univerſel, & dont ils font un plus grand uſage. Elle eſt également pour les malades & pour les ſains, qui ſe purgent par-là des humeurs abondantes, leſquelles peuvent avoir altéré leur ſanté, ou qui pourroient dans la ſuite leur cauſer des infirmités.

La Süerie eſt une petite Cabane en rotonde de ſix ou ſept pieds de haut, où ils peuvent ranger au nombre de ſept ou huit perſonnes. Cette Cabane eſt couverte de nattes & de fourrures pour la défendre de l'air extérieur. On y met à terre dans le milieu un

certain nombre de cailloux, qu'on a laiſſez long-tems dans le feu juſqu'à ce qu'ils en ayent été pénétrés, & on ſuſpend au-deſſus une chaudiére pleine d'eau fraîche. Ceux qui doivent ſe faire ſüer, entrent dans cette Cabane nuds, autant que la bienſéance peut le permettre, & ayant pris leur place, ſuppoſé qu'ils ne doivent pas y traiter d'affaires ſecrétes, ſelon l'uſage dont nous parlerons bien-tôt, ils commencent à s'agiter extraordinairement, & à chanter chacun ſa chanſon. Et comme ſouvent elles ſont toutes différentes pour l'air & pour les paroles, cela fait la muſique la plus deſágréable & la plus diſcordante qu'on puiſſe entendre.

De tems en tems, lorſque les cailloux commencent à perdre de leur activité, ils la réveillent en les arroſant avec un peu de cette eau froide, qui eſt dans la chaudiére. Cette eau n'a pas plûtôt touché à ces pierres, qu'elle s'éleve en une vapeur qui remplit la Cabane, & en augmente beaucoup la chaleur. Ils ſe jettent auſſi mutuellement de cette eau fraîche au viſage les uns des autres, pour s'empêcher de ſe trouver mal. En un inſtant leur corps ruiſſelle de toutes parts; & quand leurs pores ſont bien ouverts, & que la ſueur eſt la plus abondante, ils ſortent tous en chantant, & courent ſe plonger dans la Riviére, où ils nagent & ſe débattent avec beaucoup de véhémence. Quelques-uns, les malades en particulier, ſe contentent de ſe faire arroſer d'eau fraîche. Il ſemble que le contraſte d'un chaud extrême avec le froid de l'eau, devroit les ſaiſir, & les faire mourir; peut-être même qu'un honnête homme en mourroit; mais ils ont pour eux l'expérience que cela leur fait du bien, ce qui vaut mieux

que tous les raisonnemens qu'on pourroit faire.

Il est aisé de conjecturer de ce que * Hérodote raconte des Purifications des Scythes, qu'ils se faisoient suer de la même maniére. Voici ce qu'il en dit. » Quand les Scythes » ont enterré les morts, ils se purifient, com- » me nous dirons. Premiérement ils se pur- » gent la tête, & ensuite voici ce qu'ils font » au corps. Ils dressent trois morceaux de » bois, qui panchent les uns sur les autres; » ils arrangent à l'entour des couvertures de » feutre, & jettent des pierres ardentes dans » une cuvette, laquelle est au milieu de ces » morceaux de bois, & de ces couvertures de » feutre. Or il croît parmi eux une espéce de » chanvre, lequel est fort semblable au lin..... » Ils prennent la semence de ce chanvre, & » le mettent sous cette machine & sous ces » couvertures; & en même-tems il en sort » une odeur si excellente, qu'il ne se trouve » point chez les Grecs de si agréables casso- » lettes. Les Schytes ravis de cette odeur, » s'écrient aussi-tôt comme saisis d'étonne- » ment, & cela leur sert de bain; car ils ne » se lavent jamais le corps, il n'y a que leurs » femmes qui se baignent.

On ne peut méconnoître dans cette description la Cabane préparée pour la Süerie, & la maniére de süer avec les cailloux; mais Hérodote a décrit cela à sa façon; & il ne paroît guéres vrai-semblable que chez les Scythes, les hommes ne se baignassent jamais.

Les Lacédémoniens & les Lusitaniens se faisoient süer de la même maniére, ainsi que

* *Herodot, Lib. 4. n. 73. & seq.*

* Strabon nous l'apprend. » Les Peuples de
» Lusitanie, dit-il, qui habitent sur les bords
» du Duéro, ont, à ce qu'on assûre, abso-
» lument les mêmes coûtumes, & les mê-
» mes usages qu'on observe à Lacédémone.
» Ils se frottent d'huile deux fois le jour; ils
» se font süer avec des pierres ardentes; ils
» se baignent dans l'eau froide, & n'ont
» qu'une sorte de nourriture, vivant avec
» beaucoup de frugalité.

L'usage des bains chauds étoit trés-fréquent anciennement; les Grecs & les Romains avoient beaucoup perfectionné la maniére de se faire süer, & d'aider la transpiration.

La Süerie est non-seulement un reméde chez les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, mais elle est encore en usage de civilité, & peut-être de Religion pour recevoir les Etrangers. Car, dés que l'Etranger est arrivé, & qu'il a un peu mangé de ce qu'on trouve d'abord à la main, tandis qu'on prépare une nouvelle chaudiére pour le régaler; & que d'autre part on dresse la Süerie, & qu'on fait rougir les pierres, on le fait asseoir sur une natte propre; on lui déchausse ses souliers & ses bas, & on graisse ses pieds & ses jambes; on le fait ensuite entrer dans la Süerie, & le Maître de la Cabane qui l'a reçû, y entre avec lui. Là, comme dans un sanctuaire de vérité, ils traitent des affaires les plus secrétes, il expose tous les motifs de son voyage, & il répond ordinairement avec assez de sincérité à toutes les questions qu'on lui fait. Si l'on s'aperçoit qu'il mente & qu'il déguise ses sentimens, ou à la verité des faits

* *Strabo., Lib. 3. p. 106.*

ſur quoi on l'interroge, on ne fait point ſemblant de s'en appercevoir ; la coûtume porte, qu'il n'en ſoit pas moins bien traité, moins careſſé, & cela n'empêche point qu'à ſon départ on ne le charge de préſens & de biens, comme ſi l'on avoit lieu d'être content de lui.

C'étoit auſſi un uſage de la premiére Antiquité d'introduire d'abord les Etrangers dans le Bain. Homére en fournit pluſieurs exemples. Athénée au Livre X. raporte que les filles de Cocalus y conduiſirent Dédale à ſon arivée en Sicile. Minos étant allé répéter Dédale à qui Cocalus donnoit un Azile, ces mêmes filles l'aïant prié d'entrer dans le Bain ſelon l'uſage, la chaleur l'y étouffa, ſoit que cet accident arrivât naturellement, ſoit qu'il y eût de la perfidie & de la trahiſon de la part des filles de Cocalus, à qui Dédale étoit trop cher pour ſouffrir qu'on le remît entre les mains de ſon Ennemi. C'étoit auſſi la pratique de ne point laiſſer partir les Hôtes ſans leur avoir fait des preſens, qu'on apelloit ξένια, ce qui fit donner le nom de ξένιος à Jupiter Hoſpitalier. On donnoit le même nom à Apollon, aux Lares & aux autres Dieux, protecteurs de l'Hoſpitalité.

Les Sauvages font auſſi ſüer leurs malades avec le bois d'épinette, & d'autres branches de ſapinage qu'ils font boüillir dans une grande chaudiére, dont ils reçoivent la vapeur de deſſus une eſtrade, ſur laquelle il s'étendent.

En Amérique, tout comme ici, on fait plus de cas des remédes venus de loin, que de ceux qu'on a à la main, & qui paroiſſent trop vils, parce qu'ils ſont trop communs. C'eſt la même choſe du Médecin, que du remède, l'Etranger a toûjours la préférence,

on le croit plus habile sans sçavoir pourquo la prévention est pour lui, & cela suffit : c'est sur ce principe que les Sauvages préféren un remede qui ait la grace de la nouveauté, à un remede usité ; & qu'ils employent préferablement les Médecins d'une autre Nation, que ceux de la leur. Ils se mettent volontiers entre les mains des Européens : ils se font saigner même sans besoin, & par compagnie : ils prennent par estime nos vomitifs & nos purgatifs ; mais ils évanoüissent presque, en voyant ce terrible appareil de ferremens dont on se sert en Europe pour nous déchiqueter, & ils ne sçauroient soûtenir l'idée de ces grandes incisions que fait le bistouri, dont ils n'aiment du tout point les opérations.

Médecine par la Divination.

Les Jongleurs & les Devins n'étant appellez que pour connoître les desirs innez de l'Ame, pour juger des sorts & pour les ôter, doivent aussi être regardez comme des Médecins d'un ordre supérieur aux Loix communes de la nature ; aussi n'est ce point par elle qu'ils se gouvernent dans le genre des remédes qu'ils prescrivent pour la guérison de ces maladies extraordinaires. C'est l'esprit avec qui ils prétendent avoir des communications, c'est leur caprice, leur imagination échauffée par l'enthousiasme, qui les saisit, ou qu'ils affectent, qu'ils consultent plûtôt, que la proportion d'aucun reméde convenable à l'état présent du malade.

J'ai déja parlé fort au long, dans l'Article de la Religion, de ces Devins ou de ces Charlatans, lesquels, héritiers de ces

malheureux restes d'un art infâme, qui a soûtenu long-temps le Paganisme, & qui a séduit pendant tant de siècles la multitude des Nations, continuënt encore à tromper les hommes, en abusant ou de leur confiance impie dans les opérations réelles des esprits des ténébres, ou de leur sotte crédulité dans leurs Ministres, qui les joüent par des prestiges, & des tours de passe-passe. Laissant donc à chacun la liberté de porter sur nos Jongleurs tel jugement qu'il lui plaira, je ne ferai que décrire la maniére dont ils s'y prennent pour guérir les malades, lesquels sont assez malheureux pour passer par leurs mains.

Le Jongleur, avant que de commencer ses opérations, se prépare une Süerie, telle que je l'ai décrite, ou une Cabane semblable de six ou sept pieds de haut, laquelle répond à ce qu'on appelloit dans le Paganisme *Adyta*, ou *Penetralia*, qui étoient des lieux obscurs & ténébreux, où l'on rendoit les Oracles. Il y a cette différence néanmoins entre la Süerie & cette Cabane, que celle-ci reçoit du jour par en haut, comme pour donner lieu à l'esprit d'y entrer, au lieu que la premiére est entiérement fermée. Le Jongleur se cache dans ce sanctuaire avec son sac, dans lequel, outre son tabac & sa pipe, il porte toûjours ce que j'ai appellé son *Oïaron* & son *Manitou*, qu'on peut regarder comme ses Talismans, où réside toute sa vertu. Avec cela il compose souvent une espéce de breuvage préparatoire pour se disposer à recevoir l'impression de l'esprit, de la même maniére que la Pythie mâchoit le laurier avant que de consulter Apollon, & de monter sur le Trépied*

* Athénée, Liv. 2. dit, qu'on distinguoit deux sortes de

Trépieds ; l'un étoit une coupe, & l'autre un chaudron ; ou pour mieux dire, une espéce de marmitte, dont la partie inférieure portoit sur trois pieds. Ils servoient à mettre du vin. Ils étoient le prix des Vainqueurs dans les jeux dédiés à Bacchus, & ils convenoient à Apollon & à Bacchus ; à Apollon, à cause de la certitude de certains de ses Oracles : à Bacchus, parce que le vin fait dire la vérité, & qu'on dit communément de ceux qui disent vrai, qu'ils parlent *è Tripode.* Mais ce n'étoit pas le Trépied Pythique ; c'est ce que dit expressément Semus de Délos, qu'Athénée cite en cet endroit.

Le même Auteur, Liv. 14. p. 937. parle d'une autre sorte de Trépied, qui étoit un instrument de Musique, ainsi nommé, parce qu'il étoit fait sur le modéle du Trépied Delphique ; il étoit de l'invention de Pythagore de Zacynthe. Mais, outre qu'il cite un Auteur, lequel dit, que cet instrument étoit un de ceux qu'on ne sçavoit s'ils avoient jamais existé, ou qu'il avoit été si peu en vogue, qu'il étoit presque entiérement inconnu ; la description qu'en donne ensuite Athénée, est telle, qu'on n'en peut guéres tirer aucune connoissance de la forme du Trépied Pythien.

On voit des Trépieds dans les Médailles & dans les Monumens antiques. Ces Trépieds soûtiennent d'ordinaire une espéce de labrum ou de cuvette, destinée aux Eaux Lustrales, ou bien à recevoir les Libations ; car on voit souvent un Sacrificateur, ou un Empereur tenant la Pathére inclinée sur le Labrum. Ce n'étoit pas non plus le Trépied Pythique, & quoiqu'il pût servir à la Divination & aux Augures, il est évident que ce n'étoit pas celui qui servoit à la Pythie.

Le Trépied de la Pythie étoit un petit siége à trois pieds, ou même à quatre, selon Jamblique. Quelques-uns croyent que c'étoit une table à trois pieds, sur laquelle elle montoit. Quelques-autres distinguent deux choses dans le Trépied. La premiére, c'est le Trépied même, c'est-à-dire, ce qui soûtenoit quelque autre chose, destinée à la couvrir. La seconde, c'est ce qu'on appelloit *Cortina.* Or ils disent que *Cortina* étoit une table, sur laquelle la Pythie montoit ou s'asseyoit ; ce qui ne convient guéres à l'état d'une personne qui entroit dans l'enthousiasme. Cette table, ajoûtent-ils, étoit ronde. Pour prouver cette forme circulaire, ils citent Ennius, qui appelle la voûte du Ciel, *Cortinam Cœli*, & Sévére qui appelle *Cortinam Theatri*, le sommet du Theâtre fait en rotonde, convexe en dehors, & concave en dedans. Or si cela est, on doit conclure de cela même, que ce qu'on appelloit *Cortina*, n'étoit point une table sur laquelle on pût s'asseoir ; mais un couvercle, & quelque chose fait en forme de voûte. Or tout cela revient à ce que

ſacré, ou plûtôt d'y entrer, & de s'y cacher. Car, quoique communément on regarde le Trépied Delphique comme une table ou un ſiége à trois ou même quatre pieds, ainſi que le dit Jamblique, je crois, ſelon les conjectures que j'en puis faire, que le Trépied ſacré étoit un Tabernacle, tel à peu prés qu'Hérodote a décrit la Süerie des Scythes, composé de trois piéces qui ſe réüniſſoient par le haut, & s'écartoient par en bas, qu'on couvroit enſuite de peaux, de voiles, ou de tapiſſeries; ce qui lui fit donner par les Latins le nom de *Cortina*, une Courtine.

Le Jongleur ainſi préparé, commence à agiter la Tortuë qu'il tient à la main, & à chanter pour invoquer l'eſprit, qui lui fait ſentir ſa préſence, comme il le faiſoit autrefois par un vent impétueux, un mugiſſement de la terre, & une agitation violente du Tabernacle où il eſt enfermé. Le Pere le Jeune * ayant ſuivi les Sauvages Micmas à la chaſſe, fut préſent à une de ces actions. Il dit, qu'il ſe perſuada d'abord que c'étoit le Jongleur qui ébranloit cette Cabane; que néanmoins cela ne laiſſoit pas de lui cauſer une extrême ſurpriſe, ayant vû de jeunes gens ſüer en la dreſſant, de la fatigue & de la peine qu'ils prenoient pour l'affermir; & que d'ailleurs il ne pouvoit pas comprendre

j'ai dit de la Cabane de nos Jongleurs; ainſi le Trépied ne ſera autre choſe que les bois que l'on dreſſe, qui ſont le corps de l'édifice, & qui ne ſont deſtinez qu'à ſoûtenir les peaux dont on doit les couvrir, *ipſum ſuſtentaculum cui imponebatur Cortina*, comme le dit Fabri: & on expliquera ce terme *Cortina*, par le terme *Operculum*, dont Pline s'eſt ſervi pour l'expliquer; & par celui d'*Aulæa*, des Tapiſſeries, mais des Tapiſſeries faites de cuir, ſelon l'explication qu'en donne St Iſidore. *Cortinæ ſunt Aulæa, id eſt vela de pellibus, dictæ à coriis.*

* *Relation de la Nouvelle France, pour l'an 1634.*

comment un homme ſeul pouvoit l'agiter ſi violemment & ſi long-temps, & qu'il pût avoir aſſez de force pour réſiſter à ce travail. Mais il ajoûte, que des Sauvages lui parlant à cœur ouvert, l'avoient aſſuré que le Jongleur n'y avoit aucune part : que l'édifice étoit quelquefois ſi ſolide, qu'à peine un homme pouvoit-il l'ébranler, & que lorſqu'il paroiſſoit le plus puiſſamment ſecoüé, que le ſommet du Tabernacle plioit juſqu'à terre, on en voyoit ſortir par en-bas les bras & les jambes du Jongleur; de ſorte qu'il étoit évident qu'il n'y touchoit pas.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt alors que le Jongleur entre dans cet enthouſiaſme, & dans ces ſymptômes de fureur divine, que les Payens voyoient dans leurs Pythies, dans leurs Sybilles & dans leurs Devins ; c'eſt alors qu'il fait tous les prodiges, ou tous les preſtiges, dont il éblouït les yeux des ſpectateurs, qui les attribuënt à la puiſſance de l'eſprit étranger, lequel anime tous ſes reſſorts, & qui agit par ſon organe. C'eſt auſſi au plus fort de ces agitations qu'il prononce ſur l'état du malade ; & ſur les remédes qui lui conviennent.

Ces remédes ſouverains pour rendre la ſanté, ſont des feſtins à chanter & à manger, des danſes de pluſieurs ſortes ; une ſur-tout où ils s'entrejettent des ſorts comme pour ſe faire mourir, & où l'on en voit pluſieurs, qu'on croiroit verſer quantité de ſang par le nez & par la bouche : ce ſont des jeux de plat, de croſſe, & des pailles : la fête de l'Onnonhouaròri, ou de la folie, & d'autres choſes ſemblables, qui, tout extravagantes qu'elles ſont, dés que le Jongleur a prononcé, ſont ſur le champ executées avec tant d'exacti-

d'exactitude & de ponctualité, que quelque extraordinaire que ſoit la choſe qu'il demande, tout eſt en mouvement pour la trouver, & que la ſeule Déciſion du Jongleur fait agir quelquefois pluſieurs Villages enſemble.

Le malade, qui ordinairement a plus beſoin de repos que de tout le reſte, eſt expoſé pendant cette cruelle cérémonie, quelque longue qu'elle puiſſe être, à tout le bruit de ces Bacchanales, dont le ſeul étourdiſſement qu'elles lui cauſent, ſeroit capable de le faire mourir. C'eſt peu de choſe encore que le bruit, ces pauvres malheureux ſont à la diſcrétion de ces Empyriques, qui les ſoufflent, qui les ſuccent, qui les preſſent avec une violence frénétique dans les parties du corps où ils ſouffrent le plus de mal; de ſorte qu'ils ont plus l'air & l'action de Bourreaux, que de Médecins. Quelquefois ils les font entrer dans la Suërie avec eux: d'autrefois ils les font danſer & jouër: ſouvent ils les proménent à pas lents au milieu des braſiers des Cabanes, ſans que le feu les endommage en aucune maniére: enfin ils les fatiguent de telle ſorte, qu'ils ſont plus malades d'avoir été jonglés, que de leur maladie même.

On attend du Jongleur, qu'il déclare celui qui a donné le maléfice, qu'il découvre en quoi il conſiſte: qu'il pronoſtique ſur l'état de la maladie, & s'il ſe peut qu'il la guériſſe.

Il eſt aſſez facile à ceux de la Nation de prononcer ſur l'Auteur du mal. Ils n'ont qu'à nommer quelque perſonne de celles qui ont mauvaiſe réputation, & qui ſont odieuſes ou ſuſpectes. Qui que ce ſoit qu'ils déſi-

gnent, parmi ceux ou celles de ce caractére, ils sont assurés d'être crûs, & de faire plaisir au public. Un Jongleur étranger dévroit être un peu plus embarrassé ; mais il a soin de s'informer auparavant en secret. Sans prendre même tant de précautions, il est toûjours bien instruit par un assez bon nombre de gens, qui lui communiquent leurs soupçons, & qui sont ensuite assez sots pour croire qu'il a deviné, ou assez habiles pour en faire semblant.

Il est encore plus aisé au Jongleur de découvrir le sort, & de le montrer. Il n'a qu'à le préparer d'avance lui-même, & à le cacher où bon lui semble. Le plus souvent néanmoins il le tire du corps du malade. Ce seront tels signes qu'il lui plaira, de petits ossemens, des cheveux, des morceaux de fer ou de cuivre qu'il insére dans sa bouche, & qu'il en retire habilement, aprés avoir mordu le malade jusqu'à lui faire perdre connoissance ; ensuite dequoi il feint de l'avoir fait sortir de la playe, & est assez heureux pour persuader à ce misérable qu'il lui a fait un grand bien. S'il lui a donné quelque vomitif propre à lui faire rendre jusqu'aux entrailles ; qu'il en sorte quelques grumaux de sang, quelques matiéres noires ou purulantes : c'est-là qu'est l'Otkon, l'esprit ou le sort qui le tuoit. Il le montre avec joye, & s'applaudit d'avoir vaincu un si cruel ennemi.

Le Pronostic est plûtôt heureux que malheureux, & laisse toûjours entrevoir de grandes espérances. Le malade, aprés cela, n'a qu'à crever, c'est pour son compte. Le Jongleur a mille raisons pour sortir d'intrigue. Il n'en perd point son crédit, & il

n'en eſt pas moins bien payé. C'eſt, ou le charme, qui étoit au-deſſus des remédes, ou quelque choſe d'eſſentiel que le Jongleur avoit preſcrit à quoi l'on a manqué. Enfin c'eſt toûjours le mort qui a tort, & la malheureuſe deſtinée de ces pauvres infortunés, qui expirent quelquefois dans le temps même qu'on pronoſtique leur guériſon, ne peut point détromper ces Peuples aveuglés, que le Démon tient dans ſon eſclavage. Ils ont toûjours leur confiance dans leurs faux Prophétes, quoique mille expériences dûſſent leur avoir appris qu'on ne guérit point entre leurs mains; qu'il n'y a rien de moins ſolide pour l'ordinaire que leurs prédictions; & que ſouvent même elles ſe combattent & ſe contrediſent, lorſqu'il y a pluſieurs Jongleurs enſemble, ou du moins qu'elles ſont auſſi enveloppées, que l'étoient les Oracles que les faux Dieux rendoient par la bouche de leurs Devins & de leurs Pythoniſſes.

Lorſque les Caraïbes ont recours à leurs Devins, ils accompagnent toûjours cette cérémonie du ſacrifice fait au Démon, dont j'ai déja parlé dans l'Article de la Religion. » Il faut, avant toutes choſes, dit le Mi» niſtre Rochefort, * que la Caſe, en la» quelle le Boyé doit entrer, ſoit bien, net» tement préparée : que la petite table, qu'ils » nomment *Matoutou*, ſoit chargée de l'*Anakri* » pour *Maboya*, c'eſt de-à-dire, d'une offrande » de Caſſave & d'Ouicou pour l'Eſprit ma» lin, & même des prémices de leurs jar» dins, ſi c'eſt la ſaiſon des fruits. Il faut » auſſi qu'il y ait à l'un des bouts de la Caſe, » autant de petits ſiéges, qu'il doit ſe trouver

* *Rochefort, Hiſt. Morale des Antilles, Liv. 2. c. 24.*

» de perſonnes à cette déteſtable action.
» Aprés ces préparatifs, le Boyé, qui ne
» fait jamais cette œuvre de ténébres que
» pendant la nuit, ayant ſoigneuſement fait
» éteindre tout le feu de la Caſe & des
» environs, entre dans cette obſcurité, &
» ayant trouvé ſa place à l'aide de la foible
» lueur d'un bout de tabac allumé qu'il tient
» en ſa main, il prononce d'abord quelques
» paroles barbares: il frappe enſuite de ſon
» pied gauche la terre à pluſieurs repriſes;
» & ayant mis en ſa bouche le bout de
» tabac qu'il porte en ſa main, il ſouffle
» cinq ou ſix fois la fumée qui en ſort,
» puis fraiſſant entre ſes mains le bout de
» tabac, il l'éparpille en l'air. Et alors le
» Diable évoqué par ces ſingeries, ébran-
» lant d'une furieuſe ſecouſſe le faiſte de la
» Caſe, où excitant quelque autre bruit
» épouventable, comparoît auſſi-tôt, & ré-
» pond diſtinctement à toutes les demandes
» qui lui ſont faites par le Boyé.
» Si le Diable aſſure, que la maladie de
» celui pour lequel il eſt conſulté, n'eſt pas
» mortelle, pour lors le Boyé, & le fan-
» tôme qui l'accompagne, s'approchent du
» malade pour l'aſſurer qu'il ſera bien tôt
» guéri: & pour l'entretenir dans cette eſ-
» pérance, ils touchent doucement les par-
» ties les plus douloureuſes de ſon corps, &
» les ayant un peu preſſées, ils feignent
» d'en faire ſortir des épines, des os briſés
» des éclats de bois & de pierre, qui étoient
» à ce que diſent ces malheureux Médecins,
» la cauſe de ſon mal. Ils humectent auſſi
» quelquefois de leur haleine la partie dé-
» bile, & l'ayant ſuçée à pluſieurs repriſes,
» ils perſuadent au patient, qu'ils ont par ce

„ moyen attiré tout le venin qui étoit en
„ ſon corps, & qui le tenoit en langueur.
„ Enfin pour la clôture de tout cet abomina-
„ ble myſtére, ils frottent tout le corps du
„ malade avec le ſuc du fruit de *Junipa*, qui
„ le teint d'un brun fort obſcur, & qui eſt
„ comme la marque, & le ſceau de ſa gué-
„ riſon.

„ Celui qui croit avoir été guéri par un ſi
„ damnable moyen, a coûtume de faire en re-
„ noiſſance un grand feſtin, auquel le Boyé
„ tient le premier rang entre les Conviés.
„ Il ne doit pas oublier l'*Anakri* pour le Dia-
„ ble, qui ne manque pas de s'y trouver;
„ mais ſi le Boyé a recuëilli de la communi-
„ cation qu'il a euë avec ſon Démon, que
„ la maladie eſt à la mort, il ſe contente
„ de conſoler le malade, en lui diſant, que
„ ſon Dieu, ou pour mieux dire, ſon Dia-
„ ble familier, ayant pitié de lui le veut
„ emmener en ſa compagnie, pour être dé-
„ livré de toutes ſes infirmités.

La maniére de guérir par la Divination, eſt abſolument répanduë chez toutes les Nations de l'Amérique, qui, comme nous l'avons dit, ont toutes leurs Devins ou leurs Charlatans. La méthode peut être différente chez les divers Peuples quant aux circonſtances; mais elle eſt la même quant à la ſubſtance, & quant au fonds.

Les malades ſont aſſez ſoignés pendant qu'on eſpére, & qu'on a interêt de les guérir; mais ils ſont abandonnés avec trop de facilité dés qu'on commence à perdre eſpérance. J'en ai ſauvé un deux fois dans le danger où il étoit de mourrir, la premiére fois de froid, & la ſeconde de faim, ſi par bonheur pour lui je n'euſſe été apellé, & ſi

je n'eusse pourvû à ces deux besoins, de la maniére que je jugeai lui être plus convenable.

MORT,

SEPULTURE ET DEUIL.

A L'approche de ces derniers momens consacrés par la piété de tous les siécles, & par les vœux que chacun formoit de mourir entre les mains des personnes qui leur étoient les plus chéres; qui recueïllissent leurs derniers soûpirs, & qui leur fermassent les yeux, la piété des Sauvages se signale aussi; mais la sotte crainte qu'ils ont de ne pouvoir pas bien fermer les yeux & la bouche à leurs malades, & qu'ils n'en restent défigurés aprés leur mort, rend leur piété cruelle pendant qu'ils sont à l'agonie. L'attention qu'ils ont à leur rendre ces devoirs, hâte la mort à plusieurs, sans que leur tendresse en soit allarmée, parce qu'ils n'en espérent plus rien, ou même parce qu'ils croyent abréger leurs douleurs. J'ai eu quelquefois de la peine à arrêter des méres, qui se rendoient ainsi les homicides de leurs enfans, que je ne pouvois pas croire qu'elles n'aimassent entrêmement.

A tout ce que j'ai déja dit du sentiment des Amériquains sur l'immortalité de l'Ame, je crois devoir ajoûter comme une nouvelle preuve tout ce qu'ils ont coûtume de prati-

foi

37. Tom. IV. Pag. 103.

quer envers leurs morts. Le détail que j'en vais faire, sera une espéce de démonstration plus que suffisante d'une opinion, qui ayant été reçûë de tous les Peuples les plus barbares, ne devroit point trouver de contradicteurs. Mais la coruption du cœur est venuë à un tel excés, qu'elle fait regarder aux hommes vicieux comme vrai, ce que leur dépravation leur fait souhaiter pour joüir plus en paix de leurs vices: rien n'autorisant plus la licence, que la persuasion où ils veulent être que tout périt avec le corps; car alors ils croyent pouvoir satisfaire leurs passions sans remords, & ils se flâtent qu'ils n'ont point à craindre d'être punis dans l'Eternité, selon la juste mesure de leurs crimes.

Non-seulement les Amériquains conviennent avec tous les autres Peuples plus connus dans les honneurs qu'ils rendent aux morts, & dans les motifs qui les leur font rendre; mais ils sont encore si conformes en ce point aux usages des Anciens, que je me trouve ici trés-embarrassé de l'ordre que je dois donner à ma Relation par la multitude des autorités qui font sentir cette convenance, & qui doivent naturellement produire de la confusion.

C'est pour tâcher d'éviter cette confusion, que je vais raconter simplement ce qu'ils ont coûtume de pratiquer en ces occasions, me contentant de m'étendre un peu plus sur quelques points principaux qui méritent le plus d'attention.

Premiers soins rendus au cadavre.

Aprés que le malade a rendu le dernier soûpir, on donne les premiers soins au cada-

vre pour le préparer à la ſépulture. Chaque Cabane en a un autre, où ſont ſes Libitinaires & ſes Polinčteurs, * c'eſt-à-dire, ceux qui prennent ſoin de leurs morts; & ce ſont d'ordinaire, à ce que je crois, les Cabanes qui ont des alliances avec celles du défunt. Ceux donc qui doivent être employez à un ſi triſte miniſtére, étant avertis au moment de la mort, ou étant même déja rendus & diſpoſés avant qu'il ait expiré, lavent le corps, le graiſſent de leurs huiles, lui peignent le viſage & la tête; ce qui leur fit autrefois donner le nom de pollinčteurs à *poliendo*, ou bien à *polline* d'une ſorte de pâte ou de fard qu'on employoit, pour empêcher qu'on ne vît ſur leur viſage les horreurs de la mort. Ce fard n'étoit autre choſe que les couleurs dont les Sauvages ſe peignent encore, ainſi que je l'ai vû moi-même ſur les Urnes cinéraires, que Monſeigneur le Cardinal Gualtério conſerve dans ſon riche Cabinet. Ils habillent enſuite le Cadavre de pied en cap, l'ornent de ſes colliers & de ſes différens atours; & aprés l'avoir mis dans la ſituation où il doit être dans le Tombeau, & l'avoir enveloppé d'une belle robe de fourrure toute neuve, on l'éleve ſur une Eſtrade, où il eſt expoſé juſqu'au jour deſtiné à la ſépulture.

Maniére ſinguliére d'embaumer les corps.

Quelques Peuples de l'Amérique Septentrionale ont trouvé le moyen de préſerver de la corruption les corps de leurs Chefs, &

* Servius 9. Æneid. Pollinčtores dičtos ſcribit, quod mortuis os Polline oblinirent, ne livor appareret extinčti.

des personnes les plus considérables de leur Nation, sans y employer les baumes & les aromates qui étoient en usage chez les Orientaux, & qui ont rendu les Mumies d'Egypte si célébres. Ils écorchent habilement le Cadavre, aprés en avoir fendu la peau tout le long du dos; ils décharnent les os proprement sans toucher aux jointures qui en font les liaisons, pour laisser le squélette dans son entier. Ces os ayant été séchés pendant quelque tems, on les renferme de nouveau dans leur propre peau qu'on a eu soin d'adoucir & de préparer, & on la recoût en y insérant du sable fin, qui en remplit tous les vuides, de maniére qu'il ne paroît pas qu'on y ait touché. On porte ensuite ces corps sur une Estrade, élevée au fonds de la Cabane, qui leur sert de Temple. On met aux pieds du corps, dans des corbeilles bien fermées, les chairs qu'on a fait sécher & boucanner à la fumée ou à l'air: & la Garde qui veille à la conservation du feu sacré, veille aussi à la conservation de ces corps.

* Dans les Indes Espagnoles les Sauvages faisoient boucanner les corps de leurs Caciques. † Ils les étendoient sur des treillis de bois, & les faisoient sécher à un feu lent. ¶ Les chairs & les graisses s'évaporoient à ce feu par la transpiration; & quand il ne restoit plus que la peau sur les os, ils les portoient dans leurs Temples, où ils les conservoient avec beaucoup de soin & de respect.

* *Gomara, Lib. 3. cap. 18.*

† *Pietr. Martyr, Sommario dell. India P. 12. Nelle Racolte di Ramusio, tom. 3.*

¶ *Gonzales d'Oviedo, Sommario del Hist. del India, cap. 2. Nelle Racolte di Ramusio, tom. 3.*

C'eſt ſans doute, de cette maniére qu'on conſervoit auſſi les corps des Incas du Pérou, & des perſonnes dévoüées, qui ſe faiſoient mourir avec lui.

Pluſieurs Peuples de l'Antiquité, outre les Egyptiens & les Ethiopiens, avoient leur maniére de deſſécher les corps & de les embaumer, que les Auteurs ne nous détaillent pas aſſez. Celle que je viens de décrire, ſe pratiquoit dans la Virginie, dans la Floride, chez les Natchez, chez les Oumas, chez quelques autres Peuples de la Louiſiane & des Indes Eſpagnoles, qui ont un Etat Monarchique, & des Chefs abſolus. Pour ce qui eſt des Hurons & des Iroquois, qui ſont plus Républiquains, je n'ai pas lû, ni oüi-dire, qu'ils ayent jamais mis cette diſtinction entre leurs Chefs & le commun Peuple.

Nénies & maniére de pleurer les morts.

Le corps étant habillé & placé, les larmes & les plaintes qu'on avoit été obligé de contraindre juſqu'à ce moment, commencent alors avec ordre & en cadence. Une Matrone qui tient lieu en cette occaſion, de ce que les Romains appelloient *Præfica*, ou la Pleureuſe, * entonne la prémiére le branſle, que toutes les autres femmes ſuivent en gardant la même meſure, mais y appliquant différentes paroles qui conviennent à chaque perſonne, ſelon les différens rapports de parenté ou d'affinité qu'elles ont avec le mort. Cette muſique dure ainſi pendant quelque temps :

* *Calepinus. Præfica.* Præfica mulier in funere conducta ad lamentabilem cantum, quæ cæteris modum plangendi oſtendit, & fortia defuncti facta laudat. Ita dicta, quaſi in hoc ipſum præfecta.

aprés-quoi l'un des anciens impose silence, & tout cesse dans l'instant, en sorte qu'on n'entend plus aucune plainte.

Cette maniére de pleurer avec art & avec méthode, mérite une considération particuliére, parce qu'elle peut servir à nous faire entendre ce que c'étoit que les Nénies des Anciens, & ce que les Auteurs ont voulu nous signifier par ces mots, *facere lessum*.

† Gruther dit, que les plus sçavans hommes de l'Antiquité ayant douté de la signification de ces termes, ce ne doit point être un sujet de honte pour lui de l'ignorer. Il cite en effet un passage de ¶ Cicéron, lequel à l'occasion de ces paroles des Loix de Solon, qui avoient été transportées dans les douze Tables, *mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento*, dit, » que les anciens » Interprétes Sextus Ælius & L. Acilius » avoient avoüé qu'ils ne les entendoient » pas; mais qu'ils imaginoient que ce pou» voit être une maniére d'habit de deüil. Lé» lius, continuë ce grand Orateur, a crû » que le Lessus étoit une sorte de lamenta» tion, ainsi que le mot le porte, ce que » je crois, ajoûte-t'il, d'autant plus vrai» semblable, que c'est cela même que Solon » défend.

* Gruther embrassant ensuite le sentiment de Ciceron, le confirme par un passage de § Plaute, où il est dit, que Thétis fit le Lessus à son fils Achille par ses lamentations: *Thetis quoque etiam lamentando Lessum fecit filio.* Enfin il ajoûte, & finit, en disant, que de son tems, encore en vieux langage Champe-

E 6

† *Gruther, de funerib. Lib. 1. cap. 14.*
¶ *Cicero 2. de Legib.* * *Gruther, ibid.*
§ *Plautus in Truculo.*

nois, on apelloit *une Lesse* du mot *Lessus*, le triste son des cloches qui annoncent le trépas, & semblent pleurer les morts. On appelle aussi *un Lay* dans nôtre vieux Gaulois, le ton plaintif, & les chants funéraires.

* L'Escarbot nous fournit des exemples modernes de ces lamentations musicales usitées en quelques Provinces de France. Car aprés avoir rapporté ce que l'Histoire nous apprend de l'usage des Egyptiens & des Pleureuses Romaines, il continuë ainsi : „ Chacun sçait que les femmes de Picardie „ lamentent leurs morts avec de grandes „ clameurs. . . . . Les femmes de Bearn sont „ encore plus plaisantes ; car elles racontent „ par un jour tout entier toute la vie de leurs „ maris. La mi amou la mi amou, cara ri- „ dent œil de splendou, cama leugé, bet „ dansadou, lome balem balem, lome four- „ bat, mati de pes fort tard cougat, & cho- „ ses semblables : C'est-à-dire, mon amour, „ mon amour, visage riant, œil de splen- „ deur, jambe légére & beau danseur, le „ mien vaillant, le mien éveillé, matin de- „ bout, fort tard au lit, &c. « Il † cite encore Jean de Léry, qui raconte la même chose des femmes de Gascogne, & qui en rapporte ces paroles. » Yere yere, ô le bet » Renegadou, ô le bet Jougadou quére ! » C'est-à-dire, helas ! helas ! ô le beau Re- » nieur, ô le beau Joüeur qu'il étoit. « Les femmes de Bearn & de Gascogne doivent avoir retenu cet usage des anciens Celtes Ibériens, dont il est probable que les Peuples de ce païs-là tirent leur origine.

Ces lamentations cadencées étoient quel-

* *Hist. de la Nouv. France*, 3. *part. chap.* 26.
† *Hist. de l'Amerique, chap.* 19.

quefois apellées ſimplement Chanſons, de l'eſpéce de celles qu'on nommoit *Threni*, parce qu'elles étoient telles que ſont les lamentations de Jéremie. Quelquefois elles étoient nommées Ejulations ou Hurlemens, parce que le ton en étoit ſi douloureux, qu'il approchoit fort des hurlemens des Loups. C'eſt ainſi qu'Homére dans ſon Odyſſée, a expliqué les regrets de Pénélope ſur l'abſence de ſon fils Télémaque, par le terme O'λόλυξε, *ejulavit.* ¶ Le Poëte dit, que Pénélope ayant fait un ſacrifice, & s'étant retirée dans ſon appartement, ſe prit à hurler en pleurant ſon fils. C'eſt auſſi à quoi les Prophétes font alluſion, quand, prévoyant les malheurs à venir, ils exhortent les Filles de Sion à hurler. Le terme *ululare* vient trés-frequemment dans les ſaintes Ecritures. Enfin on les apelloit ſimplement des Pleurs, à cauſe de leur uſage & de leur fin. Ezéchiel * parlant de ces femmes qu'il avoit vû idolâtrer dans la Temple, & chanter des airs lugubres à l'honneur d'Adonis, dit qu'elles pleuroient Adonis, *plangentes Adonidem.* On doit expliquer ainſi les pleurs des femmes Egyptiennes ſur leur Dieu Apis, auſſi-bien que ceux des femmes de Lybie, à qui Hérodote † dit, qu'on attribuoit l'origine de ces ſortes de Nénies dans les Temples, parce qu'elles s'en acquitoient excellemment bien.

Il eſt à remarquer, qu'il n'y a que les femmes à qui ces Nénies ſoient attribuées. Les hommes les regardent comme indignes d'eux, & contraignent leur douleur au-

¶ *Homer. Odyſſ. Lib. 4. ver. 767.*
* *Ezech. cap. 8. ver. 14.*
† *Herodot, Lib. 4. n. 189.*

dedans de leur cœur, tenant leur tête baissée, & enveloppée de leur robe, sans dire mot, & sans faire le moindre éclat. Il semble que cela a été ainsi dans tous les temps. La Loy de Solon, qui interdit les Ejulations, ne regarde que les femmes. Jason, pour exprimer la douleur qu'on doit avoir de l'absence des Argonautes dans leurs familles, ne parle que de leurs Méres & de leurs Epouses. „ Nos Méres, ¶ dit-il, & „ nos Epouses sont à présent assises sur le „ rivage, & font pour nous le Lessus, com- „ me si nous étions morts.. „ C'est Thétis, c'est Pénélope, qui pleurent ainsi leurs enfans. On ne lit pas la même chose des hommes.

Les hommes pleurent cependant leurs morts, mais d'une maniére noble, & qui n'a rien de foible, comme ils ont coûtume de faire dans leurs festins, lorsqu'ils chantent leur chanson de mort, & qu'ils dansent l'*Athonront*, ce qu'ils apellent aussi pleurer. Il est vrai que, quand ils chantent dans les festins pour pleurer leurs morts, leurs chants & leur cadence ont quelque chose de plus lugubre, que leurs festins à chanter ordinaires.

Macrobe * rend raison de l'Institution de ces chants funéraires ; & il dit, que le motif qu'ont eu les Nations de les mettre en usage, a été la persuasion intime où elles étoient, que les ames en se séparant de leurs

¶ *Apoll. Rhod. Lib 5. ver. 995.*

* *Macrob in somnium Scip Lib. 2. cap. 3.* Mortuos quoque ad sepulturam prosequi oportere cum cantu plurimarum gentium vel Religionum instituta sanxerunt, persuasione hâc, quia post corpus, animæ ad originem dulcedinis musicæ (id est ad Cœlum) redire credantur.

corps, remontoient au Ciel, où est l'origine de la musique, & de cette harmonie charmante qui fait leur félicité, & dans laquelle consiste la beauté de cet Univers, ainsi que nous avons déja remarqué, que c'étoit l'idée commune des Payens.

Comme la danse fait partie de cette harmonie, & qu'ils supposoient que les Corps célestes, que les esprits qui les font mouvoir, & que les ames des hommes qui remontent à leurs Sphéres, sont toûjours dans le mouvement d'un bal perpétuel, il ne faut pas être surpris que les Anciens, ainsi que les Sauvages de nos jours, ayent eu aussi des danses thréniques, & qu'ils ayent honoré leurs morts en dansant, comme ils le faisoient en chantant. Je me contenterai de citer, pour prouver cet usage des Anciens, & sur-tout des Orientaux, ce qu'Ammian Marcellin † raporte des devoirs funébres qu'on rendit à Grumbates Roy des Chioniens, & Prince Royal de Perse, fils de Sapores. ,, Pendant l'espace de sept jours, dit-il, ,, tous les hommes, sans exception, distribués par diverses troupes, passérent le ,, temps à des festins funéraires, faisant des ,, lamentations sur ce jeune Prince, en dansant & en chantant une sorte de Nénies, ,, dont le ton étoit fort lugubre. Les femmes de leur côté, pénétrées de douleur

† *Ammianus Marcellin. Lib.* 19. *cap.* 1. Per dierum spatium septem; viri quidem omnes per contubernia & manipulos Epulis indulgebant saltando, & cantando tristia quædam genera Næniarum, regium juvenem lamentantes. Feminæ verò miserabili planctù, in primævo flore succisam spem gentis solitis fletibus conclamabant; ut lachrymare cultrices Veneris sæpè spectantur in solemnibus Adonidis sacris, quod simulachrum aliquod esse frugum adultarum Religiones mysticæ docent.

„ devoir leur eſpérance tomber comme une „ fleur coupée lorſqu'elle commence à s'é„ panoüir, faiſoient retentir l'air de pitoya„ bles cris, ſemblables à ces femmes dédiées „ aux myſtéres de Vénus, lorſqu'elles pleu„ rent la mort d'Adonis, &c.

Les premiéres lamentations n'ont pas plûtôt ceſſé, qu'un de ceux de la Cabane ſe détache pour donner avis au Chef de la Tribu, de la perte qu'ils viennent de faire. Celui-ci prend ſoin de faire publier la mort dans tout le Village. Il députe en même temps dans les Villages voiſins où le défunt avoit des alliances; & ſi c'eſt un Chef, on fait, autant qu'on peut, avertir tous ceux de la Nation, afin qu'on vienne de toutes parts lui rendre les derniers devoirs.

Cependant on frappe ſur les écorces, & l'on fait beaucoup de bruit, afin d'obliger l'ame du défunt de s'éloigner de ſon corps, & de ſe rejoindre à ſes Ancêtres. J'ai déja remarqué dans l'Article de la Religion, que c'étoit un uſage de l'Antiquité, en particulier à Lacédémone, à la mort des Rois, de faire retentir de toutes parts leurs Cymbales d'airain, auſquelles ils attribuoient la vertu d'éloigner les Spectres, les Manes, & les mauvais génies.

Les parens & les amis du défunt étant avertis de ſon decés, ſe rendent à ſa Cabane, où chacun ſe place ſans rien dire. L'Aſſemblée étant formée, cette Matrone, que j'ai appellée du nom de *præfica*, ou la Pleureuſe, entame alors un diſcours pour raconter, dans le dernier détail, tout ce qui s'eſt paſſé à l'égard du mort, depuis les premiers ſymptômes de ſa maladie juſqu'au moment de ſon trépas. Ce diſcours fini, les pleurs recom-

mencent, & toutes les femmes, tant celles de la Cabane, que celles qui se trouvent présentes, accompagnent leur musique de véritables larmes que les femmes ont toûjours de commande. Ces pleurs sont interrompus par quelqu'un des Chefs, ou des Considérables, lequel impose silence pour faire un autre discours, qui sert d'Oraison funébre, & qui roule sur les fables de leur Religion, sur les faits héroïques de leurs Ancêtres, sur les éloges du mort, & sur les motifs que doivent avoir les parens pour se consoler de sa perte. Ces discours, quoique sans art, ne manquent point d'une certaine éloquence naturelle & pathétique, qui met dans tout son jour les belles qualités du défunt, & où l'on n'obmet aucune des considérations propres à tempérer la douleur des assistans, & principalement de ceux qui y prennent le plus grand interêt.

Cette assemblée, laquelle est comme générale, étant congédiée, on invite ensuite successivement les familles particuliéres pour venir pleurer à leur tour, & on assigne à chacune son jour & son temps pour la cérémonie. La Pleureuse recommence son discours en faveur des nouveaux venus: le Lessus se fait sur nouveaux frais, & il se trouve toûjours un Panégyriste; de sorte que pendant que le mort est exposé, il est toûjours gardé, & presque continuellement loüé & pleuré.

Festin pour les Morts.

Les regrets que cause la présence du mort dans sa Cabane, y font oublier le soin d'y préparer à manger. Il n'y a guéres que les enfans qui font rôtir quelques grains de bled d'inde,

pour appaiser la grosse faim qu'ils ne sont pas en état de soûtenir comme les personnes formées, & à qui il coûte peu de passer plusieurs jours de suite sans manger. Mais le jour de l'Enterrement, le Chef fait le cri dans le Village dés le matin, afin que dans chaque Cabane on fasse chaudiére pour le défunt. C'est un vrai festin funéraire, pratiqué par les Anciens, & connu sous le nom de *Silicernium*;* parce que ceux qui le préparoient, y gardoient le silence, & n'y touchoient pas. Les Sauvages ne prennent, & ne réservent, rien de la chaudiére qu'ils ont dressée. Ils la distibuënt toute entiére en divers plats qu'ils envoyent dans des Cabanes différentes, d'où on a le soin de leur répondre par le même devoir de civilité. C'est ainsi qu'ils se consolent mutuellement dans le deüil commun. On peut appeller cela une Fête; car pour une chaudiére qu'ils ont préparée, il leur vient de divers endroits une abondance de mets dont ils peuvent se régaler. Cette mode est encore en vigueur en plusieurs païs, où l'Enterrement est suivi d'un repas magnifique pour les Conviés, dans lequel on achéve de pleurer les morts, en mangeant bien, & en bûvant de même.

Le premier ou le troisiéme jour aprés le trépas, sont destinés pour la sépulture, à moins que des considérations particuliéres

* Silicernium variè exponi solet. Scribit Nonius esse funebre convivium quod senibus exhibetur. *Varro.* Funus executi, lautè ad sepulchrum antiquo more Silicernium confecimus. Festus docet esse farciminis genus quo familia in luctu purgatur, quia cujus nomine instituebatur ea res, is jam silentium cerneret. Donatus ait esse cœnam quæ infertur Diis Manibus, vel quod eam silentes cernant umbræ, id est umbræ possideant, vel quod qui hæc inferunt cernant neque degustent.

n'obligent à différer plus long-temps, comme il arrive, quand le mort eſt d'un rang, à exiger que les Chefs des Villages éloignez ſe rendent à ſes obſéques; ce qui ne ſe peut faire dans un eſpace auſſi court que celui de trois jours. Alors on différe la cérémonie au ſeptiéme, ou même au neuviéme jour. Ces jours étoient conſacrés dans le Paganiſme pour ce triſte devoir, & l'Egliſe même a encore retenu quelque choſe de cet uſage.

Tout étant prêt pour les obſéques, on fait le cri dans le Village, & de toutes parts on ſe rend à la Cabane du mort, où les Nénies recommencent encore comme ci-devant; aprés-quoi les Pollinčteurs placent le cadavre ſur une eſpéce de brancard, ſemblable à nos biéres ouvertes, le portent à quatre ſur leurs épaules juſqu'au lieu de la ſépulture, où tout le monde l'accompagne dans un profond ſilence.

Quelques-uns ſe ſont perſuadés, que les Anciens ne faiſoient point ſortir leurs morts par la porte du logis, parce que la porte avoit quelque choſe de ſacré, & qu'elle eût été prophanée par ſon paſſage, de la même maniére que ceux qui touchoient un cadavre, devenoient immondes, & avoient beſoin d'être purifiés. Cela n'eſt pas cependant exactement vrai dans tous les cas. Les Anciens expoſoient leurs morts à la porte de leurs maiſons, comme on fait encore aujourd'hui à Paris, & en quelques autres endroits. Ils ne les mettoient ainſi à la porte, que parce que, ſelon toutes les apparences, on devoit les faire ſortir par-là. Perſe nous fournit une preuve de ceci dans l'exemple d'un libertin, qui ſe tuë par ſes débauches, & qu'il nous répréſente les pieds étendus dans ſa biére vers la porte de ſa maiſon.

In portam rigidos calces extendit. *

Il y avoit néanmoins des occaſions que la ſuperſtition avoit marquées, où cette coûtume s'obſérvoit.

† Le Pere le Comte nous rapporte un uſage ſemblable des Chinois; & il dit, que la Reine mere de l'Empereur, à préſent regnant, étant morte, les Bonzes répréſentérent à ce Prince, que ſelon l'ancienne coûtume, il falloit abattre une partie des murailles de ſon Palais pour y faire paſſer le corps, parce que la famille Royale ſeroit expoſée à beaucoup de malheurs s'il paſſoit par les portes ordinaires. Ce Prince, qui ne donne point dans ces ſortes de ſuperſtitions, s'y oppoſa, & ſe moqua de la folie de leurs vaines obſervations.

¶ Le Pere le Jeune en fait une loi générale pour les Sauvages. Voici comme il parle: » Mon hôte, & le vieillard dont j'ai ſouvent » fait mention, m'ont confirmé ce que j'ai déja écrit une autrefois, que le corps mort du » défunt ne ſort point par la porte ordinaire » de la Cabane; ains on léve l'écorce de l'en» droit où l'homme eſt mort, pour faire paſ» ſer ſon cadavre. Le Pere le Jeune doit avoir mal compris, en nous donnant pour une régle générale, ce qui ne peut être entendu que de quelques cas particuliers.

Différens uſages de la dépoſition des Corps.

L'Inhumation par laquelle on rend à la terre

* *Perſius, Satyr. 3.*
† *Nouv. Mémoires de la Chine, Tom. 2. pag. 187.*
¶ *Relat. de la Nouv. France pour l'an 1634. ch. 4. p. 85.*

un corps formé de terre, a été la maniére de la dépoſition des corps aprés leur mort, que les Anciens ayent mis la prémiére en uſage. C'eſt celle qu'avoient les Patriaches du Vieux Teſtament, les Egyptiens & les Perſes même, ainſi que le témoigne § Cicéron en parlant du Tombeau de Cyrus : *Mihi quidem antiquiſſimum ſepulturæ genus fuiſſe videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur.*

La ſuperſtition, le caprice, la crainte de la prophanation, & d'autres paſſions, introduiſirent enſuite diverſes autres pratiques, ſur leſquelles l'on a vû de la variation, non-ſeulement chez les Nations différentes, mais encore chez les mêmes. Les Grecs, les Indiens & divers autres Peuples, faiſoient conſumer les leurs par le feu, & recüeilloient leurs cendres dans des Urnes. Les Romains adoptérent cette maniére aprés l'exemple que leur en donna Sylla, lequel craignit pour ſon Tombeau les mêmes outrages qu'il avoit fait à celui de Marius. * Les Romains l'avoient euë auſſi dés les commencemens, & Numa défendit qu'on fit brûler le ſien. † Les Perſes au contraire, regardant le feu comme un ſymbole de la Divinité, auroient cru commettre une impiété, s'ils lui avoient fait conſumer une choſe auſſi impure, que l'étoit un cadavre dans l'idée des Anciens. ¶ Cependant quelques Auteurs aſſurent, qu'ils avoient changé ſur cela d'idée, & qu'ils les faiſoient brûler dans les derniers tems ** Agathias & divers autres racontent d'eux, qu'il

§ *Cicero, Lib. de Legib.*
* *Valer. Max. Lib. 1. c. 1. Plinius, Lib. 13. cap. 13.*
† *Nicol. Damaſ apud Stobæum, Serm. 120. Strab. lib. 15.*
¶ *Amm. Marcell. Lib. 10. Procop. de Bello Perſico, Lib. 1.*
** *Agathias, Lib. 2.*

ne leur étoit pas permis d'ensévelir leurs morts avant que de les avoir exposés aux chiens & aux vautours : & que de la maniére dont ces animaux s'y prenoient pour les dévorer, ils tiroient des conséquences de l'état heureux ou malheureux de leur Eternité. Cela se pratique encore par les Gaures, qu'on croit en être descendus, aussi-bien que dans l'Hyrcanie, où l'on nourrit des chiens exprés, que les Anciens nommoient *les Chiens sépulchraux.*

Pour ce qui est des autres Nations plus barbares, elles avoient différens usages de sépulture encore plus extraordinaires. Nous lisons dans les Auteurs, * que plusieurs Peuples de Scythie & de l'Inde † engraissoient leurs parens lorsqu'ils étoient parvenus à un certain âge, ¶ aprés quoi ils les égorgeoient pour en faire un festin à leurs amis; d'autres exposoient leurs malades dans les forêts, les laissant à la merci des bêtes, qui ne manquoient pas de les dévorer, & de prévenir la faim, & les autres disgraces d'un si cruel abandon. Les Troglodytes insultoient aux cadavres des leurs; ils les exposoient sur le haut d'une montagne, ils leur attachoient une pierre aux pieds, & leur mettoient une corne de chévre sur la tête; en cet état ils déchargeoient sur eux une grêle de cailloux, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait tomber dans le précipice; aprés-quoi ils se retiroient, riant & se divertissant du plaisir qu'ils s'étoient donnés à cette cérémonie. § Les Ichtyophages jettoient dans la Mer tous leurs corps morts, **

* *Herodot. Lib. 1. 3. & 4.* † *Strab. Lib. 14.*
¶ *Diod. Sic. Lib. 4.*
§ *Diod. Sic. Lib. 3.*
** *Nic. Damas.* χολχόι.

comme pour payer une eſpéce de tribut à la Mer & aux poiſſons qui leur ſervoient de nourriture. Les Peuples de la Colchide enſéveliſſoient les femmes, & ſuſpendoient à des arbres les corps des hommes, enfermés & couſus dans des peaux de bœufs; ceux de Thrace, qui pleuroient à la naiſſance de leurs enfans, leur rendoient les derniers devoirs par toutes ſortes de marques de réjoüiſſance.

Quoique les Auteurs, qui ont parlé de ces coûtumes, ayent peut-être dit vrai quant au fonds & à la ſubſtance des choſes, je ſuis perſuadé néanmoins que la plûpart ſont fauſſes, eu égard à certaines circonſtances, qui nous répréſentent ces Nations comme beaucoup plus barbares, qu'elles ne l'étoient en effet. En Amérique où nous voyons encore la plûpart de ces uſages, ou bien des uſages preſque ſemblables, nous découvrons des motifs qui adouciſſent en quelque ſorte, & qui corrigent ce que ces uſages, regardés en eux-même, préſentent d'abord de trop barbare. Il eſt vrai qu'il ſe trouve quelques Nations qui font mourir leurs vieillards, ainſi que je l'ai déja dit; mais elles croyent leur rendre ſervice, & les délivrer des incommodités d'une vieilleſſe que les circonſtances rendent plus deſagréables que la mort: Il eſt vrai qu'il y en a qui font feſtin des cadavres de leurs parens; mais il eſt faux qu'elles les mettent à mort dans leur vieilleſſe, pour avoir le plaiſir de ſe nourrir de leur chair, & d'en faire un bon repas. Quelques Nations de l'Amérique Méridionale, qui ont encore cette coûtume de manger les corps morts de leurs parens, n'en uſent ainſi que par piété; piété mal entenduë à la

vérité, mais piété colorée néanmoins par quelque ombre de raison ; car ils croyent leur donner une sépulture bien plus honorable, que s'ils les abandonnoient en proye aux vers & à la pourriture. Il se peut faire aussi que les anciens Auteurs ayent été trompés, en ce qu'ils raportent des Peuples de Thrace, qu'ils pleuroient à la naissance des hommes, & qu'ils se réjouissoient à leur mort : ils auront été trompés, dis-je, en ce qu'ils n'auront pas compris, que ces pleurs des parens, à la naissance des enfans, étoient une pénitence & un exercice de Religion, institué originairement pour le péché, semblable à ce que pratiquoient les Tibaréniens, & que pratiquent encore aujourd'hui les Amériquains Méridionaux aux couches de leurs femmes. Ils auront été pareillement induits en erreur par rapport aux devoirs funéraires, voyant les Peuples de Thrace faire festin, danser & chanter ; ne sçachant pas que danser & chanter, c'est & dans leur idée & dans leur langue, la même chose que pleurer. On peut dire aussi en général, qu'il est faux vraisemblablement qu'il y ait eu aucune Nation, qui se soit fait un sujet de plaisir de la mort des siens ; nous n'en connoissons aujourd'hui aucune, qui ne soit trés-sensible à la perte de leurs parens, de leurs amis, de leurs Concitoyens, & de toutes les personnes qui doivent leur être chéres, sur-tout lorsqu'elles meurent d'une mort prématurée.

Dans l'Amérique Méridionale quelques Peuples décharnent les corps de leurs Guerriers, & les parens mangent leurs chairs, ainsi que je viens de le dire ; & aprés les avoir consumées, ils conservent pendant quelque temps leurs cadavres avec respect

dans

dans leurs Cabanes, & ils portent ces ſquelétes dans les combats en guiſe d'Etendard, pour ranimer leur courage par cette vûë, & inſpirer de la terreur à leurs ennemis; d'autres les laiſſent pourrir en terre juſqu'à l'Anniverſaire, auquel ils leur rendent de nouveaux devoirs, comme je le dirai ci-aprés.

Dans l'Amérique Septentrionale les Ilinois gardent encore l'ancien uſage des Peuples de la Colchide, enſéveliſſant les femmes, & ſuſpendant à des arbres les corps des hommes, couſus dans des peaux cruës de Bœufs ſauvages, ou des autres animaux qu'ils ont pris à la chaſſe. Les Hurons & quelques autres Peuples de ce voiſinage, élévent leurs corps morts dans des châſſes, qui ſont exhauſſées ſur quatre poteaux de dix ou de quinze pieds d'élevation; de la même maniére que Nicolas de Damas dit*, que les Phrygiens en uſoient pour les cadavres de leurs Prêtres ou de leurs Corybantes. Les Iroquois, les Caraïbes, les Bréſiliens, & le plus grand nombre des autres, ſuivent la méthode de mettre les corps dans la terre, & ils la pratiquent au moins pour les Guerriers, de la même façon que le dit cet Auteur, dont les derniéres paroles du paſſage que j'ai cité ſont trés-remarquables; car non-ſeulement ils rendent le corps à la terre, la mere commune des hommes; mais ils l'y placent dans le même ſituation où eſt un embrion dans le ſein maternel: † *Redditur enim terræ corpus, & ita locatum ac ſitum quaſi operimento matris obducitur.* Ils obſervent même quelquefois, ce qu'Hérodote ¶ raconte des Naſamons qui

* *Nicol. Dam. apud Stobæum, Serm, 120.*

† *Cicer. loc. citato.*

¶ *Herodot. Lib. 4. n. 190.*

aïant la même coûtume d'ensévelir les corps, les mettoient dans cette posture, avant qu'ils eussent rendu les derniers soûpirs.

Comme ils envisagent la mort d'un air plus traquille que nous, ils n'ont pas aussi ces ménagemens d'une fausse compassion, & cette délicatesse honteuse à des Chrétiens, qui fait qu'on n'ose annoncer à un mourant le danger où il est, quoiqu'il s'agisse de son Eternité, qu'on aime mieux risquer que de l'effrayer. Il arrive assez fréquemment parmi ces Barbares, qu'on dise à un malade que ç'en est fait, qu'il ne peut plus vivre. On croit même le consoler, en lui montrant, comme un témoignage de l'affection qu'on a pour lui, les robes précieuses, & les ornemens qu'il doit emporter dans le Tombeau; robes & ornemens préparez souvent depuis long-temps avec le même zéle & le même principe de tendresse, qui faisoit travailler Pénélope avec tant de soin à la robe sépulchrale de son beau-pere Laërte. Le malade est souvent aussi le premier à se condamner. Il annonce le premier sa mort prochaine à ses parens; il fait assembler ses amis, & leur fait festin pour leur dire adieu: il leur fournit lui-même des motifs de consolation dans la perte qu'ils vont faire, & avec le même sang froid, qu'auroit un homme qui se dispose à un petit voyage, il se fait laver, graisser, peindre, & empaqueter tout vivant dans la même situation qu'il doit avoir dans le sépulchre. Combien d'Européens à cet instant fatal mourroient d'horreur d'un semblable appareil!

Un moment avant que de mettre le cadavre dans la fosse, le Maître des Cérémonies lui coupe au sommet de la tête, un toupet de

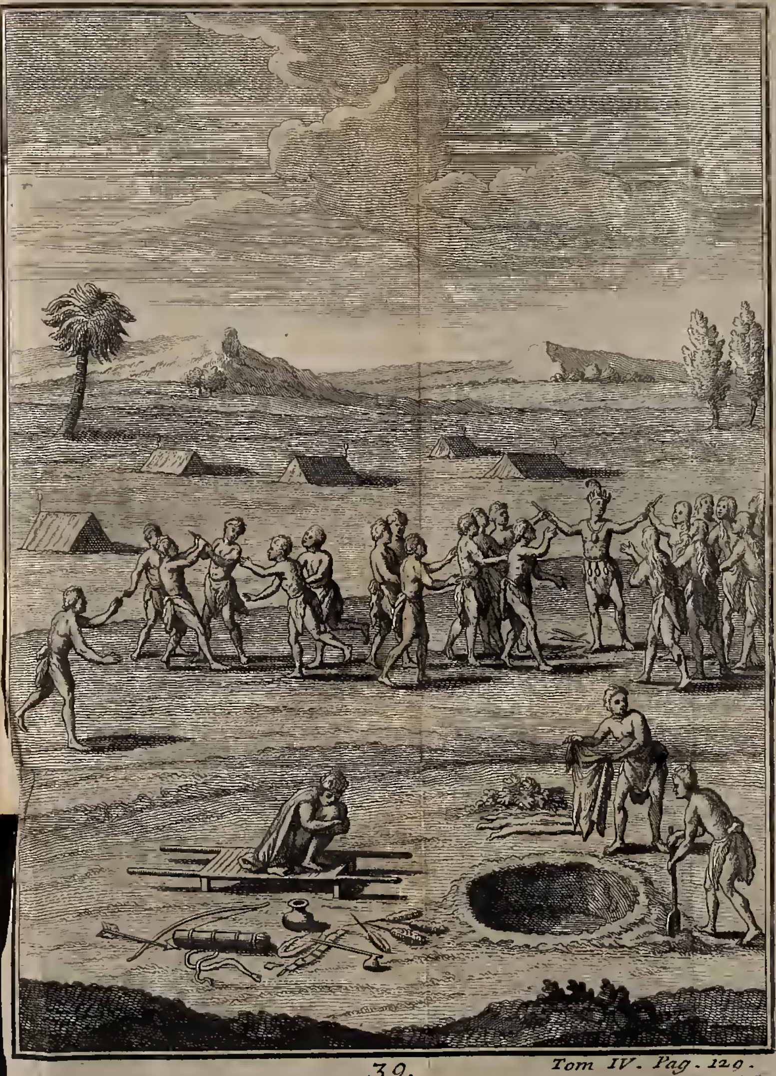
cheveux qu'il donne à son plus proche parent, ainsi que l'écrit le Pere le Jeune *. Cette action n'est pas sans mystére; elle étoit sacrée chez les Payens, qui regardoient les cheveux comme dévoüez aux Dieux Infernaux, & qui croyoient que les mourans ou les morts ne pouvoient descendre aux Enfers, s'ils n'y avoient été initiez par l'offrande de ces prémices. C'est ce qui a donné lieu à Euripide d'introduire Orcus ou Charon †, qui dit, en parlant d'Alceste. » Cette femme » descend dans la maison de Pluton. Je vas » vers elle pour l'initier avec ce glaive. Car » tout homme, quel qu'il puisse être, dont » le glaive a coupé les cheveux, est une vic» time destinée aux Dieux Infernaux. Virgile ¶ aprés Euripide, a feint aussi que Junon envoya Isis à Didon mourante, pour lui couper le cheveu fatal consacré à Proserpine, sans quoi son ame ne pouvoit se détacher de son corps, & se presenter sur les bords du Stix. Il n'y avoit pas jusqu'aux animaux destinez aux sacrifices, sur le front, ou entre les cornes desquels on n'enlevât quelques poils, qu'on offroit aux Divinitez Infernales avant que de les immoler. Il semble que l'Eglise a voulu sanctifier dans ses enfans cet usage qu'avoient les Payens, ayant établi que ceux qui se destinent au service des Autels, commencent à s'y faire initier par la Tonsure, qu'elle est pour eux le symbole d'une mort mystique, & d'un renoncement entier & absolu au monde prophane, & à toutes les pompes du siécle.

* *Relation de la Nouvelle France, pour l'an 1634. ch. 4. pag. 86.*
† *Euripid. in Alceft.*
¶ *Virgil. Lib. 4. Æneid.*

Cela a été une folie de presque toutes les Nations d'ensévelir avec les morts dans leurs tombeaux, sur-tout si c'étoit des Princes, ou d'autres personnes de marque, ou bien de consumer avec eux sur leurs buchers, des meubles précieux, de grandes richesses, des offrandes, des mets en abondance; en un mot tout ce qu'ils avoient de plus cher jusqu'aux esclaves, & à leurs épouses mêmes, ainsi que cela se pratique encore dans les grandes Indes; comme si toutes ces choses devoient leur servir aprés leur mort, & accompagner leurs ames jusqu'au lieu de leur repos. Les Juifs, & les Chrétiens eux-mêmes, ont rendu les honneurs civils aux leurs, qui à la barbarie près, approchoient fort de ces coûtumes payennes.

César * fait mention dans ses Commentaires, de certains braves Gaulois qui se dévoüoient à la personne d'un Grand, & couroient avec lui les risques de sa bonne ou de sa mauvaise fortune; de sorte que s'il arrivoit qu'il pérît, ils se faisoient tous mourir avec lui, ou se tuoient aprés sa défaite, sans que de mémoire d'homme il s'en fût trouvé un seul qui eût manqué à ce point d'honneur. Chez les Natchez, à la Louisiane, le Chef, & la Femme Chef, (c'est-à-dire, la mere du Chef, ou bien celle de ses tantes, ou de ses sœurs du côté maternel, laquelle, selon les régles de la Gynécocratie, est à la tête de la Nation, & à qui on rend les mêmes honneurs qu'au Chef même) ont aussi l'un & l'autre un certain nombre de personnes qui leur sont attachées avec un pareil dévoüement, & à qui ils donnent dans leur langue un nom qui répond à celui de *Dé-*

* *Cesar, de bello Gallico, Lib.* 3.



39. Tom IV. Pag. 129.

voüez. Ces personnes accompagnent toûjours le Chef, ou la Femme-Chef, elles sont entretenuës à leurs frais, veillent sans cesse à leur conservation, & prennent part à tous leurs avantages, & à toutes leurs disgraces. La plus grande de toutes ces disgraces, c'est la mort de celui ou de celle à qui leur vie est entiérement engagée. Car, dés que ceux-ci ont payé le tribut à la nature, elles sont aussi dans l'obligation de mourir. Le choix de la mort ne leur est pas libre; il faut suivre l'usage établi, & mourir en cérémonie. Tandis que le corps du défunt ou de la défunte est encore exposé sur la pierre qui est à l'entrée du Temple, & qu'on est sur le point de mettre fin aux obséques, on passe au col de ces malheureuses victimes une longue corde qui les tient toutes, & qui est fortement arrêtée aux deux extrémitez par ceux qui doivent les étrangler. En cet état elles commencent une espéce de chant & de danse qui dure quelque temps; aprés quoi on serre par les deux bouts, & l'on voit ces misérables mourir, en tâchant de garder encore la cadence & la mesure des pas jusqu'au dernier soûpir. C'étoit-là, (du moins à ce qu'on m'a assuré, car je ne parle ici que sur la foi d'un voyageur) la Loy qui étoit établie parmi eux. Depuis que les François sont établis en ces pays-là, on les empêche d'en venir à l'exécution d'un sacrifice si inhumain. On peut bien se persuader que cela ne fait pas de peine à ceux qui sont engagez à une si rude solde.

Il y avoit un usage semblable dans l'Isle Espagnole. Oviédo dit *, qu'à la mort des Chefs, qu'il nomme *caciques*, on enterroit

* *Gonzales Oviedo, Hist. de las Indias, Lib. 5. cap. 3.*

avec eux plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, & en particulier plusieurs de leurs femmes vivantes, lesquelles se faisoient honneur de cette mort, & se persuadoient qu'elles l'accompagnoient dans le Ciel ou dans le Soleil. Lopez de Gomara * assure la même chose, qui est encore confirmée par Pierre Martyr †, lequel dit, que le Cacique Béhucio, ayant payé le tribut à la nature, sa sœur Anacaona voulut faire enterrer avec lui plusieurs de ses femmes toutes vives; mais que quelques Religieux de Saint François s'étant trouvez-là, firent tant par leurs priéres, qu'elle se contenta d'en faire ensévelir une seule, laquelle voulut avoir la préférence sur les autres; celle-là étoit trés-belle;elle se para de tous ses ornemens les plus beaux,& ne fit mettre dans le sépulchre, avant que d'y être enfermée, qu'un vase d'eau, un pain de Maïs, & un autre de cassave.

Pour ce qui est des autres Sauvages, quoiqu'ils soient dans les mêmes principes, qu'ont eus les anciens Payens sur ce point, je n'ai point oüi-dire, qu'ils ayent poussé les choses jusqu'à cet excés de cruauté,que d'immoler des personnes, pour qui toute la Nation dévroit s'intéresser, plûtôt que d'augmenter le deüil par la multitude des victimes. Il est vrai qu'ils font festin des chiens du défunt, & que lorsqu'ils brûlent, ou qu'ils tuënt un esclave qui a été donné pour un de leurs morts, ils croyent appaiser ses Manes en le faisant mourir, comme nous l'avons dit; mais au jour de leur sépulture on ne voit rien de sanguinaire & de révoltant;

* *Gomara, Hist. gener. des Indes, Liv. 1. ch. 28.*

† *Pet. Martyr, Decad. 3. Lib. 9.*

ils mettent même assez peu de chose dans la tombe ou dans la biére. Les habits dont il est revêtu, quelques petits pains, un peu de sagamité, sa chaudiére, son sac à petun, son calumet, une courge pleine d'huile, quelque peu de porcelaine, un peigne, des armes, des couleurs pour se peindre, & quelques bagatelles semblables, sont toutes les provisions qu'il emporte dans l'autre monde.

Ils croyent peut-être faire quelque chose de plus agréable pour le mort, en distribuant à ses amis vivans, & à toutes les personnes pour qui il a eu quelque considération, tout ce qui lui appartenoit, & toutes les choses dont ils l'eussent voulu voir joüir lui-même.

On diroit que tous les travaux, toutes les sueurs, tout le commerce des Sauvages, se rapportent presque uniquement à faire honneur aux morts. Ils n'ont rien d'assez précieux pour cet effet. Ils prostituënt alors les robes de castor, leur bled, leurs haches, leur porcelaine, en telle quantité qu'on croiroit qu'ils n'en font aucun cas, quoique ce soit toutes les richesses du païs. On les voit souvent presque nuds pendant les rigueurs de l'hiver, tandis qu'ils ont dans leurs caisses de bonnes robes de fourrure ou d'étoffe qu'ils destinent aux devoirs funéraires, chacun se faisant un point d'honneur ou de religion, de paroître dans ces occasions libéral jusqu'à la magnificence & à la prodigalité; de maniére qu'on peut dire, que rien n'est mieux marqué chez tous les Sauvages en général, eu égard à leurs anciennes coûtumes, que le respect pour les morts, & le souvenir de leurs Ancêtres.

Pour fournir à cette dépense, les parens, & les amis viennent couvrir le mort pendant que son cadavre est encore exposé dans la Cabane ; c'est-à-dire, qu'ils viennent apporter des présens pour honorer ses obséques. Ces présens sont comme partie du testament du défunt, dont ceux de sa Cabane fournissent le plus gros lot, ne se réservant rien, non-seulement des choses qui lui appartenoient, & dont la vûë pourroit aigrir leur afliction : mais y ajoûtant encore du leur avec une profusion qui les épuise presque entiérement.

De ces présens, les uns sont étalés sur des perches, & les autres exposés à terre sur des estrades, prémiérement dans la Cabane, & ensuite dans le Cimétiére. Tandis qu'on accommode le cadavre dans son sépulchre, un des Considérables, élevé de deux ou trois pieds au-dessus de l'Assemblée, fait à haute voix la distribution de ces legs pies dont la valeur monte fort haut, selon la distinction & le rang de considération où étoit le défunt.

Ces distributions étoient communes chez les Romains, & consistoient en argent, ou en d'autres choses d'usage, comme le bled, le vin, l'huile, les viandes, le sel, ainsi que cela se voit encore dans les Médailles, les Inscriptions, les Epitaphes, & les autres monumens qui nous restent des débris de l'Antiquité.

Outre cette profusion de présens, qui devient utile à ceux à qui on les donne, il s'en fait encore une autre chez les Iroquois & chez les Hurons, laquelle ne paroît avoir d'autre fin que l'ostentation. Elle consiste dans une grande quantité de bled qu'on jette devant la porte de la Cabane, & qu'on a

ſoin de fouler aux pieds, afin qu'il ne prenne envie à perſonne de le ramaſſer. Le moins qu'il y en ait pour un particulier, c'eſt ſa proviſion, & ce qu'il en pourroit conſumer pendant une année. J'ai crû devoir ne pas omettre cette circonſtance, parce qu'elle peut nous donner lieu de conjecturer qu'on a eu autrefois cette même coûtume en quelques-unes de nos Provinces de France, où l'on jette encore devant la porte des perſonnes qui viennent de mourir, lorſqu'elles ont été mariées & établies en famille, quantité, non pas de bled, à la vérité, mais de paille & de bâle de bled, comme un ſignal de la mort. Cela peut être en effet un reſte de pratique ancienne, dont la Religion & le tems auront réformé l'abus, en ſubſtituant à une choſe utile qu'on ſacrifioit par ſuperſtition & par vanité, le ſuperflu de cette même choſe; d'autant mieux, qu'on en peut tirer une moralité, toute chair étant comme la paille & le foin, ainſi que parle l'Ecriture: † *Omnis caro fœnum.*

¶ Leurs foſſes ſont de petites loges creuſées en rond comme des puits; ce qui leur fit donner autrefois chez les Anciens le nom de *Puticuli.* On les natte en dedans de tous côtez avec des écorces; & aprés y avoir logé le cadavre, on y fait une voûte preſque au niveau du ſol avec des écorces ſemblables, & des pieux qu'on charge de terre & de pierres à une certaine hauteur, qui fit auſſi donner à ces Tombeaux les noms d'*Agger* & de *Tumulus.* On enferme aprés cela tout cet eſpace, en bâtiſſant au-deſſus une loge avec des écor-

† *Iſaï. cap. 40. v. 5.*
¶ *Rhodigin. Lib. 10. cap. 17.*

ces ou des planches, ou bien on l'entoure avec des perches qu'on aſſujettit par le haut, où elles ſe réüniſſent en forme conique ou pyramidale ; modéle fort ſimple de ce qu'étoient ces monumens dans leur premiére origine ; mais que la vanité des Nations changea depuis en Mauſolées ſuperbes, que le tems qui dévore tout, conſume auſſi-bien que les corps qu'ils renferment.

On joint au Tombeau le *cippus*. C'eſt un poteau comme une eſpéce de trophée, auquel, ſi c'eſt un Guerrier, on voit ſon portrait & ſes belles actions peintes, de la maniére dont j'ai expliqué ailleurs que ſe font ces ſortes de monumens ; on y ajoûte auſſi quelques-unes de ſes armes ou un aviron : & ſi c'eſt une femme, on y attache des colliers à porter le bagage, ou bien d'autres choſes qui ſoient de leur compétence.

Enfin, pour finir la cérémonie de l'Enterrement par une reſſemblance plus entiére avec les coûtumes des Anciens, de la même maniére qu'on donnoit autrefois auprés du Tombeau le ſpectacle d'un combat de Gladiateurs, leſquels devoient leur Inſtitution à cette cérémonie lugubre, & qu'on nommoit *Buſtuarii*, * du nom du Tombeau même ; les Sauvages mettent fin auſſi à cette lugubre fête par un jeu, qui n'a rien de barbare & de ſanguinaire, comme les combats des Gladiateurs Romains. Un des Chefs qui preſide à la cérémonie, jette de deſſus la Tombe au milieu de la troupe des jeunes gens, ou met lui-même entre les mains d'un des plus

* *Calepin. Buſtuarii.* Gladiatores dicti ſunt, qui ante ſepulchra in honorem defuncti digladiabantur. *Cicer. in Piſon.* Si mihi cum illo Buſtuario Gladiatore & tecum & cum Collega tuo decertandum fuiſſet.

vigoureux, un bâton de la longueut d'un pied, que tous les autres s'éforcent de lui arracher, & que celui, qui en eſt le maître, tâche de défendre le mieux qu'il peut. Il en jette un ſemblable parmi la troupe des jeunes femmes & des jeunes filles, leſquelles ne font pas de moindres efforts pour le ravir, ou pour le conſerver. Aprés ce combat qui dure aſſez long-temps, & qui fait un ſpectacle agréable, mais ſérieux, on donne le prix qu'on a deſtiné pour ce ſujet à celui & à celle qui ont remporté la victoire; enſuite de quoi chacun ſe retire chez ſoi. On doit avoir fait attention dans ce que j'ai déja dit, que les jeux entroient dans les exercices de Religion; j'ai remarqué déja, comment les Devins en ordonnent quelques-uns pour la guériſon des malades: en voici de funéraires, & à l'honneur des Morts. C'eſt ainſi que les jeux ſolemnels de la Gréce étoient inſtitués à l'honneur de leurs demi-Dieux, & ſe célébroient au Tombeau de leurs Héros: cela pourroit être une preuve, que c'eſt à la Religion que les jeux doivent leur prémiére origine.

Quoi-que ceux qui ont traité de la Gymnaſtique ancienne, n'ayent point parlé, & n'ayent peut-être pas connu cet exercice du Levier, il étoit pourtant familier aux Romains.* Saluſte nous le fait connoître, en diſant du grand Pompée, qu'il ſe forma à devenir un auſſi grand homme qu'il le fut depuis, en s'exerçant à ſaulter avec les plus agiles, à courir avec les plus leſtes, & à arracher le Levier avec les plus vigoureux: *Cum alacribus ſaltu, cum velocibus curſu, cum validis vecte certabat.*

* *Saluſt. apud Vegetium, de re militari, Lib. 1. cap. 9. p. 9.*

¶ L'Inhumation est commune à presque tous les Peuples de l'Amérique Méridionale, ainsi que je viens de le dire. Leurs fosses sont aussi creusées en rond ; & aprés avoir bien graissé le corps du défunt, on le met dans cette fosse enveloppé de son hamach. Il est dans la posture d'un homme assis, ayant les jambes pliées contre les cuisses, les coudes entre les jambes, & le visage courbé sur ses mains. † Avant que de couvrir le corps, les femmes environnent immédiatement la fosse assises sur leurs talons, les hommes se placent derriére elles situés dans la même posture. Alors les femmes commencent leurs Nénies, versent des larmes en abondance, & poussent des cris lamentables, capables de toucher les cœurs les plus insensibles. Leurs maris fondent en larmes à leur imitation, mais sans éclat ; ils les embrassent d'une main, & passent l'autre souvent sur leurs bras, comme pour les consoler, ou les exhorter de continuer à pleurer. Les Nénies ayant cessé, un homme met sur la fosse une planche, & les femmes la couvrent de terre. Elles brûlent ensuite sur la Tombe des offrandes, & tous les meubles du défunt. Si c'est un Pere de famille, la fosse est faite dans sa propre Cabane ; les autres sont ensévelis ou à côté de leurs Cabanes, ou bien dans leurs jardins, & ils ont coûtume de dresser une petite Case sur le Tombeau.

Chez tous les Peuples, les devoirs funébres n'étoient pas les mêmes pour tout le monde. On en faisoit plus ou moins selon le différent degré de considération des personnes. La Religion & la Police avoient aussi leurs Loix affectées. La Justice humaine

¶ *Rochefort, Hist. Morale des Antilles, Liv. 2. c. 24.*
† *Du Tertre, Hist. nat. des Antilles, Traité 7. c. 1. §. 12.*

é
te
tr
fa[...] dont les chairs du mort devoient
être la victime. Cependant les Pollincteurs ,
ou de jeunes gens destinés à cet office , en-

40. Tom. IV. Pag. 133.

privoit des droits de la ſépulture les criminels, & elle étoit obligée de ſévir contre eux au-de-là du terme de la vie, pour inſpirer de l'horreur du crime. Par une Loi de Numa, il étoit défendu de rendre les honneurs funébres à ceux qui avoient été frappez du foudre. On ſéviſſoit pareillement contre ceux qui s'étoient défaits eux-mêmes. On ſe comportoit auſſi différemment à l'égard de ceux qui étoient morts en Guerre, ſur Mer, & dans des païs éloignez.

La privation de la ſépulture eſt chez les Amériquains, & une tache infamante, & une cruelle punition. Il y avoit des Loix, diſent nos Relations, pour les enfans décédés peu aprés leur naiſſance; & il paroît certain qu'ils en avoient auſſi d'autres pour les cas différens, dont voici un exemple, par rapport à ceux qui étoient morts de froid dans les neiges, & par rapport à ceux qui avoient eu le malheur de ſe noyer.

Ils croyoient alors que tout le païs étoit ménacé de quelque déſolation, & que le Ciel étoit en colére. C'eſt pourquoi ils n'oublioient rien pour l'appaiſer. Ils cherchoient le corps avec grand ſoin, & s'ils étoient aſſez heureux pour le trouver, il ſe faiſoit un concours nombreux de tous les Villages, comme pour une choſe qui intéreſſoit toute la Nation. On augmentoit le nombre des préſens, & on doubloit celui des feſtins. Le corps étoit enſuite porté dans le Cimetiére, & étoit expoſé ſur une natte élevée, à l'un des côtés de laquelle on faiſoit une foſſe, & de l'autre un grand feu, comme pour une ſorte de ſacrifice, dont les chairs du mort devoient être la victime. Cependant les Pollincteurs, ou de jeunes gens deſtinés à cet office, en

vironnoient le cadavre, & avec des coûteaux ils en découpoient toutes les parties les plus charnuës, lesquelles avoient été crayonnées auparavant par un Maître des Cérémonies, ou peut-être par un Devin. On jettoit ces morceaux de chair dans le feu, à mesure qu'on les enlevoit. Ils ouvroient ensuite le cadavre, & en retiroient tous les viscéres, qui étoient aussi la proye des flâmes, aprés-quoi ils mettoient le cadavre ainsi décharné, dans la fosse qui lui avoit été préparée.

Pendant ce temps-là les jeunes femmes, parmi lesquelles se mêloient les parentes du défunt, faisoient comme une procession, & tournoient autour de ces jeunes gens, qu'elles exhortoient à bien s'acquitter de ce triste ministére, & elles leur mettoient dans la bouche des grains de porcelaine, comme pour leur servir de récompense de leur pieuse cruauté. Si l'on manquoit à cette cérémonie, ils regardoient comme une punition du Ciel, tous les sinistres accidens qui pouvoient leur arriver dans la suite.

Thomas Fuller * prétend ainsi accorder deux passages de l'Ecriture Sainte au sujet des corps de Saül & de ses enfans. L'un est au Chapitre 31. du premier Livre des Rois, auquel il est dit, que les braves de Jabés-Galaad les enlevérent du mur de Bethsan, où ils avoient été suspendus, & les portérent à Jabés où ils les brûlérent, & ensévelirent leurs os dans le bois. L'autre est au Chapitre dixiéme du premier des Paralipoménes, qui porte seulement qu'ils ensévelirent leurs ossemens sous un chêne, qui étoit à Jabés-Ga-

* *Thom. Fuller in Pisgah-Sigt, of. Palestin. Lib. 2. cap. 3. Pag. 32. Edit. Lond.*

laad. » Les Guerriers de Jabés-Galaad, dit
» cet Auteur, sortirent la nuit, & passérent
» le Jourdain, enlevérent le corps de Saül &
» de ses enfans, les emportérent chez eux,
» brûlérent leurs chairs, & ensévelirent leurs
» ossemens au pied d'un chêne, qui étoit au-
» prés de la Ville. Je ne sçai sur quelle autorité il s'appuye pour donner une telle interprétation. Peut-être pourroit-on dire qu'ils avoient l'usage de dessécher les corps en les faisant boucanner, ainsi que nous avons dit qu'on en usoit pour les Caciques dans l'Isle Espagnole.

Les Iroquois, les Hurons, & la plûpart des Nations sédentaires, ont des Cimetiéres communs auprés de leurs Villages. Parmi les Nations qui sont à la hauteur des Terres dans la Nouvelle France, il se trouve des personnes, qui ayant fait sécher les corps de leurs parens, & des personnes qui leur sont chéres, les retirent ensuite, & les conservent précieusement dans leurs Cabanes, imitant encore ce qui est dit des Egyptiens *, qui les mettoient en dépôt entre les mains de leurs créanciers, lesquels étoient plus assurez avec ces gages, qu'ils ne l'eussent été avec les meilleurs contrats. Les Algonquins & les nations errantes ensévelissent les leurs dans les bois au pied de quelque gros arbre.

Thomas Fuller † conjecture que c'étoit un point de la Religion des Hébreux de choisir leur sépulture au pied des chênes, parce que ces arbres paroissant morts pendant l'hyver, semblent ressusciter au printemps; ce qu'il prétend être un Symbole de la Résurrection future des corps au jour du Jugement. Nous

* *Diodor. Sic. Lib. 1. pag. 12.*
† *Thom. Fuller, loco cit.*

avons assez d'exemples que les Payens en faisoient autant dans les premiers temps. Je me contenterai de citer ici celui que rapporte Virgile du Tombeau de Dercenne Roi des Laurentins †.

Fuit ingens, monte sub alto,
Regis Dercenni terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis, opacâque ilice tectum.

Il est peut-être plus probable que c'étoient de ces chênes toûjours verds, qui pouvoient être plus naturellement un symbole de l'Immortalité.

Les honneurs funéraires qu'on a rendus aux morts dans tous les temps, & les précautions qu'on prenoit pour ne manquer en rien aux usages établis, n'ont eu pour fondement que l'opinion commune de toutes les Nations, que les Ames en souffroient, si l'on manquoit à la moindre chose de celles qu'on croyoit être dûës à leurs obséques.

Sentiment des Payens au sujet des Manes.

Il est assez difficile de démêler au juste ce que les Anciens pensoient au sujet des Ames, aprés leur séparation d'avec le corps. Ils semblent en avoir distingué deux dans la même personne, l'une qui erroit sur les brods du Stix, jusqu'à ce que l'on eut rendu les derniers devoirs au cadavre, aprés qui elle passoit ce fleuve; elle étoit jugée par les trois Juges redoutables Minos, Eaque, & Rhadamante; elle souffroit le châtiment dû à ses crimes dans les différens étages du Tartare, ou re-

† *Virgil, Æneid. Lib. XI. sub. fin.*

cevoit la récompense proportionnée à ses mérites dans les champs Elysiens, ou bien même dans les Cieux ; lorsque ses actions héroïques l'avoient élevée au rang des Héros & des demi-Dieux. L'autre Ame étoit moins réelle ; elle n'étoit que comme l'ombre, l'image, & le simulachre de la premiére ; elle restoit dans son Tombeau, ou rodoit souvent autour ; on pouvoit facilement l'évoquer par la voye des enchantemens ; elle se montroit d'elle-même à différentes personnes, surtout aux parens & aux amis ; elle épouvantoit ses ennemis en faisant l'office des furies, & elle s'évanoüissoit comme une vapeur, lorsqu'on croyoit la tenir.

D'autres au contraire ne placent dans les Enfers que l'ombre & le simulachre. C'est ainsi qu'Homere fait dire à Ulysse, * qu'il a vû l'ombre d'Hercule dans les champs Elysiens ; mais que pour lui il étoit dans le Ciel, où il assistoit au festin des Dieux. † Lucréce s'explique sur cela trés-clairement, quand il dit, qu'Ennius a imaginé dans les Palus Achérusiennes des Temples, où nos corps & nos ames ne parviennent jamais, mais seulement certains simulachres, qui sont d'une extrême pâleur.

Esse Acherusia Templa.

Ennius æternis exponit versibus Edens,
Quò neque perveniunt animæ, neque corpora nostra
Sed quædam simulachra modis pallentia miris.

Ovide, dans quelques vers qu'on lui attri-

* Homer. Odyss. Lib. XI. v. 601.
† Lucret. Lib. I. p. 4.

buë, distingue quatre choses dans l'homme ; lesquelles, aprés la mort, se séparent. Les Manes, la Chair, l'Ombre, & l'Esprit. La Tombe renferme la chair ou le corps ; l'Ombre vole autour du sepulchre ; les Manes descendent aux Enfers, & passent le Stix ; l'Esprit monte jusqu'aux astres.

Bis duo sunt homini. Manes, caro spiritus, umbra.
Quatuor ista, loci bis duo suscipiunt.
Terra tegit carnem, Tumulum circumvolat umbra,
Orcus habet Manes, spiritus astra petit.

Cependant les Poëtes, selon leur usage, employent indifféremment les termes de Manes, d'Ombres, d'Images, de Simulachres, comme s'ils étoient synonimes, & ne signifioient qu'une même chose.

Quoiqu'il en soit de leurs opinions, qui n'étoient peut-être pas trop claires, il est constant qu'ils imaginoient encore quelque chose dans le Tombeau, même aprés y avoir enfermé le corps avec toutes les cérémonies usitées pour mettre l'ame dans son repos ; soit que ce fussent les Génies qui avoient présidé à la vie, & qui se tenoient encore auprés du cadavre, tel qu'étoit le serpent que * Virgile fait sortir du sepluchre d'Anchise, & qu'il y fait rentrer aprés avoir goûté à toutes les offrandes qu'y fit Enée au jour de l'Anniversaire de la mort de son pere ; soit enfin que ce fussent des espéces de Divinités, connuës sous le nom de *Dieux Manes*, ainsi qu'on le voit encore par les Inscriptions, *Dîs Manibus*, qu'on mettoit sur toutes les Urnes cinéraires.

* *Virg. Æneid, Lib. 5. v, 84.*

En conſéquence de cette opinion, la piété induſtrieuſe des hommes leur avoit fait inventer beaucoup de maniéres différentes de procurer aux Manes un parfait repos, & de les mettre à couvert de l'inſulte des vivans. Non-ſeulement ils n'omettoient rien de ce qui étoit preſcrit pour les funérailles, & pour enfermer les ames dans le Tombeau, comme ils s'expliquoient; mais ils continuoient encore pendant long-temps à y rendre certains honneurs funéraires.

Il en y avoit de deux ſortes. Les uns étoient rendus par le public, ou par toute la parenté en commun, & on les nommoit *Parentalia.** Les autres étoient rendus par les particuliers, & on les appelloit *Inferiæ.* Dans les unes & dans les autres de ces cérémonies, on purgeoit le Tombeau, dont on arrachoit les épines & les ronces, on y mettoit des couronnes de fleurs; & aprés avoir invoqué les Manes, on répandoit dans des foſſes faites exprés, des coupes de vin, de lait, & du ſang des victimes; on y jettoit des féves & des légumes dont on s'imaginoit que les ames venoient prendre leur part. Il y avoit auſſi des jours deſtinés à ces devoirs de piété, ſçavoir le trentiéme & l'Anniverſaire, ſans préjudice de ceux, qui étoient du choix de l'affection, & de la tendreſſe.

Le lieu de la ſépulture étoit pour cette raiſon un lieu ſacré qu'on ne pouvoit violer ſans crime, & que les ennemis même reſpectoient; † à moins que ce ne fuſſent des Barbares,

* *Ciceron 2. de Legibus.* Inferiæ, privatæ ſunt feriæ: parentalia, publicæ, atque omnis parentatio à civibus aut incolis feſto colebatur.

† *Cicero 3. de Legibus.* Pœna fuit Solonis lege conſtituta ſi quis buſtum aut violaſſet aut dejeciſſet.

tels qu'étoient les Grecs eux-mêmes dans le
premiers temps. Homére, Dyctis de Cré
te, & Darés Phyrgien, nous fourniſſent plu
ſieurs exemples de la brûtale férocité d
leurs Héros, qui portant leur haine au-del
des termes de la vie, s'acharnoient ſur le
corps de leurs ennemis morts, & leur fai
ſoient toutes ſortes d'inſultes. ¶ C'eſt ain
qu'Achille traîne indignement le corps d'Hec
tor autour des murailles de Troye, & qu'
ſe fait un combat des plus furieux entre le
Troyens & les Lyciens d'une part, & le
Grecs de l'autre, dont les uns vouloient avo
le corps de Sarpédon pour l'outrager, &
les autres faiſoient des prodiges de valeu
pour le mettre à couvert de ces outrages.

Les motifs de la Religion ne ſuffiſant pa
toûjours pour arrêter ceux qui n'en ont gue
res, ou pour raſſurer ceux qui avoient lie
d'appréhender la prophanation des ſépultu
res, les Anciens pour y obvier, avoient é
obligés de mettre des Gardes qui les défendi
ſent, beaucoup moins contre les hoſtilit
des ennemis de guerre, que contre les créan
ciers, les ſorciers, & les voleurs. * Apulée
ſur cela un fort bel endroit au ſecond L
vre de ſes Métamorphoſes qu'on peut conſu
ter.

Telles eſt encore aujourd'hui l'opinio
des Peuples de l'Amérique, ils penſent qu
les ames des morts ſe hâtent de ſe rendre a
païs de leurs Ancêtres, d'où elles ne ſe ha
zardent point de revenir, parce qu'il y
trop à ſouffrir ſur le chemin qu'il faut ten
pour aller & pour venir. Cependant ils ima
ginent encore quelque choſe qui les rempla

¶ *Iliad.* 22. v. 390.
* *Apuleï, Metamorph.* 2.

re dans leurs Tombeaux, ils croyent les voir dans les feux follets de leurs Cimetiéres & des marécages, & ils en rencontent autant d'apparitions, que les bonnes vieilles femmes ont coûtume d'en débiter au coin de leur feu.

Dés que l'ame est séparée du corps, ils cessent de lui donner les noms qu'il lui donnoient pendant le temps de son union. Les Hurons & les Iroquois l'apellent *Eskenne*; nom, qui a toutes les significations de Manes, Ombre, Simulachre, Image, que les Anciens lui avoient affecté.

* Le Pére de Brébeuf rapporte, qu'ayant consulté un ancien Huron, & lui ayant demandé pourquoi ils donnoient à des cadavres secs & arides depuis long-temps, les noms d'*Esken* ou *Hatiskenn*, qui ne peuvent signifier que les Ames, il conclud ensuite de sa réponse, qu'ils imaginoient que nous avions deux ames, toutes deux divisibles & matérielles; & cependant toutes deux raisonnables: que l'une se sépare du corps à la mort, & demeure néanmoins dans le Cimetiére jusqu'à la fête des Morts, aprés laquelle elle se change en Tourterelle, ou, selon la plus commune opinion, elle va droit au païs des Ames: l'autre est comme attachée au corps, & informe, pour ainsi parler, le cadavre, demeure dans la fosse des Morts aprés la fête, & n'en sort jamais, si ce n'est que quelqu'un l'enfante derechef, & que la preuve de cette Métempsycose étoit la parfaite ressemblance qu'ont quelques personnes vivantes avec d'autres qui sont mortes avant elles.

* *Relat. de la Nouv. France pour l'an 1636. 2, part, ch. 2. pag. 146.*

Les idées de la Théologie ancienne se sont si fort broüillées, avant que d'arriver jusqu'aux Sauvages de nos jours, qu'il est presque impossible de rien conclure de certair de ce qu'ils disent. Chacun débite sur cela ses propres imaginations, & raconte les choses d'une maniére différente des autres Dans ce changement de l'Ame en Tourterelle ou Pigeon ramier (car ils ne connoissent point d'autres Tourtelles) je découvri encore un reste de la Théologie hiéroglyphique, dans laquelle la Colombe étoit l symbole de l'ame ou de l'esprit chez le Orientaux, & désignoit tellement l'Ame qu'ils avoient coûtume d'en mettre une fi gure au Cippus de tous les Tombeaux; o bien un papillon, qui étoit aussi le symbol de Psiché, c'est-à-dire, de l'Ame. Quel quefois on mettoit les deux ensemble, tel qu'on les voit encore sur quelques Urne cinéraires. Pour ce qui est de cette espéc de palingénésie ou de renaissance, dont parl le Pére de Brébeuf, ils ne l'admettent gué res que pour les enfans, à qui la mort n' presque laissé aucun usage de la vie. C'es pour cette raison qu'ils ont coûtume de le ensévelir sur le bord des chemins, dans l persuasion que leur ame errante pourroi rentrer dans le sein de quelque femme à so passage.

En conséquence de l'opinion générale qu'i reste quelque chose dans les Tombeaux, l corps de la Nation fait souvent festin pou pleurer les Morts. Ceux d'un Village s transportent dans un autre pour y rendr ces honneurs funébres. Les Voisins & le Alliés ne manquent pas aussi de garder ce devoirs de civilité & de bienséance. Les par-

ticuliers vont pareillement trés-ſouvent au Tombeau pour y renouveller leurs pleurs, que les Romains prenoient ſoin autrefois de faire couler juſques ſur les cendres par des ouvertures pratiquées à leurs Urnes. Ils arrachent les herbes qui y naiſſent. Ils y portent ſouvent du bled & de la ſagamité, qu'ils y jettent par une petite fenêtre qu'on fait exprés à la Cabane de planches ou d'écorces qui y ſert de Mauſolée. Aprés quelques mois ils ouvrent de nouveau le ſepulchre pour voir ſi le corps eſt en bon état, & pour ſubſtituer de nouvelles robes à celles que la pourriture auroit déja conſumées ; enfin, comme l'Ame n'eſt pas tellement attachée à ſon Tombeau, qu'elle n'en ſorte auſſi quelquefois pour errer aux environs, & revenir aux endroits qu'elle a fréquentés, ils jettent ſouvent des offrandes dans le Feu de leurs foyers. Les méres ſur-tout à qui la mort a enlevé leurs enfans dés l'âge le plus tendre, ne manquent point de temps en temps à tirer du lait de leur ſein, † & à le jetter dans le feu, ou ſur la tombe, pour leurs enfans morts à la mammelle.

¶ Les Peuples de la Floride faiſoient garder leurs Cimitiéres ; & lorſque Fernand de Soto y arriva, il trouva un Eſpagnol qui avoit été fait eſclave par les Sauvages, & qui ravi de voir des gens de ſa Nation, leur racontoit parmi ſes avantures, qu'une de ſes plus grandes peines étoit d'avoir été deſtiné à la garde des corps morts dans le Cimetiére contre les bêtes féroces, qui venoient les déterrer pendant la nuit, & dont il avoit penſé être dévoré lui-même. Cette précau-

† *Relat. de la Nouv. France pour l'an 1634. ch. 2.*
¶ *Garcilaſſo, Hiſt. de la Florid. Lib. 2. cap. 2.*

tion peut être bonne contre les bêtes, & contre ceux ou celles, qui pourroient y venir, comme Canidie, pour leurs maléfices; mais elle n'est pas suffisante contre les ennemis de guerre, qui sévissent quelquefois dans ces païs-là contre les cadavres de leurs ennemis, ce qui est regardé comme l'hostilité la plus brutale, & comme la plus cruelle marque de l'inimitié. Il n'y à que peu d'années, que des Nations ennemis des Tionnontatés, qui sont les Hurons établis au détroit, prophanérent leurs Cimetiéres, en dispersérent les ossemens, & les pendirent à des arbres.

Je ne sçache pas que les Iroquois ayent jamais eu le soin de commettre la garde de leurs Tombeaux à leurs Esclaves. Mais ils ont toûjours été fort religieux à l'égard de leurs morts & de leurs sépultures. Néanmoins depuis l'arrivée des Européens, & le grand commerce qu'ils font par le mélange des Nations, outre qu'ils se sont beaucoup retranchés sur la procelaine qu'ils enfermoient dans les sepulchres; la disette qu'ils en ont eu dans la suite, a obligé quelques particuliers peu scrupuleux à foüiller dans les cendres de leurs Ancêtres, pour en retirer cette porcelaine ternie & à demi-rongée qu'on reconnoît, & qu'on distingue encore de sorte que la même avarice, qui a fait prophaner en Europe & en Asie les Mausolées des Rois, où l'on espéroit trouver de grands trésors, a fait violer à ces Peuples misérables les asyles de leurs morts pour en retirer ces bagatelles méprisables à nos yeux; mais qui ne l'étant pas aux leurs, excitent leur cupidité, comme l'or enflâme la nôtre.

L'avidité insatiable des Conquérans du Pérou & du Méxique, leur fit ainsi propha-

ne

ner toutes les anciennes sépultures des Indiens, dans l'espérance d'y trouver les richesses immenses qu'on avoit coûtume d'y ensévelir avec les corps. Dés qu'ils les avoient ouvertes, ils fouloient aux pieds les cadavres avec ignominie, & ils les jettoient à la voyrie, comme ceux des bêtes. Les Indiens en étoient au desespoir ; & malgré la douleur extrême dont ils étoient accablés en voyant ces prophanations, ils ne pouvoient s'empêcher, disent les Auteurs de ces tems-là, de prier humblement ces impies prophanateurs de discerner les richesses dont ils étoient si avides, d'avec les cendres de leurs Ancêtres, qui ne pouvoient leur être utiles à rien : qu'à la bonne heure ils emportassent l'or & les bijoux dont leurs sépulchres étoient pleins, mais qu'ils laissassent les corps morts dans le lieu de leur repos, afin de ne pas rendre leur réünion avec leur ame au tems de la Résurrection future, ¶ trop difficile & trop pénible, en dispersant çà & là leurs ossemens sans aucun respect pour leurs Manes.

Soit Religion, soit respect pour les défunts, soit considération pour leurs parens, il n'est plus permis de nommer une personne morte par aucun des noms qu'elle portoit durant sa vie ; & tous ceux ou celles qui avoient des noms semblables, sont obligés de les quitter & d'en prendre d'autres, ce qui se fait au premier festin. Ces noms restent comme ensévelis avec le cadavre, jusqu'à ce que les regrets étant dissipés & amortis, il plaise aux parens de relever l'arbre ; & de ressusciter le défunt.

A mon arrivée au sault S. Loüis, les Missionnaires jugérent, que pour me donner du

¶ *Gomara, Hist. Gener. de las Indias, Lib. 5. cap. 17.*

crédit, je devois relever le nom Sauvage du feu Pere Brüyas Missionnaire célébre, & extrêmement considéré des Iroquois, parmi lesquels il avoit passé un grand nombre d'années. Il n'étoit mort que quatre mois auparavant, & c'étoit relever l'arbre trop tôt, selon leurs usages; aussi, quand ils n'étoient pas contens, plusieurs me reprochoient que je leur avois fait injure en prenant le nom de leur Pere; cependant ils ne laissoient pas de me regarder comme un autre lui-même, parce que j'étois entré dans tous ses droits.

C'est un des affronts des plus sensibles qu'on puisse faire à un Sauvage que de lui parler de ses parens morts; on ne leur en rappelle l'idée que dans les cas de nécessité, & dans ces cas-là même, il faut user de précaution. Car, outre qu'on n'ose prononcer le nom du défunt, ainsi que je l'ai déja remarqué, on n'ose pas même dire cruëment qu'il est mort; & de la même façon que chez les Romains, au lieu de dire *mortuus est*, il falloit dire, *vixit*, *abiit*, *fuit*; ainsi qu'on l'écrivoit sur les Urnes sépulchrales, il faut pareillement se servir de circonlocution parmi eux, & dire, par exemple: Le grand Capitaine qui nous a quittés, que nous pleurons, &c. L'idée du mort ne s'évanoüit pourtant pas avec lui, & comme pendant longtems on rend certains honneurs à son Tombeau, le deüil & les regrets durent aussi pendant un tems assez long.

Du Deüil.

Le deüil étant une marque de la tendresse réciproque, qui se trouve entre les personnes unies par le sang, par l'amitié, ou par d'au-

tres liens, doit être regardé comme un devoir fondé sur la nature. Toutes les Nations l'ont trouvé si raisonnable, qu'elles ont été contraintes de l'établir dans leurs Loix. Mais comme en cela, ainsi que dans tout le reste, il y avoit souvent de l'excés ou de l'ostentation, il a fallu que les mêmes Loix en marquassent les régles, & y prescrivissent des bornes.

La Loi la plus essentielle, & le témoignage le plus éclatant du Deüil, étoit de faire couper ses cheveux; car comme on initioit à la sepulture les morts, ou les mourans, en leur coupant les cheveux consacrés aux Divinités Infernales; c'étoit aussi une espéce d'initiation & de mort mystique pour les personnes qui appartenoient de plus prés au défunt, & qui ayant de justes motifs de le regretter, témoignoient qu'il ne tenoit pas à elles qu'elles ne le suivissent, & qu'elles mouroient autant qu'il étoit en leur pouvoir.

Les Juifs n'avoient point quitté cet usage de la Gentilité, malgré les défenses de la Loi, expliquées au Chapitre 14. du * Deutéronome. C'est pourquoi, lorsque Dieu les fait menacer par ses Prophétes d'une entiére désolation, la marque la plus effrayante qu'il puisse leur donner de leur opprobre, c'est ¶ de dire qu'il étendra le cilice sur leur dos, & qu'il répandra la calvitie sur leur tête: comme aussi, qu'il les fera périr, & qu'il ménagera tellement ses coups, qu'ils ne seront point ensévelis, qu'on ne les pleurera point, & qu'il n'y aura personne qui se coupe les cheveux en signe du deüil que devroit naturellement causer leur perte.

* *Deut. cap. 14. v. 1.* ¶ *Ezech. cap. 7. v. 18.*

§ L'Ecriture Sainte marque que les Gentils ſe coupoient les cheveux, en ſigne de deüil pour les morts, entre les yeux, c'eſt-à-dire, au ſommet du front; peut-être y en avoit-il qui ſe raſoient entiérement; mais il paroît plus probable qu'on n'en coupoit que peu, & qu'on laiſſoit pendre le reſte négligemment, ſans les treſſer & ſans les noüer, ainſi que le dit † Virgile des femmes Troyennes.

Et circum Iliades crinem de more ſolutæ.

Il y en avoit qui dévoüoient leurs chévelures à leurs amis, & qui la leur mettoient entre les mains lorſqu'on les enſéveliſſoit, ou qu'on les élevoit ſur les buchers où on devoit les conſumer. C'eſt ainſi qu'Achille met entre les mains de Patrocle ſa chévelure, que ſon pere Pélée avoit voüée au fleuve * Sperchius, ſuppoſant qu'il retourneroit dans ſa patrie.

On couvroit auſſi ſa tête de cendres, & ſa chair du ſac & du cilice: c'eſt-à-dire, d'un vétement uſé, déchiré, & d'une couleur lugubre, pour exprimer par ce déſordre de toute ſa perſonne, une douleur extrêmement vive, laquelle ne s'entretient que d'elle-même. Dans cet état on ſe tenoit aſſis à terre ſur des peaux de bêtes, on mêloit la cendre avec ce que l'on mangeoit; & dans les accés de la douleur, on ſe répandoit le viſage contre terre, on ſe faiſoit des inciſions ſur le corps, on ſe meurtriſſoit la poitrine à force de coups. Les femmes ſur tout ſe diſtinguoient par ces ſortes d'éclats, elles ſe déchiroient le viſage, elles étourdiſſoient

§ *Deut. cap.* 14. *v.* 1. † *Virgil. Æneid.* 3. *v.* 65.
* *Homer. Iliad.* 23. *v.* 152.

41. Tom. IV. Pag. 165.

tout le monde par leurs hurlemens, & faisoient cent autres extravagances, que l'on fut obligé de modérer pour la consolation de celles qui ne pleuroient que par grimace & par bienséance, plûtôt que par un vrai regret pour des personnes, qui ne leur étant pas aussi chéres qu'elles devroient l'être, meurent pour l'ordinaire beaucoup trop long-tems aprés les premiers souhaits qu'elles ont formés pour les voir mourir. Toutes ces marques de deüil sont marquées si souvent, & dans l'Ecriture Sainte, & dans les Auteurs Prophanes, qu'il n'est pas nécessaire de s'arrêter sur chaque chose en particulier, pour l'appuyer par des autorités.

Le Deüil chez les Sauvages, a aussi ses Loix consacrées par un usage de tems immémorial, qui porte le caractére de la plus vénérable Antiquité. Aprés les premiers jours où le cadavre a été exposé dans la Cabane, & qui sont un tems de pleurs continuels, il y a dix jours encore de grand Deüil, & une année ensuite ou deux, où le Deüil est plus modéré.

Les Loix du grand Deüil sont trés-austéres; car pendant ces dix jours, aprés s'être fait couper les cheveux, s'être barboüillé le visage de terre ou de charbon, & s'être mis dans le plus affreux négligé, ils se tiennent au fonds de leur natte la face contre terre, ou tournée vers le fond de l'Estrade, ayant la tête enveloppée dans leur couverture, qui est le haillon le plus sale & le plus mal propre qu'ils ayent. Ils ne regardent ni parlent à personne, si ce n'est par nécessité & à voix basse; ils se croyent dispensez de tout devoir de civilité & de bienséance à l'égard de ceux qui viennent visiter chez

eux ; ils ne mangent rien que de froid ; ils n'approchent point du feu, même en hyver pour se chauffer, & ne sortent que la nui pour leurs besoins.

Dans le petit Deüil, ils se contentent de sortir rarement : de ne point assister aux festins & aux Assemblées publiques : de se dispenser de quelques devoirs de la civilité ordinaire : de ne point s'orner, & de ne pa même graisser leurs cheveux.

Les devoirs funéraires n'étant pas les mêmes pour toutes sortes de personnes, les Loi du Deüil ne sont pas égales aussi pour tou le monde. Ceux qui y sont plus étroitemen obligez, ce sont l'Epoux & l'Epouse. Dé que l'un des deux a payé le tribut à la natu re, la Cabane du défunt acquiert un droi sur celui qui reste, qu'elle n'avoit pas du vivant de tous les deux. Car le mariage n'obligeant pas les contractans à passer dans l Cabane l'un de l'autre, & chacun restan chez soi, dés que la mort a rompu leur liens, celui qui survit, soit l'époux, soi l'épouse, est obligé de quitter sa Cabane, & de se transporter pour quelque temps dans l Cabane du défunt pour le représenter, & pour le pleurer en compagnie de ses parens & ceux-ci sont tellement les maîtres de so Deüil, qu'ils peuvent l'obliger à l'observe rigoureusement selon les usages, ou bien l dispenser du tout, ou en diverses choses comme il leur plaît.

Lorsque les Epoux se sont tendrement aimez, & qu'ils ont bien vécu ensemble, il cherchent dans leur veuvage à faire leu Deüil dans la rigueur, & les parens qui on lieu d'être contens, en ont du plaisir. Alors l Deüil allant son train, se modére peu à pe

en vertu de certaines dispenses que les parens accordent, & qui sont déclarées en public dans les festins par des présens, qui témoignent leur volonté, jusqu'à ce que le temps du Deüil étant expiré, on les déclare par une derniére parole, c'est-à-dire par un dernier présent, entiérement libres de se pourvoir ailleurs. Cela se fait en cérémonie en plein Conseil, où l'on habille la veuve, & l'on tresse ses cheveux, que le Deüil l'obligeoit de porter épars. Mais si les parens ont eu lieu de se plaindre du peu de complaisance d'un Epoux ou d'une Epouse, dont les mauvaises maniéres étoient un indice qu'ils estimoient peu leur alliance, ils ne leur permettent pas de remplir le temps de leur Deüil, & ils ne tardent pas à leur faire signifier par un présent, qui est le seul qu'ils doivent attendre, qu'ils les tiennent dégagez de tout ce qu'ils peuvent leur devoir en ce point, & qu'ils les laissent dans leur pleine liberté. Avec cela néanmoins il seroit honteux à un homme veuf, encore plus à une femme veuve, de se remarier avant le temps prescrit au Deüil ordinaire, & si ils le faisoient l'un ou l'autre avant que les parens du mort leur en eussent donné la liberté par leur derniére parole, ils s'exposeroient eux & les Epoux ou Epouses qu'ils prendroient, à toutes sortes d'outrages qu'on seroit en droit, & qu'on ne manqueroit pas de leur faire.

Les femmes Iroquoises qui se font couper leurs cheveux, ne se font point raser entiérement. Elles ne dévroient proprement que retrancher cette tresse qui leur pend derriére le dos, en la coupant à la naissance des épaules; mais les parens de l'Epoux considérant que c'est leur plus bel ornement, qu'il

faudroit trop de temps pour que les cheveux revinssent à leur premier état, & que ces femmes ne pourroient sortir de leur Cabane pendant ce tems-là, les font prier de la conserver. Alors elles croyent faire assez d'en faire couper une petite partie, & elles laissent pendre le reste négligemment, sans en prendre aucun soin. Les hommes font aussi couper quelque peu de leurs cheveux, & pendant cette opération, laquelle ne doit pas être douloureuse, le cérémonial veut que les uns & les autres témoignent par leurs paroles, qu'ils en ressentent une douleur aussi vive, que si on coupoit le fil de leur vie. Les femmes de la Virginie sement leurs cheveux dans le Cimetiére, ou les jettent sur la Tombe, aprés les avoir fait couper. Les femmes Brésiliennes & les Caraïbes font couper les leurs prés de la tête, & ne finissent leur Deüil que quand ils sont revenus. C'est, dit Homére,* presque l'unique present que puissent faire les amis à leurs amis morts que de couper leurs cheveux, de les semer autour de leur sépulchre, & de leur donner des larmes.

† Les Auteurs écrivent des Lyciens §, que pendant leur Deüil ils s'habilloient en femmes, pour marquer que les pleurs & les larmes n'étant convenables qu'à ce sexe foible, ils devoient bien-tôt le finir, & prendre les sentimens d'un courage mâle, tel qu'il convient à des hommes, qui ne se laissent point abattre à la douleur. Je ne trouve pas que les Iroquois & les autres Sauvages leur ressemblent en ce point, si ce n'est peut-être que comme il n'y a pas grande différence dans

* *Homer. Odyss. 4.*

† *Valer. Maxim. Lib. 2. de Instit. Antiq.*

§ *Plutarch. Oratione Consol. ad Apollon.*

la maniére de s'habiller de l'un & de l'autre ſexe, ils s'enveloppent pendant ce temps-là la tête comme les femmes pour cacher leur afliction; coûtume qui étoit auſſi gardée anciennement chez les Perſes*.

Le Leſſus & les éjulations muſicales ſe font aſſez réguliérement par les femmes pendant tout le tems du Deüil trois fois le jour, au lever du Soleil, au midi, & à ſon coucher. On les continuë quelquefois pluſieurs années, mais non pas avec cette régularité. Chez quelqu'unes des Nations Iroquoiſes & au Bréſil, c'eſt une occupation ordinaire des femmes toutes les fois qu'elles vont au bois & aux champs, ou qu'elles en reviennent, chemin faiſant, chacune fait ſa partie : mais cela ne préjudicie en rien à leur bonne humeur; car aprés avoir fini, elles ſont auſſi prêtes à rire, que ſi elles n'avoient pas penſé à pleurer.

La coûtume de pleurer les morts, a paſſé chez quelques Nations de l'Amérique, en devoir de civilité ou de bienſéance à la réception des Etrangers. On ne croit pas pouvoir les honorer davantage, qu'en entrant dans les ſentimens de Deüil & de triſteſſe qu'ils peuvent avoir de la perte qu'ils ont faite des perſonnes de leur Nation, qui devoient leur être chéres. Ils nomment alors ceux qu'ils ont connus des gens de la Nation qui les viſitent, & font des lamentations d'autant plus vives, qu'ils les regardent comme le lien de leur union & du droit d'hoſpitalité qu'ils ont les uns chez les autres. Au Bréſil ce ſont les femmes qui viennent pleurer de la ſorte; elles s'accroupiſſent ſur leurs talons, en mettant les deux mains

* *Quint. Curt. Lib.* 10.

ſur leur viſage ; elles ſe tiennent pendant quelque tems en cette poſture, pleurant en cadence, & verſant des larmes. Chez les Sioux & chez quelques Peuples de leur voiſinage, ce ſont les hommes qui pleurent ainſi, en mettant la main ſur la tête des étrangers, qui les viſitent pour honorer les morts de leur Nation.

L'Ecriture Sainte nous marque que c'étoit un ancien uſage chez les Orientaux. Il eſt raporté dans la Genéſe *, que Jacob voyant Rachel pour la premiére fois, & ayant appris qu'elle étoit ſa couſine & fille de Laban, il lui donna un baiſer, & ſe mit à pleurer en élevant ſa voix. Il lui dit enſuite qu'il étoit le frere de ſon pere, & le fils de Rebecca. On ne voit aucun motif dans Jacob, qui puiſſe l'engager à pleurer. La rencontre de Rachel devoit lui inſpirer plûtôt des ſentimens de joye, que l'envie de faire des lamentations. Il eſt donc à croire que Jacob s'acquite en cette occaſion d'un devoir ordinaire des Orientaux de pleurer ſur les perſonnes avec qui ils avoient quelque alliance, encore plus ſur celles de qui ils tiroient leur origine, les uns & les autres. Et cette maniére d'élever ſa voix en verſant des larmes, laquelle eſt ici remarquée par la Sainte Ecriture, ſe rapporte aſſez bien à celle qu'ont les Américains de pleurer en chantant.

Fête générale des Morts.

Parmi la plûpart des Nations Sauvages, les corps morts ne ſont que comme en dépôt dans la ſépulture où on les a mis en premier lieu. Aprés un certain temps on leur fait de nouvelles obſéques, & on acheve de s'ac-

* *Gen. cap. 29.*

quiter envers eux de ce qui leur eſt dû par de nouveaux devoirs funéraires. Les Caraïbes & une grande partie des Sauvages Méridionaux, laiſſent couler une année entiére pour donner le temps aux chairs de ſe conſumer; alors ils célébrent l'Anniverſaire, & invitent les Villages de la Nation à cette Fête *. On s'aſſemble de tous les Carbets, & aprés avoir paſſé pluſieurs jours à chanter & à danſer à l'honneur des défunts, on fait calciner leurs os; ils réduiſent ces oſſemens calcinés en poudre; ils mêlent cette poudre ou ces cendres dans leur boiſſon, & boivent juſqu'à ce qu'il ne reſte plus rien dans les vaiſſeaux: donnant ainſi un exemple fréquent & héréditaire dans toute une Nation, d'un amour auſſi ardent pour leurs parens & pour leurs concitoyens, que l'étoit celui qui a immortaliſé la célebre Artemiſe Reine de Carie, laquelle ne voulant point donner d'autre ſépulture au corps de Mauſole ſon Epoux, que le ſien propre, conſacra encore mieux ſa mémoire à la poſtérité par cette action éclatante, que par le monument qu'elle lui éléva, quoiqu'il fût ſi ſuperbe, qu'on en a parlé comme d'une des ſept merveilles du monde.

Le Sieur Biet † particulariſe davantage cette action des Caraïbes. Il prétend que quelques-uns font brûler les corps immédiatement aprés leur mort; mais que d'autres les mettent dans la foſſe, ornés de leurs armes & de leurs caracolis. Ils leur apportent enſuite à manger avec grande cérémonie, diſant qu'il faut leur donner à manger juſqu'à ce qu'ils n'ayent plus de chair ſur les

* *Lettre du P. de la Neuville dans les Mémoires de Trévoux, Mars 1723.*

† *Biet, Voyage de la Terre Equinoxiale, Liv. 3. c. 14. p. 392.*

os, parce qu'ils sont persuadés qu'ils ne vont point au pays des Ames qu'ils ne soient sans chair. Quand donc ils croyent que les chairs sont entierément consumées, ils font *un vin* ou une assemblée pour les brûler, ce qu'ils pratiquent en cette sorte : Ils les mettent dans un lit de coton bien blanc; quatre jeunes filles tiennent chacune un coin de ce lit, elles font danser ces os au son de quelque instrument, & toute l'assemblée danse aussi, beuvant toûjours à leur ordinaire. Lorsqu'elles les ont bien fait danser, on dresse un bucher, où on les fait brûler avec tout ce qui leur a servi pendant leur vie. Tout étant réduit en cendres, s'il se trouve quelques os qui n'ayent pas été consumés, ils les pulvérisent, les passent par une sorte de tamis, & mettent ces cendres dans de l'eau, dont ils se frottent les jambes. Ils continuënt ensuite à boire, aprés-quoi chacun se retire. Le Sieur Biet ne dit pas qu'ils boivent ces cendres, mais peut-être étoit-il moins bien instruit que le Pére de la Neuville, qui a écrit aprés lui, & qui parle des mêmes Sauvages. Lopés † de Gomara dit des habitants du fleuve de Palmas, qu'ils enterrent tous ceux qui meurent, excepté les Devins qu'ils brûlent par honneur, & que pendant que le corps brûle, ils chantent & ils dansent; ils recueïllent ensuite les cendres, & les gardent jusqu'au bout de l'an, auquel temps les parens & la femme du défunt les boivent, accompagnant la cérémonie de cet Anniversaire de plusieurs incisions sanglantes qu'ils font sur leur corps.

Les Nations de l'Amérique Septentrionale

† *Lopés de Gomara, Hist. gener. de las Indias, lib. 2. cap. 2.*

font une Fête générale, à laquelle rassemblant tous les cadavres de ceux qui sont morts dans l'intervalle d'une Fête à l'autre, & invitant toutes les Nations voisines & alliées, où ils les font brûler, comme c'est l'usage des Peuples du Nord, ou bien ils les enséveliſſent dans une fosse commune.

Il y a quelque variation entre ces Nations touchant la maniére, & le temps auquel elles ont coûtume de célébrer cette Fête. Quelques-unes la célebrent d'année en année. Les Hurons & les Iroquois ne la célébrent que de dix en dix ans, ou de douze en douze, ou toutes les fois qu'ils changent de Village. Comme je n'ai point aſſiſté à aucune de ces Fêtes, je me régleral sur la description ¶ qu'en a donné le Pére de Brébeuf, à laquelle j'ajoûterai quelques circonstances que j'ai trouvées dans les Mémoires manuscrits du Sieur Nicolas Perrot.

La Fête générale des Morts est de toutes les actions, qui intéreſſent les Sauvages, la plus éclatante & la plus solemnelle. Ils lui donnent le nom de *Festin des Ames*, & elle leur paroît si importante, qu'ils s'y préparent d'une Fête à l'autre, afin de la rendre plus superbe, & de la célébrer avec plus de splendeur & de magnificence.

Dés que le terme approche on tient Conseils sur Conseils, soit en particulier dans les Villages, soit dans l'aſſemblée générale de toute la Nation, pour convenir du lieu où l'on doit faire la fosse commune : pour déterminer le temps précis de la Fête, & pour prendre les mesures néceſſaires, afin de la rendre magnifique par le concours nombreux des

¶ *Relat. de la Nouv. France pour l'an 1634. 2. part.*

Peuples voiſins & alliés qu'on doit attirer à ce ſpectacle.

Ces ſortes de Conſeils ne laiſſent pas de ſouffrir quelquefois de grandes difficultés par la jalouſie des Chefs, dont quelques-uns voyant avec peine leurs Emules s'accrediter davantage, & avoir la plus grande part aux affaires, font naître divers incidens ſous divers prétextes pour troubler la Fête, & cauſer une eſpéce de ſchiſme en faiſant leur feſtin à part, & mettant les morts de leur dépendance dans une foſſe ſéparée, ainſi qu'il arriva à celle, dont le Pére de Brébeuf nous a donné le detail.

Aprés être convenus du temps & du lieu, on choiſit parmi les Chefs un Maître de la Fête, qu'on apelle le *Maiſtre du Feſtin*. Celui-ci envoye par-tout ſes ordres, afin que tout ſoit prêt pour la cérémonie, & que rien n'y manque.

Chaque Village eſt alors en mouvement. Au premier beau jour tous ſe tranſportent au Cimetiére, où les Libitinaires & les Pollinćteurs de chaque famille, qu'ils nomment *Acibiconné*, tirent, en preſence des parens, les mêmes corps qu'ils avoient eu autrefois le ſoin de mettre dans la ſépulture, tandis que ceux qui ont des morts enſevelis ſeparément au loin, en quelque lieu du pays que ce ſoit, vont les chercher ſans plaindre leur peine.

C'eſt un ſpectacle ſans doute bien frapant à l'ouverture de ces Tombeaux, que la vuë de la miſére humaine dans ces Images de la mort, laquelle prend, ce ſemble, plaiſir à ſe peindre en mille maniéres diverſes dans ces cadavres, qui ſont tous différens les uns des autres, ſelon les progrés qu'a fait ſur

eux la corruption. Les uns ſont ſecs & arides : les autres ont encore un parchemin ſur les os : les uns ſont recuits & boucanés ſans apparence de pourriture : quelques autres commencent à peine à ſe corrompre : d'autres enfin fourmillent de vers, & nâgent dans le pus. Mais je ne ſçais ce qui doit frapper davantage, ou l'horreur d'un coup d'œuil ſi révoltant, ou la tendre pieté, & l'affection de ces pauvres peuples envers leurs parens décedés ; car rien au monde n'eſt plus digne d'admiration, que le ſoin empreſſé avec lequel ils s'acquitent de ce triſte devoir de leur tendreſſe, ramaſſant juſqu'aux moindres oſſemens, maniant ces cadavres tout dégoutans d'ordures, en ſéparant les vers, les portant ſur leurs épaules pendant plusieurs journées de chemin, ſans être rebutés de leur puanteur inſupportable, & ſans laiſſer paroître d'autre émotion, que celle du regret d'avoir perdu des perſonnes, qui leur étoient, & qui leur ſont encore bien chéres.

L'ouverture des Tombeaux étant faite, on laiſſe quelques heures ces cadavres ainſi découverts en ſpectacle, donnant ainſi le loiſir à chacun de faire réflexion à ce qu'il doit être un jour, pendant qu'on renouvelle le Leſſus & les pleurs comme au jour du trépas. On les couvre enſuite de robes neuves, & peu aprés on décharne tous ces oſſemens, dont on jette dans le feu la peau & les chairs, avec les fourrures & les nattes dans leſquelles ils ont été enſevelis. On ne touche point aux corps entiers, qui ont été inhumés depuis peu, on ſe contente ſimplement de les nétoyer. Ces oſſémens étant ainſi purifiés, & mis, partie dans des ſacs, partie dans des robes de caſtor, on enléve les corps entiers

ſur des brancards ; d'autres chargent les paquets d'oſſemens ſur leurs épaules, & tous ſe retirent dans leurs Cabanes, où chacun fait feſtin à ſes morts.

Deux ou trois jours avant le départ, on porte tous ces cadavres & tous ces oſſemens dans une des Cabanes de Conſeil, où une partie ſont ſuſpendus, & les autres étalés de rang tout du long de la Cabane, avec tous les préſens qui ſont deſtinés pour la Fête. Le Chef de la Cabane leur fait un feſtin magnifique, & les traite au nom du Capitaine défunt, dont il a relevé le nom. Il y chante la chanſon de mort de ce Capitaine, ce qui fait voir que les chanſons y ſont héréditaires, auſſi-bien que les noms, afin de montrer une plus grande conformité avec la perſonne qu'on reſſuſcite, dont il ſemble que rien ne périt. Les Conviés y ont la liberté qu'ils n'ont pas en certains autres feſtins, de faire part à leurs amis de ce qu'ils ont de bon, & même d'emporter chez eux ce qui leur plaît ; enfin à l'iſſuë du feſtin, chacun ſort de la Cabane en chantant *haé ! haé !* ce qu'ils appellent imiter le cri des Ames.

Tout ſe diſpoſe enſuite pour le voyage, & quand tout eſt prêt, on les voit partir au nombre de deux ou de trois cens perſonnes, chargés de leurs corps morts & de leurs paquets d'oſſemens ſur leurs épaules, couverts de belles robes de caſtor. Quelques-uns prennent la peine d'attacher ces oſſemens dans leur place naturelle, & ornent enſuite ces ſquelettes de colliers de porcelaine, & de belles guirlandes de long poil d'orignal, teint en un fort beau rouge. Ils marchent à petites journées, & ſéjournent par-tout. Au ſortir de leurs Villages, ſur leur route, & à l'appro-

che des Villages par où ils doivent paſſer, ils renouvellent leurs lamentations, & leur cri des Ames. On ſort de tous ces Villages pour venir au-devant d'eux : ils ſe font mille largeſſes en ces ſortes de rencontres, & l'ordre eſt ſi bien établi, que chacun a par-tout ſon gîte pour ſon monde & pour ſes morts, ſans que cela produiſe la moindre confuſion.

Il y a du plaiſir à voir arriver tous ces divers convois au lieu du rendez-vous général, où l'ordre eſt également bien gardé, la réception plus magnifique, & les feſtins plus nombreux & plus abondans.

Les Etrangers qui ont été invités pour aſſiſter à la Fête, font une maſſe commune des préſens qu'ils apportent pour couvrir les morts. On les reçoit dans une Cabane faite exprés, où chaque Nation alliée a ſa place marquée. Dés qu'ils ſont arrivés, ils ſe tiennent debout dans la Cabane où on les a introduits; ils expoſent le ſujet de leur venuë, & l'invitation qu'on leur a faite; ils offrent enſuite leurs préſens, ils ſe dépoüillent de tous leurs vétemens, & ſe mettent à danſer au ſon du tambour & de la tortuë, ſe ſuivans tous file à file autour de trois ſapins dreſſés exprés dans la Cabane. Cependant on ôte les préſens qu'ils ont apporté, & toutes leurs dépoüilles; & ceux qui les ont invités, en remettent d'autres à la place beaucoup plus conſidérables, & on leur fait feſtin.

Quelques jours ſe paſſent ainſi à aſſembler le monde, tant ceux de la Nation qui apportent leurs morts, que les Etrangers invités à la Fête. Ce ne ſont pendant ce temps-là que largeſſes réciproques à l'honneur des Morts. Les Chefs & les particuliers font divers petits feſtins, où ils apellent juſqu'à vingt

& trente perſonnes ; mais au lieu de ſervir des vivres & des mets dans ces feſtins, ce ſont des préſens de différente eſpéce, des robes, des haches, des chaudiéres. Les Chefs & les Conſidérables ſe diſtinguent par ces ſortes de libéralités qui les épuiſent.

On s'occupe auſſi à divers jeux. Les jeunes gens d'un côté, & les jeunes femmes de l'autre, s'exercent du matin juſqu'au ſoir ſéparément, ſoit à tirer de l'arc, ſoit à la courſe, ſoit à l'exercice du Levier. Chaque exercice a un prix deſtiné pour le victorieux, & ces honneurs funébres, où la force & l'adreſſe ont leur récompenſe, rappellent encore aujourd'hui dans le ſein de l'Amérique le ſouvenir de ces jeux de l'Elide, marqués par des Epoques, qui ſervent à régler la Chronologie des premiers temps, & qui excitérent pendant pluſieurs ſiécles l'émulation de toute la Gréce.

On prépare cependant au milieu d'une grande place, dont eſt convenu dans le Conſeil, une foſſe d'environ dix pieds de profondeur, & de pluſieurs toiſes de diamétre. On environne cette foſſe d'un échafaut ou amphitéâtre de dix toiſes de profondeur, & de dix ou douze pieds de haut : autour regnent quantité d'échelles pour y monter, & au-deſſus s'élévent grand nombre de perches dreſſées d'eſpace en eſpace, leſquelles ſoûtiennent de longues traverſes, deſtinées à porter tous ces paquets d'oſſemens qu'on y doit mettre en étalage à la vûë du public. On étend enſuite quantité de nattes ou d'écorces deſſous le Théatre, & l'on éléve quantité de petits échafauts à hauteur d'homme ſur les bords de la foſſe, pour les corps entiers qu'on a ſoin d'y porter dés la veille de la Fête.

Le jour de la Cérémonie on fait divers cris dans le Village, afin que chacun se tienne prêt de partir à l'heure marquée. Chaque famille se range à l'ordre, & chacun s'occupe de la tâche qu'on lui a donnée. On délie alors ces paquets, qui sont suspendus dans les Cabanes; on les développe derechef devant les parens, qui veulent avoir la consolation de les voir, de les manier, & de les orner encore avant que de leur dire les derniers adieux; la douleur se renouvelle à cette triste vûë, & le Lessus recommence comme le jour des funérailles; de sorte qu'on n'entend partout qu'éjulations & que cris lugubres.

A l'issuë de ces lamentations on refait de nouveau les paquets, & chaque Village, chaque Tribu sous ses Chefs, se met en chemin en ordre de procession, observant de faire garder un certain rang de bienséance aux morts même dans leur marche; de maniére que celui qui porte le corps d'un Chef, va à la tête, ainsi des autres, selon les différentes proportions de considération, d'âge & de sexe.

A mesure que ces processions arrivent dans cette grande place où est la fosse, chacune se loge en divers cantons, qui leur sont assignés par le Maître des Cérémonies, selon l'ordre des Villages, & le nombre des familles; on met à terre tous ces paquets d'ossemens, comme on fait la poterie de terre dans une Foire; & lorsque tout le monde est rendu, on fait la montre des présens qu'on étale, partie à terre, & partie sur des perches, où on les laisse un temps considérable pour donner le loisir aux Etrangers d'admirer leur richesse & leur magnificence. A la Fête des Morts, dont le Pére de

Brébeuf nous a donné la Relation, il y en avoit douze cens, qui occupoient cinq ou six cens toises de terrain, où ils restérent en parade l'espace de deux heures; cependant l'assemblée ne passoit pas le nombre de deux mille personnes.

Chaque Village, rangé sous ses Chefs, se dispose ensuite à monter sur le Théatre où chaque famille a son département. Au moindre signal que doit faire le Maître des Cérémonies, ils y courent comme à l'assaut, & dans un moment le Théatre est rempli à la faveur des échelles qui l'environnent. Ils accrochent les paquets d'ossemens aux perches préparées pour cet usage. Tous descendent avec la même précipitation, retirent toutes les échelles, ne laissant sur le Théatre que quelques Chefs, qui y restent pour faire la distribution des présens.

Vers la fin de cette distribution on pave le fonds de la fosse, & on la borde de grandes robes de dix castors chacune : on met dans le milieu quelques chaudiéres & quelques autres meubles à l'usage des Morts, & on y descend les corps entiers, dont chacun emporte avec soi une, deux, ou même trois robes de castor. C'est alors une étrange confusion, tout le monde se jettant à corps perdu dans la fosse pour en retirer quelques poignées de sable, qui, dans leur persuasion, doit leur être d'une grande utilité pour les rendre heureux au jeu.

L'année où le Pere de Brébeuf fut témoin de la cérémonie, on s'étoit arrangé pour passer la nuit sur la place, où l'on alluma de grands feux, & où l'on fit festin. Peut-être eut-on attendu jusqu'au lendemain bien avant dans le jour pour terminer la Fête;

38. Tom IV. Pag. 124.

mais un de ces paquets d'ossemens s'étant détaché de lui-même, & ayant roulé dans la fosse, ce bruit, qui surprit tout le monde, mit par-tout l'allarme; on courut de toutes parts avec un tumulte épouventable sur le Théatre, d'où l'on vuida dans un moment tous ces paquets dans la fosse, réservant néanmoins les robes de fourrure dont ils étoient couverts. Ce bruit ayant cessé pour quelque temps, ils se mirent à chanter; mais d'un air si triste & si lamentable, que le Pére, qui voyoit tout, à la faveur des feux dont la place étoit pleine, se répréſenta vivement l'horrible tristesse & l'image du désespoir, où les ames de ces infidéles étoient plongées dans les Enfers.

Quelques jeunes gens avec des perches arrangeoient les os dans la fosse, qui en fut pleine à deux pieds prés. Ils renversérent pardessus les robes de castor, qui la débordoient, & couvrirent le reste de nattes & d'écorces, qu'on combla de bois, de pierres, & de terre qu'on y jetta sans ordre. Quelques femmes y apportérent des plats de sagamité de leur bled d'inde; & le lendemain & les jours suivans, plusieurs Cabanes du Village en fournirent de grandes corbeilles, qui furent répanduës sur la fosse comme une derniére marque de tendresse envers les Morts, à qui on en faisoit le sacrifice.

De douze cens présens, dont on avoit fait la montre à cette Fête, sans parler des largesses que se firent les particuliers, & des prix qui avoient été proposés pour les différens exercices, quarante robes furent employées à parer la fosse, plusieurs restérent ensevelies avec les corps entiers; on en donna vingt au Maître du festin pour remercier les Na-

tions étrangéres qui avoient été invitées au spectacle : les morts en distribuérent quantité par les mains des Chefs & de leurs amis vivans : une partie ne servit que de parade, & fut retirée par ceux qui les avoient exposées ; les Anciens qui en avoient l'administration, en mirent à quartier sous main un assez bon nombre, & le reste, aprés que la fosse eut été comblée, fut coupé en piéces, & jetté en lambeaux par dessus le Théatre, au peuple, qui se les disputoit, de maniére qu'il falloit encore les partager entre autant de personnes qu'il y en avoit à les prétendre ; ce qui est sans doute l'effet de quelque superstition ; car ces lambeaux ne peuvent leur servir à aucun usage.

Ainsi finit cette lugubre Fête, qui sert à unir davantage ces peuples, à resserrer plus étroitement les liens qui les attachent les uns aux autres, & qui dans des Barbares, est un exemple bien humiliant, si nous comparons leur piété envers leurs parens & leurs concitoyens défunts, avec l'indifférence que nous avons pour les nôtres, lesquels sont ordinairement aussi-tôt oubliés qu'inhumés.

Quoiqu'en puissent prétendre les impies, qui veulent que tout périsse avec le corps ; ils peuvent s'instruire de la vérité par la pratique de ces Peuples grossiers ; car nonobstant ce qu'ils peuvent dire, cette Institution maintenuë depuis leur origine, est manifestement un ouvrage de la Religion, & un témoignage de la Foy ancienne. Et bien qu'aujourd'hui les sentimens de Religion soient fort abrutis par le déréglement de leurs mœurs ; & peut-être encore plus par l'impiété de ceux des Européens qui les fréquentent ; quoique même ce dernier usage-ci commence à

'abolir presque par-tout où les Européens ont été ; parce qu'ils leur ont fait comprendre l'inutilité de ces profusions d'une part, & e dommage qu'elles leur causoient de l'autre: qu'en quelques endroits même il soit entiérement éteint ; ce qu'ils faisoient autrefois, est une preuve convainquante de l'opinion générale, que les ames survivoient à la pourriture du Tombeau. Il est aussi trés-vrai-semblable qu'ils ne prenoient tant de soin de ces cadavres secs & pourris, ou nageant dans le pus & dans la corruption, qu'en conséquence de la tradition que leurs Ancêtres avoient reçûë de nos premiers Peres, que ces cadavres devoient reprendre un jour une nouvelle vie, laquelle durera autant que l'Eternité.

DE LA LANGUE.

IL ne me reste plus qu'à parler de la Langue pour finir cet Ouvrage, le doigt de Dieu ne s'y fait pas moins sentir que dans s autres merveilles, qui sont les effets de sagesse & de sa puissance ; car le langage étant nécessaire à l'homme pour former s liens de la société, il doit paroître admirable que dans cette multitude de Langues répanduës dans le Monde, il regne dans lles même des Peuples les plus grossiers un dre & une œconomie qu'ils n'ont jamais été en état d'introduire d'eux-mêmes r art & par principes, & qu'ils ont en-

core aujourd'hui ſans être en état de les bie
comprendre; de maniére qu'ils paroiſſer
tout ſurpris lorſque les Miſſionnaires, q
les ont pénétrées par un long uſage, par ur
étude conſtante, & encore plus par le ſ
cours d'enhaut, leur font remarquer dai
leur Langue propre cette connexion métho
dique qu'ils n'avoient jamais aperçûë.

* Les hommes n'ont eu qu'un même Lar
gage juſqu'à cette entrepriſe inſenſée de leu
vanité que Dieu ſe plut à confondre, e
mettant un tel déſordre dans leurs penſées
qu'ils ne faiſoient que ſe troubler dai
leur ouvrage par ce dérangement ſubit
inopiné, qui ayant broüillé toutes les e
péces & la ſignification des mots, les m
dans l'impoſſibilité de pouvoir s'entendre.

Rien n'eſt mieux marqué dans la ſain
Ecriture que ce prodigieux évenement. Ma
je crois que c'eſt ſe donner une peine inuti
que de vouloir deviner en combien de La
gues Meres ſe fit cette célébre diviſion. Je r
ſçais ſur quoi fondé on s'étoit perſuac
qu'elle s'étoit faite en 72. Langues origin
les; & je crois qu'il eſt trés-peu importa
de ſçavoir s'il y en a eu un nombre plus gran
ou beaucoup moindre.

Je ne vois pas non plus qu'on doive ſe fat
guer beaucoup à ſoûtenir, que la Langu
Hébraïque ſoit celle que parloient les hon
mes juſqu'au tems de la Tour de Babel, c
elle eut le privilége d'être conſervée dans
famille d'Héber; & qu'elle fut tranſmiſe p
Abraham au peuple Juif qui en eſt deſcend
Ceux qui dans cette opinion tâchent de ra
porter toutes les autres Langues à des racin
hébraïques qu'ils croyent appercevoir,
donne

* *Gen. cap.* XI. *v.* 7. 8.

donnent des peines inutiles pour des conjectures purement imaginaires.

La Langue Hébraïque est respectable à la vérité pour avoir été la Langue du Peuple de Dieu, & la premiere dans laquelle les Livres saints ont été écrits, quoi-que ce ne soit pas le son de la parole, ou la figure des caractéres, mais les vérités qu'ils contiennent, qui leur attirent ce respect. Mais cette Langue en elle-même n'a pas de plus grandes beautés que les autres, & n'a rien en soi qui puisse faire dire qu'elle ait pû mériter un privilége tel qu'on le suppose, pour être conservée au tems de la confusion. Quand Dieu n'eût pas conservé cette premiére Langue que parloient Adam & sa postérité, le miracle qu'il opéra à la Tour de Babel, eût-il été défectueux ? Il me paroît au contraire qu'il eût été plus complet en ne la conservant pas. Héber étoit-il plus homme de bien que les autres, qui mirent le comble à leur témérité insensée dans cette entreprise commune des hommes contre Dieu ? D'où lui pouvoit donc venir un privilége aussi spécial & aussi frappant que celui-là ?

* Le sçavant M. Huet a crû aprés Théodoret, qu'on pouvoit penser que cette premiére Langue qu'on avoit parlé jusqu'à la tour de Babel, avoit été entiérement éteinte en cette occasion ; & que l'Hébraïque qu'il croit être la même que la Cananéene, étoit une de celles qui s'y étoient formées : qu'Abraham sortant de la Chaldée, qui étoit son païs, avoit été obligé d'apprendre celle de la Terre de Chanaan que sa postérité parla depuis.

Il seroit en effet difficile de concevoir,

* *Huet, demons. Evang. Prop.* 4. *cap.* 13. *p.* 134.

comment dans la seule famille d'Abraham laquelle étoit confonduë depuis trés-long-tems parmi les Chaldéens, cette Langue eû pû se conserver au milieu d'un peuple nombreux, qui en parloit une autre toute différente ; & bien que cela ne soit pas impossible, rien cependant n'oblige à le croire sans des preuves bien solides & bien fondées.

Je ne crois pas néanmoins que la Langue Hébraïque fût aucune des Langues étrangeres qu'Abraham avoit aprises. Il est bien plus naturel de penser qu'Abraham, dont la Langue maternelle étoit celle qu'on parloit de son tems dans la Chaldée, parla toûjours cette même Langue parmi les siens, quoi-que les divers voyages qu'il fut obligé d'entreprendre, le missent dans la nécessité d'en aprendre assez de celles de ses Voisins pour se faire entendre & pour les entendre. Cela ne devoit pas lui être difficile, les Langues des Peuples voisins étant assez ordinairement des dialectes les unes des autres. Il est probable que dans tous ses voyages, sa Langue maternelle souffrit quelque altération : altération qui devint bien plus sensible dans sa postérité, laquelle ayant fait un peuple particulier, qui se faisoit un point de Religion d'avoir peu de rapport avec les Gentils, forma une dialecte particuliére, laquelle s'éloignoit toûjours de sa source par le long séjour que ce Peuple fit en Egypte, dans le Désert, & dans la Terre de Chanaan, où elle extermina presque tous les Naturels du païs ; tandis que cette même Langue d'Abraham s'altéroit d'un autre côté dans ceux qui avoient resté dans la Chaldée ; par la fatalité ordinaire aux Langues vivantes, qui changent toûjours avec quelque proportion comme les modes. Nous en a-

vons un exemple dans la Langue Françoise, laquelle est bien différente d'elle-même, si on compare ce qu'elle est aujourd'hui avec ce qu'elle étoit il y a quatre ou cinq siécles.

De cette maniére la Langue Hébraïque ne seroit qu'une dialecte de celle qu'on parloit dans la Chaldée, lorsqu'Abraham en sortit par l'ordre de Dieu pour être le Pere d'un Peuple aussi nombreux que les Etoiles du Ciel, & les sables de la mer. La Phénicienne ou Chananéenne, & les autres Langues Orientales, qui approchent de l'Hébraïque, seront aussi des dialectes d'une même Langue mere, qu'il est difficile de discerner dans un aussi grand éloignement, toutes les dialectes d'une même Langue mere, ayant les mêmes racines du plus grand nombre des mots qui la composent.

Quoi-qu'il en soit de ce sentiment sur la Langue Hébraïque, il est trés-certain que les Langues de l'Amérique n'ont aucune analogie avec elle, ni avec celles qui s'y rapportent, ou qui en sont dérivées, ainsi que l'assûrent ceux qui entendent les Langues sçavantes, & qui ont fait la comparaison des unes avec les autres.

Je sens bien qu'on peut me faire une objection contre l'opinion que j'ai, qu'une grande partie des peuples de l'Amérique, & peut-être les Iroquois & les Hurons en particulier, sont décendus de ces Peuples bares, lesquels occupérent les premiers la Gréce. Car si cela étoit, il n'est pas possible qu'il ne se trouvât dans leurs Langues quantité de racines gréques & par conséquent quantité de racines hébraïques, phéniciennes, & de toutes les autres à qui la Grecque

a rapport, soit qu'elle soit dérivée elle même, soit quelle soit originale, mais mélangée & enrichie par une grande multitude de mots & de termes pris des Langues Orientales.

Mais il est facile de résoudre cette difficulté. Car, outre que je pourrois dire que la plûpart de ces Peuples dans ce long espace de siécles, qui ont coulé depuis leur transmigration, & le long trajet qu'ils ont fait de Gréce en Amérique, peuvent fort bien avoir perdu leur Langue originaire & primitiale, ainsi qu'il arrive aux Peuples transplantés; néanmoins, sans recourir d'abord à cette réponse, il est certain que cette multitude de Barbares, compris sous les noms génériques de Pélasgiens & d'Helléniens, avoient non-seulement des Langues différentes entr'eux; mais qui l'étoient encore davantage de celle de ces Conquérans, qui se fixérent dans la Gréce aprés les en avoir chassés de plusieurs endroits.

Il est vrai que les Grecs postérieurs donnoient le nom de Barbares non-seulement aux Peuples, qui parloient des Langues absolument étrangéres à la leur, mais encore à ceux qui parloient la leur, & qui la parloient mal, soit par un mélange de plusieurs mots qu'ils avoient pris des Etrangers, & du commerce qu'ils avoient avec ces Peuples compris sous le nom de Barbares, soit par un accent grossier & corrompu, tel qu'on le trouve encore dans nos Provinces éloignées de la Cour, & des lieux où la Langue se parle dans toute sa pureté.

Mais ce n'est pas seulement dans ce dernier sens qu'on doit l'entendre, quand je parle de ces Barbares, qui occupérent en prémier

lieu la Gréce. Ils avoient véritablement des Langues d'une œconomie totalement différente de celle des Grecs postérieurs. * Hérodote l'assure positivement des Peuples, qui habitérent les prémiers l'Isle de Créte. Hérodote avouë aussi que la Langue des Pélasgiens s'étoit absolument perduë dans la Gréce, & il conjecture que cette Langue devoit être la même que celle de ces Pélasgiens, qui allérent s'établir à Crestone, au voisinage des Tyrrhéniens, & qui parloient un langage fort différent de ces derniers.

Mais si cela est vrai des Pelasgiens, cela doit l'être encore davantage des Eteocrétes & des Cydoniens, qui leur étoient antérieurs, & qui passoient pour indigénes. † Je puis dire la même chose de presque tous les autres Peuples du Péloponése, & des Insulaires de la Mer Egée, qui étoient pour la plûpart des Colonies des prémiers Crétois, ou des Asiatiques. Hérodote & Thucydide pour faire honneur aux Athéniens, les exceptent, & assurent que leur langage n'avoit jamais changé, parce que ceux-ci cultivant la terre, & étant plus sédentaires que les autres Peuples, qui étoient errans, leur paroissoient avoir été toûjours stables dans leur païs. Mais il n'est pas vraisemblable que les Athéniens n'ayent pas été sujets aux vicissitudes & aux changemens ¶ des prémiers temps, & je n'en veux point d'autre preuve, que ce que Thucydide lui-même dit au commencement de son Ouvrage, de la maniére de vivre des prémiers hommes. D'ailleurs, quand bien même les Atheniens eussent été

* *Herodot. Lib. 1. n. 57.* † *Vid. Strab. Lib. 7. p. 221.*
¶ *Herodot. Lib. 1. n. 58.*

toûjours ſtables dans leur païs, combien de Nations avons-nous, qui ſans ſortir de leurs terres, ont pris la Langue de celles qui les ont ſubjuguées ?

Preſque tous les petits Peuples de l'Aſie-Mineure étoient originaires de la Gréce ; cependant les Grecs poſtérieurs les regardoient comme des Barbares, non-ſeulement pour leurs mœurs, & pour leur maniére de combattre, mais encore pour leur langage, ainſi que le diſent Homére & * Dyctis de Créte. Enfin toutes ces colonies de Cariens, de Termiles, de Telmiſſiens, de Cauniens, de Lyciens, de Miléſiens, de Troyens même, étoient établies en Aſie environ le temps du Cadmus fils d'Agénor, & de ces Chananéens, qui allérent s'établir dans la Bœotie, où je crois qu'ils aportérent non-ſeulement les Lettres, mais encore la Langue que les Grecs ont parlé depuis.

Il peut bien ſe faire néanmoins que dans la ſuite des temps ces Peuples de l'Aſie-Mineure, par le voiſinage & par la dépendance qu'ils eurent des Grecs, dont les Républiques furent trés-long-temps floriſſantes, prirent auſſi leur langage, & laiſſérent perdre le leur ainſi qu'il eſt arrivé à pluſieurs autres Peuples à l'égard de la Langue Grecque même, aucune des Colonies Grecques établies dans l'Afrique ou dans la grande Aſie, ne l'ayant conſervée ; & de la Langue Latine, qui s'eſt répanduë partout dans l'Europe à la faveur des conquêtes & des alliances du Peuple Romain, & qui s'eſt enſuite altérée & diviſée en pluſieurs dialectes, comme on peut le vérifier dans le François, dans l'Italien, dans l'Eſ-

* *Dyctis Cret. Lib. 2. de bello Troj.*

pagnol, & dans la Langue Franque, laquelle a cours dans la Gréce, dont les étymologies sont presque toutes latines. On appelloit cependant avec justice tous ces Peuples, Barbares, ou βαρβαροφώνοι, ainsi * qu'Homére s'explique parlant des Cariens, à cause de la pésanteur de leur machoire, & du tour grossier de leur prononciation, & parce qu'ils travestissoient la Langue Grecque par l'impropreté des termes qu'ils y mêloient, ou de la plûpart des mots qu'ils estropioient.

Hérodote & quelques autres Auteurs rapportent plusieurs termes de diverses Langues barbares, de la Phrygienne, de l'Egyptienne, de celles des Scythes, des Peuples de Thrace, des Perses, des Amazones, des Indiens, & de quelques autres Nations de l'Asie & de l'Afrique. Ceux, qui possédoient les diverses Langues de l'Amérique, pourroient sans doute trouver de l'Analogie entre ces termes anciens, & ces Langues dont ils auroient connoissance.

Il est vrai que les Peuples de Thrace, les Scythes, les Perses, les Amazones même n'étoient pas un seul Peuple compris sous chacun de ces noms, mais une multitude de Nations Barbares, différentes de Langues & de mœurs, comme aujourd'hui même on en comprend une grande quantité sous les noms génériques d'Indiens & de Tartares, dont plusieurs ne nous sont pas connuës.

Il est vrai aussi que les Historiens, qui ont été si peu fidelles dans le récit qu'ils nous ont fait des mœurs & des coûtumes des Barbares, qu'ils voyoient de trop loin pour les bien connoître, auront encore plus fa-

* *Homer. Iliad.* 2. v. 867.

cilement estropié les mots de leur Langue, que les figures de leurs personnes, dont ils nous ont souvent fait des grotesques & des monstres, par leur trop grande crédulité. Il doit en effet en être de nous par rapport aux Langues Barbares, à peu prés comme des Barbares eux-mêmes par rapport aux nôtres; car de la même maniére qu'il seroit impossible à des Iroquois de prononcer certain mots, qui nous sont aisés, & que pour dire, par exemple, *Lucifer*, *Ponce-Pilate*, ils diront *Ronsikouer*, *Konskouirat*, il doit se faire aussi fort naturellement qu'ils ayent dans leur langage certaines prononciations, que nous ne puissions pas nous empêcher de travestir.

Nonobstant cela néanmoins, je ne laisse pas de sentir dans ces termes anciens, ceux qui n'ont point d'Analogie avec les Langues Huronnes & Iroquoises, & ceux au contraire qui peuvent s'accommoder aux unes & aux autres.

Parmi ces termes, ceux qui sont chargés de Lettres Labiales, ne leur appartiennent certainement pas, parce que les Hurons & les Iroquois ne les ont point, ce qui leur donne une grande facilité de parler toûjours la bouche ouverte, & en tenant le Calumet entre les dents. Je parle de ceux qui en sont chargés; car il en est d'autres, où une Lettre Labiale peut avoir été facilement substituée à une autre, laquelle aura le même effet quant à l'Euphonie.

J'ai déja dit, que les termes qui m'avoient le plus frappé, étoient ceux qui étoient pris de la Langue d'un Peuple de la Thrace, dont l'ancien nom s'étoit conservé dans une ou deux Provinces de l'Asie, qui sont l'Arie

& l'Areïane. Car, outre ceux que j'ai déja cités, j'en puis encore citer quelques-uns, où il n'y a aucun changement à faire, qui sont purement Iroquois & Hurons ; & d'autres, qui ayant toute la construction & le goût de ces Langues, peuvent leur être rendus avec un léger changement.

Oritæ, * les Orites, étoient un Peuple de l'Areïane. Ce mot est purement Iroquois & Huron. Il signifie une espéce de Pigeon fuyard, connu en Canada sous le nom de *Tourte*, que les François lui ont donné. Ce † sont des oiseaux de passage, qui font presque toutes les années leurs nids dans le païs des Iroquois. C'est une manne si abondante, que cela peut être comparé au passage des Cailles en Italie. Il y a encore plusieurs Sauvages qui portent le nom d'*Orité*, & il est héréditaire en certaines familles. Il est vrai qu'il n'y a point de Nation Iroquoise, qui soit aujourd'hui désignée par ce nom ; mais les noms des Nations sont chez eux sujets au changement, & dépendent de différentes circonstances, ainsi que je l'ai déja remarqué.

Les fleuves de l'Arie & de l'Areïane étoient nommés, l'un *Arios*, & l'autre *Tonderon*. ¶ Le premier a la même racine que le nom même de la Province, & vient du mot *Ares*, qui étoit aussi le nom de Mars, ou de la Divinité de ces Peuples. Le se-

H 5

* *Strabo*, *Lib.* 15. *p.* 498.

† *Arrian. Lib. Hist. Ind.*

¶ *Plinius*, *Lib.* 6. *cap.* 23. Ariana Regio ambusta fervoribus, desertisque circumdata, multa tamen interfusâ opacitate cultores congregat circa duos fluvios Tonderon & Arosapen. Oppidum Artacoana. Arius qui præfluit Alexandriam ab Alexandro conditam.

cond eſt un mot Iroquois bien marqué, & peut convenir à un homme, & à un fleuve ſelon l'uſage des temps anciens. Thonneron ou Thonderon vient du verbe Kanneron, ou peut-être de *Ganneron*. Il y a plus d'apparence qu'il vient du premier à cauſe du T de localité.

Les *Auteurs eſtropient un peu, ſelon leur coûtume, le nom de la Ville Capitale de l'Arie, qu'Arrien qualifie de Ville Royale. † Ptolomée l'apelle *Artagena*; Strabon, *Arctagena*; ¶ Quinte-Curce *Artacacna*; § Arrien & Pline, ** *Artacoana*, ou *Artacoanna*, ſelon quelques verſions. Ce dernier mot a toute la forme Iroquoiſe & Huronne; & pour être bien prononcé, il devroit être écrit *Artakoann-ha*, ſi l'on y fait un petit changement au commencement, & qu'au lieu d'*Artakoann-ha*, on mette *Annatakoann-ha*, cela voudra dire le grand Village, ou la grand Ville, & cela conviendra parfaitement à la Bourgade Capitale de ces Barbares. Les autres noms des Villes de l'Arie & de l'Areïane, étoient manifeſtement étrangers à la Langue du pays, & avoient été donnés par les Princes, qui s'en étoient rendus les maîtres. Tel eſt le nom d'Alexandrie, qui y fut bâ-

Les variations qui ſe trouvent dans les Auteurs au ſujet de la Ville Capitale de l'Arie, font voir combien ils étoient ſujets à eſtropier les mots des Langues Etrangéres. Raderus, ſur le ch. 12. du Liv. 6. de Quinte Curce, dit qu'on lit dans différens Auteurs, ou manuſcrits différens des mêmes Auteurs, *Artacanna*, *Arctacrana*, *Artacoana*, *Chartacrana*, *Arctacana*, *Articaudna*, *Artacoanna*, & *Articanda*.

* *Arrian. Lib. 3. de expedit. Alex.*

† *Ptolom. Tab. 8. Aſiæ.*

¶ *Quint Curt. Lib. 6. cap. 12.*

§ *Strabo, Lib. 11. pag. 516.*

** *Plinus, loc. cit.*

tie par Alexandre le Grand, pour contenir ces Peuples légers & inconstans. Ils étoient sous la dominatron des Perses, qui y tenoient un Satrape avec des troupes, pour les tenir dans le devoir.

Arioch, appellé Roi de Pont dans la Vulgate, & des Scythes par Symmaque, avoit ses Etats dans ces quartiers-là, & étoit sans doute l'un des Chefs des Peuples de l'Areïane. Ce mot peut venir du mot Ἄρης, & Eusebe l'appelle Ἄρειος; il peut aussi venir du mot Huron *Ario*, & de l'Iroquois *Gario*, qui veut dire tuer, ou battre. *Hariok*, *Hariosk*, ou *Rariosk*, à la troisiéme personne masculine du présent d'habitude, signifie le *Tueur*, ou le Vainqueur; nom qui convient parfaitement à un grand Guerrier, & à un Chef des peuples.

Il doit paroître singulier, que dans le peu de termes qui se trouvent dans une ou deux Provinces si peu connuës, ceux qu'on a sauvez des débris de l'Antiquité, & qui signifient la Divinité, les Provinces, la Ville Capitale, les Chefs, les Peuples, & les Fleuves, ayent une si grande conformité avec les Langues Huronne & Iroquoise.

En voici quelques autres. *Orontes*, qui est un nom d'homme, d'une Montagne,* & d'un Fleuve de l'Asie, est aussi un nom Iroquois, qui vient de *Garonta*, avec la finale augmentative *es*, *Garontes*, ou *Orontes*, un arbre fort grand, & fort long. *Orontabates* paroît venir de la même racine, & pour être

* L'Oronte est un fleuve, qui sépare la Syrie de la Ville d'Antioche. C'est aussi le nom d'une montagne, entre laquelle & ce fleuve, cette Ville est située. Virgile donne le nom d'*Orontes* au Chef des Lyciens, qui accompagnoit Enée en Italie.

Unam quæ Lycios fidumque vehebat Oronten.

prononcé en Iroquois, c'est-à-dire, en changeant la labiale B, qui est mise à cause de l'Euphonie, en *ou*, que les Iroquois substituënt pour la même raison aux labiales qu'ils n'ont pas, on dira *Orontoouatet* de *Garonta* arbre, d'*Oronto* un arbre dans l'eau, ou un canot *Orontoouatet*, un canot entraîné par le fil de l'eau, & par la rapidité du courant.

Tarr'ha étoit une Ville, & une Colonie, qui de l'Isle de Créte, alla s'établir dans le Pont en Asie. Ce nom signifie en Iroquois une forest, de *Garr-ha* forêt, *Tarr-ha*, avec le T de localité, il y a-là une forêt. Il y a encore des Nations que nos Iroquois appellent *Garr-hagon-ronnon*, c'est-à-dire, les habitans des forêts, ou de la profondeur des terres. Ce sont ceux que les François nomment les Têtes de boule.

Tharea est un nom de Chef de famille, & de Tribu chez les Onneïouts. Il paroît être le même que celui de Térée * Roi de Thrace, si célébre par la fable de Philomele, & de Progné.

Honnogares ou *Hannagares*, *Shonnogares*, sont des noms Iroquois peu différens les uns des autres, & dont la racine est *Gannagara*, ou *Onnagara*, la corne, *Onnacharese*, la longue corne; s'*Honnagarese*, la trés-longue corne. On peut rapporter à ces noms celui du fameux Scythe Anacharsis, qui mérita par sa sagesse l'estime de toute la Gréce. Les Grecs ont fait à ce nom des changemens peu considérables. Ils en ont ôté l'aspiration, qui est la marque caractéristique de la troisiéme personne masculine, la double *n*, & ils ont interposé une *s* entre l'*r* & l'*e*, disant

* *Ovid. 6. Metamorph. Aristot. Lib. 3. Rhet.*

Anacharses pour *Hannacharès*. Je pourrois encore rapprocher de la Langue Iroquoise les noms Scythes de *Toxaris*, de *Dendamis*, & plusieurs autres ; mais je ne veux pas ennuyer par des étymologies, sur lesquelles je n'oserois pas faire grand fonds moi-même : j'ajoûterai seulement en finissant, qu'il y a encore dans la Moscovie un Lac, qui se nomme le Lac *Onega* ; Onnega en Iroquois signifie de l'eau, & ce nom par-là convient assez bien à un Lac.

Non-seulement les Langues Amériquaines n'ont point d'analogie avec la Langue Hébraïque, avec les Langues Orientales, avec la Grecque & la Latine, & avec toutes celles qui passent pour sçavantes ; mais elles n'en ont pas non plus avec les Langues vivantes de l'Europe, & les autres qui nous sont connuës, si l'on excepte celle des Eskimaux, qui approche fort, dit-on, de celle des Basques. Si ce rapport se trouve dans l'économie des deux Langues, on en pourroit tirer quelque conséquence sur leur origine, & se persuader que les Eskimaux sont décendus de ces Ibériens, qui étant allés avec les Cantabres Peuples d'Espagne, ensuite, selon le témoignage de Strabon, pour retourner en Asie, où le nom d'Ibérie se conserve encore, quoique les anciens habitans, lesquels n'étoient guéres stables, ayent pû passer en Amérique ; mais s'il ne se trouve que certains mots basques entés sur le langage naturel des Eskimaux, on doit penser qu'ils les ont pris du commerce des Biscayens, qui ont les premiers frequenté ces côtes maritimes, où la pêche de moruë & de la baleine les avoit attirés, de la même maniére que

les Grecs avoient pris quelques mots des Langues des Barbares, avec qui ils avoient été en relation. Il se trouve aussi dans les Langues Hurone & Iroquoise quelques mots qui sont dans la Grecque, dans la Latine, & même dans la Françoise.

Toute Langue Barbare est extrêmement difficile à apprendre à un homme, qui en parle une autre, laquelle a une œconomie toute différente. Il n'en sçauroit venir à bout lui seul sans une extrême application, & un usage de plusieurs années. On peut dire même, qu'il ne la sçaura jamais que trés-imparfaitement, s'il n'est secouru, & s'il n'a le talent de supléer au défaut des Livres, en se se faisant une méthode qui lui applanisse les difficultés, & qui lui abrége le chemin. Quand donc deux Peuples, qui parlent des Langues éloignées, telles que sont la Langue Iroquoise & la Françoise, s'approchent pour la nécessité du commerce, ou pour se servir mutuellement de défense; ils sont obligez également de part & d'autre de s'approcher dans leur langage pour pouvoir s'entendre; les commencemens en sont assez difficiles: mais à la fin, avec un peu d'usage, ils parviennent à se communiquer leurs pensées, partie par gestes, & partie par certains mots corrompus, qui ne sont ni de l'une, ni de l'autre Langue, parce qu'ils sont estropiez, & qui composent un discours sans rime ni raison; mais qui par l'usage restent consacrés à certaines significations, lesquelles servent à les faire parvenir au but qu'ils se proposent.

Il s'est formé de cette maniére en Canada, aux Isles de l'Amérique, & en différens autres pays, où les François commercent, un

jargon dont le Dictionnaire est fort court, & ne roule que sur le commerce même ; il y entre des mots pris des Langues de toutes les Nations, avec qui les François ont communiqué ; on y prend un temps pour un autre, une troisiéme personne pour une premiére, un plurier, pour un singulier ; tout est bon, le geste, la présence de la chose, & l'usage rendent intelligible un discours par lui-même inintelligible. Le François croit parler la Langue du Sauvage, le Sauvage croit parler celle du François, & ils s'entendent assez bien pour le besoin qu'ils en ont.

Pendant les premiers mois de mon séjour au Sault-Saint-Loüis, les Sauvages me parloient ce jargon, & ils supposoient, qu'étant François, je devois l'entendre ; mais je l'entendois si peu, que dés que je commençai à voir un peu clair dans les principes de leur langue naturelle, j'étois obligé de leur dire de parler comme ils font entre Sauvages, & je comprenois alors beaucoup mieux leur pensée.

Dans l'Amérique Méridionale, il y a une Langue universelle, qui a cours par-tout, & qui est par-tout entenduë, comme la Langue Malayoise dans les grandes Indes. Outre cela, chaque Nation particuliére a la sienne, différente de celle des autres ; & il y en a un si grand nombre, qu'on prétend qu'aux environs seulement du fleuve des Amazones, il doit y avoir prés de soixante-dix Langues diverses. Outre cela, il faut remarquer que chez presque toutes ces Nations, il y en a proprement trois ; l'une qui est propre du style de Conseil, si relevée & si obscure, que souvent ils n'entendent pas ce qu'ils disent. La seconde est particuliére aux hommes, & la troisiéme aux femmes.

Dans l'Amerique Septentrionale, toutes les Langues des Peuples, qui l'habitent, si l'on en excepte les Sioux & quelques autres qui ne nous sont pas assez connus, & qui sont au-delà du Missisippi, se rapportent à deux Langues Meres, à sçavoir l'Algonquine & la Huronne. Celles-ci se sousdivisent en autant de dialectes, qu'ils y a de Nations particuliéres. Quand je dis que la Langue Algonquine & la Langue Huronne sont les Langues Mere, je parle selon l'idée commune; car entre tant de Langues, qui ont un trés-grand rapport entre elles, il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de discerner les Langues originales d'avec les dialectes.

Quoiqu'il n'y ait guéres plus de vrais Algonquins, que les Iroquois, & que les eaux-de-vie les aïent presque entiérement détruits, la Langue Algonquine est cependant la plus répanduë, & se parle par le plus grand nombre des Nations depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Missisippi.

La Langue Huronne étoit autrefois trés-étenduë. Le Pere de Brebeuf comptoit environ trente mille ames de vrais Hurons, distribués en vingt Villages de la Nation. Il y avoit, outre cela, douze Nations sedentaires & nombreuses, qui parloient leur Langue.

La plûpart de ces Nations ne subsistent plus, les Iroquois les ont détruites. Les vrais Hurons sont réduits aujourd'hui à la petite Mission de Lorette, qui est prés de Québec, où l'on voit le Christianisme fleurir avec l'édification de tous les François; à la Nation des Tionnontatés, qui sont établis au Détroit; & à une autre Nation nom-

breuse, qui s'est refugiée à la Caroline. Il y a encore dans la Virginie quelques misérables restes d'un Peuple, que les Iroquois nomment, *atati-onoué*, c'est-à-dire, qui parlent une Langue commune avec eux. Je crois que c'est celle qui est connuë dans les anciennes Relations Françoises sous le nom d'*Almouchiquois*. Il n'y a pas long-tems que les Iroquois ont cessé de les harceler, & de les fatiguer par les partis de guerre qu'ils envoyoient chez eux.

Je croirois aussi qu'il y a encore quelque Peuple de la Langue Huronne dans la nouvelle Zemble. Dans le premier Recüeil des Voyages du Nord, il est dit, » que la » Chronique Danoise remarque que trois » Sauvages qu'un Pilote Anglois avoit amenez du Détroit de Davis à Coppenhague, » parloient si vîte, où plûtôt bredoüilloient » si fort, qu'ils ne prononçoient rien distin» ctement que ces deux mots, *oka*, *inde-» cha*, dont on n'a jamais sçû la significa» tion. Je crois y reconnoître, & le génie de la Langue Huronne, qui articule peu ses mots par le défaut des lettres labiales, & une terminaison qui leur est ordinaire. Si même, dans ces deux mots, que je suppose un peu travestis, on fait un léger changement peu sensible à l'oreille, & qu'au lieu d'*oka indecha*, on dise *taotendecha*, cela signifiera, *qu'est-ce que c'est que cela?* paroles qui devoient être souvent dans la bouche de ces Sauvages, lesquels se trouvoient transplantés dans un païs, où ils voyoient bien des choses capables de piquer la curiosité, & qu'ils n'avoient pas accoûtumé de voir dans le leur.

Les cinq Nations Iroquoises forment au-

tant de dialectes differentes de la Langue Huronne, & qui s'éloignent autant entr'elles à peu prés, que le François, l'Espagnol & l'Italien, les unes plus, & les autres moins avec quelque proportion, & à raison de leur situation.

La Langue Huronne est noble, majestueuse, & plus reguliére que les Iroquoises. La prononciation en est rude, fort gutturale, & l'accent en est difficile à prendre. C'est cet accent que les Etrangers n'attrappent pas facilement. Nos Missionnaires cependant avoient un domestique aux Hurons, qui, quoiqu'il n'eut jamais pû apprendre la Langue, pendant plusieurs années de séjour s'étoit fait néanmoins une espece de jargon pour se divertir, & qui ne signifioit rien mais où l'accent étoit si bien imité, avec les terminaisons des mots les plus ordinaires, que les Hurons eux-mêmes y étoient trompés & disoient, nous voyons bien qu'il parle nôtre Langue, mais nous ne pouvons comprendre ce qu'il dit.

La Langue des Iroquois Onnontagués approche le plus de la Huronne par son accent & par ses terminaisons ; & par cette raison-là même, elle est plus estimée que les autres. En la prononçant ils ont une espece de cadence & de subsultation, laquelle n'est pas désagreable.

La Langue des Agniés est plus douce & moins gutturale, elle n'a tout au plus que quelques aspirations fines, & peu sensibles.

L'*Onneïout* paroît s'être formé de l'Agnié. Ils affectent en le prononçant, une sorte de délicatesse. Pour l'adoucir davantage, ils changent la lettre *r* en *l*, & tronquent la moitié des mots, dont il faut deviner la dernié-

re syllabe. Cette délicatesse affectée est cependant désagreable, & le ton qu'ils y donnent, a quelque chose de peu spirituel.

Le *Göiogouen* & le *Tsonnontoüan*, sont rudes, sur-tout le *Tsonnontouann*, aussi les autres Iroquois se moquent d'eux, & disent qu'ils parlent mal. Les François eux-mêmes les appellent *les Païsans*, la grossiereté de leur Langue se faisant sentir sur toute leur personne. Cependant le Pere de Carheïl ayant appris leur Langue, aprés avoir beaucoup travaillé sur la Huronne, & sur les autres Iroquoises, la trouve la plus énergique, & la plus abondante de toutes.

Toutes ces Langues sont vivantes, & sujettes au changement. Il s'y fait de nouveaux mots; d'autre y perdent leur grace, & deviennent sur-annés. Chacun se pique de bien parler sa Langue, & ils raillent volontiers de ceux qui parlent mal. Ils respectent néanmoins les Etrangers, sur-tout les Européens, qu'ils regardent comme incapables de l'apprendre, si l'on en excepte les Missionnaires, qu'ils croyent devoir la posseder comme eux-mêmes, parce qu'ayant le secours de l'Ecriture, ils se persuadent que tout est écrit, & que s'appliquant à la Langue par état, c'est leur faute s'ils la parlent mal.

La plûpart de ces Peuples Occidentaux, quoiqu'avec des Langues trés differentes, ont cependant à peu prés le même génie, la même façon de penser, & les mêmes tours pour s'exprimer. Mais comme ces Langues manquent d'une infinité de termes, pour exprimer les connoissances que les Arts nous ont données, ils ont encore une plus grande disette d'expressions qui ayent

rapport aux idées que nous avons de la Reli-
gion; de ſorte que les Miſſionnaires, qu
ont eu à défricher ces Langues, ont ét
obligés de dévorer des difficultés qui paroiſ
ſoient inſurmontables, non ſeulement pou
apprendre les choſes d'uſage, & qui vien
nent ſouvent dans le diſcours; mais il leu
fallut encore une étude plus particuliere, &
bien plus pénible pour tirer du fonds de ce
Langues même, comme un nouveau langage
qui ſervit à leur faire connoître les choſe
de Dieu, & les verités abſtraites. Et bier
que ce langage nouveau ne conſiſte pa
dans des mots forgés, & entés ſur le leur
mais ſeulement dans des periphraſes, &
des compoſitions tirées du fonds, & du
tour de leur Langue même, qu'ils en-
tendent aiſément, il a été cependant trés-
difficile d'y parvenir; & ceux des Euro-
péans, qui ont vêcu parmi eux pluſieurs an-
nées, qui ont appris leur Langue dés l'en-
fance, avouënt ingenûment, qu'ils ne ſçau-
roient leur parler de Dieu, & les inſtruire
comme font les Miſſionnaires, quoiqu'ils
comprennent d'ailleurs tout ce que les Miſ-
ſionnaires diſent.

Le Pere Biard s'exprime ſur ce ſujet d'une
maniére à faire plaiſir. Et j'ai cru qu'il ne
ſeroit pas déſagreable au Lecteur que je rap-
portaſſe ici ces propres paroles. » Les * Je-
» ſuites, dit-il, voyant que pour la conver-
» ſion des Payens, la Langue leur étoit tota-
» lement néceſſaire, ſe réſolurent d'y vâ-
» quer en toute diligence. Mais on ne ſçau-
» roit croire les grandes difficultés qu'ils y
» rencontrerent, par ce principalement qu'ils
» n'avoyent aucuns Interprets, ni Maîtres,

* *Relat. de la Nouv. France 1616. ch. 16. p. 142.*

Le Sieur de Biencourt & quelques autres y sçavoient bien quelque peu, & assez pour la troque & affaires communes. Mais quand il étoit question de parler de Dieu & des affaires de Religion, là étoit le Salut, là le Cap Non. Partant, ils étoient contraints d'apprendre le langage d'eux, s'enquêtant des Sauvages, comment ils appelloient chaque chose, & la besogne n'étoit pas fort pénible, tandis que ce qu'on demandoit, se pouvoit toucher & montrer à l'œil, une pierre, une riviere, une maison, frapper, sauter, rire, s'asseoir; mais aux actions interieures & spirituelles, qui ne peuvent se démontrer aux sens, & aux mots qu'on apelle abstracts & universels, comme croire, douter, esperer, discourir, appréhender, un animal, un corps, une substance, un esprit, vertu, vice, péché, raison, justice, &c. en cela il falloit ahanner & suër, là étoient les tranchées de l'enfantement. Ils ne sçavoient par quel endroit s'y prendre, & si en tentoient plus de cent; il n'y avoit geste qui exprimât suffisamment leur conception, & si ils en employoient plus de mille. Cependant nos Messers de Sauvages, afin de se donner du passe-temps, se moquoient liberalement d'eux, toûjours quelque sornette, & afin que la moquerie, fut encore plus profitable, si vous aviez vôtre papier & plume pour écrire, il falloit qu'ils eussent devant eux le plat rempli, & la serviette dessous, car à tel trepied se rendent les bons Oracles. Hors de-là; & Apollon & Mercure leur défaillement; encore se fâchoient-ils, & s'en alloient, quand on les vouloit retenir un peu longtemps.

J'ai cité au long les paroles de ce Pere pour rendre plus sensible l'assurance admirable du Baron de la Hontan, qui nous ayant donné à la fin de ses Memoires un Dictionnaire Huron, composé de cinquante mots dont la plûpart sont estropiés, ne balance pas un moment à supposer un grand & long dialogue entre un Huron & lui en matiére de Religion. Je doute qu'aprés trente ans de séjour parmi les Hurons, il eut été capable de répondre à son Sauvage, quand bien même il seroit vrai que le Sauvage eut été capable des raisonnemens qu'il lui fait faire & qui ne sont certainement que de lui seul. Son espece de Dictionnaire Algonquin, quoique plus long, n'est pas plus exact; mais à la faveur de ces mots que quelqu'un lui aura sans doute fait écrire, il a cru, qu'il pouvoit persuader au Public, qu'il possedoit parfaitement les Langues & les Mœurs des Sauvages, tandis que d'autre part, il a assez de confiance pour se mettre dans l'esprit que ce même Public le croira, quand il assure des Prêtres & des Missionnaires, qui ont vieilli parmi les Sauvages, qu'ils n'ont pas sçû la signification d'un mot si usé, si trivial, que jusqu'aux enfans des François Canadiens, il n'y en a pas un seul, qui ne le sçache.

La raison de cette grande difficulté qu'ont eu le Missionnaires dans les commencemens pour pourvoir apprendre les Langues des Sauvages, c'est qu'ils étoient sur ce point dans la même erreur, que celle où ils étoient au sujet de leurs mœurs. Ils vouloient juger d'eux par nos manieres & par nos usages; de sorte que ne voyant rien de cette Police qui est établie parmi nous, pour la Reli

gion & pour le Gouvernement civil, ils les crurent ſans Religion, ſans Loix, & ſans forme de République. Ils voulurent jurer de la même maniére de leurs Langues par celles de l'Europe; & comme ils ne les avoient point pénétrées, ils allerent s'imaginer, ainſi que le Pere le Jeune l'écrivoit alors, » que tous les mots de pieté, de dévotion » & de vertu; tous les termes dont on ſe » ſert pour expliquer les biens de l'autre vie; » le langage des Théologiens, des Philoſo» phes, des Mathematiciens, des Médecins; » en un mot de tous les hommes doctes; » toutes les paroles qui concernent la Police » & le Gouvernement d'une Ville, d'une » Province, d'un Empire; tout ce qui tou» che la juſtice, la récompenſe, le châti» ment: les noms d'une infinité d'Arts, qui » ſont en nôtre Europe; d'une infinité de » fleurs, d'arbres, de fruits, d'une infi» nité d'animaux, de mille & mille in» ventions, de mille beautés, & de mille » richeſſes; que tout cela, dis-je, ne ſe trou» voit ni dans la penſée, ni dans la bou» che des Sauvages, n'ayant ni vraïe Re» ligion, ni connoiſſance de vertus, ni Poli» ce, ni Gouvernement, ni Royaume, ni » Republique, ni ſcience, ni tout ce que » je viens de dire: & par conſequent que » toutes les paroles, tous les termes, tous » les mots, & tous les noms, qui touchent » ce monde de biens & de grandeur, de» voient être défalqués de leur Dictionnai» re.

Quoiqu'il y ait en cela quelque choſe de vrai, & que la diſette d'une part, & l'ignorance de beaucoup de choſes de l'autre, doivent rendre leurs Langues plus ſté-

tiles que les nôtres ; cela n'est pas néan
moins à beaucoup prés aussi étendu que le di
ce Pere ; mais la source de l'erreur, qu
lui est commune avec ceux qui en ont parl
comme lui c'est le peu de connoissanc
qu'il avoit du tour de ces Langues Sauva
ges, lequel est fort different de celles d
l'Europe.

Saint Isidore de Seville dit, qu'Aristo
fut le premier, qui distingua dans la Lan
gue deux parties d'oraison, sçavoir, le nom
& le verbe. Qu'ensuite Donat les distribu
en huit parties ; mais que les six dernieres s
rapportent à ces deux principales, c'est-à-di
re au nom, & au verbe, qui signifient l
personne & l'acte : que les autres n'e
sont que des appendices, & leur doiven
leur origine. Car le pronom vient du nom
& tient sa place, comme, par exemple
Orator ille, cet Orateur. L'adverbe vien
aussi du nom, comme de *doctus*, *docté*, d
Sçavant sçavamment. Le participe es
formé du nom & du verbe, ainsi que *ego le*
gens, je lis, lisant. La conjonction, la pré
position, l'interjection, ne servent qu'à a
sembler les autres, & à lier le discour
C'est pourquoy, ajoûte-t-il, quelques-un
ne comptent que cinq parties de l'oraison
comme si ces trois derniers étoient superflus
& inutiles.

Des deux parties d'oraison que marqu
Aristote, les Langues Huronnes & Iro
quoises, dont il est ici parlé principalement
car je ne connois pas les autres, n'ont qu
le verbe, qui domine dans toute la Lan
gue ; ainsi point de nom substantif & ad
jectif, point de déclinaison, de cas, & d'ar
ticles. Voilà d'abord un retranchement d
plus

plus de moitié sur nos Langues ; aprés quoi on ne doit pas être surpris de l'étonnement où étoient nos Missionnaires, qui s'attendoient à trouver dans ces Langues Ameriquaines, une quantité de noms propres, abstraits, generaux, particuliers, individuels, dérivés, diminutifs, augmentatifs ; en un mot, tout ce qui, dans les Langues d'Europe, se trouve être du ressort du nom, & qui en dépend, n'y trouvoient cependant rien de tout cela.

Le langage en un sens, est une chose purement arbitraire, & les termes dont il est composé, n'étant que des signes institués pour représenter les choses ausquelles ils ont été attachés, ne signifient rien par eux-mêmes ; c'est-à-dire, qu'ils sont indifferens, par eux-mêmes, à signifier une chose, ou bien une autre, de la même maniere que les caracteres & les figures, qui sont les images & les signes des termes, n'ont de force & de valeur, qu'autant qu'on est convenu qu'ils auroient une telle signification. De cette sorte les Langues peuvent être multipliées, autant qu'il y a de Nations, & elles pouroient être si absolument differentes les unes des autres, qu'il n'y auroit pas une expression, un seul mot de l'une dans l'autre, avec la même signification, sans un pur effet du hazard, ou de la communication de ces Nations, qui auroient adopté quelques mots, par le commerce qu'elles auroient eu ensemble.

Mais d'un autre côté, le langage étant institué pour représenter nos pensées, & ayant une connexion essentielle avec les operations de l'ame, & avec les objets ; sur quoi nos pensées se portent, pour

affirmer, ou nier ; en un mot pour prononcer, & s'expliquer sur ce qui leur convient, ou ne leur convient pas, il faut nécessairement pour le lien de la societé, pour le commerce, & pour la communication de nos idées, qui sont par-tout à peu prés les mêmes dans tous les hommes, & qui ont par-tout les mêmes objets ; il faut, dis-je, que tout langage ait comme le nôtre des noms de differente espece, des adjectifs, des substantifs, &c. & dans ces noms, des nombres, des genres, & des cas: des verbes actifs, passifs, neutres, &c. & dans ces verbes, des temps & des modes, des premiéres, des secondes, & des troisiémes personnes, enfin des adverbes des conjonctions, des prépositions, & d'autres particules, qui servent a lier le discours, à assembler les termes, & à faire un sens complet ; ou bien il faut qu'il y ait un équivalent, qui puisse fournir autant de signes qu'il est nécessaire, pour suppléer au défaut de ces differentes parties d'oraison, lesquelles se trouvant dans une Langue, ne se trouveroient point dans une autre, qui seroit certainement défectueuse & inutile, si elle n'avoit pas dans son fonds de quoi remplir la fin, & le but de toute Langue, qui consiste dans une telle communication de nos pensées les uns avec les autres, qu'il n'y ait rien, sur quoi nous ne puissions parler & raisonner.

Les Langues Huronnes & Iroquoises n'ont proprement que des verbes, qui en composent tout le fonds ; de sorte que tout se conjugue, & que rien ne se décline ; mais dans ces verbes il se trouve un artifice admirable, qui supplée à tout le reste ; & c'est cet artifice, qui fait toute l'œconome

de ces Langues, lesquelles ont leurs beautés comme les nôtres. Mais comme il n'y a point de Langue parfaite, avec leur régularité elles ont aussi leurs irregularités, qui les rendent difficiles & épineuses.

J'aurois donné d'autant plus volontiers une idée de quelqu'une de ces Langues, pour en faire connoître l'œconomie, que jusqu'à présent personne ne l'a encore fait; la plûpart des Voyageurs s'étant contentés de donner quelques vocabulaires imparfaits, consistant dans quelques mots estropiés, qui sont le plus ordinairement en usage; mais j'ai fait reflexion qu'une idée abregée seroit trop imparfaite, & que d'autre part, je ne puis m'étendre sur ce sujet, sans devenir ennuyeux par une multitude de termes barbares, qui seroient désagreables au Public, que ces Langues étrangeres touchent peu, dont les Sçavans même ne peuvent pas tirer de grandes lumieres, & qui ne peuvent tout au plus avoir d'autre effet, que de faire voir que ces Langues sont fort éloignées de celles que nous connoissons, qu'elles sont riches malgré la disette qu'on leur attribuë, & que quoiqu'elles aïent une œconomie differente des nôtres, elles ne laissent pas d'avoir de grandes beautés.

* Voilà en substance tout ce que j'ai pû recuëillir des Mœurs des Sauvages Ameriquains & ce qui m'a paru plus digne d'être connu & observé. Si j'ai omis quelqu'une des choses, qui peuvent être venuës à ma connoissance, ce ne sont que quelques circonstances & quelques particularités, qui m'auront échappé, ou qui ne mériteroient pas la curiosité du Lecteur. Je ne prétens pas neanmoins

* Conclusion.

avoir tout dit ce qu'il peut y avoir d'essentiel; j'avouë même que j'ignore plusieurs de ces particularités, qui peuvent caractériser un usage, & donner de grandes lumieres pour entrer dans le parallele que j'en ai fait avec les mœurs des Anciens; mais ce n'est pas ma faute; c'est plûtôt la faute de ceux qui ayant vécu parmi ces differentes Nations que je n'ai pû connoître par moi-même, ou ne se sont pas embarrassés de creuser & d'aprofondir ce qu'ils voyoient, ou ne se sont pas trouvés capables de faire ces sortes de recherches. Ce que j'ai fait ici, n'est qu'une ébauche trés-imparfait de ce qu'on peut faire, mais qui contient néanmoins un plan, sur lequel on peut travailler d'une maniere utile à la Religion & aux belles Lettres. Les Missionnaires, qui sont répandus chés les differentes Nations des Indes Orientales & Occidentales qui sçavent les Langues des Peuples qu'ils clutivent, sont plus en état que personne de perfectionner ce travail. Je souhaite avec passion qu'ils veüillent s'en donner la peine, & je proteste que j'aurai une obligation infinie à ceux qui voudront redresser mes idées, sur les points que je pourrois avoir mal pris, & sur lesquels je me serois égaré, ou me fournir de nouvelles preuves pour appuyer mes conjectures, & pour en faire de nouvelles.

Fin du quatriéme & dernier Tome.

TABLE ALPHABETIQUE DES

PRINCIPALES MATIERES contenuës dans les quatre Tomes.

A

ABENAQUIS. Leur païs, *pag.* 137. t. 1. Leur respect religieux pour un certain arbre, *ibid.* Pour la virginité, 53. t. 1. Adonnés à la Pyromantie, 56. t. 1. Coûtume singuliere touchant leurs mariages, 264. t. 1 Moins cruels que les autres Sauvages, 30. t. 4.

Abner. Expression d'Abner proposant à Joab un duel entre quelques braves de leurs deux armées, 159. tom. 3.

Abraham consacre un Bois à Gerare à l'honneur de la Divinité, 117. t. 1.

Abraham & Loth, comment étoient freres 242. t. 1. En quel sens Abraham & Isaac ont pû donner le nom de sœurs à leurs épouses, *ibid.* t. 2.

Abraham. Des Rois qu'Abraham vainquit, & de leurs Etats, 164. t. 3. Comparaison de cette guerre avec celle des Sauvages, *ibid.*

Acephales anciens & modernes; ce qu'on en doit penser; 59. t. 1.

Acephale tué par un Iroquois 61. t. 1. Discours de l'Empereur de la Chine à M. le Légat Mezza-Barba au sujet des Acephales, 60. t. 1.

Achille fait égorger 12. Troyens au bucher de Pa-

trocle, tom. 3. Il traîne le corps d'Hector autour des murailles de Troye, 140. t. 4. Met sa chevelure entre les mains de Patrocle sur son bucher, 149. t. 4.

Actée premier Roi des Atheniens, le même que Cecrops, 225. t. 1.

Actée & *Actis*. Premiers noms de l'Attique, 225. t. 1.

Acouti. Animal, & sa description, 235. t. 1.

Adad. Nom du Soleil, & des Rois de Syrie. Signification de ce mot, 121. t. 1.

Adam & *Eve* sont les premiers objets de la Théologie historique des Anciens, 207. t. 1.

Ades ou *Aïdoneus*, Roy des Molosses. Le même que le Pluton des Anciens. Etymologie de ce nom, 218. t. 1.

Adonis. Le même que le Soleil, 118. t. 1. Mysteres d'Adonis; les mêmes que ceux de Bacchus & de Cerés, 202. t. 1.

Adoption. De l'adoption parmi les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, 32. t. 4.

Adultere, rigoureusement puni dans l'Amerique Meridionale, & chez quelques Nations de la Septentrionale, 275. t. 2.

Αϰλον. Festin chez les Lacedemoniens, appellé Αἴϰλον. 209. t. 2.

Affaires. Maniere de les traiter parmi les Sauvages, 183. t. 2.

Affaires civiles, & Jurisprudence des Sauvages, 184. t. 2.

Affaires criminelles, & comment traitées parmi les Sauvages, 185. t. 2.

Affaires d'Etat, 198. t. 2.

Affinité, 249. t. 2. Les Sauvages font peu d'attention aux degrez d'Affinité, 250.

Agathyrses. Leurs peintures caustiques & passageres, 35. t. 3.

Αγέλαι. 206. t. 2.

Agoïanders. Corps des Agoïanders, 174. t. 2.

Agoskenr'hagete, Corps des Guerriers, 177. t. 2.
Agotkon. Nom des Génies & des Devins chez les Iroquois. *Voy*. Devins.
Agotsinnaken. Devins chez les Iroquois, t. 2. *Voy*. Devins.
Agokstenha. Le Senat des Vieillards, 175. t. 2.
Aigle. Oiseau consacré au Soleil parmi les Orientaux, & à Jupiter en Occident. 154. t. 1.
Aigles representées sur le sommet du Temple des Natchez, 154. t. 1.
Algonquins. Nations Algonquines comparées aux Pelasgiens, 84. t. 1.
Algonquins. *Voy*. Sauvages.
Alleluya dans les chants des Sauvages, 45. t. 4.
Amazones, 47. t. 1.
Amazones anciennes. Leur origine, leurs progrès, leur décadence, 47. t. 1. Leur Ginécocratie, 71. t. 1. Habitent la Lycie, & y sont vaincuës par Bellerophon, 167. t. 2. Leurs Tribus, 169. t. 2. Villes qu'elles avoient bâties en Asie, *ibid*. t. 2. Travaillent les champs, 57. t. 3. Amazones du Tanais, voisines de Chalybes, 67. t. 3. Retenoient les filles, & renvoyoient les enfans à leurs peres, 197. t. 2.
Amazones dans le Caucase, 48. t. 1.
Amazones en Amerique, & leurs mœurs, 48. t. 1. Sentiment singulier de Pierre Martyr au sujet des Amazones Ameriquaines, 157. t. 1. Erreur de M. Huet sur l'origine des Amazones Ameriquaines, & sur l'origine des Peuples du Pérou, 47. t. 3.
Ambassades. Des Ambassades, 33. t. 4.
Ame. Idée qu'en ont eu les Anciens, 70. t. 2. Idée qu'en ont les Sauvages, 71. t. 2. Termes dont se servent les Iroquois pour l'exprimer, 72. t. 2.
Ame. Idée des Anciens & des Sauvages sur l'ame des Bêtes, 73. t. 2. Opinion absurde sur les excursions de l'Ame pendant le sommeil, 74. t. 2. De l'état de l'Ame aprés la mort, 102. t. 2. L'état

de l'Ame aprés la mort, étoit le principal objet des Initiations aux mysteres. *ibid.* t. 2. Comment les Payens se sont expliqués sur ce point, 103. t. 2. Felicité des Ames selon l'opinion des Anciens & des Sauvages, t. 2. 113.

Americ Vespuce aborde le premier dans le Continent du Nouveau-Monde, & lui donne son nom, 26. t. 1.

Amerique divisée en Septentrionale & Meridionale, 25. t. 1. Découverte de l'Amerique, *ibid.* t. 1. Si l'Amerique a été connuë des Anciens 27. t. 1. Comment, & par où l'Amerique a pû être peuplée, 30. t. 1. Des Peuples qui ont passé en Amerique, 38 t. 1. Conjectures sur l'origine des Peuples, qui ont peuplé l'Amerique par les termes des Langues Barbares qu'on trouve dans les Auteurs anciens, 42. tom. 1. Conjectures par les Coûtumes, 44. t. 1. Par quelques traits caractarestiques, 45. t. 1. Sentiment de l'Auteur sur l'origine des Ameriquains, 82. t. 1.

Ameriquains errans & sedentaires, comparés aux Pelasgiens & aux Helleniens. 84. t. 1.

Ameriquains. Voy. Sauvages.

Amitiés particulieres des Crétois & des Spartiates, 289. t. 2. Ces Amitiés expliquées & justifiées contre la calomnie de quelques Auteurs anciens, 290. t. 2. Elles étoient communes dans le Gréce, 292. t. 2.

Aimés. L'enlevement des Aimés à Sparte avoit probablement été institué par un esprit de religion. 292. t. 2.

Amans & *Aimés* dans la Gréce, faisoient des offrandes au Tombeau d'Iolas ami d'Hercule, 293. t. 2.

Amitiés particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Crétois & des Spartiates. 289. t. 2. Droits & obligations des Amans & aimés chez les Sauvages, 293. t. 2.

Amraphel, l'un des quatre Rois vaincus par Abra-

fiam, 164. t. 3.
Anacharsis. Paroles d'Anacharsis à son Roy, 176. t. 1. Conjectures sur l'étimologie de ce nom, 181. tom. 4.
Anakri. Offrande faite au Démon par les Devins Caraïbes, 100. t. 4.
Anaxandride. Singularité d'Anaxandride, qui prit deux Epouses en titre à Sparte, 236. t. 2.
Ἀνδρεῖα. Ce que c'étoit, 206. t. 2.
Années Lunaires subordonnées aux années heliaques ou solaires, 206. t. 3.
Année des Sauvages divisée en quatre saisons, 209. t. 3. Leur maniere de compter & de supputer les années, parallele à celle des Anciens. 204. t. 3.
Antidico Marianites. 242. t. 4.
Anthropophages. Sauvages Anthropophages, 30. t. 4.
Antres consacrés à Apollon, à Bacchus, & dans les montagnes & les lieux élevez, 134. t. 1.
Anubis. Sistre d'Anubis, 195. t. 1.
Apalachine. Voy. Cassine.
Apalachites. Montagne consacrée au Soleil chez les Apalachites, 134. t. 1.
Apis. Le même que Baccus, Apollon-Horus, &c. 219. t. 1. Sa figure symbolique, 220. t. 1.
Apollon. Le même que le Soleil, 118. t. 1 Le même que toutes les Divinités rapportées au Soleil, *ibid.* Le même en particulier avec ceux d'entre les Dieux, qui ont le plus raport au Liberateur, 214. t. 1. Dieu de la Guerre, 178. t. 1. De la Danse & de la Musique, 181. t. 1. Musagetes, ou Conducteur des Muses, *ibid.* Dieu & Auteur de la Medecine par la Divination, 79. t. 4.
Appollon Horus Dieu des Egyptiens, allaité par la jeune Isis, 217. t. 1. Le même que Baccus, *ibid.* Sa figure symbolique, 219. t. 1.
Apollon perçant le serpent Python; quel symbole, 214. t. 1.
Apôtres. S'ils ont passé en Amerique, 153. t. 2.

Arbre du jardin des Hesperides ; quel symbole, 215. tom. 1.
Arbres, ou Bois consacrez chez les Anciens & chez les Sauvages, 126. t. 1.
Arbres portant le miel & le sucre, 138. t. 3.
Arbres portant la cire, 144. t. 3.
Arcs des Sauvages, 20. t. 3.
Ἄρης. Nom du Dieu Mars, 116. t. 1.
Acreskoui & *Agriskoue*. Noms du Soleil chez les Iroquois & chez les Hurons, 121. t. 1. Ces noms semblent désigner proprement le souverain Estre, 116. t. 1. Leur raport avec le nom *Ares*, *ibid.* t. 1.
Acreskoui & *Agriskoue* sont le Dieu de la Guerre, comme le Mars de la Thrace, 189. t. 1.
Arethuse. Marc d'Arethuse, & sa constance dans les tourmens, 253. t. 1.
Arie & *Areïane*, Provinces de l'Asie, 190. t. 1.
Areïos & *Thonderon*, fleuves de l'Arie & de l'Areïane. Conjectures sur l'étymologie de ces noms, 178. t. 4.
Arendiouann. *Voy.* Devins.
Argo. Navire des Argonautes, 180. t. 3.
Argonautes, apellés *Myniens*, & pourquoi, 71. t. 1.
Argonautes. Leurs Sacrifices, 174. t. 1. Parallele des Sauvages avec les Argonautes dans leurs expeditions militaires, 182. t. 2.
Arimaspes, ou *Monocules*, 56. t. 1.
Ariok, l'un des Rois qu'Abraham vainquit, 164. t. 3. Conjecture sur les Etats de ce Prince, *ibid.* Conjecture sur l'étymologie de ce nom, 179. t. 4.
Arios. Chef des Solymes, 174. t. 4.
Armes, Symboles de la Divinité, & pourquoi, 177. tom. 1.
Armes des Sauvages, 175. t. 3.
Arsalus, Chef des Solymes, 174. t. 4.
Arsinoé, épouse & sœur de Ptolomée, 244. t. 2.
Artacoanna, Ville Capitale de l'Arie, 178. t. 4. Conjectures sur l'étymologie de ce mot, *ibid.* Va-

riations des Auteurs sur le nom de cette Ville, *ibid.*
Artaxerxés. Son horreur pour la passion de sa mere, 238. t. 2.
Artemise, épouse de Mausole, consacre la memoire de son mari en buvant ses cendres, & lui érigeant un Tombeau, 155. t. 4.
Arts cultivés avant le Deluge, 37. t. 1.
Aspasie, concubine de Cyrus le jeune, faite Prêtresse de Diane ou du Soleil par Artaxerxés Mnemon, 150. t. 1.
Assemblées solemnelles des Sauvages, 205. t. 2.
Associations chez les Sauvages, 176. t. 2.
Associateur. Jupiter Associateur, 208. t. 2.
Astaouen, ou Tortuë, instrument de musique des Sauvages Iroquois & Hurons, 197. t. 1.
Astarte, *Astur*, &c. noms de la Déesse de Syrie, 225. t. 1.
Astragale, jeu de l'Astragale. *Voy.* jeu des Osselets.
Astronomie. Premiers Auteurs de cette science, 204. t. 3. Vestiges qui en restent parmi les Sauvages, 205.
Aia, nom d'un Devin célébre, petit fils d'une Vierge chez les Bresiliens, 225. t. 1.
Atabeira, nom de la mere des Dieux chez les Peuples de l'Isle Espagnole, 226. t. 1.
Atabirius. Jupiter Atabirius, 226. t. 1.
Ataensic. Divinité des Iroquois. Etymologie de ce nom, 213. t. 1. Son rapport avec l'une & l'autre Eve, avec l'Atté de l'Evasme des Bacchantes, *ibid.* t. 1. Préside au païs des ames, 108. t. 2.
Atahocan, Dieu Créateur dans l'histoire des Algonquins, 225. t. 1.
Até, fille de Jupiter ; fable d'Homere sur ce sujet, 8. t. 1. Application de cette fable par S. Justin au peché des Anges, 89. t. 1. Application de la même au peché d'Eve, *ibid.* Son rapport avec l'Evasme des Bacchantes, *ibid.* Avec l'une & l'autre Eve, 224. t. 1.

Até, *Atté*, *Athene*, *Athena*, *Athrena*, *Atheronia*, premiers noms de Minerve ; leur rapport avec l'Até d'Homere, 224. t. 1.
Atergatis, *Adargatis*, *Athargatis*, *Athara*, *Athyr*, *Astur*, *Astarte*, noms de la Déesse de Syrie, 225. t. 1. Conjecture sur l'étymologie de ces noms.
Athamas méne une Colonie en Lycie, 79. t. 1.
Athenrosera, ou amitiés particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Spartiates, &c. 79. t. 2.
Atheniens ont changé de langage, 173. t. 4.
Athole. Ce que c'est, 112. t. 3.
Athonni. L'Athonni chez les Iroquois, est la Cabane du pere, 148. t. 3. Les liaisons du sang y sont moins fortes, que dans celle de la mer, 249. t. 2.
Athonront, espece de danse, 216. t. 2.
Atlantide. Isle Atlantide de Platon, 27. 36. t. 1.
Atour-Assap, ou le parfait Allié chez les Bresiliens, 293. t. 2.
Atys. Mysteres d'Atye & de Cybéle, 202. t. 1. Les mêmes que ceux de Bacchus & de Cerés, *ibid.*
Augures, tirés du jeu des Astragales, 65. t. 4.
Avoine. Folle-Avoine. Plante, 86. t. 3. Nation des folles-Avoines, 87. t. 3.
Autels consacrés dans les premiers temps, 126. t. 1. N'étoient point differens des foyers ordinaires des maisons, 153. t. 1.
Autel portatif, appellé *Pyranon*, 49. t. 4. Comparé avec le Calumet de paix, 48. t. 4.
Autel porté devant les Rois des Perses & les Empereurs Romains, 148. t. 1.
Autel des Caraïbes. 59. t. 2.
Autochthones, moitié hommes, & moitié serpens, sont les symboles de nos premiers Peres Adam & Eve, 213. t. 1.

B.

BACCHANALES des derniers temps de l'Antiquité, 167. t. 1.
Bacchanales des Anciens, & leur esprit selon Strabon, 104. 169. t. 1.
Bacchantes. Menades, &c. à la suite de Bacchus, 104. 199. t. 1
Bacchus. Le même que le Soleil, 118. t. 1.
Bacchus Sabazius, 180. t. 1. *Musagétes*, 181. t. 1.
Bacchus Indien ou Arabique, 206. t. 1. Nymphes nourricieres de Bacchus, 217. t. 1.
Bacchus né d'une Vierge, 217. t. 1.
Bacchus Taurus, 219 t. 1.
Bacchus. Le même qu'Apollon Horus, Apis, &c. 219. t. 1. Son rapport avec le liberateur, *ibid.* Thyrse de Bacchus, formé en Croix, 200. t. 1.
Baigner. L'usage qu'ont les Sauvages Meridionaux de se baigner tous les matins, est une pratique de Religion, 242. t. 1.
Balle de Bled jetté en signe de deüil, 121. t. 2.
Balles de Paulme des Anciens, & leur matiere, 76. t. 4.
Balles de Paulme des Sauvages, & leur matiere, 76. t. 4.
Balzes, & leur description. 187. t. 3.
Baptême. Cérémonie des Mystéres des Anciens, qui ont rapport au Baptême, 249. t. 1. 114. t. 2.
Barbares, ont occcupé la Gréce avant les Grecs posterieurs, 83. t. 1.
Batteaux des Celtiberiens, paralleles aux Balzes du Pérou, 189. t. 3.
Bas. Voy. Mitasses.
Bendis, nom de Diane chez les Peuples de Thrace. Conjecture sur l'étymologie de ce mot 124. t. 1.
Berceau des enfans de l'Amerique Septentrionale, & sa description. 280. t. 2.

Berceau des enfans chez les Peuples, nommez *Têtes plattes*, 282. t. 2.
Berceau des Caraïbes, 283. t. 2.
Bled d'Inde connu des Anciens, & porté à Rome du temps de Pline. *Voy.* Maïs. 64. t. 3.
Bled d'Inde jetté en signe de deüil, 128. t. 4.
Bois de chandelle. 267. t. 2.
Bois de Mariage. 266. t. 2.
Boissons enyvrantes des Ameriquains, 102. t. 3.
Boissons tirées des Cannes de Sucre & de Maïs, 138. tom. 3.
Boucliers des Sauvages, 178. t. 3.
Bouleau. Ecorce de bouleau; parallele au papier des Anciens, 193. t. 3.
Boulets des Patagons, 179. t. 3.
Bournamon. Ce que c'est. 240. t. 1.
Boussole des Sauvages, ou maniere de s'orienter, 204. t. 3.
Boutou. *Voy.* Casse-tête.
Boyes. *Voy.* Devins.
Bresiliens. Leurs instrumens de musique, 193. t. 1. Initiations de leurs filles adultes, 10. t. 2. Leurs amitiés particulieres, paralleles à celles des Spartiates, 293. t. 2. Leurs Cabanes, 8. t. 3.
Bretelles. 199. t. 3.
Brodequins, des femmes Caraïbes des Antilles, 52. tom. 3.
Bulla, ornement des enfans chez les Romains, 55. tom. 3.
Buchette, ou signal de l'enrollement, 158. t. 3. Mise en parallele avec ce qu'on appelloit *Tessera* chez les Anciens, 170. t. 3.

C

CABANES. Cabanes des Sauvages, paralleles aux habitations des hommes de la premiere Antiquité, 5. t. 3. Forme & matiere des Cabanes 6. t. 3. Cabanes bâties en l'air & sur les arbres, 5.

t. 2. Cabanes des Eskimaux & des Californiens, 3. 4. t. 3. Cabanes Iroquoises & Huronnes, & leur description, 9. t. 3.
Cabane de Conseil de plusieurs Nations de l'Amerique, tiennent lieu de Temples, 152. t. 1 Paralleles aux Prytanées des Grecs, & aux Curies Romaines, *ibid.*
Cacao. Sa description & son usage, 107. t. 3.
Cadavre. Premiers soins rendus au Cadavre par les Sauvages 105. t. 4.
Cadmus. Conjecture sur l'étymologie de ce mot, 180. t. 1. Metamorphosé en serpent avec Hermione, pour avoir violé le temple de Minerve. Quel symbole, 213. t. 1.
Cadmonéens. Voy. Grecs posterieurs.
Caduſiens; 167. t. 3.
Calculi. Jeu des Anciens appellé *Calculorum.* 62. tom. 4.
Calcul. Maniére de calculer & de supputer des Sauvages, 212. t. 3.
Calendrier des Peruviens réformé par un de leurs Incas 207. t. 3. Calendrier séculaire des Mexiquains, t. 3. *ibid.*
Calumet de Paix. 36. t. 4. Sa description, 42. t. 4. Danse du Calumet. *ibid.* t. 4. Comparaison du Calumet de Paix avec le Caducée de Mercure, 46. t. 4. Calumet est un veritable Autel, où les Sauvages offrent un sacrifice idolatrique au Soleil, 48. t. 4. Calumets pour la Paix pour la Guerre, 51. t. 4. Son usage doit être aboli, 53. t. 4.
Cambyse. Artifice de Cambyse pour épouser sa sœur, 245. t. 2.
Campement des Sauvages. 219. t. 3.
Camilius ou *Casmilus* des Payens, 159. t. 1.
Camille reçoit l'honneur du triomphe peint de vermillon, 44. t. 3.
Cannes de Bled d'Inde. Voy. Maïs.
Cannes de Sucre. 130. t. 3. Viennent naturellement

en Amerique, 136. t. 3. Autrefois portées d'Asie, & cultivées en Europe, 135. t. 3.

Canots de peaux & d'écorce autrefois en usage chez les Anciens 185. t. 3. Canots des Ameriquains paralleles à ceux des Anciens, 190. t. 3. Petits Canots des Eskimaux, & leur description, 185. t. 3. Grands Canots ou Pyrogues des Eskimaux, & leur description, 188. t. 3. Canots d'écorce de Bouleau, & leur description, 194. t. 3. Canots d'écorce d'Orme, & leur description, 196. t. 3.

Cantabres. Leur Ginécocratie, 72. t. 1. Leur constance dans les tourmens, 9. t. 4.

Caouin Boisson, & sa composition. *Voy.* Chica.

Caracolis des Sauvages Meridionaux, 55. t. 3.

Caractere des Sauvages. 23. t. 1.

Caraïbes. Signification de ce mot, 43. t. 1. Conjecture sur l'origine des Caraïbes des Antilles, 50. t. 1. Leurs Sacrifices, 164. t. 1. Se servent de Conques marines, 200. t. 1. Leurs superstitions pendant le temps des Eclypses, 226. t. 1. Leur pénitence aux couches de leurs femmes, 235. t. 1. Leurs Initiations, 9. t. 2. Leurs Devins, 57. t. 2. *Voy.* Divination. Leur Gouvernement, 225. t. 2. Leurs Carbets, leurs festins, *ibid.* Leurs Danses, 226. t. 2. Leurs Mariages, 248. t. 2. Punissent l'adultere, 176. t. 2. Leur éducation, 287 t. 2. De leurs Villages Carbets & Cases, 7. t. 3. Leurs peintures caustiques, 36. t. 3. Leur nudité & leur peinture passagere, 50. t. 3. Leurs ornemens, 51. t. 3. Leur nourriture, 70. t. 3. Leurs boissons, 102. t. 3. Leurs Pyrogues, 193. t. 3. Leur guerre, 16. t. 4. Suplice de leurs Esclaves, 17. t. 4. Leur Medecine par la Divination, 99. t. 4. Leur sepulture, 132 t. 4. Caraïbes, couleur naturelle des Caraïbes & des Négres; par quoi causée, 59. t. 1. Caraïbes ne mangent point de Tortuë, ni de Lamentin au moins en certain temps, 95. t. 3.

Carbets & Cases des Caraïbes, & leur description,

7. t. 3. Comparaiſon des Carbets des Sauvages Meridionaux, avec les Halles des Lacedemoniens, appellée *Andria* & *Agelai*, 225. t. 2.

Cariens originaires de l'Iſle de Créte, 64. t. 1. Prenoient leurs noms dans la famille de leurs meres, 71. t. 1. Femmes Cariennes obligées de ſuivre le ſort de leurs Vainqueurs. Leur ſerment, 50. t. 1.

Carthaginois avoient connoiſſance de l'Amerique, & empêchent les Tyrrheniens d'aller s'y établir, 28. t. 1.

Caſſave. Pain de caſſave, 92. t. 3.

Caſſe-tête des Sauvages. 178. t. 3.

Caſſine, boiſſons des Floridiens, 110. t. 3. Differens ſentimens des Auteurs ſur la Caſſine, & ſur ſa compoſition, *ibid.* Maniere d'éprouver les Guerriers par la Caſſine chez les Peuples de la Floride, 112. t. 3.

Cecrops, moitié homme & moitié ſerpent; quel ſymbole, 213. t. 1. Cecrops premier Inſtituteur du Mariage, 226. t. 2.

Celtiberiens Eſpagnols ſe ſervoient de peaux enflées pour traverſer les rivieres, 189. t. 3.

Centaures. Origine des Centaures, 17. t. 3.

Ceraunia Pierres de foudre, ſemblables aux pierres dont les Ameriquains faiſoient leurs haches & leurs coûteaux, 101. t. 3.

Cerés. Diſtinction des deux Cerés, & leur rapport avec l'une & l'autre Eve, 216. t. 2. Myſteres de Cerés, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 202. tom. 1.

Cham, fils de Noé, Auteur de la Magie ſelon Beroſe, 69. t. 2. de la Polygamie, & du deſordre des mariages, 234. t. 2.

Champs des Sauvages, & de leur culture, 68. t. 3. Soin des Champs, 96. t. 3.

Champs Elyſiens. Voy. Enfer des Poëtes.

Chant. Du Chant & de la Danſe qui accompa-

gnoient les Sacrifices, 178. t. 1. Chants des Anciens, appellés *Paanes*, 180. t. 1. Les Chants & les Danses de Religion étoient des chants & des danses guerrieres & pourquoy, 182. t. 1. Chants Thréniques, ou Ejulations musicales. *Voy.* Nénies, Origine & motifs des Chants Thréniques, 110. t. 4.
Chanson de Mort. Ce que c'est, 8. t. 4.
Chara. Racine dont Cesar nourrit son armée, 87. tom. 3.
De la *Chasse* & de la *Pêche*, 56. t. 4.
Cheïen. Fable Indienne du Dragon Cheïen, 226. tom. 1.
Chemiin. Nom que les Caraïbes donnent à l'Etre superieur. Rapport de ce nom avec celui que les Chemmites donnoient au Dieu Pan, 116. t. 1.
Chemmis, nom de Pan chez les Chemmites, 116. tom. 1
Chevelus. Voy. Acephales.
Chevelures enlevées aux ennemis morts, ou laissés pour morts, 232. t. 3. Coûtume que les Ameriquains ont d'enlever la chevelure, parallele à celle de quelques Peuples Barbares de l'Antiquité, 233. t. 3
Cheveux. Religion dans la maniere de couper ses cheveux, & de les porter, 45. t. 3. Differentes manieres de couper, ou de porter les cheveux chez les Anciens & chez les Sauvages, *ibid.* t. 3. Cheveux dévoüée aux Divinités Infernales, 123. t. 4. Chevelure coupez en signe de deüil, 146 t. 4. *Voy.* Deüil.
Chevaliers du Mexique. Leurs Initiations, 28. t. 2
Chevalerie ancienne d'Europe. Ses épreuves, 40 tom. 2.
Chica. Boisson, & sa composition, 103. t. 3. Superstition des Sauvages dans la maniére de la préparer, 104. t. 3. Erreur d'Hornius sur la Chica, 107. t. 3.

Chichikoué. 197. t. 1.
Chimére. Fable de la chimére, & son explication, 166. t. 2.
Chironomia. Danse appellée *Chironomia*, 187. t. 1.
Chiven. Fable Indienne du Dieu Chiven, 226. t. 1.
Chocolat. Du Chocolat, & de sa composition, 107. tom. 3.
Chodorlahomer, Roy des Elamites, l'un des quatre Rois vaincus par Abraham. De ses Etats, 164. t. 3.
Chrétiens accusez d'adorer Baccus & Cerés, à cause du mystere de l'Eucharistie, 124. t. 2.
Christianisme. Des signes de Christianisme & de Judaïsme trouvés en Amerique, 118. t. 2.
Ciel. Le nom que les Iroquois donnent au Ciel, signifie quelquefois le Maître du Ciel, quelquefois le Ciel materiel, & d'autrefois l'air, ainsi que les noms de Jupiter & de Junon chez les Anciens, 122. t. 1.
Cippus. 130. t. 4.
Circé, fille du Soleil, 121. t. 1. Expie Médée & Jason, 246. t. 1.
Circoncision. La Circoncision étoit commune à plusieurs Peuples differens des Juifs 120. t. 2. Elle n'étoit point en usage en Amerique, il y avoit néanmoins quelque chose qui en approchoit, *ibid.* t. 2.
Cire. Plantes qui portent la Cire, 143. t. 3.
Civilité des Chinois au départ des Mandarins Gouverneurs des Villes & des Provinces, 174. t. 3. Civilité réciproque de Diomede & de Glaucus, 173. t. 3. Coûtume singuliere de civilité à la reception des Etrangers au Bresil, chez les Sioux, & quelques autres de leurs Voisins, 153. t. 4. Autre coûtume singuliere dans l'Amerique Septentrionale, 90. t. 4.
Clarigation. Ce que c'étoit, 158. t. 3.
Clatra. Quelle Divinité, 196. t. 1. Rhombe de Clatra parallele au Tamaraca des Bresiliens, & au-

Chichikoüé des Sauvages Septentrionaux, 193. t. 3.
Cloches. Coûtume de benir les Cloches, & pour quel sujet, 229 t. 3.
Coca. Plante; sa description & son usage, 127. t. 3.
Coemption. Maniere de contracter le Mariage par la Coemption, 256. t. 2.
Cohoba. Herbe. *Voy*. Tabac.
Cohorte. Sacrée Cohorte des Amans & Aimés dans la Béotie, 192. t. 2.
Colliers de Porcelaine. *Voy*. Porcelaine. Colliers à porter les provisions, maniere de s'en servir, 199. tom. 3.
Colonies. Premieres Plantations, & premieres Colonies p r qui faites, 42. t. 1. Colonies, leur origine, 40. t. 1. Differentes Colonies établies en Lycie, 76. t. 1.
Colomb. Christophle Colomb découvre le premier le Nouveau-Monde, 26. t. 1.
Combat de rencontre entre Sauvages, 225. t. 3.
Commerce. Du Commerce des Sauvages, 52. t. 4.
Commode souille les mysteres de Mithra par un veritable homicide, 249. t. 1.
Concha Venerea. *Voy*. Porcelaine.
Confareation. Maniere de contracter le Mariage par la Confarreation, 256. t. 2.
Confession des péchés dans les mysteres des Anciens, 247 t 1. Maniere de Confession chez les Gaures. *Item* dans les grandes Indes; au Japon; dans le Royaume de Siam, & dans le Péron, 233. t. 4.
Conques des Tritons en usage en Amerique, 198. t. 3.
Consanguinité. Degrés de consanguinité, observés chez les Anciens & chez les Sauvages par rapport au mariage, 236. 247. t. 2.
Conseils. Des Conseils des Sauvages, 177. t. 2.
Constance des Esclaves Ameriquains dans les tourmens. *Voy* supplices.
Constellations. Noms des Etoiles, Constellations & planettes, communs aux Anciens & aux Sauva-

ges, 213. t. 3.

Continence. La continence étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 245. t. 1 Continence. Opinion & respect que les Sauvages ont pour cette vertu, 53. t. 2.

Cora, nom de Proserpine, 219. t. 1. Cora. differentes significations de ce nom, 218 t. 1.

Cornes. Quel symbole dans l'Antiquité, 19. t. 3.

Corybantes Etymologie de ce nom, 219. t. 1. Conjectures de Strabon sur leur origine, 104. t. . Leur Sépulture, 121. t. 4.

Cortina. Voy. Trepied delphique.

Couches. Facilité des Sauvagesses à mettre leurs enfans au monde, 260 t. 2. Sensibilité de quelques femmes Ameriquaines dans leurs couches, funeste à l'enfant, & quelquefois à la mere, 259. t. 2.

Couronne. Son usage chez les Anciens & chez les Ameriquains, 54. t. 3.

Cousines. Cousines germaines des Caraïbes naissent épouses de leurs cousins germains selon les Auteurs, 248. t. 2.

Créte. Plusieurs Colonies sorties de l'Isle de Créte vont s'établir en Asie, 11. t. 1. Crétois se vantoient d'être les premiers Fondateurs du culte des Dieux, 112. t. 1. Gouvernement des Crétois. *Voy.* Gouvernement. Leurs amitiés particulieres. *Voy.* Amitiés.

Cri de Mort. 238.

Cri de Victoire. 240. t. 3.

Croix. Du culte de la Croix trouvé en Amerique au temps de sa découverte, 131 t. 2. Réfutation de ce que les Auteurs ont écrit ou pensé au sujet de ce culte de la Croix, 139. t. 2. Sentiment de l'Auteur au sujet de ce prétendu Culte, 144. t. 2. La Croix, quoique signe du Chrétien, n'est pas un signe infaillible de Christianisme. *ibid.* Croix au nombre des lettres hieratiques des Egyptiens, 145 t. 2. Attachée à presque toutes les Divinités de l'Egypte, *ibid.* Symbole sacré dans les mysteres

d'Isis, 144. t. 2. Symbole de la vie future chez les Egyptiens, & de la prédestination chez les Hebreux, 146. t. 2. Symbole de perfection, & signifiant le nombre de dix chez les Egyptiens & chez les Chinois, 151. t. 2. Croix appellée *Decussata*, signifie le même nombre dans le chiffre romain, 152. t. 2. Croix des Lamas, 143. t. 2. Croix dans les chiffres & dans le Calendrier seculaire des Mexiquains, 152. t. 2. Controverse entre les Chrétiens & les Payens au sujet des Croix trouvées dans le Temple de Serapis du temps de Theodose le jeune, 148. t. 2. Croix du Liberateur, annoncée & figurée dès les premiers temps, 147. 152. t. 2. La vertu de la Croix que les Egyptiens attribuoient aux astres, doit être rapportée à la Croix de Jesus-Christ, 150. t. 2. Croix symbolique d'Horus-Appolon, 210. 145. t. 2. Thyrse de Baccus formé en croix, *ibid.* Les Croix trouvées en Amerique, ne prouvent pas que les Apôtres y aïent annoncé l'Evangile, 153. tom. 2.

Crosse. Jeu de Crosse, 74. t. 4

Cruauté des Ameriquains envers leurs prisonniers *Voy.* Supplices. Justifiée en quelque sorte, 14. t. 4.

Cruciantaux. Ce qu'on en doit penser, 141. t. 4.

Culte. 138. t. 1. Du Culte des Sauvages pour les lieux hauts, pour les pierres coniques, &c. & pour les arbres consacrés aux Divinités, 134. t. 1.

Cuirasses des Sauvages, & leur description, 178. tom. 3.

Cupidon joüe avec Ganymede au jeu des Astragales, 67. t. 4. Le quitte sur la promesse d'une balle de paulme, dont s'étoit servi Jupiter en Créte pendant son enfance, 71. t. 4.

Curies Romaines, paralleles aux Prytanées des Grecs, & aux Cabanes de Conseil des Sauvages, 146. 153. t. 1.

Curetes. *Voy.* Corybantes.

Cusco, Capitale du Pérou. Son Temple & ses Vestales, 155. t. 1.
Cybéle. Deux Cybéles, 216. t. 1.
Cybisteres ou *Cybisteteres*, & leur danse, 190. t. 1.
Cyceo. Boisson usitée & mise au rang des épreuves des Initiations des Anciens, 47. t. 1. Comparaison de cette boisson avec les potions de Tabac parmi les Ameriquains, 48. t. 1.
Cymbales d'Airan. 219. t. 1. Efficace des Cymbales d'airain pour chasser les Démons & les Manes, *ibid*. t. 1. L'efficace des Cymbales d'airain dans l'opinion des Anciens, est une suite de la Religion des Corybantes, *ibid*.
Cynocephales. Hommes à têtes de chien, 56. t. 1.
Cyrus. Sa sepulture.

D.

DANSE, Sa définition, 182. t. 1. N'étoit point distinguée de la Musique, *ibid*. Etoit un exercice de Religion, *ibid*. Subordonnée à la guerre, *ibid*. Regardée comme une perfection dans les Dieux & dans les hommes 183. t. 1. Sanctifiée par l'exemple de David, dansant devant l'Arche, 178. t. 1. Fait partie de l'harmonie céleste, & est le principal objet de la felicité dans l'idée des Payens & des Sauvages, 113. t. 2. Distinction de la danse des pieds & des mains, 185. t. 1. Danses Crétoises, 206. t. 1. Danse des Pantomimes, 218 t. 1. Danse satyrique, 221. t. 1. Danse de *l'Athonront*, & sa description, 216. t. 2. Danse apellée *Te Iennonniakoua*, 222. t. 2. Danse des Bresiliens, 226. t. 2. 123. t. 3 Funeraires, 111. t. 4.
Danseur. Epithéte de beau Danseur donnée à Jupiter, à Mars, &c. 183. t. 1. Danseurs appellés *Cybisteres* & *Betarmones* 185, t. 1. *Dé* ou *Cube*. Jeu des dez, apellé *Tesserarum*, 62. t. 4.

Débauches des Mystéres des Payens, opposées à l'esprit de leur premiére Institution, 243. t. 1
Déluge. Le Déluge d'Ogiges, de Deucalion, d'Egypte, &c. se rapportent au vrai Deluge universel, 53. t. 1. On trouve par tout en Amerique des restes de tradition touchant le Deluge, 92 tom. 1
Démon, jaloux de la grandeur de Dieu, & du bonheur des hommes, 67. t. 1. A trompé les hommes par l'attrait de la Divination, 69. t. 1. A eu par-tout ses Oracles, &c. 70. t. 1. Signe de la Divinité selon les Saints Peres, 9. t. 1. Son Symbole, 211. t. 1. Exerce encore son pouvoir sur les Idolâtres 86. t. 2. Adoré & craint des Ameriquains, 97. t. 2. Ce qu'on doit penser de ce pouvoir du Démon sur eux, *ibid*
Dessein & plan de l'Ouvrage, 1. t. 1
Devins. *Voy*. Divination.
Deucalion. Le même que Noé, 35. t.
Deüil. Du Deüil, 146. t. 4 Deüil des Sauvages parallele à celui des Anciens, 149 t. 4 Grand & petit Deüil, *ibid* Obligation du Deüil plus étroite entre les Epoux, 150 t. 4 Deüil moderé peu à peu en vertu des dispenses accordées par les parens du défunt, *ibid*
Devoirs & obligations des Epoux envers les Cabanes l'un de l'autre, 266 t. 2 Devoirs funeraires. *Voy* Sepulture.
Dévoüés chez les Gaulois, chez les Natchez & chez quelques autres Peuples de l'Amerique. Leur condition, 116 t.
Diamastigosis, ou flagellation des jeunes gens à Sparte, 250 t.
Diane La même que le Soleil, 114. 125 t. 1 La même que l'Isis des Egyptiens, 196 t. 1 Diane Orthie, 250 t. 1 La même que la Diane de Tauride, 186 t. 2 Diane Hymnia, Prêtresse de Diane Hymnia violée par Aristocrate. Punition de ce sacri

facrilege, 151 t. 1
Dictyme. La même que Diane la jeune Vesta, &c. 214 t. 1
Dieu connu suffisamment chez toutes les Nations, 99 t. 1 Sentiment d'un Dieu, d'une Divinité imprimé dans le cœur des hommes, 101 t. 1 Auteur de la Religion & de la revelation, 106 t. 1 Sentiment de l'unité de Dieu, 173 t. 1 Représenté sous differens noms & sous differens symboles, 111 t. 1 Idée que les Payens mêmes se sont formés de Dieu, 112 t. 1 Idée & noms differens chez toutes les Nations Barbares, qui désignent manifestement un Dieu, un Estre superieur, & même un Dieu Créateur, 113 t. 1 Dieu distingué chez les Ameriquains des Divinités subalternes par des noms particuliers qui ne conviennent qu'à lui seul, 115 t. 1 Dieu honoré particulierement dans le Soleil, 117 t. 1 Les noms donnés à Dieu, tantôt masculins, & tantôt feminins, ont pû occasionner la difference de sexe & la multiplicité des Dieux, 126 t. 1 Idée de Dieu corrompuë par l'ignorance & par le desordre des passions, 130 t. 1 Dieu parle aux Patriarches & aux Prophêtes, 107 t. 1 Et par les Patriarches & les Prophêtes, 50 t. 2
Direction. Idée de direction des Sauvages dans leur route, 202 t. 3
Distributions & présens pour honorer les morts chez les Peuples de l'Antiquité & de l'Amerique, 126 tom. 4
Divination. Diverses sortes de Divination, 70 t. 2 Divination parmi les Sauvages, parallele à celle de l'Antiquité, & ce qu'on en doit penser, 83 t. 2 Incrédulité des Athées sur la Divination; & sur le pouvoir des Démons, 84 t. 2 Divination par la Médecine. *Voy.* Medecine.
Devins, ce qu'ils étoient dans l'Antiquité, 82 t. 2 Noms des Devins parmi les Sauvages, paralleles à ceux qu'on donnoit aux Devins de l'Antiquité,

ibid. t. 2 Caractere de ces Devins parmi les Sauvages, 83 t. 2 Epreuves ou Initiations de Devins chez les Caraïbes, 45 t 2 Chez les Moxes, 48 t. 2 Maniere de leur affecter un Démon ou Génie chez les Caraïbes, 58 t. 2 Ce qu'on peut recueillir du parallele des Devins Ameriquains avec les Devins de l'Antiquité, 101 t. 2

Divinité. Symboles de la Divinité confondus avec la Divinité même, 177 t. 1 Hommes confondus avec la Divinité, *ibid.* n'étoit point representée dans les premiers temps sous aucune forme humaine, 126 Plusieurs Peuples de l'Antiquité avoient pris leurs noms du nom qu'ils donnoient à la Divinité, 116. t. 1

Du Divorce, & de ses motifs, 69 t 2

Dragon. Fable Chinoise du Dragon couvert d'écailles de Tortuë, & né d'une Tortuë, 92 t. 1 Idée des Indiens touchant le Dragon qui veut dévorer la Lune, 227 t. 1

Duel proposé par Abner à Joab entre des braves de leurs armées, 160 t. 3

E.

EAux de Lethé & de Mnemosyne, 29 t. 2

Eclypses. Sentiment des Anciens & des Indiens de l'une & de l'autre Inde, sur le serpent qui veut dévorer la Lune & le Soleil pendant les Eclypses, 225 t. 1 Rapport de l'opinion des Anciens sur les Eclypses avec nôtre Religion, 230 t. 1

Education. De l'Education, 195 t. 2 Education de la jeunesse en Créte & à Sparte, *ibid.* en Perse, 286 t. 2. Education des Sauvages, semblable à celle des Crétois, &c. 285 t. 2

Egées des femmes de Lybie, 20 t. 3

Egides de Pallas, 22 t. 2

Egyptiens ont eu une Religion avant Moïse, 11 t. 1 Anterieurs & posterieurs au Deluge, 35 t. 1. Gi-

nécocratie, 72 t. 1 Leurs noms & leur Chronologie fabuleuse, 78 t. 1 Leur Religion symbolique, 112 t. 1 Egyptiens posterieurs au Deluge, ne sont pas les premiers Auteurs de la Religion *ibid.* Ont des Temples, & entretenoient le feu sacré, 141 t. 1 Leur temperance dans leurs festins, 175 t. 1. Leur sentiment sur le vin, 177 t. 1 Dansoient autour de leurs Idoles, 184 t. 1 Leurs Prêtres disciples d'Osiris & d'Isis, 1 t. 2. Coûtume singuliere des Egyptiens à l'égard des morts, 53 t. 2 Etoient circoncis, 120 t. 2 Avoient un culte religieux pour la Croix, 144 t. 2 N'épousoient point leurs propres sœurs, 139 t. 2 Leurs maisons, 6 t. 3 Faisoient du vin de Lotos & d'orge, 102. 112 t. 3 Embaumoient les corps morts soit ceux des hommes, 104 t. 4 soit ceux des animaux, 73. t. 2 Mettoient les corps de leurs morts en dépôt entre les mains de leurs Creanciers, 235 tom. 4

Eleusine. Mysteres de Cerés Eleusine, les mêmes que ceux de Bacchus. *Voy.* Mysteres.

Eloge funebre à l'honneur des Morts, 113 t. 4

Enfans. Des enfans, 278 t. 2. Leur berceau, 280. t. 2. Amour des Sauvagesses pour leurs enfans, *ibid.* t. 1.

Enfer, des Poëtes, sa conformité avec ce que la foi nous enseigne sur nôtre derniere fin, 105. t. 2. Enfer des Poëtes, où avoit pris son origine, 106 t. 2 Où placé. 107. t. 2

Enotocétes, ou hommes à longues oreilles anciens & modernes, 56 t. 1

Epoque du temps où l'Amerique a pû être peuplée, 32 t. 1

Epouse principale en titre, même où la Polygamie étoit permise, 235 t. 2

Ephod. Son usage, 246 t. 2

Epulum Deorum, ou le festin des Dieux, 64. Epulones, Leur employ, *ibid.*

Episcire. 74 t. 4

Erigoné, ou Vierge du Zodiaque, 220 t 1

Erichton dans le panier des filles de Cecrops ; quel symbole, 213 t. 1

Echile a fait le premier de Bacchus un Biberon, & consacré l'yvrognerie par l'exemple de ce Dieu, 178. t. 1

Eskimaux. Quel peuple, 51 t. 1 Leur païs, *ibid.* Leurs mœurs, leur nourriture, 48 t. 1 Leur origine, 54 t. 1 Leurs cabanes, 4 t. 3 Leurs habillemens, 24 t. 3 Leurs canots, 186 t. 3 Leur langue, 181 t. 4 Fille de la nation des Eskimaux prise par les François, 54 t 1 Récit qu'elle fait de plusieurs Peuples monstrueux, 58 t. 1

Esclaves. Maniere de les conduire, 237 t. 3 Leur entrée & reception à leur arrivée, 240. t. 3 Leur destination, 246. t. 3 Leur supplice dans l'Amerique Septentrionale, 1 t. 4 dans la Meridionale, 17 t 4 Leur adoption, 26 t 1

Ethiopiens, leur Ginécocratie, 74 t. 1 Leur navigation, 188 t. 3

Evasme ou acclamations des Bacchantes, parralleles aux acclamations des Sauvages, 200 t. 1

Eucharistie, ofrande du pain & du vin dans le Paganisme comparée au mystere de l'Eucharistie par les SS. Peres. 222 t. 1 122 t. 2 Cérémonies de la Religion des Indiens, des Peruviens & des Mexiquains qui ont rapport au Sacrement de l'Eucharistie, 126 t. 2

Eve designée dans les Orgies de Bacchus, & dans l'Evasme des Bacchantes, 208 t. 1 Son rapport avec les Orgies des Anciens, *ibid.* Avec la mere des Dieux de l'Antiquité, *ibid.* La nouvelle Eve designée dans les mysteres des Anciens, 219 t. 1

Exercice militaire des Sauvages, 228 t. 3.

Expiation. Etat d'expiation dans les mysteres des Anciens, 244 t. 1 Exemple d'expiation pour les crimes particuliers dans Medée & dans Jason, 245 t. 1

F.

FAR. Espece de froment, 60 t. 3 Premiere nourriture des Romains, 259 t. 1 Employé dans les sacrifices & les autres pratiques de Religion, *ibid* t. 1 & 63 t. 3

Fastes & Annales des Sauvages, 202 t. 2. 39 t. 3 212 t. 3

Femmes Cariennes & leur serment, 31. t. 1. Femmes Caraïbes semblables en ce point aux femmes Cariennes, *ibid.* Femmes maîtresses de tout chez plusieurs Peuples, 71. t. 1 Leurs séparations au temps de leurs ordinaires, 242 t. 1 Leurs Initiations à l'âge de puberté, 9 t. 2 Accusées en Amerique de jetter des sorts. 83. t. 2 Aiment beaucoup leurs enfans, 280 t. 2 Leurs habillemens & ornemens, 15 t. 3 Jalouses de leurs chevaux, 52 t. 3 Leurs occupations, 57 t. 3 Leurs Nénies 150 t. 4 Leur deüil, 16 t. 4 Femmes des Peuples de Thrace ont soin des champs, & de préparer la nourriture, 9 t. 3 Femmes des Peuples de Thrace & de l'Inde se brûlent sur le corps de leurs maris, 8 t. 4

Festins faisoient partie du sacrifice chez les Anciens, 175 t. 1 Se faisoient avec beaucoup de temperance chez les Egyptiens, chez presque tous les peuples & même chez les Phéaciens, *ibid.* Etoit un temps sacré pour traiter des affaires de l'Etat, *ibid.* Dans les premiers temps il n'y en avoit point qui ne se fit en l'honneur des Dieux, 184 t. 1 Les festins font toûjours partie des solemnités des Ameriquains, 191 t. 1 Festins des Lacedemoniens & des Crétois, 206 t. 2 Festin des Sauvages, paralleles à ceux des Anciens, 210 t. 2 Festins des nôces, 262 t. 2 Festin funeraire, 113 t. 4 Festin des Ames, 213 t. 4 Festins à chanter, 157 t. 2 Festins à tout manger, 211 t. 2 Festins de pré-

sens, 162 t. 4

Fetiche, Ce que c'est, 241 t. 1

Feu. Pyrodulie, Pyrolatrie ou culte du feu sacré, 140 t. 1 Enumeration des Peuples qui entretenoient le feu sacré, 141 t. 1 Feu sacré connu sous le nom de Vesta, 142 t. 1 Personnes dévoüées à l'entretien du feu sacré, 147 t. 1 Diverses manieres de renouveller le feu sacré sans y apliquer aucun feu prophane, 220 t. 3 Feu sacré en Amerique, 153 t. 1. Diverses manieres qu'ont les Sauvages pour faire du feu, 220 t. 3

Fil. Plantes filacées dont on se sert en Amerique, 145 tom. 3

Fin. Fin que doivent se proposer les Auteurs des Relations, 4 t. 1 Ce que la foy nous enseigne sur nôtre derniere fin, 104 t. 2 Vestiges chez les Anciens & chez les Sauvages de la fin du monde. 93 t. 1

Fisk ou Tresor public, 201 t. 2

Flagellation & espece de pénitence dans les Initiations, 250 t. 1 Flagellation dans les mysteres d'Eleusine, *ibid.* t. 1 à Alée dans l'Arcadie, *ibid.* t. 1 à Lacedemone, *ibid.* dans les Lupercales, 152 t. 1

Fléches des Sauvages, 178 t. 3 Empoisonnées chez les Caraïbes, *ibid.*

Floridiens, leurs Prêtres, 117 t. 1 Leurs Temples 154 t. 1 Leurs sacrifices, 165 t. 1 Initiations de leurs filles adultes, 12 t. 2 Leur Cassine, 110 t. 3 Faisoient garder leurs Tombeaux, 143 t. 4

Flûtes des Sauvages, 199 t. 1

Formose, mœurs des habitans de l'Isle Formose, semblables à celles des Iroquois, 241 t. 1

Fosses des Anciens appellées *Puticuli*, 129 t. 4 Fosses des Ameriquains creusées en rond, *ibid.*

Frondes des Peuples du Chili, 180 t. 3

Frumen Frumentum. Etymologie de ce mot 60 t. 3 Noms des Plantes frumentacées sont tous des noms generiques, 59 t. 3

G.

GAÏHONARIOSK, femme célébre chez les Iroquois, 93 t. 1
Galaxie. Séjour des Ames dans la Galaxie, ou voye Lactée, 111 t 2 Systême des Anciens sur ce sujet, *ibid.*
Galibis Voy. Caraïbes.
Garakontié, Orateur célébre chez les Iroquois, 183 tom. 2
Garamantes, Peuples d'Afrique, entretenoient le feu sacré, 141 t. 1 Erreur des Auteurs sur leurs Coûtumes concernant le mariage, 72 t. 1
Gardes établis pour garder les Tombeaux & les Cimetieres, 140 t. 4
Gardes établis chez certains Peuples de l'Amerique pour veiller à l'entretien du feu sacré & des Corps des Chefs, 153 t. 1
Gaspesiens. Du culte de la Croix chez les Gaspesiens, ce qu'on en doit penser, 134 t. 2
Gâteaux nuptiaux, 260 t. 2
Geans Des Geans en Amerique, 54 t. 1
Gelites. Leurs païs, 166 t 3
Gelons, leurs peintures caustiques, &c. 42 t. 3
Génies subalternes à l'Estre suprême, reconnus par les Anciens & par les Sauvages, 130 t. 1. 132 t. 1 Caractere de ces Génies, *ibid* t. 1
Ginécocratie ou Empire des femmes, universellement répanduë chez les Nations Barbares des premiers temps, 71 t. 1 Ginécocratie en Amerique, 162 t. 2
Gin-seng. Plante, sa vertu nutritive, 128 t. 3
Gladiateurs, & leur origine, 130 t. 4. Combat funeraire de Gladiateurs parmi les Sauvages, *ibid.*
Glaucus, Chef des Lyciens. Civilité reciproque de Glaucus & de Diomede, 175 t. 3
Gom. Espece de Maïs, 138 t. 3

Gomme élastique des Sauvages Meridionaux & ses usages, 56 t. 3
Gorgo, Femme de Leonidas; sa réponse au sujet de la Ginécocratie des Spartiates, 73 t. 1
Gouvernement. Du Gouvernement politique, 158 t. 2 Diverses formes de Gouvernement en Amerique *ibid.* Gouvernement monarchique, *ibid.* Gouvernement Olygarchique & Aristocratique, 159 t. 2 Gouvernement des Crétois, des Spartiates, *ibid.* des Lyciens, 163. t. 2 Gouvernement des Iroquois & des Hurons, 165 t. 2 des Sauvages Meridionaux, 94 t. 1 223 t. 2
Grains torrefiés, & comment mis en farine chez les Anciens & chez les Sauvages, 73 t. 3
Grecs posterieurs. Leur origine, 83 t. 1 Ont tout pris des Barbares, 43 t. 1 Tort qu'ils ont fait à l'Histoire, *ibid.* Distinguez en Helleniens & Pelasgiens, 83 t. 1 Difference de ces deux Peuples, 84 t. 1 Leurs Prytanées, 147 t. 1. Leur nourriture ordinaire, 259 t. 2 Leur Monogamie 235 t. 2 Leur sepulture, 118 t. 4
Greniers soûterrains chez les Anciens & chez les Sauvages, 72 t. 3 Greniers publics à la Floride, 73 t. 3
Grotius (*Hugues*) Son sentiment sur l'origine des Ameriquains, 30 t. 1 refuté, *ibid.* Son sentiment sur les signes du Christianisme & de Judaïsme trouvés en Amerique, 118 t. 2 refuté, *ibid.*
Guerre. De la Guerre, 146 t. 3 Subordonnée à la Religion, 178 t. 1 Guerre des Sauvages, 146 t. 3 Motifs qu'ils ont de la faire, 147 t. 3 Guerre des Sauvages comparée à la Guerre de Troye, 160 t. 3 à celle que firent les Rois qu'Abraham vainquit, 164 t. 3 Maniere de la déclarer chez les Anciens & chez les Sauvages, 156. t. 3 Maniere de la chanter, 171 t. 3
Guerriers se faisoient imiter chez les Anciens, & pourquoi, 256 t. 1 Initiations des Guerriers chez

les Caraïbes, chez les Incas, &c *Voy.* Initiations.
Corps des Guerriers chez les Sauvages, 176 t. 2 Signe de leur enrollement, 168 t. 3 Leurs armes, 177 t. 3 Leur départ, 176 t. 3 Leurs voyages, 180 t. 3 Parallele des Guerriers Sauvages avec les Argonautes, *ibid.* Leur maniere de camper, 218 t. 3 Leurs précautions en route, 221 t. 3 Leur maniere de combattre, 225 t. 3 Leur retour, 236 t. 3 Leur conduite envers les prisonniers, 239 t. 3 Leur droit sur ces prisonniers, 243 t. 3

Guebres ou *Gaures* descendans, à ce qu'on croit, des anciens Persans, 129 t. 1 Erreur de M. Hyde sur leur Religion, *ibid.* Honorent le feu sacré & l'entretiennent, 141 t. 1 Séparation du sexe chez les Gaures en certains temps, 241 t. 1 Degrés de consanguinité prohibés chez eux, 238 t. 2 Leur superstition touchant la sépulture, 118 t. 4

H.

HABILLEMENS. Des Habillemens, 15 t. 3 Habillemens des Peuples de la suite de Bacchus & des premiers temps, 17 t. 3 Habillemens des Sauvages, parallele à ceux des premiers temps, 24 t. 3 Détail des habillemens des Eskimaux, *ibid.* Des Iroquois, 25 t. 3

Haches de pierre des Sauvages, maniere de les polir & de les emmancher, 99 t. 3

Hamac. Nom des Lits de coton des Sauvages Méridionaux, 12 t. 3

Harangue du Roy de Tescuco au Couronnement de Montezuma, 37 t. 2

Harpastum. 74 t. 4

Hector. Corps d'Hector traîné autour des murailles de Troye, 140 t. 4 Tonsure Hectoride, 47 t. 3

Helleniens. Distinction des Helleniens & des Pelasgiens, 84 t. 2

Héli, Prévarication des enfans d'Heli. 172 t. 3
Heliodore. Distinction qu'il fait de deux sortes de magie parmi les Payens, dont l'une étoit défenduë, & l'autre en veneration, 90 t. 2
Heliotrope est le sesame des Anciens, 86 t. 3
Hercule étouffant deux Dragons dans son berceau, & enchaînant le Cerbere, quel symbole, 213 t. 1 Hercule le Grec, Vainqueur des Amazones 47 t. 1 des Pygmées, 54 t. 1 L'un des Argonautes, 180 t. 3 Parallele d'Hercule avec un Sauvage, 181 t. 3 Se brûle sur le mont Oeta, 8 t. 4
Hermaphrodites. 49 t. 1
Hermes. Nom de Mercure & d'Anubis 199. t. 1 N'étoit autre chose qu'un Devin, *ibid* Signifie un Devin en Langue Celtique, *ibid.*
Hermetique Croix Hermetique ou Isiaque, 144 t. 2
Hermotime ou *Hermodore* de Clazomene, & son avanture, 74 t. 2
Heroïsme dans l'amitié des Amans & Aimés parmi les Sauvages, 294 t. 2 Exemple de cet Heroïsme dans les supplices *Voy.* supplices.
Homere. Dessein qu'il s'est proposé en écrivant l'Odyssée, 4 t. 1
Hommes confondus avec la Divinité, & avec les choses dont ils avoient pris les noms, 132 t. 1 Déïfiés & mis sur les Autels, 131 t. 1 Habillés en femmes, & consacrés à Venus Uranie, à Cybéle, 48 t. 1 Hommes faisant profession de continence, paralleles à plusieurs autres de l'Antiquité, 160 t. 1 Hommes monstrueux chez les Anciens & chez les Sauvages, & ce qu'on en doit penser, 56 t. 1
Hornius. Son erreur sur l'origine des Iroquois, des Hurons & des Souriquois, 64 t. 1 Sur l'origine des Peruviens, 119 t. 1 Sur le culte de la Croix chez les Carthaginois, 154 t. 4 Sur la Chica, 107 t. 3
Hortensius. Proposition d'Hortensius à Caton d'Utique, 76 t. 2

Hospitalité des Anciens & des Sauvages, 80 t. 3
Huaca. Appartement sacré chez les Incas, 133 t. 2
Huachacuyac, ou le Bienfaiteur des pauvres, nom des Incas du Pérou, 28 t. 2
Hurons. Plus vitieux que les Iroquois, 169 t. 2 Leur sepulture, 122 t. 4 Vaincus & presque entierement détruits par les Iroquois, 183 t. 4 Restes des anciens Hurons, *ibid*. Leur Langue, 186 t. 4 *Voy*. Iroquois.
Hyporchematique. Danse Hyporchematique, 187 t. 1 Danses appellées *Hyporchemes*. *ibid*.
Hypsipile, & femmes de Lemnos coupent la gorge à leurs maris, 47 t. 1

J, I.

JALOUSIE. Exemple cruel de jalousie parmi les Iroquois, 273 t. 2
Jao des Anciens, le même que le Jehova des Hebreux, 124 t. 1
Jaouas, Prêtres des Peuples de la Floride, 117 t. 1
Jason Chef des Argonautes, se fait initier aux mysteres des Cabires, 256 t. 1 Se fait expier chez Circé, 246 t. 1 Invente la façon des bâtimens longs, 184 t. 3
Jéhova. Nom de Dieu chez les Hebreux, 124 t. 1
Jephté, fille de Jephté, & son sacrifice, 150 t. 1
Jeûne. Le Jeûne étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 244 t. 1 Jeûnes, retraites, continence, & autres épreuves des Sauvages. *Voy*. leurs Initiations.
Jeunesse. Education de la Jeunesse en Créte, à Sparte 284 t. 2 Chez les Perses, 286 t. 2 Chez les Sauvages, *ibid*. t. 2.
Jeux. Des Jeux des Sauvages, 58 t. 4 Jeu des Osselets, 59 t. 4 Comparaison du Jeu des Osselets des Sauvages avec le Jeu des Anciens, apellé *Talorum*, 62 t. 4 Jeu des Anciens appellé *Tesserarum*, *ibid*. Jeu des Anciens appellé *Calculo-*

rum, ibid. Jeux de Spheriſtique, 71 t. 4 Jeu des Pailles, 70 t. 4 Jeux ordonnés pour la gueriſon des maladies, 96 t. 4
Iberiens paſſent d'Aſie en Eſpagne, & d'Eſpagne en Aſie, 46 t. 1
Ichtyophages. Leur ſepulture, 118 t. 4
Idolatrie, & ſon origine, 128 t. 1 Idolâtrie de toute la Gentilité ſouvent marquée dans la ſainte Ecriture, 129 t. 1 Idolatrie des Sauvages, parallele à celle des Anciens, 135 t. 1
Idoles en Amerique, 137 t. 1
Incas du Perou, ſe diſent fils du Soleil, 119 t. 1 Initiations des jeunes Incas, 23 t. 2 Confeſſion des Incas ou Souverain du Perou, 126 t. 2 Conſervoient une Croix dans une de leurs maiſons royales, 132 t. 2 Epouſent leurs ſœurs, 47 t. 2 Nouveauté de cet uſage, *ibid.*
Inde. Peuples de l'Inde. Pluſieurs Peuples compris ſous le nom d'Indiens, 38 t. 1 Gymnoſophiſtes des Indes dépoſitaires des Orgies de Bacchus, 1 t. 2 Indiens ſe faiſoient brûler vifs comme Hercule aprés un certain temps, 7 t. 4 Femmes Indiennes ſe brûlent ſur le corps de leurs maris, *ibid.*
Indiens brûloient les cadavres de leurs morts, 118 t. 1 Indiens Ameriquains. *Voy.* Sauvages.
Initiations. Explication du terme *Initiation*, 205 t. 1 Eſprit des Initiations, 243 t. 1 Parallele des Initiations des Anciens avec celle des Indiens, 1 t. 2 Initiations differentes pour les differens états de la vie, 255 t. 1 Pour les Militaires, 256 t. 1 Initiations des Peuples de Virginie, 1 t. 1 des Caraïbes, 9 t. 2 des filles adultes chez les Caraïbes & à la Floride, 10 t. 2 Initiation d'un Guerrier chez les Caraïbes, 14 t. 2 d'un Capitaine, 16 t. 2 d'un Capitaine General parmi les mêmes, 20 t. 2 des Incas du Perou. 23. t. 2. des Tecuitles ou Chevaliers du Mexique, 28 t. 2 des Rois du Mexique, 33 t. 2 de la Chevalerie ancienne d'Europe, 206 t. 1 d'un

Devin ou Piaye chez les Caraïbes, 45 t. 2 d'un Devin chez les Moxes & chez les peuples du Paraguay, 48 t. 2 Initiations des Peuples Barbares de l'Amerique Septentrionale, 50 t. 2 Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 58 t. 2 Traits d'Antiquité remarquables dans l'Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 62 t. 2

nterc alation prétenduë d'une Lune perduë pour regler les années lunaires des Sauvages, 210 t. 3

nstrumens. Des Instrumens de Musique de la premiere Antiquité, 187 t. 1 Instrumens de Musique en usage dans les Orgies. *ibid.* Les noms des Instrumens de Musique de la premiere Antiquité, étoient presque tous des noms barbares, 182 t. 1 Instrumens de Musique des Sauvages, paralleles à ceux de la premiere Antiquité, 192 t. 1

ongleurs. Voy. Devins & Medecins.

oüer. Expression singuliere de l'Ecriture, parallele à celle des Sauvages pour signifier se battre, 153 tom. 3

phigenie, Prêtresse d'Hecata ou de Diane. Son sacrifice, 150 t. 1

roquois. Conjectures sur l'origine des Iroquois, 64 t. 1 Paralle de quelques-unes de leurs coûtumes avec celle des Lyciens, *ibid.* Leur Ginécocratie, *ibid.* Leur fable touchant leur origine, 86 t. 1 Leur païs & leur distinction en cinq Nations, 93 t. 1 Leur Religion, 99 t. 1 Adorent le Soleil, 119 t. 1 Noms qu'ils donnent au Soleil, 122 t. 1 Explication de ces noms, *ibid.* Reconnoissent divers Génies subalternes, 133. t. 1 N'ont point d'autres Temples que leurs Cabanes de Conseil, 152 t. 1 Ont eu leurs Vierges par état dans les deux sexes, 159 t. 1 Leurs Solitaires, 160 t. 1 Leurs sacrifices, 164. 191. t. 1. Idées guerrieres qu'ils conçoivent de la Divinité, 189 t. 1 Leurs Instrumens de Musique, 192 t. 1 Leurs Initiations, 51 t. 2 Leur entêtement pour les songes, & la cause

de cet entêtement, 52 t. 2 Leurs Devins ou Jongleurs, & ce qu'on en doit penser, 82 t. 2 Leur païs des Ames, 106 t. 2 Leur Gouvernement, 164 t. 2 Leurs Tribus ou familles, 165 t. 2 Leurs Chefs, 170 t. 2 Leurs Agoïanders, 175 t. 2 Leur Senat, 176 t. 2 Leurs Guerriers, *ibid.* Leurs associations, *ibid.* Leurs Conseils, 177 t. 2 Leurs Orateurs, 181 t. 2 Leurs affaires, & la maniere de les traiter, 183 t. 2 Leur Trésor public, 202. t. 2 Leurs assemblées solemnelles, festins, & danses 205 t. 2 Leur maniere de parenté, 243 t. 2 Leur Monogamie, 246 t. 2 Leurs degrez de consanguinité, 248 t. 2 Ceremonies de leurs Mariages, 255 t. 2 Leur éducation, 284, t. 2 Leurs amitiés particulieres, 291 t. 2 Leurs Cabanes, 9 t. 3 Leurs habillemens, 26 t. 3 Leur maniere de porter les cheveux, ancienne & nouvelle, 48 t. 3 Leurs ornemens, 54 t. 3 Leur nourriture, 57 t. 3 Leur Guerre, 146 t. 3 Les motifs qu'ils ont de la faire, 147 t 3 Leur Symbole d'enrollement, 168 t. 3 Leur maniere de chanter la Guerre, 171. t. 3 Leurs armes., 175 t. 3 Leurs voyages par eau & par terre, 180 t. 3 Leurs Canots, 196 t. 3 Leur campement 219 t. 3 Leurs Esclaves & leurs supplices, 241 t. 3 Leur adoption, 31 t. 4 Leurs Ambassades, 33 t. 4 Leur Commerce, 52 t. 4 Leurs Jeux, 58 t. 4 Leurs maladies, 77 t. 4 Leur Medecine, 79 t. 4 Leurs fosses, 129 t. 4 Leur deüil, 149 t. 4 Leur Fête generale des Morts, 157 t. 4 Leur Langue, & leurs Dialectes, 185 t. 4

Isaac & Rebecca; comment frere & sœur, 241 t. 2

Isis, Distinction des deux Isis, 216 t. 1 Symboles d'Isis 196 t. 1

Judaïsme. Des signes de Judaïsme & de Christianisme trouvés en Amerique, 118 t. 2 Sentiment de Grotius sur ces signes de Judaïsme & de Christia-

nisme trouvés en Amerique, *ibid.* Réfutation de ces prétendus vestiges de Judaïsme & de Christianisme 119 t. 2

Juifs transportés par Nabuchodonosor & par Salmanasar, 41 t. 1 Prenoient leurs noms dans la famille de leurs Peres, 69 t. 1 Se tournoient vers le Soleil levant pour prier, 118 t. 1 Entretenoient le feu sacré, 139 t. 1 Leurs Vierges & leurs Prophetes, 160 t. 1. De leurs sacrifices, 171 t. 1 N'ont point passé en Amerique, 118 t. 2 Trait particulier de leur Jurisprudence dans les affaires criminelles, 186 t. 2 Avoient la Polygamie, 235 t. 2 Leur maniere de parenté, 241 t. 2 Ceremonie particuliere de leur mariage, 260 t. 2 Leurs supputations chronologiques, 205 t. 4 Trait de leur cruauté envers leurs ennemis sous l'Empire de Trajan, 13 t. 4 Leurs Nénies ou Chants Thréniques, 18 t. 4

Junon, la même que Venus Uranie. *Voy.* Venus Uranie.

Jupiter, le même que le Soleil, 118 t. 1 que le souverain Etre, le Ciel materiel, & l'air, 122 t. 1 Atabirius. *Voy* Atabirius. Plusieurs Rois & Princes ont pris le nom de Jupiter & d'autres Dieux, 132 t. 1 Jupiter & Junon premiers instituteurs du Mariage, 229 t. 2 Mysteres de Jupiter en Créte, 202 t. 1 Jupiter Sabazius, le même que Bacchus. *Voy.* Sabazius

Justice. Exemple de justice rigoureuse chez les Iroquois, 193 t. 2 Maniere de satisfaction pratiquée par les Sauvages pour un homicide, afin de sauver les coupables, 189 t. 2

K.

KALOPHORES ou XILOPHORES, 207 t. 2

L.

LACEDEMONIENS. Leur Ginécocratie 73 t. 1 Leur Gouvernement, 161 t. 2 Leurs festins & leurs danses, 206 t. 2 Leurs associations paralleles aux Carbets des Ameriquains, *ibid.* Leur frugalité, 214 t. 2 Leurs flagellations, 250 t. 1 Leurs Loix pour le Mariage, 150. 265 t. 2 Leur éducation, 284 t. 2 Leurs Amans & Aimées, 290 t. 2 Leurs maisons, 13 t. 3 Leur superstition à observer le plein de la Lune avant que de donner bataille, 218 t. 3 Leurs Pyrophores, 50 t. 4 Leur maniere d'aller au combat la Couronne en tête, & vétus de pourpre, 54 t. 3 Frapoient sur des Cymbales d'airain à la mort de leurs Rois, 112 t. 4

Lamas. Croix des Lamas, 145 t. 2

Lamech donne le premier l'exemple de la Polygamie, 233 t. 2

Langue. De la Langue, 167 t. 4 La confusion des Langues bien marquées dans la Sainte Ecriture, 168 t. 4 N'a point été la premiere cause de la division & séparation des hommes, 39 t. 1 Il est incertain en combien de Langues Meres s'est faite la division des Langues, 168 t. 4 Langue Hebraïque, *ibid.* Il n'est pas certain que cette Langue fut celle qu'on parloit avant le Deluge, *ibid.* Les Langues des Barbares qui occuperent en premier lieu la Grece, étoient differentes de celle des Grecs posterieurs, 172 t. 4 Langues Ameriquaines n'ont point d'Analogie avec les Langues sçavantes & les Langues connuës en Europe, 181 t. 4 Jargon formé en Amerique entre les Européans & les Sauvages pour leur commerce, 183 t. 4 Langue universellement répanduë dans l'Amerique Meridionale, 84 t. 4 Trois Langues particulieres à distinguer chez chaque Peuple de l'Amerique Me-

ridionale, *ibid.* t. 4. La Langue Algonquine & la Langue Huronne sont les deux Langues Meres les plus répanduës dans l'Amerique Septentrionale, *ibid.* t. 4 Les Langues Iroquoises se rapportent à la Huronne, se divisent en cinq Dialectes, 188 t. 4 Caractere de ces Langues, *ibid.* t. 4 L'œconomie des Langues est une preuve de la Divinité, 167 t. 4 Oeconomie des Langues Ameriquaines, *ibid.* Disette de ces Langues, 188 t. 4 Erreur des Européans sur les Langues Ameriquaines, vient de la même cause, que celle où ils ont été sur leurs mœurs, 191 t. 4

Latanier, arbre, & sa description. 7 t. 3

Latone. Fable de Latone & de l'Isle flotante, où elle mit au monde Apollon & Diane, 89 t. 1 Latone poursuivie par le serpent Python; quel symbole, 212 t 1 Ce n'étoit point Latone qui étoit déguisée sous la forme d'une Louve, ainsi que je l'ai dit, c'étoit l'une de ses compagnes.

Laurent. Fleuve Saint-Laurent, 185 t. 3

Lectisternium, ou le lit préparé pour les Dieux, & motifs de cette Fête, 70 t. 4

Legislateurs. Nos premiers Peres Adam & Eve sont les premiers Legislateurs, 12 t. 1 Premiers Legislateurs des Peuples conviennent avec nos premiers Peres par les choses qu'on leur attribuë, 15 t. 1 Premiers Legislateurs des Crétois, 159 t. 2 des Spartiates, 161 t. 2 Ces Législateurs justifiés sur les Amans & Aimés, 289 t. 2

Lessus, faire le Lessus. Explication de ce terme, 108 t. 4

Libitinaires. Voy. Pollincteurs.

Litai, les prieres, filles de Jupiter, 88 t. 1

Loth. Comment frere d'Abraham, 241 t. 2 Filles de Loth, 237 t. 2

Lotos. Plante, premiere nourriture des Egyptiens, 63 t. 3 Vin de Lotos. 102. t. 3

Loy judiciaire de Licurgue pour les enfans, 279 t. 2

Lune. Symbole de Diane, d'Isis, & des autres Dée-
ses à qui l'on attribuë la Virginité, jointe à la fé-
condité, 219 t.
Lupercales. Flagellation des Lupercales, 252 t.
Lusitaniens. Leurs canots, 185 t. 3 Leur manie-
de vivre, conforme à celle des Macédemonien-
Leur maniere de se faire suër. Leur frugalité
89 t.
Lustrations. Lustrations & Purifications de differe-
tes sortes dans les Mysteres, 248 t. 1 Lustra-
tion en guise de Baptême & de Regeneration
249 t.
Lybie. Femmes de Lybie, leurs Egées, & le-
adresse à préparer les peaux dont les Anciens s'h-
billoient, 21 t. 3 Leurs Nénies ou Ejulatio-
dans les Temples, 109 t.
Lycastes, fils de Minos, 77 t. 1 Lycastienne, Tr-
bu des Amazones, parallele à celle du Loup ch-
les Iroquois, 169 t.
Lyciens. Comparaison de quelques traits caracter-
stiques des mœurs des Lyciens avec celle des Hu-
rons & des Iroquois, 64 t. 1 Prennent leurs no-
dans la famille de leurs meres, 65 t. 1 Pourqu-
apellés Lyciens, 66 t. 1 Leur Ginécocratie. Le-
origine, 79 t. 1 Tributaires de plusieurs Princes, i-
Leur courage en differentes occasions, & leur de-
sespoir, *ibid.* Honorent Apollon sous la form-
d'un Loup, 90 t. 1 Adonnés à la Divination p-
les songes, 69 t. 2 Leur Gouvernement, 163
2 Leurs Tribus, 167 t. 2 Leurs Dieux ou leu-
Chefs, *ibid.* Vaincus par Bellerophon, *ibid.* Po-
tent la longue chevelure, 46 t. 3 Leur Deüil
152 t.
Lyciarque, ou Chef Général des Lyciens, 163. t.
Lycurgue, Fondateur ou Restaurateur de la Répu-
blique des Lacédémoniens, 161 t. 2 Justifié con-
tre la calomnie de quelques Auteurs, 289 t.
Lycus, fils de Pandion, donne son nom aux Lyciens

77 t. 1 Devin célébre, 70 t. 2

Lyre. Lyre céleste representée par une Tortuë entiere, 198 t. 1 La Lyre, les Rhombes, les Sistres, & les autres instrumens de musique des Orgies, & ceux des Sauvages consacrez à la Divination, 194 t. 1 La Lyre, le Rhombe, les Sistres de la premiere Antiquité, & ceux des Sauvages se rapportent tous aux joüets des enfans, *ibid.*

M.

MABOYA. Nom du Démon chez les Caraïbes, 227 t. 1

Maby. Boisson, & sa composition, 105 t. 3

Mages Chaldéens. En quel sens épousoient leurs meres, 244 t. 2

Magie. Causes & origine de la magie, 67 t. 2 Deux sortes de magie parmi les Payens, l'une honorée, & l'autre en abomination, 83 t. 2 Avoient diverses causes dans leur origine; mais chez les Payens elles venoient du même principe, *ibid.*

Maire Monan, nom d'une Divinité chez les Brésiliens, 12 t. 2

Maïs. Du Maïs ou bled d'Inde, 58 t. 3 S'il a été connu des Anciens, *ibid.* Entre les plantes arundinacées & miliacées, 64 t. 3 Maniere de le cultiver, 68 t. 3 Boissons faites de Maïs, 138 t. 3 Sucre tiré des Cannes de Maïs, *ibid.*

Maladies des Sauvages, 78 t. 4

Mammelles. Sauvages à longues mammelles, 58 t. 1 Sauvages qui se percent les mammelles & les cuisses, 51 t. 3

Manes. Sentiment des Anciens & des Sauvages au sujet des Manes, 236 t. 4 Coûtume des Anciens & des Sauvages de frapper sur des Cymbales d'airain & sur des écorces pour les chasser, 225 t. 1 112 t. 4

Mandarins. Honneurs rendus aux Mandarins dans le

changement du Gouvernement, 175 t.

Mandioc ou *Manioc*, Plante ; sa description, & ses différentes espéces, 88 t. 3 Suc dangereux du Manioc, 89 t. 3 Remédes contre le venin de ce suc, 91 t. 3 Maniere de l'exprimer, 92. t. 3 de le préparer, 91 t. 3 Sauvages qui mangent le Manioc sans en exprimer le suc, *ibid.* Pain de farine de Manioc, 92 t. 3. Culture du Manioc, 95 t. Boisson faite de Manioc. *Voy.* Boissons.

Manitou. Nom donné à l'Estre suprême & aux Génies subalternes dans la langue Algonquine 11 133 t.

Manne, ou sucre congelé des Anciens, se trouve en Amérique, 131 t.

Mansfenis, oyseau de proye, 146 t.

Maraca ou *Tamaraca* des Brésiliens & sa description, 194 t.

Mariage. Du Mariage, 228 t. 2 Loix du Mariage connuës & respectées dans tous les tems, & par tous les Peuples, 229 t. 2 Institution du Mariage, & ses premiers Auteurs, 228 t. 2 Erreur des Auteurs sur ce point, & cause de cette erreur *ibid.* Institution du Mariage rapportée à l'origine de la Religion même, 234 t 2 Degrés de consanguinité dans lesquels il n'étoit pas permis de contracter, 236 t. 2 Premiers Corrupteurs de la sainteté du Mariage, 234 t. 2 Mariages regardez comme incestueux en tout tems & par-tout, 237 t. 2 Erreur des Auteurs sur les Mariages des Mages avec leurs meres, des Egyptiens, &c. avec leurs sœurs, corrigée par les manieres de parenté, qui se trouvent parmi les Sauvages 243 t. 2 Caractére de nouveauté prouvé dans les Princes qui ont épousé leurs sœurs, 244 t. 2 Trois manieres de contracter le Mariage parmi les Anciens, 256 t. 2 Cérémonies du Mariage chez les Sauvages, 255 t. 2 paralleles à celles des Anciens, 256 t. 2 Cérémonie singuliere du mariage chez les Me-

xiquains, 269 t. 2 Loix singulieres du mariage chez les Sauvages, 263 t. 2. Obligations mutuelles des Epoux envers les Cabanes l'un de l'autre, 266 t. 2
Marmare. Lyciens de Marmare, & leur desespoir sous Alexandre le Grand, 80 t. 1
Mars. Le même que le Soleil, 118 t. 1 que l'Estre suprême, & le Dieu des armées, 180 t. 1 l'unique Dieu des Perses 129 t. 1 apellé beau Danseur, & pourquoi, 183 t. 1 Etymologie de ce mot, 189 t. 1
Masara. Moulins à sucre, nommez *Masara* en langue Sarazine, 136 t. 3
Maragnon, ou fleuve des Amazones, 47 t. 1 182 t. 3
Massagetes, peuples de Scythie, s'enyvroient par l'odeur de la fumée de certaines plantes, 117 t. 3
Matoutou. Autel des Caraïbes, où ils offrent l'Ouicou & la Cassave à leurs Divinités, 67 t. 2
Mausole. Artifice de Mausole pour obliger les Lyciens à payer les contributions qu'il demandoit, 46 tom. 2
Medée, Prêtresse d'Hecate, 149 t. 1 S'enfuït avec Jason, & laisse un nœud de ses cheveux pour preuve de sa virginité, 150 t. 1 Se fait expier chez Circé, 246 t 1 Son lit nuptial, 262 t. 2
Medecine. De la Medecine des Sauvages, 77 t. 4. Deux sortes de medecine, 78 t. 4 Medecine naturelle, 82 t. 4 Medecine par la Divination, 92 t. 4 Medecins. *Voy.* Medecine.
Mendes, nom de Pan chez les Mendesiens, 117 t. 1 Conjecture sur l'étymologie de ce mot, 124 t. 1 Mendes ou Mende, noms d'une Ville d'Egypte & d'une Ville de Thrace, *ibid.*
Meotiens. Leur nourriture, 66 t. 3
Mercure, le même que le Soleil, &c. 118 t. 1 Inventeur de la Lyre, 198 t. 1 Nom d'un Devin chez les Anciens, 199 t. 1 Son Caducée 46 t. 4 Rapport de Mercure aux hommes dans l'Antiqui-

té, *ibid.* Pourquoi Dieu des Voleurs, 44 t.
Mere des Dieux des Anciens. Deux personnes dé[si]gnées sous ce nom, 143 t. 1 Leur rapport av[ec] l'ancienne & la nouvelle Eve, 216 t.
Métamorphoses chez les Sauvages, 82 t. 2 para[l]leles aux idées de la Lycantropie, *ibi[d.]*
Métempsycose, Origine de cette opinion. Vestiges [de] cette opinion parmi les Sauvages, 117 t.
Mexiquains. Leurs Idoles 138 t. 1 entretiennent [le] feu sacré, 165 t. 1 leurs Temples & les Vierg[es] qui y étoient élevées, *ibid.* Offroient des victim[es] humaines, *ibid.* t. 1 Leurs Prêtres & leur doctri[ne], 166 t. 1 Initiations de leurs Chevaliers, 2[...] t. 2 De leurs Rois, 53 t. 2 Ont un usage appr[o]chant de la Circoncision, 120 t. 2 Fête singuli[ere] des Mexiquains, & son rapport avec la sainte E[u]charistie, 128 t. 2 Leur respect pour leurs Roi[s] 158 t. 2 Cérémonie particuliere de leur mariag[e] 269 t. 2 Leur boisson, 107 t. 3 Leurs supput[a]tions chronologiques, 207 t. 3 Cérémonie par[ti]culiere de leur année séculaire, 208 t. 3 Leurs f[a]stes hieroglyphiques, 216. t. 3 Sacrifioient [les] prisonniers de guerre, 3 tom
Miel sauvage ou *Miel des Roseaux*, 130 t. 3 M[iel] des arbres d'Hyrcanie, 139 t. 3 Miel dangere[ux] qui rend insensé, & miel venimeux, 142 t.
Mil ou *Millet.* Peuples qui faisoient leur nourritu[re] ordinaire du millet, 63 t. 3 Maïs apellé gros M[il] 65 t. 3 Millet d'une prodigieuse grosseur, 66 t.
Minerve. Vierges consacrées à Minerve, 151 t. Sa naissance, quel symbole, 214 t. 1 Ses diff[é]rens noms, 214 t. 1 Son rapport avec la nouv[el]le Eve, 214 t. 1 Son Egide, 21 t. 3 Distincti[on] de cinq Minerves, 33 t. 3 Attribution honora[ble] de l'invention de tous les arts, à Minerve, & pou[r]quoi, *ibi[d.]*
Ministres. Des Ministres de Bacchus, 200 t.
Minos, l'un des premiers Législateurs de l'Isle [...]

Créte, 160 t. 2 Plusieurs ont porté ce nom, *ibid.* Juge des Enfers, 107. t. 2 Met le premier une flotte en mer, 194. t. 3 Fait des conquêtes en Phénicie, *ibid.*
ississippi. Fleuve de la Louisiane, 182 t. 3 Sa découverte, 38 t. 3
itasses, ou bas des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, 26 t. 3
ithra. Nom du Soleil chez les Perses, 126 t. 1 Mysteres de Mistra, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 102 t. 1 Mort mystique des Mysteres de Mithra, 148 t. 1 Regeneration & espece de Baptême dans ces Mysteres, *ibid.* Epreuves de ces Mysteres, 253 t. 1 Soldats de Mithra, & leur constance opposée à la lâcheté des Chrétiens, 254 t. 1 Cérémonie approchante du mystere de l'Eucharistie dans ces Mysteres, 124 t. 2
onogamie, & son ancienneté prouvée par l'Ecriture, par la fable & par l'histoire, 233 t. 2 Observée par plusieurs Peuples de l'Antiquité, particulierement dans la posterité de Japhet 235 t. 2 Monogamie chez quelques Peuples de l'Amerique, 245 t. 2
onnoye. Espece de Monnoye en Afrique, 201 t. 2 En Amerique, *ibid.* 107 t. 3
onosceles ou *Sciopodes*, 56 t. 1
onumens sacrez, érigés par les anciens Patriarches, 124 t. 1
ontagnais, & Peuples du Nord. Leurs sacrifices, 165 t. 1
ort. De la Mort, Deüil & sepulture des Sauvages, 102 t. 4 Les devoirs rendus aux morts, sont une preuve de l'immortalité de l'Ame, 103 t. 4 Maniere des Egyptiens pour préserver les corps morts de la corruption 104 t. 4. Ce soin des Egyptiens étendu jusqu'aux corps des animaux, 73 t. 1 Maniere de préserver les corps de la corruption chez les Ameriquains, 104 t. 4 Nénies

pour les Morts, 106 t. 4 Festin pour les Mo
114 t. 4 Differens usages d'ensevelir, ou de r
dre les derniers devoirs aux Morts, soit dans l'
tiquité, soit chez les Sauvages, 117 t. 4
chesses ensevelies ou consacrées aux Morts, 1
t. 4 Présens pour honorer les Morts, 124
Devoirs funebres pour honorer les Morts, ap
lés *Parentalia* & *Inferiæ*, 138 t. 4 Fête gene
des Morts, 155 t. 4 Cerémonie particuliere à
gard de ceux qui sont morts de froid ou dans l'
233 t. 4 Victimes humaines immolées à l'h
neur des Morts, 124 t. 4 Coûtume de ple
les Morts, passée en devoir de civilité, 153

Mosynœciens. Tours des Mosynœciens, 6 t. 3 T
hison qu'ils font aux troupes du grand Pomp
142

Moïse. Livres de Moïse, anterieurs à tous ceux
nous restent de l'Antiquité, 15 t. 1 Sentimen
M. Huet & de Gerard Vossius sur Moïse, réf
9 t. 1 206

Musagetes. Appollon, Bacchus, Hercule, 180
Etymologie de ce mot, 181

Muses, 104. 149 t. 1 consacrées à Appollon, à B
chus, &c. 180 t. 1 Déesses guerrieres 181
Les mêmes que les ames motrices des corps
lestes, 113

Musique. Sa définition, 182 t. 1 subordonnée
guerre & à la Religion. *Voy.* Chants & danses g
rieres.

Mysteres. Des Mysteres 201 t. 1 De leur esp
ibid. Secret des Mysteres, *ibid.* Les Mysteres
Payens sous differens noms se réduisoient tous
même chose, 202 t. 1 Ce qu'on doit observer
les Mysteres 204 t. 1 Rapport des symboles
Mysteres avec les Mysteres de nôtre Religi
207 t. 1 Débauches des Mysteres des Paye
opposées à leur premier esprit, 243 t. 1 Dist
tion des grands & des petits Mysteres, 24 4.

Etat d'expiation des Mystéres, *ibid.* Etat de perfection des Mysteres, 252 t. 1. Initiations aux Mysteres. *Voy.* Initiations. Double objet & fin des Mysteres, 204 t. 1 Imitation ou rapport des Mysteres avec les Sacremens de nôtre Religion, 123 t. 2

Myrrha, fille de Cynire, son crime semblable à celui des filles de Loth. 237 t. 2

N.

NATCHEZ, leur Temple, 154 t. 1 Leurs Chefs se disent fils du Soleil, 120 t. 1 Honneurs qu'ils lui rendent, 154 t. 1 Leurs Cabanes, 7 t. 3 Leurs Dévoüés & leur mort, 124 t. 4

Naucrates. Orateur chez les Lyciens, 183 t. 2

Naufrages. L'Amerique n'a dû être peuplée universellement par des naufrages, 30 t. 1

Nausicaa, fille d'Alcinoüs, joüe à la paulme avec ses suivantes. *Voy.* Jeux.

Navigation, & ses premiers commencemens, 183 t. 3 Navigation des Ameriquains, *ibid.*

Nazamons. Leur maniere d'ensevelir, 121 t. 4

Nénies, & maniere de pleurer les Morts, 391 t 2 Nénies en quelques Provinces de France, paralleles à celles des Anciens & des Ameriquains, 108 t. 4

Niéces, Epouses nées de leurs Oncles chez les Caraïbes selon Thevet, 248 t. 2

Ninyas. Son horreur pour la passion de sa mere, 238 t. 2

Noms. Maniere dont les Sauvages prennent leurs noms, 69 t. 1 Peuples qui prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, 65 t. 1 Peuples prennent le nom qu'ils donnoient à la Divinité, 116 t. 1 Princes ont pris & prophané le nom de Dieu, 129 t. 1.

Noé. Si Noé a connu & peuplé l'Amerique, 32 t. 1

Nourriture. De la nourriture des Ameriquains, 58

t. 3 Dissertation sur la nourriture des Anciens, *ibid.* Maniere de la préparer, 73 t. 3
Nudité de nos premiers Peres aprés leur peché, 15 t. 3 Nudité entiere ou presque entiere de plusieurs peuples de l'Amerique, *ibid.*

O.

OBLIGATIONS que contractent les Epoux & les Epouses envers les Cabanes l'un de l'autre, 266 t. 2
Ocupations des hommes dans leur Village, 1 t. 2 Occupations des femmes, 57 t. 3
Oedipe & *Jocaste*. Mariage incestueux d'Oedipe & de Jocaste, & leur fin tragique, 237 t. 2
Offrande mystique du pain & du vin, 65 t. 2 Symbole de l'Eucharistie, *ibid.* Offrande d'Oüicou & de Cassave que font les Caraïbes, & son rapport avec les Mysteres de Bacchus & de Cerés, 163 t. 1
Og Roi de Bazan, cru le Pere des Grecs posterieurs ou des Cadmonéens, 84 t. 1
Ogyges. Déluge d'Ogyges, 35 t. 1
Oïaron des Iroquois. Ce que c'est, 45 t. 2
Okki, *Otkon*. Noms de l'Estre suprême, & des Génies subalternes chez les Iroquois & chez les Hurons 115 t. 1
Olaïmi. Montagnes d'Olaïmi chez les Apalachites, 134 t. 1
Olympiades. Obscurité des temps jusqu'aux Olympiades, 32 t. [illegible]
Onnonhouarori, ou Fête des Songes, 78 t. [illegible]
Ops. Deux Ops, 216 t. [illegible]
Orateur. Des Orateurs, & de leurs fonctions, 18[illegible] t.
Ordinaires. Separations des femmes & des filles a[u] temps de leurs ordinaires, sont un usage de Reli[-]gion parmi plusieurs peuples, 240 t.

Orenoque. Fleuve de l'Amerique Meridionale, 181 t. 3
Orge. Premiere nourriture des Grecs, des Lybiens & des Egyptiens, 63 t. 3
Orgies. Ce que c'est, 105 t. 1 Esprit des Orgies selon Strabon, 169 t. 1
Oritæ. Les Orites, Peuples de l'Areïane. Etymologie de ce nom, 176 t. 3
Ornemens. Ornemens des Sauvages, 47 t. 3
Orphée. Devin célebre, l'un des Argonautes, 174 t. 1
Origine des Peuples de l'Amerique, 25 t. 1 Ce qu'on peut tirer des Sauvages sur leur origine, 85 t. 1
Osselets. Jeu des Osselets, 58 t. 4
Osiris & *Isis*, l'ancien & l'ancienne, symboles de nos premiers Peres, 119 t. 1 Osiris fils d'Isis a jeune, & son rapport au Liberateur. *Voy*. les symboles des Mysteres.
Ouicou. Boisson & sa composition, *Voy*. Chica.
Oumas, peuples de la Louisiane avoient un Temple pareil à celui des Natchez, 154 t. 1
Ourses. Constellations des Ourses. De la connoissance qu'en ont les Sauvages aprés les Anciens, 214 t. 3.

P

PÆANES. Chants des Anciens, appellés *Pæanes* 180 tom. 1
Pachacamac, nom de l'Estre suprême au Pérou, 113 t. 1
Pailles. Jeu des Pailles, 72 t. 4
Pain. Offrande mystique du pain & du vin, symbole de l'Eucharistie dans la Loy de nature, 65 t. 2 imitée dans les Mysteres des Anciens, 131 t. 2 chez les Sauvages, 163 t. 1. Pain chaste, 61 t. 1 Pains de Proposition, *ibid*. Pains chez les Sauvages que les seuls Prêtres ou Devins ont droit de manger, 157. 61 t. 2 Pains ou gâteaux nuptiaux, 260 t. 2 Pain de Mariage, *ibid*. Pain de bled d'Inde, & sa composition, 67 t. 3.

Pain de fruits secs, 96 t. 3 de poisson seché, & réduit en farine, *ibid.* Pain de farine de Manioc, & sa qualité, 93 t. 3
Pallas. Voy. Minerve.
Palingenesie, ou renaissance dans l'idée des Sauvages, 141 t. 4
Palinot. Boisson & sa composition, 106 t. 3
Pan, nom de l'Estre suprême chez les Chemmites & chez les Mendesiens, 125 t. 1
Pandore, la premiere de toutes les femmes, est la même qu'Eve, mere de tous les hommes, 212 t. 1 Boëte de Pandore, quel symbole, *ibid.*
Pantomimes. Danse des Pantomimes, 218 t. 2 Goût bizarre d'un Prince de Pont pour un Pantomime, 219 t. 2
Panthées. Figures Panthées de la Divinité dans la Religion des Anciens, 218 t. 3
Papier. Plante du Papier, & ses usages chez les Anciens, 190 t. 3 Définition du Papier donnée par saint Isidore, 193 t. 3 Convient au Bouleau dont on fait des Canots, *ibid.*
Paraguay. Herbe du Paraguay, & son usage, 108 t. 3
Parasites parmi les Sauvages, 211 t. 1 Emploi de Parasite doit son origine à la Religion, 212 t. 1
Parentalia. Devoirs funebres appellés *Parentalia*, 138 t. 4
Parisatis. Passion de Parisatis rejettée avec horreur, 284 t. 2
Parthes, quel honneur rendoient au Soleil, 154 t. 1. Rois Parthes, en quel sens on peut expliquer qu'ils épousoient leurs meres, 244 t. 1
Parthenon. Communauté de filles consacrées à Minerve à Athenes, 142 t. 1
Pasiphaé se disoit fille du Soleil, 120 t. 3
Patates ou *Batates.* Racines Leur description & leur usage, 93 t. 3
Pauvreté volontaire. Exercice de pauvreté volontaire durant le cours des Initiations, 253 t. 1

Païs des Ames des Sauvages, parallele à l'Enfer des Poëtes, 108 t. 2 Voyage d'un Sauvage au païs des Ames, parallele à la décente d'Orphée aux Enfers, 109 t. 2
Peaux. Habillemens de peaux. *Voy.* Habillemens. Maniere de préparer les peaux, 28 t. 3
Peché originel. Traces du peché originel, & pratique de Religion observée par les Sauvages à la naissance de leurs enfans, 237 t. 1
Peintures caustiques sur les peaux, & leur Antiquité, 30 t. 3. Peintures caustiques sur la chair vive en usage chez les Anciens & chez les Sauvages, 34 t. 3 Peintures caustiques hieroglyphiques, Peinture lineaire, 39 t. 3 Peintures caustiques sont une espece de consecration, 28 t. 4 Peintures passageres en guise de fard, 42 t. 3 sacrées, & du ressort de la Religion chez les Anciens, 43 t. 3
Penthesilée, Reine des Amazones, tuée par Achille, 47 t. 1
Pelasgiens. Difference des Pelasgiens & des Helleniens, 84 t. 1 Leur Langue, 165 t. 4
Pérou. Nom que les habitans du Pérou donnent au Dieu Créateur & à l'Estre suprême, 113 t. 1 Erreur de Grotius & d'Hornius sur l'origine des Peruviens, 119 t. 1 de M. Huet, 48 t. 1 Ont des Idoles, 137 t. 1 Entretiennent le feu sacré, 154 t. 1 Leurs Temples & leurs Vestales, 156 t. 1 Leurs superstitions au temps des Eclypses, 218 t. 1 Leurs Prêtres & leur Doctrine, 1 t. 2 Initiations de leurs Incas, 22 t. 2 Ont l'usage de la Confession, 125 t. 2 Fête du Pérou qui a rapport au mystere de la sainte Eucharistie, 126 t. 2 Respect des Peruviens pour leurs Rois, 158 t. 2 Leurs maisons, 4 t. 3 Leur estime pour la Coca, & leur maniere de s'en servir, 127 t. 3 Leurs Balzes, 188 t. 3 Leurs supputations Chronologiques, & la maniere de regler leur

Calendrier, 207 t 3 Leurs *Quitos* ou Registres, 212 t. 3. Croyoient la Resurrection des morts, 145 t. 3

Perses, donnent au tour du Ciel le nom de Jupiter, 126 t. 1 N'avoient ni Temples ni Simulachres, & pourquoi, 126. 145 t. 1 Sentiment de M. Hyde sur l'ancienne Religion des Perses, refuté, 128 t. 1 Donnent au Soleil le nom de Mithra, 129 t. 1 Entretiennent le feu sacré, 141 t. 1 Avoient des Vestales, 150 t. 1 Température de leurs festins, 175 t. 1 Leurs Mysteres, 202. 250 t. 1 N'épousoient point leurs sœurs avant Cambyse 238. 244 t. 2 Leur éducation parallele à celle des Lacedemoniens, 287 t. 2. Leurs habillemens, & leur maniere de vivre, semblable à celle des Sauvages, 20 t. 3 Se peignoient le tour des yeux avec du vermillon. 42 t. 3 Leur nourriture, 75 t. 3 Leurs superstitions touchant la sepulture, 118 t. 4

Peuples. Des Peuples qui ont passé en Amerique, 38 t. 1 Peuples monstrueux de l'Amerique, paralleles à ceux de l'Antiquité, 56 t. 1

Phalles, dans les mysteres des Païens, 241 t. 1 adorés en quelques endroits de l'Amerique, 137 t. 1

Pheniciens établissent plusieurs Colonies en Europe & en Afrique, & découvrent une Isle de très-grande étenduë aux extrémitez de l Ocean, 28 t. 1

Piayes. *Voy*. Devins.

Pictes. Leurs peintures caustiques, 26 t. 3

Pierres Coniques, Pyramidales, &c. & origine de leur culte, 125 t. 1 Pierre Conique trouvée dans le Temple de Natchés, 135 t. 1

Pimentade, sauce des Caraïbes, 95 t. 3

Pipe, & son usage connu des Anciens, 115 t. 3

Plan, & distribution de l'Ouvrage, 18 t. 1

Plata, Riviere de la Plata, 182 t. 3

Platon. Entêtement de Platon & des Platoniciens pour la Theürgie, 57 t. 1

Pleïades. Nom que leur donnent les Iroquois, 116 t. 1. 214 t. 3
Polixene égorgée au Tombeau d'Achille, 3 t. 4
Pollincteurs, & leurs fonctions, 103 t. 4
Polygamie autorisée chez plusieurs Peuples de l'Antiquité, & tolérée chez les Hebreux, 238 t. 2 Polygamie en Amerique, permise sur-tout aux Chefs de quelques Nations, 245 t. 2
Pompe Bacchique de Ptolomée Philadelphe d'Antiochus, de Mithridate, d'Antoine, & de Caligula, 169 t. 1
Porcelaine. De la Porcelaine des Sauvages, & de ses usages, 199 t. 2 est la *Concha Venerea* des Anciens, 200 t. 1
Portages, 199 t. 3
Porte sacrée chez les Anciens, 115 t. 4 Bled ou Balle de Bled jettée devant la porte en signe de mort, 1:8 t. 4
Prafica, pleureuse appellée *Præfica*, 166 t. 3
Précautions des Sauvages en païs ennemi & dans leur route, 223 t. 3
Prisonniers. Conduite des Guerriers à l'égard des Prisonniers, 236 t. 3 Maniere de les garder pendant la nuit, 237 t. 3 Leur entrée dans le Village, 241 t. 3 Leur destination, 246 t. 3 Leur supplice, 2 8 t. 3 Leur adoption, 31 t. 4
Prophêtes chez les Juifs, inspirés de l'esprit de Dieu, 67 t. 2 Deux sortes de Prophêtes parmi les Juifs, 151 t. 1
Proserpine, la même que Diane, & les autres Déesses Vierges & fécondes du Paganisme, 219 t. 1 Mere du Dieu Bacchus ou Taurus, *ibid.*
Prytanées des Grecs, dédiées à Vesta, 146 t. 1 Prytanées des Grecs, semblables aux Curies Romaines, *ibid.*
Pultophages Romains, & autres appellés *Pultophages*, & pourquoy, 76 t. 3
Pygmées, anciens & modernes, 54 t. 1

Pyramides, quel ſymbole ſelon les Indiens, 136 t. 1
Pyrogues des Sauvages, 184 t. 3 Pyrogues des Caraïbes & Sauvages Meridionaux, 193 t. 3
Pyrolatrie. De la Pyrolâtrie, ou culte du feu ſacré, 139 t. 1 Origine de ce culte, *ibid.*
Pyromantie. Exemples de Divination par la Pyromantie parmi les Sauvages, 101 t. 4
Pyrethes, 50 t. 4
Pyrophores, & leurs fonctions chez les Anciens, 49 t. 4
Pyrrhique. Nom generique des Danſes guerrieres des Anciens, 185 t. 1
Python. Serpent Python, quel ſymbole, 214 t. 1
Pythoniſſes. Pythies. Voy. Divination.

Q.

QUIPOS. Regiſtres les habitans du Pérou, appellés *Quipos*. 212 t. 3

R

RACINES dont les Sauvages ſe ſervent pour leur nourriture, 87 t. 3
Radeaux de peaux enflées, & de courges vuidées, 190 t. 3
La Ramaſſe. Ce que c'eſt, 203 t. 3
Raquettes, & leur deſcription, 200 t. 3. Leur uſage connu des Anciens, & porté d'Aſie en Amerique, 201 t. 3
Relations. Précipitation des Auteurs des Relations & Voyages, à écrire ſur les mœurs des Peuples qu'ils ne connoiſſent pas bien, 5 t. 1
Religion. Néceſſité d'une Religion, 99. t. 1 Exiſtence de cette Religion fondée ſur le conſentement unanime de tous les Peuples, *ibid.* t. 1 n'eſt pas l'ouvrage des Legiſlateurs particuliers, & n'a point paſſé d'un Peuple à un autre quel-

ques siecles après le Deluge, 3 t. 1 est aussi ancienne que les hommes, *ibid.* Corruption de la Religion chez les Payens, 108. t. 1. Malgré la corruption il se trouve dans la Religion des Payens des traits d'une grande conformité avec la vraye. Systême sur la Religion des Anciens proposé, 11 t. 1 expliqué plus au long dans tout l'article de la Religion, 12 t. 1 Parallele de la Religion des Sauvages avec celle des Anciens, 104 t. 1 Toutes les actions solemnelles des Peuples étoient anciennement du ressort de la Religion, 155 t. 2

Retraite étoit une des épreuves des Initiations aux Mysteres, 244. t. 1

Rhadamante, premier Fondateur du Goûvernement des Crétois, 159 t. 2 Rhadamante frere de Minos, méne une Colonie en Lycie, 76 t. 1

Rhée. Deux Rhées, 216 t. 1

Rhombe des Anciens, & sa figure, 191 t. 1

Richesses ensevelies avec les morts dans leurs Tombeaux, & par quel principe, 116 t. 4

Robe. Voy. Habillemens. Robe satirique des piéces de Théatre, 19 t. 1

Roiander Goa, nom des Chefs des Tribus chez les Iroquois *Voy.* Chefs.

Romains, n'avoient point de Simulachres dans les premiers temps, 146 t. 1 Leurs Vestales, 148 t. 1 plus anciennes que Numa, 149 t. 1. Excés de leurs superstitions, 157 t. 2 Leurs Tribus & leurs Chefs au temps de la fondation de Rome, 166 t. 2. Leur Senat dans les premiers temps, 178 t. 2. Leurs trois sortes de Mariages, 255 t. 2 Leur goût pour la peinture passagere en guise de fard, 43 t. 3 Leur premiere nourriture, 259 t. 1 63 t. 3 Appellés Pultophages, & pourquoi, 76 t. 3 Leur frugalité dans les premiers temps, 77 t. 3 Leur maniere de déclarer la guerre, 157. t. 3 Cruauté de

leurs ſpectacles & de leurs repas, 12 t. 4 Leurs devoirs funebres, 117 t. 4

Rozeaux. Peuples qui faiſoient leur nourriture du fruit des Rozeaux, 65 t. 3 Rozeaux dont on fait le ſucre, 132 t. 3

S

SABAÏSME. Premiere origine du Sabaïſme, 178 t. 1 Sabaïſme des Gentils étoit dégeneré en une vraye Idolâtrie, 133 t. 1

Sabazius. Jupiter, Bacchus Sabazius étoient le Dieu de la guerre. Etymologie de ce nom, 179 t. 3

Sac, & priſe d'une Place, 230 t. 3

Sacremens de la nouvelle Loy avoient leurs ombres & figures dans la Loy de nature & dans la Loy écrite, 121 t. 1 ſont la réalité de ces figures, *ibid.* Veſtiges de nos Sacremens dans les Religions des Indes actuellement exiſtantes, & dans les Myſteres des Anciens, 114 t. 2

Sacrifices. Des Sacrifices, 162 t. 1 Définition du Sacrifice, *ibid.* Sacrifices des Sauvages, paralleles à ceux des Anciens, 156 t. 1 Matiere des Sacrifices dans les premiers temps, 163 t. 1. Matiere & difference des Sacrifices parmi les Hébreux, 171 t. 1. Diſtinction des Sacrifices particuliers & des Sacrifices ſolemnels, 167 t. 1 Sacrifices des Peuples de la ſuite de Bacchus & des Argonautes, 174 t. 1 Chiens offerts en ſacrifice au Dieu de la Guerre chez les Anciens & chez les Sauvages, 173 t. 2. Sacrifice de victimes humaines chez les Mexiquains, 165 t. 1 Sacrifice des premiers nez à la Floride, 166 t. 1 Le ſupplice des Eſclaves dans l'Amérique paroît être un vrai Sacrifice, 320 t. 4 Sacrifice d'Iphigenie & de la fille de Jephté, allegorique à celui qu'elles firent en voüant leur virginité, 150 t. 1 Sacrifice perpetuel déſigné dans les noms de Bacchus & de Cerés, 226 t. 1 Sacrifices funeraires, 139 t. 4

4 Festins, chants & danses faisoient partie des Sacrifices, 175, 178 t. 1.

Sagamité ou *Boüillie*; nourriture ordinaire des Anciens & des Sauvages, 76 t. 3.

Sara. Comment étoit sœur & épouse d'Abraham, 241 t. 2.

Sarpedon mene une Colonie de Créte en Lycie, 77 t. 1 Combat fait pour avoir son corps, 139 t. 1.

Saturne dévorant ses enfans, quel symbole, 212 t. 1.

Satyre. Origine des Satyres & des Centaures, 17 t. 3.

Satyrides. Isles Satyrides, 29 t. 1.

Saül. Corps de Saül & de ses enfans, & honneurs funebres qui leur furent rendus, 235 t. 4.

Saults & *Cascades*, 198 t. 3.

Sauvages de l'Amerique. Conjectures sur leur origine, 25 t. 1 distribués en Peuples errans ou sedentaires, 84 t. 1 ont tous une tradition sacrée & fabuleuse des premiers-temps, 86 t. 1 du Déluge, & de la fin du monde; 92 t. 1 Leur caractere, 95 t. 1 Leur Religion, 99 t. 1 Le fonds de cette Religion, semblable à celle des Barbares qui occuperent en premier lieu la Gréce, 105 t. 1 ont tous la connoissance d'un premier Estre, 115 t. 1. reconnoissent plusieurs Génies, 133 t. 1 Sont tous Idolâtres, 134 t. 1 Ont un respect religieux pour le feu, 153 t. 1 Leurs Temples, *ibid.* Leurs Sacrifices 156, 190 t. 1 Leurs Instrumens de Musique, 191 t. 1. Leurs Cérémonies pendant le temps des Eclypses, 227 t. 1. Leurs Initiations, paralleles à celles des Anciens, 1 t. 2. Leurs sentimens au sujet de l'Ame, 71 t. 2 Leur entêtement pour les songes, 76 t. 2 De leurs Devins, & de ce qu'on en doit penser, 84 t. 2 Leur païs des Ames, parallele à l'Enfer des Poëtes, 106 t. 2. De leur Métempsycose, 116 t. 2 De leur Gouvernement, 140 t. 2 De leur Ginécocratie, 162 t. 2 De leurs assemblées solemnelles,

205 t. 2 De leurs chants, danses & festins, 210 t. 2 De leurs Mariages, 245 t. 1 De leur Education, 284 t. 1 De leurs amitiés particuliéres, 289 t. De leurs occupations, 1 t. 3 De leurs Villages, & de la maniére de les fortifier, 3 t. 3 De leurs Cabanes, 4 t. 3 De leurs Habillemens, 15 t. 3 De leurs Peintures caustiques, 30 t. 3 De leurs Peintures passageres, 42 t. 3 De leur maniére de couper leurs cheveux & de leurs autres ornemens, 46 t. 3. De leurs nourritures, 57 t. 3. De leurs boissons, 102 t. 3 De leur Guerre, & des motifs de la faire, 164 t. 3 Leur maniére de la chanter, 171 t. 3 De leurs armes 175 t. 3 De leurs voyages par eau & par terre, 180 t. 3 De la connoissance qu'ils ont de l'Astronomie, 1 t. 3 La supputation de leurs années, & de leur maniére de compter, 104 t. 3 De leurs campemens, 219 t. 3 De leurs précautions en païs Ennemi, 211 t. 3 De leurs combats, 5 t. 4 De leur conduite envers leurs prisonniers, 236 t. 3 Des supplices qu'ils font souffrir à leurs esclaves, 222 t. 3 Des Loix de l'Adoption, 31 t. 4 De leurs Ambassades, 33 t. 4 De leur Commerce, 52 t. 4. De leur Chasse & de leur Pêche, 56 t. 4 De leurs Jeux, t. 4 De leurs Maladies, 78 t. 4. De leur Médecine, 79 t. 4 De leurs devoirs funeraires, 102 t. 4 De leur Deüil, 146 t. 4 De leur Langue, 157 t. 4.

Scythes, *Scythie*. Divers Peuples compris sous le nom de Scythes 38 t. 1 Leurs mœurs semblables à celles des Barbares qui avoient occupé la Gréce, 85 t. 1 entretenoient le feu sacré, 141 t. 1 Avoient un Cimeterre pour symbole de la Divinité, 178 t. 1 Rapportoient leur origine à une femme, moitié femme & moitié serpent, 213 t. 1 Adoroient Diane, & se faisoient initier à ses Mysteres, 201 t. 1. Enlevoient la chevelure de leurs ennemis, & en faisoient trophée, 235 t.

1 Se faisoient suër avec des pierres ardentes, 8 &
4. Description de la Cabane de leur Süérie, *ibid.* Peuple de Scythie, qui prenoit le plaisir de l'yvresse par l odeur & la fumée de certaines herbes, 116. t. 3 Plusieurs Peuples de Scythie engraissoient leurs parens pour en faire festin, 111 t. 4 Conjectures sur quelques mots de la Langue des Scythes, 174 t. 4.

Secret des Mysteres, 201, 224 t. 1.

Semiramis, appellée fille du Soleil dans quelques Inscriptions, 121 t. 1. Sa passion pour son fils Ninyas, punie, 139 t. 2.

Semaines d'années chez les Sauvages, comptées par les jours ou par les nuits, paralleles à celles des Hébreux, 209 t. 3 Semaines de jours & d'années chez les Mexiquains, reglées par le nombre de treize, 207 t. 3.

Sephora n'est point le Type de toutes les Déesses du Paganisme, 202 t. 1.

Sepulture. De la Sepulture, 102 t. 4 Maniéres singulieres de préparer les corps pour la sepulture, 104 t. 4 Differens usages de sepulture chez les anciens & chez les Sauvages, 117 t. 4 Privation de la sepulture étoit une tache infamante chez les Anciens, & l'est encore parmi les Ameriquains, 133 t. 4 Sépultures choisies au pied des chênes, & pourquoi, 235 t. 4 Ce qui reste dans la sepulture, selon la pensée des Anciens, aprés qu'on a rendu tous les derniers devoirs au cadavre, 236 t. 4 Sepulture étoit un lieu sacré, 139 t. 4 Gardes mis pour la défense des sepulchres, 140 t. 4 Sepultures gardées à la Floride, 143 t. 4 Prophanation de la sepulture, regardée comme une grande hostilité, 144 t. 4 Douleur des Péruviens en voyant les Espagnols prophaner leurs sepulchres, 145 t. 4.

Serpent. Quel symbole dans la Religion des Anciens, 209 t. 1 Serpent, symbole de deux principes opposés dans la Religion des Anciens, 216 &

1 Serpent initié dans les Mysteres, 109 t. 1. Serpens apprivoisés & nourris dans les Temples, *ibid* Serpent d'airain symbole du Liberateur, 210 t. 1 Serpens enchantés & apprivoisés par les Sauvages, 241 t. 1 entrent dans les Mysteres de leur sort & de leur divination, *ibid*

Sesame des anciens Egyptiens, 86 t. 3

Siécle de Mexiquains, & cérémonie observée à la fin de leur année seculaire, 208 t. 3

Siége des Places fortifiées & palissadées, 229 t. 3

Signaux qui marquoient la presence de l'esprit dans les Oracles rendus par les suppôts du Démon, 63 t. 2.

Silicernium. Ce que c'étoit, 114 t. 4.

Sistre particulier entre les mains d'Anubis, 196 t. 1 Sistre de Clatra. *Voy*. Clatra

Shonnonkouiretsi, Solitaire & Devin trés-célebre parmi les Sauvages, 160 t. 1 Son histoire, & la cause de sa mort, 98 t. 2.

Sogdiens. Constance de quelques Sogdiens prisonniers, condamnés à mort par Alexandre, 8 t. 4.

Soleil. Symbole de la Divinité & du Liberateur, 117 t. 1 Tous les Dieux & Déesses de l'Antiquité se rapportent au Soleil, 118 t. 1 Confondu avec la Divinité même, *ibid*. Soleil est la Divinité des Peuples de l'Amérique, 119 t. 1 Princes & Rois de l'Antiquité, qui se disoient fils du Soleil, *ibid*. Noms que les Iroquois donnent au Soleil, 121 t. 1 Quelques-uns de ces noms ne conviennent qu'au souverain Estre, *ibid*. Explication de ces noms, 122 t. 1.

Solitaires parmi les Sauvages, faisant profession de continence, 160 t. 1.

Solymes, quel Peuple, 77 t. 1 Leurs Tribus, 166 t. 2 Leurs Chefs, 167 t. 1.

Songes. Divination par les songes, 74 t. 1 Songes plus mysterieux les uns que les autres, 75 t. 1 Entêtement des Sauvages pour leurs songes, *ibid*,

Causes & exemples de cet entêtement, *ibid.* Fête des Songes, 78 t. 1 Comparaison de cette Fête avec les Bachanales des Anciens, & l'usage de se tenter par des énigmes, *ibid.* avec les Panathenées, & la Fête des Torches, 80 t. 1 Maniére dont les Sauvages ont coûtume d'éluder les songes, 76 t. 2.

Sorts des Sauvages. Voy. Divination. Sorts de Lycie, 68 t. 4.

Sphéristique. De la Sphéristique, 70 t. 4 Divers jeux de Sphéristique des Sauvages, paralleles à quelques-uns de ceux des Anciens, 72 t. 4.

Substitutions successives des plantes frumentacés les unes aux autres, 63 t. 3.

Sucre. Du Sucre, 129 t. 3 Du Sucre des Anciens, *ibid.* Noms divers que les Anciens donnoient au Sucre, 130 t. 3 Etymologie du mot *Saccharum*, 137 t. 3. Sucre moderne ou factice, 133 t. 3 different du Sucre des Anciens, *ibid.* Depuis quand connu en Europe, *ibid.* Sucre d'Erabe, de Fresne, &c. & maniére de le faire, 139 t. 3.

Suërie. Cabane de la Suërie, & sa description, 87 t. 2.

Supplice des Esclaves dans l'Amérique Septentionale, & sa description, 1 t. 4 Supplice des Sauvages de l'Amérique Méridionale, & sa description, 17 t. 4.

Symboles des Mysteres, 205 t. 1 Symboles de la Divinité, confondus avec la Divinité même, 132 t. 1.

Syrie. Déesse de Syrie, la même que Minerve, Diane, &c. *Voy.* Minerve.

T.

TABAC. Du Tabac 115 t. 3 S'il a été connu des Anciens, *ibid.* Passages de quelques Auteurs modernes, qui ont parlé du Tabac, paralle-

les à ceux des Anciens, 116 t. 1 Effets du Tabac, 117 t. 3 Potions du Tabac usitées dans les Initiations des Ameriquains, 4.. t 2 Sa composition au Mexique, *ibid.* Consacré en Amerique aux usages de Religion, 121 t. 3

Talus. Jeu des Anciens, appellé *Talorum. Voy.* Jeu des Osselets.

Tapuïes mangent le Manioc sans en exprimer le suc, 90 t. 3

Le Tau & la *Croix* étoient un même symbole, 146 t. 1. *Tau*, Lettre d'heureux présage chez les Anciens, 147 t. 1

Temples de Vesta faits en Rotonde, & pourquoi, 153 t. 1 Perses n'avoient point de Temple, 145 t. 1. Prytanées & Curies Romaines tenoient lieu de Temples, 153 t. 1 Cabanes de Conseil tiennent lieu de Temples en Amerique, *ibid.* Temple de Natchez, *ibid.* des Oumas, Peuples de Virginie, &c. 154 t. 1 Temples du Pérou, 155 t. 1. du Mexique, 156 t. 1

Temperance des Egyptiens, & autres Peuples anciens dans leurs festins, 175 t. 1

Temps. Distinction de deux temps, où l'Egypte, la Phrygie, la Gréce, &c. ont été peuplées, dont le premier se rapporte aux temps, qui ont precedé le Déluge, 35 t. 1

Terebration. Maniere de faire du feu par la Terebration, 119 t. 3

Tessera. Symboles appellés *Tessera*, 170 t. 3 Jeu des Anciens, appellé *Tesserarum*, 61 t. 4

Testudo. Tortuë des Poëtes, ou Lire d'Apollon ; ce que c'étoit, 198 t. 1

Thadal, Roi des Nations, vaincu par Abraham, 164 t. 3 Ses Etats, 166 t. 3

Thalestris, Reine des Amazones, 46 t. 3

Tharonhiaouagon, nom du Soleil chez les Iroquois 122 t. 1 Explication de ce terme convient au souverain Estre, *ibid.* a vécu parmi les hommes, &

est le maître au païs des Ames, 23 t. 1 108 t. 1

Theologie des Payens toute symbolique 111 t. 1 a deux parties, l'une physique, l'autre historique, 205 t. 1

Theta. Lettre de mauvais augure & signe de mort chez les Anciens, 236 t. 1

Theürgie. De la Theürgie, ou communication avec Dieux 55 t. 2 Sentiment des Saints Peres sur la Theürgie des Anciens, 57 t. 2 Entêtement de Platon & de ses Sectateurs pour la Theürgie, *ib.*

Thomas. Si saint Thomas ou quelque autre des Apôtres, a passé en Amerique, 153 t. 2

Thrace, Peuples de Thrace, plusieurs Peuples compris sous ces noms, 38 t. 1 Peuples de Thrace particuliers de l'Arie & de l'Areïane: *Voy.* Arie & Areïane. Peuples de Thrace s'enyvrent par l'odeur & la fumée de certaines herbes, 117 t. 3 Femmes des Peuples de Thrace se brûloient sur le corps de leurs maris, 8 t. 3 Heroïsme de ces femmes, *ibid.* Peuples de Thrace pleuroient à la naissance des hommes, & se réjoüissoient à leur mort, 121 t. 4

Thyrse de Bacchus formé en Croix, 220 t. 1

Tibareniens. Coûtume des Tibareniens & de quelques autres Peuples aux couches de leurs femmes, 47 t. 1 Cette coûtume est expliquée par celle des Sauvages Meridionaux, 234 t. 1 Rapport de cette coûtume avec le peché originel, 237 t. 1

Tonnerre. Idée que les Sauvages ont du Tonnerre, 114 t. 1

Tonsure Hectoride ou *Theseïde*, 47 t. 3 Tonsure Bacchique, *ibid.* Tonsure des Clercs, symbole de mort mystique, & conjecture sur son origne, 123 t. 4

Torches nuptiales. Ce que c'étoit dans l'Antiquité, & leur comparaison avec ce qu'on appelle en Amerique *Bois de Mariage*, 267 t. 2 Comparaison de la Fête des Lanternes à la Chine, avec les Fêtes des Anciens, appellées *Fêtes des Torches*, 80 t. 2

Tortuë, ou Lyre d'Appollon, 198 t. 1 Son Inventeur, 188 t. 1 Sa comparaison avec les Sistres des Anciens & des Sauvages, 198 t. 1 Quel symbole, 91 t. 1 Consacrée à la Divination, 196 t. 1 Fable Iroquoise de la Tortuë, sur laquelle est formée la Terre, 87 t. 1 Fable du Dieu Vichnou métamorphosé en Tortuë, 198 t. 1 Fable du Dragon né d'une Tortuë, 92 t. 1

Toupan, terme de la Langue des Sauvages Meridionaux, 114 t. 1 Explication de ce terme, *ibid.*

Tours & Colonnes des habitans du Pérou pour observer le point fixe des Solstices & des Equinoxes, 212 t. 3

Tradition orale, sacrée chez tous les Sauvages, 86 tom. 1

Traines des Sauvages, & leur description, 110 t. 1

Transmigrations des Peuples, & leurs causes, 39 tom. 1

Trépieds sacrés de différente espece, 91 t. 4 Trepied Delphique. Ce que c'étoit, *ibid.* parallele avec la Cabane de la Divination des Peuples de l'Amerique Septentrionale, 93 t. 4

Tribus Des Tribus ou familles, 165 t. 2 Origine des Tribus, *ibid.* Tribus de plusieurs Peuples, *ibid.* Tribus des Iroquois, des Hurons, &c. 166 tom. 1

Trinité. Vestiges de la Trés-sainte Trinité dans la Religion des Anciens & dans les Religions des Indes, 8 t. 1

Troglodytes. Respect religieux des Troglodytes pour les Tortuës, 92 t. 1 Leur sepulture, 118 tom. 4

Trophonius. Antre de Trophonius, 56 t. 2

Troye. Guerre de Troye comparée à celle des Sauvages, 160 t. 3

Tympanum, ou Tambour de la Déesse de Phrygie, 187 t. 1 Tambour des Sauvages, 193 t. 1. 187 t. 1

V.

VAN mystique, & son usage dans les Orgies, 66 t. 2

Vasco Nugnés de Valbon découvre le premier la Mer du Sud, 49 t. 1 Son erreur sur les hommes habillés en femmes, qu'il trouva en Amerique, *ibid.*

Venus Uranie, la même que la jeune Vesta, que la jeune Isis. *Voy.* Isis. Statuë de Venus celeste sur une Tortuë, 90 t. 1

Vesta. Du culte de Vesta, 139 t. 1 Ce que c'étoit que Vesta, 142 t. 1 Deux Divinités confonduës sous le nom de Vesta, 143 t. 1 Leurs Symboles, *ibid.* Anciennement n'avoit point de Simulachre à Rome, 145 t. 1 Figure de son Temple, 153 t. 1

Vestales. Vestales Romaines, 148 t. 1 Vestales au Pérou, 155 t. 1 chez les Iroquois, 1 8 t. 1 Hommes consacrés à Vesta, à Venus Uranie, à Cybéle, &c. 152 t. 1

Vestiges. Science des Vestiges, 221 t. 3

Veterez. Peuple Atlantique, 6 t. 3 Leurs habitations, *ibid.*

Vieillards. Coûtume barbare de quelques Peuples de l'Antiquité & de l'Amerique, de faire mourir leurs Vieillards, 188 t. 2

Vierges. Divinités du Paganisme, Vierges & fécondes, 217 t. 1 Vestiges d'une Vierge féconde chez les Chinois, 225 t. 1 en Amerique, 225 t. 1 Vierge du Zodiaque allaitant un enfant dans l'ancien systême Astronomique des Egyptiens, des Perses & des Indiens, 221 t. 1 Rapport de toutes ces Divinités Vierges & fécondes avec la sainte Vierge Mere du Redempteur, 216 t. 1 Vierges. Plusieurs Prêtresses Vierges, Veuves, ou faisant profession de continence dans l'Antiquité, 150 t. 1 Maniere d'éprouver dans l'Achaïe la pureté des

Prêtresses soupçonnées d'avoir manqué à l'obligation de vivre dans la continence, 149 t. 1
Villages des Sauvages, 3 t. 3 Manière de les fortifier, *ibid.* Villages & Cabanes sur les arbres au milieu des marécages, 5 t. 3 Transport des Villages, 98 t. 3
Vin. Du Vin & des Vignes en Amerique, 103 t. 3 Vin & son usage inconnu de plusieurs Peuples détesté de quelques autres, défendu à certaines personnes, & pris avec sobrieté par ceux qui en usoient, 175 t. 1 Pensées des anciens Egyptiens sur le vin, 177 t. 1 Vins de differentes espèces, 103 t. 3
Viracocha. Nom du Dieu Créateur au Pérou, 113 tom. 1
Virginie. Peuples de la Virginie, leurs Temples, 154 t. 1 Leurs Initiations, 2 t. 2 Leurs peintures caustiques, 38 t. 3 *Voy.* Sauvages.
Virginité, Profession de Virginité si ancienne, qu'elle peut être rapportée aux temps qui ont précedé la corruption de la Religion, 149 t. 1 pratiquée & respectée en Amerique, 52 t. 2
Vision mysterieuse. Etat d'un homme initié dans la vision mysterieuse, 56 t. 2
Wisoccan, ou potion de Tabac en usage dans les Initiations des Peuples de Virginie, 6 t. 2
Vitziliptuzli, Dieu des Mexiquains, 128 t. 2
Voix contrefaite des Oracles, ou de ceux qui les rendoient, 66 t. 2
Vossius (*Gerard*) Son sentiment sur Moïse, réfuté, 206 t. 1
Voyages des Sauvages, 180 t. 3
Voye Lactée. Voy. Galaxie.
Urim & *Tummim*, leur usage, 68 t. 2
Urnes cineraires & *lachrymales* des Romains, 234 t. 4 Urnes cineraires remarquables, trouvées dans l'Ombrie, 45 t. 3 Urnes cineraires pour la sepulture des animaux, 73 t. 2

X.

XANTHE Lyciens de Xanthe, & leur désespoir sous Harpage General des Perses, 79 t. 1
durant la guerre des Triumvirs, 80 t. 1
anthus, Fondateur de la Ville de Xanthe en Lycie, 77 t. 1
ilophores ou *Kalophores*, 107 t. 2 Fête des Juifs appellée *Xilophorios*.

Y.

YDRANOS. Ce que c'étoit dans les Mysteres, 249 t. 1
uca. *Voy*, Mandioc ou Manioc.

Z.

ZIGANTES, peuple d'Afrique, 142 t. 3
Zoroastre des Anciens, passe pour l'Auteur de la Magie, 69 t. 2 De la Polygamie, & des désordres du Mariage, 234 t. 2

Fin de la Table Alphabetique des Matieres des quatre Tomes.

ERRATA DU TOME PREMIER.

PAg. 98. *lig.* 22. porté *lis.* portés, *p.* 104. *l.* 20. Genies & des *lis.* Genies ou des, *p.* 108. *l.* 20. fait *lis.* faits, 120. *l.* 16. Assipiens *lis.* Assyriens, *p.* 143. *l.* 26. *note* Dymam *lis.* Dictymam, *p.* 153. *l.* 25. destinées *lis.* destinez.
Tome 2. *Pag.* 95. *l.* 29. donné *lis.* donnée, *p.* 107. *l.* 12. Peuple *lis.* ce Peuple, *p.* 108. *l.* 22. encore trouve *lis.* encore se trouve, *p.* 134. *l.* 35. au Chef *lis.* aux Chefs, *p.* 158. *l.* . quelques-uns *lis.* quelques-unes, *p.* 189. *l.* 18. manqueit *lis.* manqueroient, *p.* 197. *l.* 1. fait. *lis.* faits, *p.* 231. *l.* . arogé *lis.* arogez, *p.* 255. *l.* 3. sa fille *lis.* la fille.
Tome 3. *Pag.* 6. *l.* 31. pêle même *lis.* pêle-mêle, *p.* 16. *l.* 17 pour subvenir *lis.* de subvenir, *p.* 43. *l.* 22, de fêtes *lis.* de fête.

12100